

La Revue populaire

15^c

Histoire – Littérature – Sciences

Vol. 19, No 4

AVRIL 1926



Notre roman complet: MALGRE EUX, par B. NEULLIES



Aucune trace d'infection

Votre dentiste est outillé pour relever les moindres indices d'affections dans la bouche. Il est à même de prévenir la carie et de découvrir les secrètes poches de poison qui menaceraient votre santé. Visitez-le au moins deux fois par année, ne serait-ce que pour avoir la certitude que vous êtes en parfaite santé.

La Pyorrhée s'attaque à 4 sur 5

Quatre sur cinq de vos amis, passé la quarantaine, et maints autres plus jeunes n'ont su résister aux assauts de la pyorrhée. Et toujours par suite de négligence.

Prenez aujourd'hui la résolution de ne plus vous exposer à la pyorrhée en vous brossant les dents et les gencives, matin et soir, régulièrement, avec le Forhan pour les gencives.

Le Forhan éloigne la pyorrhée ou enraye sa marche, si on l'emploie régulièrement et à temps. Il contient le liquide Forhan contre la pyorrhée dont se servent tous les dentistes pour la combattre.

C'est un dentifrice d'un goût agréable qui plaît à tous les membres de la famille. Il enduret les gencives et les garde roses et en

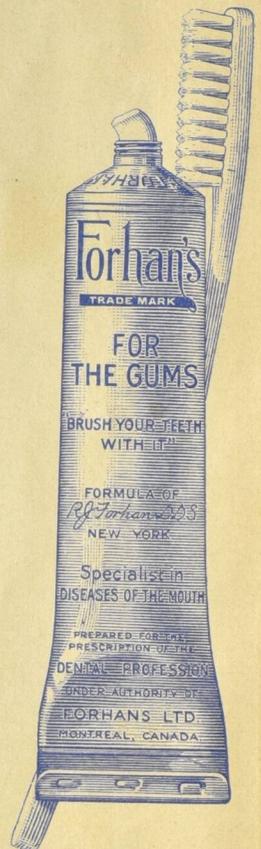
santé. Il nettoie les dents à fond et leur donne cette blancheur éclatante qui ajoute au charme de votre sourire.

N'oubliez pas le nombre des victimes de la pyorrhée, quatre sur cinq. Retarder, c'est s'exposer à des ennuis et des dépenses interminables. Pourquoi ne pas commencer tout de suite à vous protéger avec le Forhan? Dans toutes les pharmacies, en tubes de 35c et 60c.

Formule de R. J. Forhan, D.D.S.
Forhan's Limited, Montréal, Canada

Forhan's

POUR LES GENCIVES



PLUS QU'UN DENTIFRICE...IL ENRAYE LA PYORRHEE



MÉNAGÈRES!

N'OUBLIEZ PAS

que vos desserts à Pâques ne seront pas complets
sans avoir à offrir de succulentes tartes
préparées avec les

GARNITURES DE TARTES "MEADOW-SWEET" !

IL Y EN A POUR TOUS LES GOÛTS.

Et elles sont si faciles à préparer !



GARNITURES DE TARTES

(PIE FILLERS)

"Meadow-Sweet"

CITRON	ORANGE	CHOCOLAT
ANANAS	FRAISES	VANILLE
FRAMBOISES	CERISES	CREME BRULEE

Ces Préparations simplifient l'ouvrage et assurent une garniture de tartes que les meilleures cuisinières ne peuvent surpasser.

Chaque boîte contient assez de garniture pour faire 4 tartes.

Le mode d'emploi est indiqué sur chaque boîte.

REFUSEZ TOUTES IMITATIONS

"Meadow-Sweet" Cheese Mfg. Co. Ltd.,
MONTREAL, P. Q.



Le Produit original et authentique.

LA VOGUE ET LA CIRCULATION DU
PLUS GRAND MAGAZINE DE LANGUE
FRANÇAISE EN AMERIQUE AUG-
MENTENT TOUS LES JOURS

Chaque semaine vous trouvez dans

Le Samedi

Deux beaux romans;

Quatre nouvelles sentimentales par les meilleurs
auteurs de France et du pays;

Trois pages de belle musique pour piano;

Monologue, curiosités, inventions, modes et
cuisine;

Courrier du Petit Jardinier.

Chaque mois :

Une gravure moderne en couleur pour encadrer.

EN VENTE PARTOUT

10 SOUS

VOIR COUPON
D'ABONNEMENT
PAGE 129

SCIENCES
LITTÉRATURE
HISTOIRE

La Revue Populaire

MENSUEL
ILLUSTRE

LA REVUE
POPULAIRE

est expédiée par la
poste entre le 1er
et le 5 de chaque
mois.

BESSETTE & CIE
POIRIER,
Edits.-Props.

131, rue Cadieux,
Montréal, Qué.

ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis

Un an . . . \$1.50

Six mois75c

Montréal et
banlieue exceptés

Directeur :

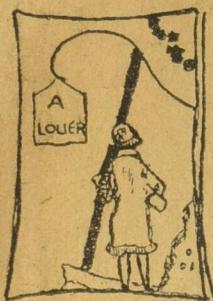
JEAN CHAUVIN

Vol. 19, No 4

Montréal, avril 1926

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

MAISONS A LOUER



Notre étonnement est chaque année aussi grand de voir toute une population reprise par la manie du déménagement. On fait son nid et on le quitte, comme l'oiseau chassé par

l'hiver. On fait son nid et on le quitte. C'est bien cela. Ils ont loué voici dix mois à peine un logement où ils rêvaient de finir leurs jours, le père, la mère, les fils et les filles. Cette maison (enfin trouvée, une maison à leur goût!) ils l'ont tapissée de neuf, blanchie et vernie en certains endroits. Les parquets manquaient de lustre; on les a fait polir. Une chambre à coucher étant beaucoup trop grande, on l'a garnie d'un ameublement nouveau. Et à ces frais, ajoutons d'autres emplettes: rideaux, lambrequins, tentures et portières, accessoires de toilette fixés à demeure dans la salle de bain.

Et maintenant que la maison est confortable, luxueuse même, à tel point que sa valeur de location s'en trouve doublée, maintenant que chacun y a contracté ses habitudes, le mois de février s'annonce et déjà l'on songe à se remettre à la recherche

d'un autre foyer, qui serait plus avantageux.

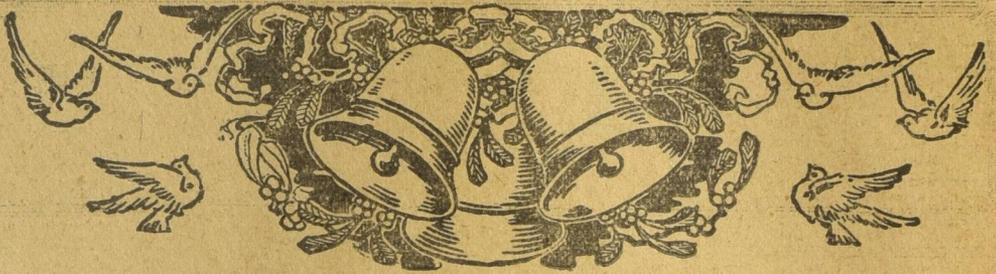
Et l'on va, encore une fois, de porte en porte, à la poursuite d'un bonheur incertain!

Il n'est guère de villes au monde où l'on déménage avec autant d'assiduité qu'à Montréal. Heureusement encore que ses habitants y peuvent satisfaire leur manie, car ce n'est pas à Paris, par exemple, qu'ils la pourraient contenter.

A Paris, depuis la guerre, un écriteau de maison à louer est aussi rare à toute époque qu'à Montréal une porte sans écriteau, du mois de janvier au mois de mai.

Pour y trouver un logement, quel qu'il soit, il faut s'adresser à une agence... de détectives. L'un d'eux se met sur la piste et il lui arrive quelquefois d'en signaler quelques-uns, à force de ruses. Le logement est dégoté mais il reste à corrompre le concierge, toutes les maisons étant là-bas sous la garde d'un concierge autoritaire et farouche. Vous lui reférez un gros pourboire, mais le logement étant à l'enchère, il attendra encore et ne le cédera qu'au plus fort enchérisseur, c'est-à-dire au plus gros pourboire.

Jules JOLICOEUR.



SONNET INEDIT

Matin de Pâques

*Or la nuit du sabbat faisait place au décor
 À peine dessiné de l'aube printanière,
 Tandis que le soleil, ruisselant de lumière,
 Lentement s'éveillait dans un poudroiemnt d'or.*

*Déjà Jésus avait triomphé de la mort.
 – Venant pour l'embaumer, et dès l'heure première,
 Les saintes femmes, Jean que le Maître aimait, Pierre
 Croyaient qu'Il reposait dans son sépulcre encor.*

*“Qui donc enlèvera la pierre sur la voûte?”
 Se disaient-ils entre eux. Ils courent sur la route
 Jusqu'au caveau béant qu'ils trouvent déserté.*

*Mais un ange soudain, près du rocher aride
 Parut et proclama, montrant le tombeau vide:
 – “Ainsi qu'Il l'avait dit, Il est ressuscité.”*

Honoré Parent

LES MEUBLES DES ANCIENS NE DIFFERAIENT EN RIEN DES NOTRES

Lits, canapés, tableaux et fauteuils.— Certains meubles se payaient à Rome \$50,000.— Rapprochement à faire entre l'ameublement antique et la dernière Exposition des Arts Décoratifs.

Nous pourrions bien parler de l'habitation et des meubles des Egyptiens et des Grecs, dont se sont inspirés les Romains, et nous retrouverions dans les premiers comme dans les seconds l'origine des nôtres. Et chose assez curieuse, plus on veut s'en éloigner plus on s'en rapproche et les meubles jugés les plus audacieux à l'Exposition des Arts Décoratifs étaient peut-être ceux qui se rapprochaient le plus des meu-

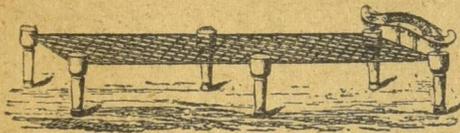


Fig. 1.—Lit romain

bles antiques. Nous ne parlerons donc ici que du meuble romain, en puisant nos renseignements dans le précieux ouvrage de MM. René Ménard et Claude Sauvageot: "La Vie privée des Anciens". Il faut distinguer dans les lits romains ceux qui servaient comme couchettes et ceux qu'on employait comme nos sofas ou nos canapés. Notre première figure montre la véritable couchette prise sous son aspect le plus simple. On y voit clairement le côté où sera placé l'oreiller et les lanières

croisées sur lesquelles on va placer le matelas. Ces matelas étaient rembourrés avec des flocons de laine ou des plumes.

Mais il se trouvait des lits plus riches.

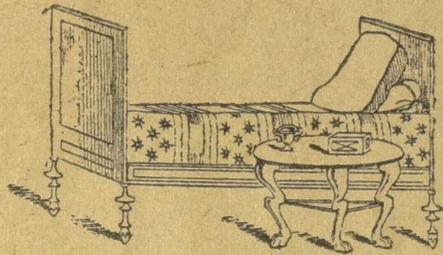


Fig. 2.—Lit d'une maison bourgeoise romaine

Lorsque les moeurs orientales pénétrèrent à Rome, on voulut se procurer toutes les commodités de la vie et tous les raffinements de la mollesse. Ce fut alors qu'on employa la laine de Milet et le duvet le plus fin pour en faire des coussins et des oreillers.

Caton achetait pour sa salle à manger des couvertures babyloniennes aux prix de 800,000 sesterces (30,000) ; Néron paya des couvertures quatre millions de sesterces. Le lit que l'on voit sur notre figure 2 est le lit de la classe moyenne, le lit de la bourgeoisie. N'est-ce pas qu'il ressemble en tous points à un lit moderne fabriqué en série, lit comme on en trouve dans tous nos grands magasins. Quant à la petite table de nuit, elle décorerait très bien un pavillon d'ameublement moderne.

Voulez-vous maintenant voir un canapé romain: Consultez notre troisième gravure. C'est un lit de repos extrêmement bas qui rappelle un canapé français exposé à Paris, lors de l'Exposition des Arts Décoratifs.

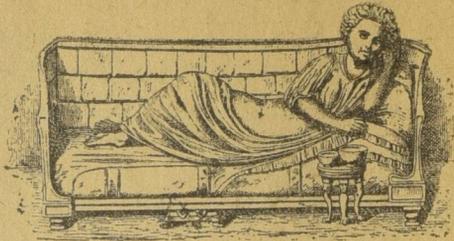


Fig. 3.—Lit romain cubicalaire

Anciennement, les tables étaient simplement en bois de noyer, et ce n'est que sous la domination romaine qu'on a fait usage de bois rares et de métaux précieux pour leur décoration. On donna alors aux tables des pieds d'ivoire, dont la forme était empruntée à divers animaux, principalement au lion et au léopard.

Le bois le plus estimé pour les tables était le citre ou thuya, et Pline nous apprend le prix exorbitant que

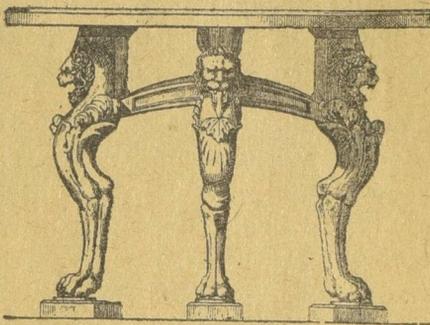


Fig. 4.—Table à pieds en formes de pattes de lion

les gens riches payaient les meubles faits avec ce bois: "Au mont Atlas confine la Mauritanie, abondante en citres, et d'où nous viennent ces tables extravagantes que les femmes reprochent aux hommes, comme les hom-

mes leur reprochent les perles. Il existe aujourd'hui une table que Cicéron acheta un million de sesterces (\$44,000) et plusieurs autres du genre payés des prix fabuleux, le prix d'une vaste propriété."

Le principal mérite de ces tables de citre consistait dans leur couleur. En dehors de la classe opulente, le bois dont on se servait habituellement pour les tables était l'érable ou le noyer, mais on employait surtout les racines de ces arbres à cause des figures qu'y forme l'irrégularité de leurs fibres. Sans avoir la valeur des tables de citre, celles-ci étaient quelquefois fort riches, et souvent elles étaient couvertes de lames de bronze ou d'argent.



Fig. 5.—Cabaret

Quant aux pieds de la table, ils affectaient souvent la forme de griffons, de sphinx ou d'animaux fantastiques. Chez les riches, ces pieds de table étaient généralement en argent ou en ivoire.

Une table de marbre était souvent placée dans l'atrium à côté du bassin ou de la fontaine. La figure 4 nous offre un fort beau modèle de ces tables: celle-ci repose sur trois pattes de lion surmontées d'une tête. Dans l'atrium de la maison de Méléagre, on a également trouvé une magnifique table de marbre blanc soutenue par des griffons entre lesquels sont sculptées des cornes d'abondance et de petites têtes d'amour. Les tables de ce genre fai-

saient partie de la décoration de la maison, mais il serait difficile de leur assigner une destination précise dans le mobilier romain, puisqu'elles ne servaient jamais pour les repas.

Un meuble qu'il ne faut pas oublier dans la maison romaine, c'est le buffet. Le buffet était un meuble d'apparat sur lequel on exposait avec ostentation les vases précieux, les ustensiles d'or ou d'argent, ou même les petits objets que nous plaçons aujourd'hui sur les étagères. Les vases et les coupes qu'on posait sur les buffets ne servaient, en général, que dans les grandes occasions, pour célébrer l'an-



Fig. 6.—Chaise. (D'après un bronze étrusque)

niversaire d'une naissance, par exemple. Mais ils restaient à demeure sur le buffet comme un ornement somptueux, et contribuaient ainsi à la richesse apparente du mobilier.

On plaçait également sur le buffet des espèces de cabarets tout garnis de leurs pièces, comme on en voit un représenté sur notre figure 5.

Les chaises dont se servaient les Etrusques et qu'ont employées après eux les Romains avaient un grand rapport avec celles que nous avons vues en usage parmi les Grecs. Ces chaises, qu'on en juge par notre vi-

gnette 6, ressemblent tout à fait aux nôtres.

Les Romains ne paraissent pas s'être beaucoup servi d'armoires ni de meubles à tiroir du genre de nos commodes. On resserrait le linge dans des coffrets quelquefois très riches. Les objets les plus précieux et les valeurs métalliques trouvaient place dans des coffres-forts; les fouilles exécutées dans les villes du Vésuve en ont mis à jour plusieurs.

—o—

BINOCLE ET LORGNON

Sergines, des Annales, fait, à la demande d'une directrice d'école, une petite enquête sur l'emploi des termes binocle et lorgnon. Doit-on dire mon binocle ou mes binocles? Mon lorgnon ou mes lorgnons?

Il répond:

“Vous n'ignorez pas qu'il y a, en français, des mots qui ne s'emploient qu'au singulier (la foi, l'éternité, etc), d'autres qui ne s'emploient qu'au pluriel (entrailles, guêtres, besicles, etc); d'autres, enfin, qui prennent un sens différent, selon qu'on les utilise au singulier ou au pluriel (lunette d'approche ou lunettes, tout simplement).

Binocle et lorgnon sont deux mots qui donnent au singulier, tout ce qu'on veut leur faire dire. Il n'y a donc pas lieu de les employer au pluriel.

Quand vous dites: “J'ai cassé mon binocle”, on sait très bien de quoi il s'agit. En disant: “Mes binocles”, vous pourriez laisser croire que vous juxtaposiez plusieurs de ces appareils sur votre nez, trop délicat, pensons-nous, pour supporter semblable surcharge.”

LA PAQUE DU VIEUX JORIS



Devant la claire maison peinte en rose, il y a un jardinet verdoyant: devant le jardinet, la rue passe, paisible et droite, sans poussière, pareille à l'allée d'un parc. Et toutes les maisons et toutes les rues à l'entour sont ainsi, propres et calmes, mi-citadines, mi-rustiques, car, dans ce coin fortuné de la Hollande, en cette petite ville de Zaandam, il n'y a pas de place pour les manifestations spacieuses de l'orgueil, et la seule chose qui se fasse jour au dehors, c'est la quiétude sereine des âmes; elle se reflète, cette quiétude, aux larges baies des fenêtres, aux surfaces lisses des canaux, aux vapeurs pâles de l'atmosphère, où tout ce qui respire semble enfermé sous une vaste cloche de cristal.

Ici les larmes doivent être plus discrètes qu'ailleurs, et plus discrets aussi les sourires. Pourtant, larmes et sourires y fleurissent comme partout, —partout où règne l'amour. Et l'amour, précisément, a élu domicile dans la claire maison peinte en rose, devant laquelle s'aligne un jardinet verdoyant: il a élu domicile dans le cœur d'Emma, dont on aperçoit la tête pensive, inclinée derrière le vitrage à travers les tiges élancées des jacinthes.

Emma est l'aînée d'une nombreuse famille: cinq frères, quatre soeurs, qui vont s'étageant d'année en année jus-

qu'au plus petit, que la mère nourrit encore. Tous se ressemblent, tous ont la même figure blanche, les mêmes yeux gris, luisants comme de l'étain, la même chevelure d'un blond lavé, plantée très en arrière sur les tempes. On dirait une seule image répétée à plusieurs exemplaires. Mais Emma est la plus jolie; elle porte sur ses traits le mystère tendre de son âme, qui donne à toute sa personne une grâce indéfinissable; elle n'est plus tout à fait elle-même; elle est la fiancée de Franz le marin, à qui elle s'est promise au printemps dernier.



Emma porte sur ses traits le mystère de son nom.

Cela s'est fait très simplement, sans grandes effusions et sans discours inutiles. Ils se connaissaient depuis longtemps et se voyaient presque chaque jour, causant librement sous les arbres, devant le port. Et jamais ils ne s'étaient rien dit de leur mutuelle affection jusqu'au moment où Franz avait dû s'embarquer pour l'archipel malaisien.

Alors il était venu trouver Emma dans la claire maison, à l'heure du repas du soir. Toute la famille était réu-

nie: les parents assis l'un à côté de l'autre au haut bout de la table, les enfants échelonnés par rang d'âge, le plus jeune rejoignant l'aînée, tout le monde grave et silencieux. Franz avait ôté sa casquette et avait dit simplement à Emma:

—Voici: je pars; je reviendrai dans un an, pour la Pâque prochaine. Voulez-vous me donner votre main et me promettre de m'épouser au retour?

Et Emma avait regardé son père et sa mère, qui s'étaient contentés d'incliner la tête en signe d'assentiment. Alors, elle avait laissé les prunelles ardentes du jeune homme pénétrer les siennes et elle avait dit:

—Oui, Franz, je ne demande pas mieux que de devenir votre femme. Allez! et que Dieu vous protège!

Sa voix tremblait un peu, ses paupières étaient mouillées de larmes, mais son coeur débordait d'une joie infinie; car c'était cela justement qu'elle demandait à Dieu chaque jour dans ses prières; devenir la femme de Franz, le suivre chez lui, dans sa maison, lui appartenir corps et âme!

* * *

Et voilà que Pâques est venu; mais Franz n'est pas encore de retour. Emma, cependant, ne s'en inquiète pas outre mesure. Elle sait que, souvent, les bateaux n'entrent pas à l'heure dite dans le port, que mille incidents peuvent entraver leur marche. Elle a confiance dans la parole de son fiancé. D'ailleurs, il n'est pas permis d'être triste en un jour pareil, avec tous ces carillons qui battent l'air, toutes ces physionomies souriantes que rehausse l'éclat des parures. Elle-même, Emma, s'est mise en tenue de fête, comme tout le monde. Elle a emprisonné sa chevelure dans une coiffe de mouseline blanche surchargée de dentel-

les, et attaché à son front la chaîne d'or d'où pendent de larges boucles précieuses. Ainsi, elle est encore plus charmante dans ce blanc et dans cet or qui encadrent suavement son visage. On la prendrait pour un ange aux ailes repliées, ou pour une sainte de vitrail. Elle n'est ni l'un ni l'autre; elle est simplement la fiancée très fervente de Franz, la vierge sage à qui l'amour ne fait oublier aucun des devoirs de la vie.

Elle se rend à l'église entre sa mère et ses soeurs. Il fait beau; le soleil a percé la cloche de cristal qui semble couvrir la ville; il caresse la façade lisse des maisons, se joue au ruban clair de la route; comme le pays est plat à l'entour, on voit très loin dans la campagne les moulins, drapés dans les plis de la lumière blonde qui les habille d'une robe de fin brocart, tandis que leurs grands bras se tiennent tout droits, barrant l'espace, et l'on voit aussi dans le port les bateaux, les jolis bateaux, avec la quenouille fine de leurs mâts auxquels la voile reste enroulée. C'est Pâques, aujourd'hui, et tout se repose: l'eau même est immobile, sans tressaillement, pareille à l'azur calme du ciel.

C'est égal, quand le service sera fini, Emma ira faire un tour près des bateaux, du côté du port. Là, elle se sent comme rapprochée de son bien-aimé, elle se trouve plus à l'aise pour penser à lui. Puis, qui sait si elle ne l'apercevra pas, se hâtant de venir à elle, ayant juste pris le temps de revêtir, lui aussi, ses habits de fête? En tout cas, elle apercevra sa maison, ou plutôt la maison du vieux Joris, le père de Franz, qui vit là tout seul, tandis que son fils est en voyage. Elle n'est pas très belle, cette maison, et bien moins riante que celle des parents

d'Emma. Elle est peinte d'une couleur grise un peu passée et, par devant, les arbustes sont chétifs, le sol inégal. N'importe! Emma ne rêve point d'autre bonheur pour abriter son amour. Que de fois elle est venue là, en face de la maisonnette grise, songer au moment prochain où elle habiterait derrière ces fenêtres closes ! Alors, elle serait heureuse, pleinement heureuse, car le bonheur n'est point un champ somptueux dans lequel la récolte peut se faire d'avance, au hasard, mais un verger étroit que l'on cultive de ses propres mains, pieusement, et dont on cueille un à un les fruits.

Son pèlerinage accompli devant la petite maison du port, Emma est rentrée chez elle, l'âme rassérénée. Vraiment, elle se sent à l'unisson de la gaieté paisible qui flotte partout. Dans la salle, ses frères et ses soeurs sont déjà réunis pour le festin de Pâques, repas solennel, qui figure l'antique tradition de la "Cène", et où tous les membres de la famille vont rompre le même pain et poser les lèvres à la même coupe. Le père et la mère ont pris place, ainsi que d'habitude, au haut bout de la table, et Emma les regarde avec attendrissement : comme ils sont jeunes encore et pleins de vie tous les deux ! On sent que le lien puissant de la tendresse conjugale les préserve de toute défaillance, que leur coeur n'a pas cessé de sonner dans leur poitrine, chaque année, l'alleluia des jours accomplis.

Et leurs enfants autour d'eux donnent raison à cette persistante verdure. Ils sont tous sains et forts, et derrière leurs prunelles limpides transparaît la douceur énergique de leur race. Le dernier-né est assis à côté d'Emma. C'est lui qui paraît le

plus grave. Il a joint ses petites mains. Son front large et blanc, sa bouche étroite, se plissent d'un soupçon d'inquiétude. A-t-il conscience de l'importance exceptionnelle de ce jour, ou bien sont-ce seulement les beaux cristaux de la nappe éblouissante, les hanaps de cuivre d'où s'élancent de hautes tulipes et les friandises de toutes sortes qui l'impressionnent ?... Il reste sage, recueilli presque, ne demandant rien et ne mangeant que ce qui lui est servi.

Cependant, on a fait dignement honneur au repas, et le moment est venu de partager le gâteau pascal. Mais, selon l'usage, auparavant, on va lire un verset de l'Écriture. C'est à Emma, l'aînée de la famille, qu'incombe ce pieux devoir.

— Prenez la Bible, ma fille, lui dit son père.

Emma s'est levée; elle a été chercher sur le bahut, où il reste toujours en honneur, le livre saint, que recouvre une toile blanche, et de ses doigts, qui tremblent un peu, elle fend l'épaisseur des feuillets. Que va lui dire la voix de l'Esprit? Quel sera l'enseignement dont elle devra faire profiter sa conscience durant cette année et toutes les autres de sa vie? Elle ouvre le volume et lit à haute voix le premier passage qui tombe sous ses regards; c'est le commencement du cantique d'Ezéchias:

"Seigneur, je ne verrai plus l'homme qui devait habiter avec moi la terre. Il a été emporté loin de moi comme la tente du pasteur. Mon voyage est fini: du matin au soir, vous avez terminé mes jours..."

* * *

Emma s'est assise de nouveau et a mangé sa part du gâteau; elle a trempé ses lèvres à la coupe pleine de vin

rosé; mais elle est inquiète; un sentiment triste l'agite: les paroles du prophète continuent malgré elle à obséder ses oreilles, à s'enfoncer peu à peu dans son cœur. Scrait-il arrivé quelque chose à Franz? Elle ne veut pas le croire. Et, pourtant, il n'est pas là! Il n'est pas là, et le jour s'avance, et déjà le soleil, si brillant ce matin, commence à se ternir et se noie dans des fumées grises, dans des nuées violettes, comme si le ciel était en deuil.

Elle détourne les yeux. Tout à coup, elle a tressailli. La grille du jardin s'est ouverte. Quelqu'un est entré dans la maison, Franz! Ce ne peut être que lui! C'est ainsi qu'il vint l'année précédente, à la même heure, quand le repas finissait, lui dire adieu, emporter sa promesse. Cette fois, il vient en réclamer l'accomplissement.

Non. Ce n'est pas Franz qui a pénétré dans la salle, c'est le vieux Joris, son père. Il a l'air d'avoir reçu quelque mauvais coup. Ses cheveux, très longs, tout blancs, tombent en désordre autour de son visage traversé de rides. Ses lèvres remuent longtemps avant de formuler des paroles. Il s'adresse, à la fois, à Emma, à ses parents, aux enfants muets et surpris autour de la table: Franz ne reviendra plus; Franz est mort. La nouvelle lui en a été apportée tout à l'heure par un autre marin du même navire et qui, lui, est revenu bien portant. De tous ceux qui s'étaient embarqués ensemble, un seul est resté là-bas, en terre de Malaisie. Et c'est Franz! le plus vaillant, le plus intrépide! Que va-t-il devenir, maintenant, lui, le vieillard privé à la fois du fils qu'il avait élevé et de la fille qu'il regardait déjà comme sienne? De jour en jour, il sentait ses forces diminuer; et seul, assis sur

le banc derrière sa maison, il se disait, pour reprendre courage:

—Ils seront deux, désormais, pour me soigner, pour m'empêcher de mourir.

Et voilà qu'il se trouvait tout à coup rejeté dans la plus affreuse solitude. Plus personne auprès de lui ! Personne!

Le vieux Joris a débité tout cela d'un ton lamentable où s'entre-choquent les regrets de son amour paternel et ceux de son inconscient égoïsme. Emma s'est levée, elle s'est approchée de ses parents et leur a dit quelques mots à voix basse, et son père, en étendant la main sur elle, lui a donné une bénédiction rapide, et sa mère l'a lentement embrassée au front.

Très calme, une fierté auguste dans les yeux, Emma regarde le vieux Joris.

—Franz est mort, lui dit-elle, mais je n'en serai pas moins votre fille ; c'est moi, désormais, qui aurai soin de vous.

Et dans la rue muette et paisible, où le soleil achevait de s'éteindre, la jeune fille suivit le vieillard.

Jean BERTHEROY.

POURQUOI PERCE-T-ON LES VOILES DES BATEAUX?

Les mariniers anglais ont accoutumé de percer les voiles de leurs bâtiments. Cela leur permet d'accroître leur vitesse. Un voilier eut un jour ses voiles trouées par le vent; au lieu de ralentir il fila plus vite. Telle est l'origine de cette pratique. Le vent, en s'engouffrant dans la surface concave de la voile, rebondit et donne à l'embarcation une impulsion plus grande.

NOTRE SUCRE D'ÉRABLE

M. Hector Authier écrit sur notre sucre d'érable: "On dit que les Indiens connaissaient le sucre d'érable. C'est possible. Mais j'aime mieux croire que c'est nous qui en avons découvert les premiers la saveur. Ce produit est plutôt mal connu dans les pays étrangers. Il n'y est pas aussi bien apprécié que chez nous. Un ami, qui a déjà habité Paris, me racontait qu'un jour, ayant reçu un pain de sucre d'érable, il en offrit une "croquette" à un Français. Celui-ci goûta et dit vivement: "Mais il est amer, votre sucre!" A la vérité, il est "plus sucré" que les autres sucres; il a quelque chose du parfum de l'érable.

Des auteurs, des dictionnaires mêmes ont écrit que l'érable du Canada produit un sirop rafraîchissant.

Et, il y a quelques années, un chroniqueur anglais écrivait dans une grande revue de Londres que la sève de l'érable est une sorte de whiskey dont les Canadiens se régalaient.

Pour nous le sucre d'érable n'est ni amer ni rafraîchissant. C'est un sucre riche, légèrement parfumé, très hygiénique. Il est reconnu que les sucriers qui boivent beaucoup de réduit ne sont jamais malades, bien qu'ils travaillent souvent sous les pluies froides de mars ou d'avril.

Les deux tiers de la production totale de sucre d'érable sont fournis par la province de Québec. Ontario vient ensuite, puis le Vermont, le New-Hampshire. On exploite quelques sucreries dans le Nouveau-Brunswick, le New-York, le Michigan, et aussi, dit-on, dans la Pennsylvanie et l'Ohio.

Le commerce des produits de la sucrerie est très actif au printemps et durant les mois qui suivent. Les gouvernements n'ont jamais fait que très peu de choses pour encourager l'exportation du sucre et du sirop d'érable, qui devraient cependant être très appréciés par la confiserie dans toutes les parties du monde.

Il en est de l'industrie sucrière comme de l'industrie laitière; elle est plus avancée dans les vallées du Richelieu, de l'Yamaska, de Châteauguay et dans les cantons de l'Est que dans le reste de la province. Cependant, Terrebonne, Joliette et les Bois-Francs (Arthabaska) fournissent de très bons produits. La Beauce perfectionne aussi ses méthodes. Ce comté récolte énormément de sucre d'érable.

C'est à son sol et à son climat que Québec doit sa supériorité dans cette industrie. Il n'y a pas ailleurs d'érablières comme les nôtres; surtout, il n'y a pas de printemps comme le nôtre. La neige, la neige, qu'on maudit tant, nous donne une longue saison de dégel, pendant laquelle la sève monte des racines vers les branches, mouvement qui est à la base de la récolte de l'eau d'érable.

Bénie soit donc la neige qui nous donne les sucres, comme elle donne la fertilité de nos prairies!

L'Égypte bénit les inondations du Nil qui répandent la fécondité dans ses plaines; nous avons la neige, inondation du ciel, qui maintient en perpétuité dans notre province les années des vaches grasses."

Bibliographie Canadienne

PAR

JULES JOLICOEUR



FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU

Par Gustave Lanctôt

(The Ryerson Press, Toronto; Coll. Makers of Canadian Literature)

C'était l'ouvrage le plus impatiemment attendu de cette collection des plus grands artisans de notre littérature (Makers of Canadian literature), collection qui comprendra quarante et un volumes, dans les deux langues, dont onze ont déjà été publiés. Il vient de paraître à la grande joie des historiens et des lettrés.

Au reste, les livres et les articles que M. Lanctôt publie ne passent jamais inaperçus; quelques-uns ont suscité même d'ardentes polémiques, cela parce que M. Lanctôt a quelque chose à dire et qu'il le fait avec autorité, impartialité, originalité et courage.

L'auteur du «Garneau» est directeur de la section française de nos archives nationales. Avocat, licencié en droit de l'Université de Montréal, diplômé en sciences politiques de l'Université d'Oxford, il compte parmi ses divers écrits: *La fin d'une légende* (1913); *Fables, contes et formules* (1916); *Le dernier effort de la France en Canada* (1918); *Einstein et la relativité* (1922); *Autour du symbolisme* (1923); *Le Canada sous la France* (en préparation), et de remarquables études sur le poète Paul Morin et sur Jules Fournier.

Notre historien national a trouvé en M. Lanctôt son biographe, son peintre, pourrions-nous même dire, et son critique. En effet, dans une narration d'un relief saisissant, M. Lanctôt traite la biographie de Garneau à la manière d'un romancier. Il crée un personnage vivant, imaginé d'après des textes, avec autant de vigueur et de vérité qu'un romancier peint d'après des «documents humains» ou de mémoire. Quant à sa critique de l'oeuvre de Garneau, poète (vers de jeunesse inspirés de Lamartine et de Casimir Delavigne), prosateur (*Voyage en Angleterre et en France*), et historien (*Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*), elle est aussi savante que bien écrite. Le style de M. Lanctôt, par sa précision, son élégance et sa souplesse, qualités rares chez nos littéra-

teurs, offre des charmes divers qui en font l'un de nos plus grands écrivains. Sa pensée présente les mêmes solides qualités et les mêmes grâces que son écriture, ce qui fait du «Garneau» un magnifique ouvrage dont il faudrait tout citer.

Le livre est partagé en quatre parties: biographie, anthologie, critique et bibliographie. Né le 15 juin 1809, dans le faubourg Saint-Jean, à Québec, de F.-X. Garneau, voiturier, et de Gertrude Amyot-Villeneuve, le petit François-Xavier fréquente d'abord l'école primaire, puis, à seize ans, entre dans le bureau de M. F. J. Perrault, greffier de la Cour du banc du roi. Notre historien national a fait seul ses humanités. En 1825, il est à l'étude du notaire Archibald Campbell, ayant dessein d'étudier le notariat. C'est là qu'il potassera les langues et ses classiques. Qu'on s'arrête à ces quelques phrases: «Il poussa l'étude du latin, commencée avec M. Perrault, au point de lire couramment, dans le texte, Horace, son auteur préféré. Il apprit sans maître l'italien et se perfectionna dans l'anglais. Il pratiquait surtout Byron, Milton et Shakespeare. Dans ses lectures, sa préférence allait aux poètes et aux historiens.»

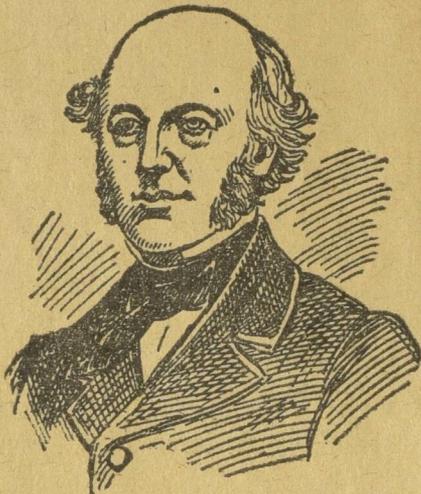
Riche de \$240, il s'embarque en 1831 pour l'Europe. Il vivra à Londres et à Paris, cela à l'époque du romantisme, du libéralisme et du catholicisme nouveau de Lamennais et de Lacordaire, tous mouvements d'idées qui devaient fortement l'impressionner. Passer de Québec à Paris, et en 1830, il y a de quoi faire rêver! Il fut à Londres secrétaire de M. Denis-Benjamin Viger. Au retour, il exerce quelque temps sa profession de notaire, écrit quelques pièces de vers, lance un premier journal, *L'Abeille Canadienne*, qui vit l'espace de quelques numéros, et un autre, en 1841, *l'Institut*, dont la durée est aussi éphémère. Enfin, à 32 ans, ayant abandonné le notariat pour devenir caissier à la Banque de l'Amérique britannique du Nord, il entreprend son grand oeuvre, l'histoire du Canada. Nommé bientôt après traducteur-adjoint de l'Assemblée législative, fonctions qui ne l'occupent que trois ou quatre mois par année, il n'appartient plus qu'à cette histoire dont il fera trois éditions, la première, au mois d'août de 1845 et avril de 1846, la seconde en 1852 (trois volumes), et la troisième en 1859.

Au cours de l'année 1855, paraît le «Voyage en Angleterre et en France, dans les années 1831, 1832 et 1833».

Il devient greffier de la ville de Québec en 1844. On s'occupe de ses ouvrages en France, en Angleterre et aux Etats-Unis. Il est traduit. Sa célébrité est très grande quand il meurt à Québec, le 3 février 1866. L'année suivante, on inaugurerait son monument au cimetière Belmont.

Ce n'est pas uniquement Garneau qu'on voit dans cette biographie, le poète, le voyageur, l'historien, le patriote, mais à travers lui toute une époque. Il est bien situé en son temps et en son milieu. En quelques pages resserrées, M. Lanctôt nous présente un vaste tableau de la situation politique et littéraire en France, en Angleterre et au Canada, au moment de ses voyages.

François-Xavier Garneau fut poète, il fut même «notre premier poète dont les pièces supportent la lecture, autrement qu'à titre documentaire». Son mérite, évidemment, n'est pas grand d'écrire moins mal que Bibaud, Quessel et quelques autres de semblable farine, mais il lui reste toutefois celui, très appréciable, «d'avoir introduit la poésie et l'art dans les vers, et la nature et l'histoire dans la prosodie canadienne.»



François-Xavier Garneau (1809-1866)

Historien, Garneau entend faire de l'histoire scientifique, de l'histoire laïque, à la manière de ses maîtres français contemporains. Avant lui, on ne voyait pas aussi grand. On n'avait pas le même culte de la vérité. Il prend chez ses prédécesseurs, Charlevoix, George Heriot, William Smith, François-Xavier Perrault, Michel Bibaud, ce qu'ils peuvent lui donner de documents, mais toujours il préfère aller aux sources, aux documents de première main. Quant à sa philosophie de l'histoire, elle lui est inspirée par les grands historiens de France: Montesquieu, Guizot, Thierry, Raynal, Sismondi et Michelet.

M. Lanctôt nous instruit en outre de ses recherches, ses méthodes de travail, sa conception et sa philosophie de l'histoire, son culte de la vérité, son patriotisme qui quelquefois tempère son impassibilité voulue, son impartialité, son courage, son art, enfin des étapes de son style, de son épura-

tion successive au long des trois éditions, d'abord «abondant, mais incorrect, fortement construit, mais enchevêtré, éloquent, mais surchargé», ensuite «plus libre, plus simple et plus précis», puis «sobriété et concis, exact et logique, bien que rigide encore et un peu terne.»

Voilà pour quelques-unes de ses qualités. Ses défauts? Son manque d'impassibilité, à de certains endroits, son manque de rétrospection. Il ignore les moeurs du colon et du seigneur. Il ne sait pas ce que pensaient le bourgeois et le curé, le paysan et le soldat des époques qu'il étudie. «Il n'a jamais pénétré sous leur toit.» Il néglige les questions économiques et la description des institutions du pays. Il reprend des erreurs commises par ses prédécesseurs sur des faits ou des personnages de l'histoire.

Ces reproches, c'est M. Lanctôt qui les formule. Mais ON fait à notre historien national des griefs plus graves. D'abord, son libéralisme. Ce libéralisme, M. Lanctôt l'explique avec une grande sagesse. Il fallait pour cela un fier courage. «Ce libéralisme de Garneau est mal connu, surtout il est méconnu. A cause de cela, il importe de le dire hautement, Garneau fut un libéral catholique, deux mots qui peuvent fort bien s'allier, quoi qu'en pensent certains critiques, qui ont lu la prose sans pénétrer la pensée de l'historien... On serait bien en peine d'indiquer en quoi son catholicisme en est diminué, en quoi surtout il s'apparente au gallicanisme.»

Ailleurs: «C'est en reconnaissant les droits des autres qu'il pouvait revendiquer ceux de ses compatriotes, et en admettant la liberté de conscience pour les huguenots sous Louis XIV qu'il pouvait réclamer la liberté religieuse pour les catholiques sous George III d'Angleterre.»

Garneau blâme donc, en patriote et libéral qu'il était, l'exclusion des huguenots par Louis XIV; il condamne les tentatives des jésuites de théocratiser la Nouvelle-France; il proteste contre une politique qui visait à mettre l'Etat sous la servitude de l'Eglise.

Ces protestations de Garneau, il les appuie sur des textes du Père Rochemonteix, le dernier historien de l'ordre, qui, jésuite, condamne certaine politique des jésuites.

Il reproche à Mgr de Laval, comme l'avaient fait M. Olier et les prêtres de Saint-Sulpice, ainsi que l'abbé Faillon, son caractère dominateur.

En revanche, M. Lanctôt fait observer justement que Garneau, pour n'avoir voulu faire que l'histoire politique et militaire du pays, a trop négligé la part de l'élément religieux dans nos origines et notre évolution, encore qu'il ait rendu témoignage au rôle du clergé dans l'éducation et qu'il ait formulé cette doctrine de «l'alliance intime qui existe entre la religion, les lois et la nationalité des Canadiens.»

La philosophie de l'histoire que Garneau fit sienne offre bien des faiblesses. «Elle est courte et fragmentaire, écrit M. Lanctôt; Garneau ne s'en tient qu'à des théories générales.»

Et l'ouvrage de M. Lanctôt se termine sur une très belle péroraison qui finit par ces mots: «Dans ce livre le peuple venait de trouver la bible de sa vie nationale.»

Le livre de M. Lanctôt, espérons-le, sera bientôt dans toutes les bibliothèques.

LE TRESOR DE L'ILE-AUX-NOIX
Roman canadien, par Eugène Achard
(Librairie Beauchemin, Montréal)

C'est un recueil de deux nouvelles, dont l'une, la première, intitulée: **Le Trésor de l'Île-aux-Noix**, est tout à fait réussie. Le récit est vif et bien allant, l'intrigue pleine d'intérêt et savamment agencée. Quant au style, s'il n'est pas assez coloré à notre goût, il est du moins d'une correction exemplaire, propre, honnête et agréable. On trouve des pages excellentes et de certains morceaux, comme cette scène de grand-guignol dans le caveau funéraire du fort, qui sont d'un très beau conteur.

Il s'agit d'un trésor enfoui dans le fort de l'Île-aux-Noix en 1837 par un jeune milicien canadien-français qui, désertant sa garnison pour rejoindre ses compatriotes, emporta avec lui la caisse du régiment, riche de 25,000 livres sterling. Le trésor, il va de soi, appelle le sang et le sang la vengeance. Le livre est orné d'une préface de Mme Blanche Lamontagne-Beauregard. Il eût fort bien pu s'en passer, non que cette préface soit mal écrite, au contraire, mais, parce qu'étant toujours élogieuse, donc partielle, une préface est toujours inutile. Un bon livre n'en a que faire.

Ce serait à mi-mal si Mme Lamontagne ne disait: "L'intention fait foi de tout". Formule détestable. L'intention ne fait foi de rien du tout. Ce que nous jugeons, c'est la matière qu'on nous offre, c'est-à-dire une chose finie. L'intention d'un auteur, ce sont ses brouillons, et ses brouillons, nous ne les lui demandons pas.

On y compare aussi l'auteur à Villiers de l'Isle-Adam. Autre manie détestable, pour ne point dire dangereu-

se, que ces rapprochements hâtifs, pour le moins. Ayons donc un peu plus le sens de la mesure. N'en déplaise à Mme Lamontagne, il serait bien dommage qu'un écrivain canadien nous donnât un ouvrage aussi niais que "Paul et Virginie".

Quoi qu'il en soit de ces petites disputes que nous avons cru pertinent de faire, le livre de M. Eugène Achard constitue un travail bien fait. Nous en conseillons fortement la lecture à tout le monde.

M. Eugène Achard, directeur de "l'École Canadienne", revue pédagogique, organe mensuel de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal, est un homme d'un grand savoir, historien et géographe réputé, appelé à occuper une place de choix dans les lettres et les sciences au Canada. Nous croyons savoir qu'il prépare en ce moment un ouvrage considérable sur la découverte précolombienne de l'Amérique.

DES CONTES...

de Benjamin Sulte, recueillis et publiés par Gérard Malchelosse

(G. Ducharme, libraire-éditeur, Montréal)

M. Gérard Malchelosse, continuant la belle tâche qu'il a entreprise, a tiré cette fois de l'oeuvre de Benjamin Sulte une douzaine de contes, dans la manière de Fréchette, écrits dans les années 1872 et 1873. Ces contes s'intitulent: Le Loup-Garou, Une chasse à l'ours, La Trompette effrayante, La Taloche, L'Esprit frappeur, Le rêve du capitaine, Mordant Mordu, Les enfants de Thalie, Fleurs fanées, Sous les bois et Brin-de-Fil.

ORIGINE DES FAMILLES CANADIENNES-FRANÇAISES

Extraits de l'Etat civil français.—Première série.—Par le R. P. Archange Godbout, O. F. M.—in-8o de 264 pages, sur magnifique papier Alfa.

On y trouvera des documents intéressants et absolument inédits sur plus de 300 noms canadiens-français.

On ne pourra traiter pertinemment des origines canadiennes sans consulter cet ouvrage, complément indispensable de Mgr Tanguay.

REVUE DES REVUES

Dans "L'Union Médicale du Canada", article de M. le docteur Léo Pariseau, sur le centenaire de la fondation du "Journal de Médecine de Québec", fondé en 1826 et qui dura un peu moins de deux ans.

Ce journal était bilingue et la première livraison portait des articles des docteurs Tessier, Blanchet, Perreault, Painchaud et Morin.

—o—

L'ITALIE EST PLUS PEUPLEE QUE LA FRANCE

La population de la France est aujourd'hui de 41 millions d'habitants, mais sur ce nombre elle compte environ 3 millions d'étrangers.

L'Italie avait, au dernier recensement, 38,835,184 habitants, total auquel il faut ajouter le nombre des émigrants italiens qui se monte à 7,500,000. Ce qui porte à 46,335,184 millions le nombre des Italiens.

Et les Italiens, où qu'ils soient, restent toujours profondément attachés à leur patrie d'origine.

ESQUIMAUX ET LAPONS

Si les Esquimaux et les Lapons sont à peu près aussi nombreux dans le monde, la civilisation des Lapons l'emporte sur celle des Esquimaux. Nos voyageurs canadiens et américains soutiennent le contraire, mais en Europe on considère les indigènes du Groenland et du Labrador comme bien inférieurs à leurs hyperboréens.

Les Esquimaux sont au nombre de vingt mille, répartis sur un territoire aussi vaste que l'ancien monde. Il n'existe pas d'agglomérations esquimaudes dépassant un millier d'âmes. Sydproven, qui est la ville la plus importante du Groenland, compte exactement 789 personnes.

Et d'après les statistiques de M. Victor Forbin, sur les huit mille Esquimaux vivant au Groenland peut-être huit mille savent lire.

On compte maintenant vingt mille Lapons en Norvège, huit mille en Suède et trois mille en Russie. Ils ont une littérature très riche.

On considère généralement les Lapons comme des survivants d'une race autochtone européenne que des peuplades asiatiques refoulèrent vers le nord.

Le renne satisfait à tous leurs besoins. Sa chair leur donne leur viande de boucherie, sa peau leur sert à confectionner les tentes, les vêtements et les chaussures. Les Lapons ont réussi à domestiquer le renne qui leur rend les mêmes services qu'un cheval.

Nous aurions pu tirer le même parti du caribou.

—o—

Votre lecture ordinaire doit être l'histoire, mais joignez-y la réflexion. Quand vous ne penserez qu'à remplir votre mémoire de faits, à orner votre esprit des pensées et des opinions des autres, vous ne serez qu'un magasin des idées d'autrui.



CHRONIQUE FEMININE

Par FRANCINE

LA FEMME D'HIER—LA FEMME D'AUJOURD'HUI

A chaque époque, nous trouvons des jeunes filles et jeunes femmes en révolte contre la discipline, à leurs yeux trop rigoureuse, de leurs ancêtres, une jeunesse qui alarme les gens sérieux. Tout cela ne veut pas dire que nous soyons plus méchants qu'aux siècles passés. Il faut, naturellement, déplorer les abus et essayer de les réprimer, autant que le peut chacun de nous par les moyens dont il dispose. Mais, d'un autre côté, on doit bien se dire que les excès qu'il sied de reprocher à notre jeunesse (et nous parlons ici de la jeunesse féminine) ne sont guère différents de ceux que les censeurs des générations qui ont précédé la nôtre blâmaient chez leurs contemporains.

On retrouve dans les vieux journaux et les ouvrages du passé, chez les an-

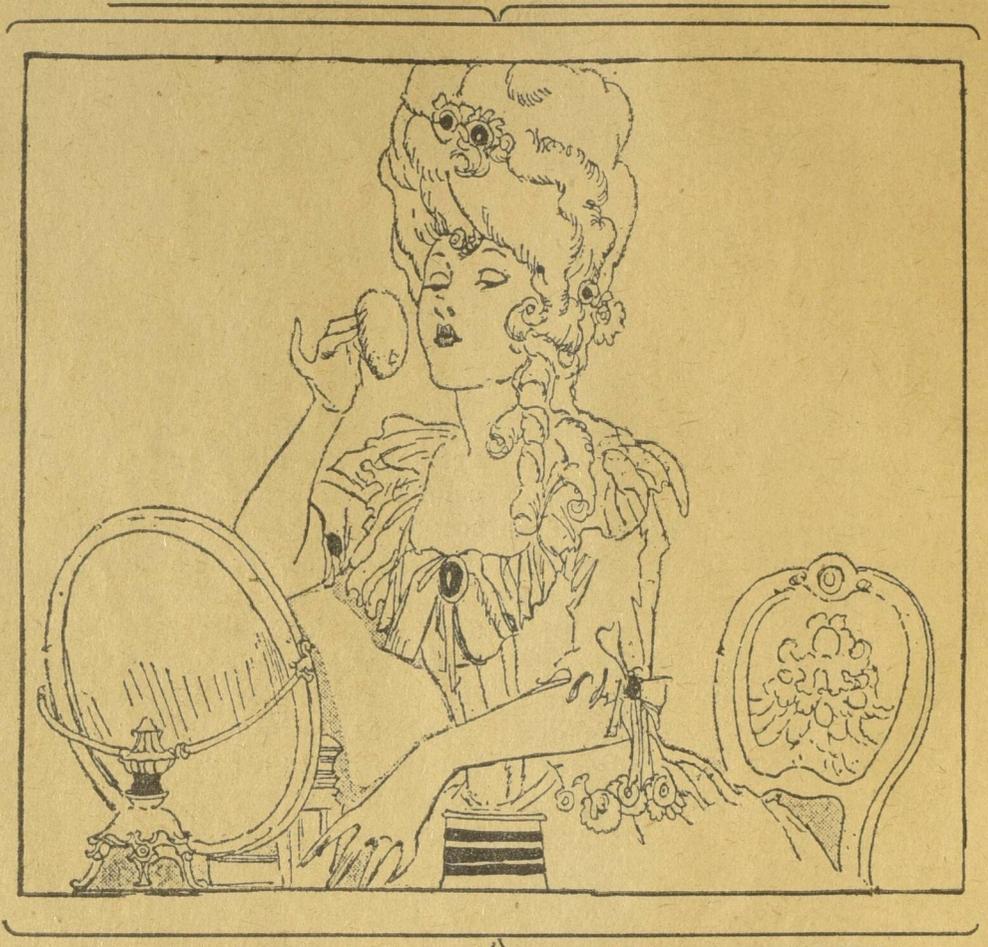
ciens aussi bien que chez les modernes, les mêmes protestations contre la conduite outrageante, audacieuse, scandaleuse, de femmes et jeunes filles trop libres, contre la dissolution des mœurs et la liberté trop grande des idées. Sans aller trop loin, nous trouvons dans un article de Mme Lynn Linton, romancière anglaise autrefois populaire, paru dans un journal de Londres de 1868: "La jeune fille de nos jours n'a jamais été aussi libre et ne pourra jamais l'être plus. Elle ne pense qu'à se teindre les cheveux et à se farder la figure. N'en voit-on pas qui se découvrent la cheville ou vont même jusqu'à montrer la moitié de leur jambe? Elle affecte de mal parler et emploie des expressions vulgaires."

Que dirait Mme Linton de voir les robes aux genoux? Et que penserait-elle des jeunes filles qui fument?

Au dix-huitième siècle on acceptait difficilement que la jeune fille usât de

tabac à priser ; de nos jours, on lui reproche de fumer. Le tabac à priser fit jeter de hauts cris et l'on pensa sérieusement vers 1750, époque où il connut sa plus grande vogue, qu'on fût bien près de la fin du monde. Une jeune fille qui priserait ne révolterait plus personne.

Réprimandons les enfants, élevons chrétiennement nos filles, surveillons nos garçons, mais n'allons pas nous imaginer que notre siècle soit plus corrompu qu'un autre. Dans tous les siècles, depuis le commencement des temps, il y a eu de braves gens et de malhonnêtes gens, des jeunes filles



On reprocha de tout temps aux parents leur manque de sévérité, aux filles leur légèreté, leurs cosmétiques, leur poudre, leurs allures garçonnières, aux jeunes gens leur manque de morale et de galanterie.

modestes et des jeunes filles trop libres, de bons garçons et de mauvais garnements, des esprits trop affranchis et des censeurs trop sévères. Sachons, en tous nos jugements, garder une juste mesure.

LES NOUVEAUX CHAPEAUX



Au centre: Chapeau de paille d'Italie bordé de crêpe georgette en vert du Nil avec longs et larges rubans de velours. A droite et à gauche, bonnets garnis d'une boucle et d'un monogramme.

LES MODES ANCIENNES INSPIRENT LES NOUVELLES



Une robe comme on les portait en 1848

Robe de jeune fille en 1867

Adaptation moderne d'une robe de 1848

L'ASPIRINE

L'aspirine est un médicament d'usage courant dont chacun use sans crainte et sans prescription médicale. Une petite douleur, une migraine et vivement le cachet d'aspirine ! C'est ainsi qu'il y a nombre "d'aspirinomanes" si j'ose dire. Quand on prend un médicament comme cela, vu sa seule

inspiration, il arrive fréquemment qu'on exagère. Je sais bien que l'aspirine a la réputation d'être inoffensive, mais je suis obligé de constater qu'elle vaut moins que sa réputation.

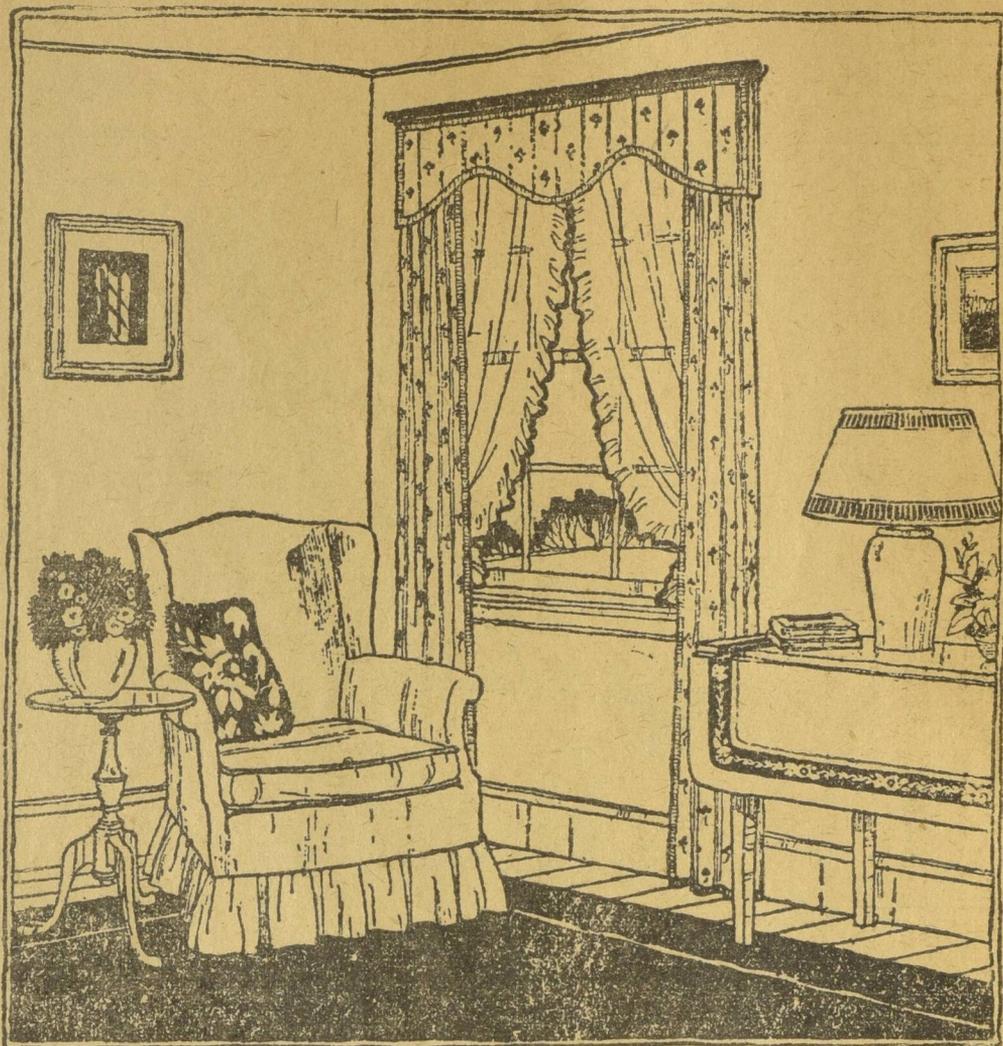
En effet, l'aspirine est la cause de troubles nombreux. Il lui arrive souvent de provoquer des sueurs et elle possède une action dépressive sur le système circulatoire qui n'est pas re-

LES MODES ANCIENNES INSPIRENT LES NOUVELLES



Cette jolie robe de Lanvin rappelle la mode de 1867

UN COIN DE BOUDOIR INTIME



commandable. De plus, son action irritante sur l'estomac est bien connue. A cette gastrite aiguë se joint parfois une entérite qui se signale par des coliques douloureuses et une diarrhée assez violente. A ces accidents digestifs se joignent aussi des troubles du côté de la peau qui réagit à son tour. Alors, ce sont des éruptions, des urticaires, quelquefois des oedèmes. Bien entendu, tout dépend de la susceptibilité de l'individu. Certaines personnes

supportent des doses formidables, d'autres sont touchées par la dose banale de cinquante centigrammes.

On peut éviter ces inconvénients du médicament. Quelques précautions souvent suffisent. Ne prenez jamais que de l'aspirine de bonne qualité, et surtout ne commettez pas cette erreur commune de l'absorber avec des alcalins. L'eau de Vichy et le bicarbonate de soude favorisent l'apparition des troubles dus à l'aspirine. Il faut, au

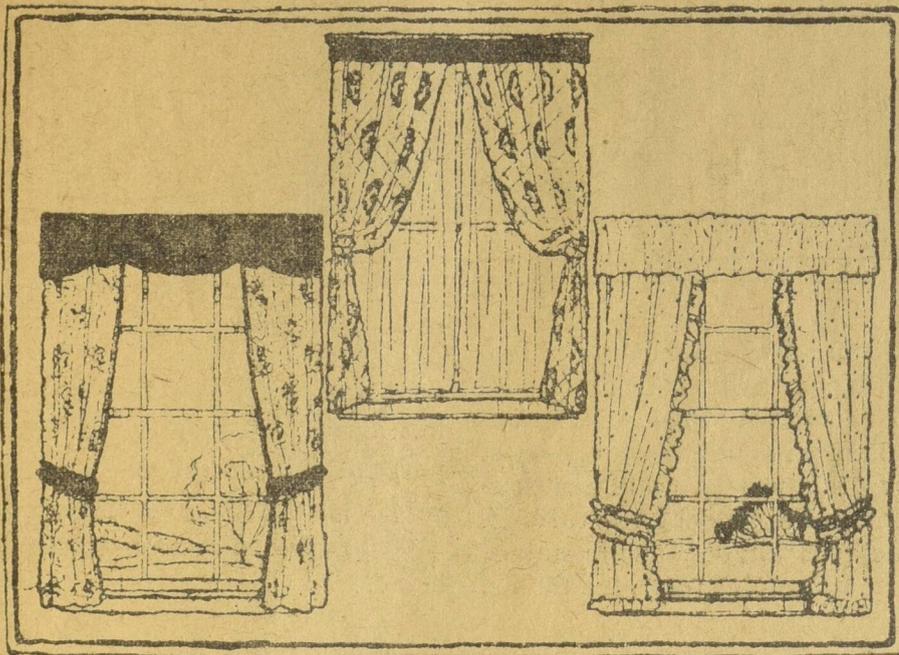
contraire, l'accompagner d'un liquide neutre ou mieux encore légèrement acidulé. Cela est très important et assez-peu connu dans le gros public. Il n'est pas inutile non plus, pour lutter contre l'action dépressive sur le cœur, d'ajouter dans le cachet un peu de caféine. Ce médicament toni-cardiaque est tout à fait indiqué d'ailleurs dans la migraine qui est, dans la gran-

de majorité des cas, le grand fournisseur de clients à l'aspirine.

En employant ces petits moyens, en usant de ces petites prudences, on évitera les accidents consécutifs et on pourra absorber de l'aspirine sans avoir à redouter ses effets nocifs.

Dr SANGRADO.

TROIS FAÇONS DE FIXER LES RIDEAUX



LA RUÉE SUR LES AUTOGRAPHES

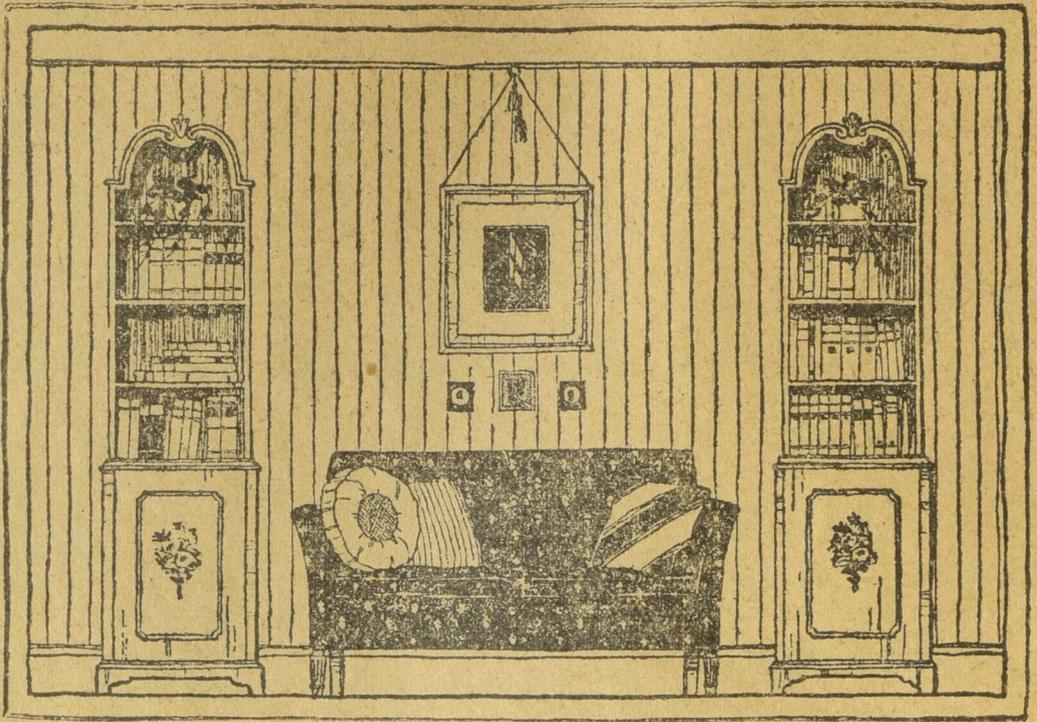
Une ardente curiosité s'attache aux écrivains célèbres. Rien de ce qui vient d'eux ne laisse les amateurs indifférents.

Jusqu'ici les éditions originales atteignaient des prix fort élevés. Il semble que les manuscrits autographes vont leur ravir la palme de la cherté. A la dernière vente, quarante-deux

feuillets de M. Paul Valéry ont été adjugés pour 21,000 francs. Le manuscrit de "Monsieur Bergeret" a trouvé acquéreur pour 27,000 francs; celui de "Messieurs les Ronds-de-Cuir", pour 20,500 francs.

Un paquet de lettres de Baudelaire est allé à M. Champion, qui n'a pas hésité à les payer 62,000 francs. En-

LE BOUDOIR-BIBLIOTHEQUE



fin, M. Giraud-Badin a déboursé 116,-500 francs pour avoir le droit de posséder "Une Vie" et "Bel-Ami", transcrits de la main même de Maupassant.

Folie? Mais pas du tout! Les oeuvres manuscrites tendent à se raréfier. D'ici quelques années, aucun auteur illustre ne saura plus tenir une plume.

La "copie" passera de son auguste bouche aux agiles doigts de la dactylo. Autant acheter des autographes pendant qu'il en est temps encore. Ils valent leur poids de platine, mais ce n'est pas une si mauvaise affaire que cela...

— 0 —

POUR REMETTRE L'ACAJOU A NEUF

Prenez: 6 volumes d'huile de lin, 3 parties de vinaigre blanc de vin. Mélangez peu à peu ces deux liquides et remuez souvent pour qu'ils ne se séparent pas. Ajoutez 3 parties d'alcool méthylique, puis une demi-partie

d'antimoine (poison) et mêlez soigneusement.

Bien secouer à chaque fois que l'on se sert du produit. Prendre un chiffon doux et frotter énergiquement sur le bois; on passe finalement un autre chiffon très doux.

LES PLUIES DE POISSONS, GRENOUILLES, SERPENTS ET RATS

Il ne tombe pas du ciel que de l'eau et de la grêle ou encore des bolides. On a catalogué plusieurs centaines de pluies de poissons, grenouilles, crapauds, lézards, têtards, rats, voire petites tortues de mer. Cette question est peut-être nouvelle pour vous; elle ne l'est pas pour les naturalistes qui l'étudient depuis plusieurs siècles. Et un savant, ayant dernièrement assisté à une avalanche de poissons à Providence, Rhode-Island, s'appliqua, la chose ayant éveillé sa curiosité, à recueillir tous les cas d'averse du genre qui sont connus. Il a aujourd'hui la matière d'un fort volume. C'est de M. Richard Hoadley Tingley qu'il s'agit. Voici quelques cas catalogués par lui.

D'abord l'histoire de la "Bataille des grenouilles", vieille de 1758 et que rappelle un monument, à Windham, Connecticut.

Une nuit tiède de juillet. Un petit village du dix-huitième siècle, alors que les Etats-Unis étaient encore la Nouvelle-Angleterre. Des fermiers, au lit depuis longtemps, bien qu'il ne soit que neuf heures. Tout à coup, le silence qui était descendu sur le village est rompu par un vacarme épouvantable. Les habitants se réveillent en sursaut et les hommes se précipitent sur leur carabine. La nuit était noire. Les porteurs de falots n'y distinguaient rien. Le bruit continua encore quelques secondes, puis ce fut de nouveau le silence. Ne trouvant ni rien ni per-

sonne à signaler, les colons rentrèrent au village et se recouchèrent.

Mais au petit jour, ils étaient debout et s'étant dirigés vers la mare aux grenouilles, ils y découvrirent le ventre en l'air, les pattes raidies, à une faible distance de la mare, des milliers, des millions même de grenouilles. D'où pouvaient-elles bien venir? Personne ne sut le dire, évidemment, et les conjectures allèrent leur train, les histoires les plus incroyables furent imaginées. Des gens sérieux s'en mêlèrent, les uns prétendant qu'elles avaient été projetées de leur cachette par un tremblement de terre, les autres qu'elles s'étaient rencontrées sur ce point et livré une bataille épouvantable jusqu'à complète extermination. Cependant, ce tremblement de terre n'avait été enregistré nulle part et il était difficile de concevoir que tant de grenouilles se fussent rencontrés en champ clos pour vider une vieille querelle!

Aujourd'hui, certains naturalistes expliquent la chose ainsi. Les marais ou étendues d'eau peu profondes où séjournent les grenouilles et certains petits poissons sont balayés par un cyclone qui les soulève en l'air dans un tourbillon d'eau, les transporte ainsi à une certaine distance puis les laisse retomber en averse sur le sol. Les serpents et les limaçons seraient à leur tour soulevés par un semblable cyclone sur la terre ferme.

Cette théorie semble plausible, mais comme le font remarquer ses adversaires, s'il est arrivé souvent qu'on vit retomber ces pluies, personne ne prétend avoir vu un ouragan quelconque soulever ces masses d'êtres vivants. On discutera encore longtemps là-dessus avant de trouver une explication susceptible de satisfaire tous les savants.

Quant aux cas, ainsi que nous avons dit, ils sont nombreux.

On rapporte qu'aux Indes, en 1883, il se produisit une pluie de poissons pesant d'une à trois livres. De même que les poissons de Windham, on les trouva tous morts, à cause de leur poids probablement.

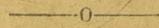
En 1891, après un intervalle de cent trente-trois ans, Wincham fut de nouveau visité par une pluie de grenouilles, sans tremblement de terre cette fois. Des témoins de ce phénomène vivent encore en grand nombre et l'ont tous rapporté de la même manière.

En 1804, deux averses de grenouilles et de crapauds visiterent la France à deux points distants l'un de l'autre de plusieurs centaines de milles — l'une à Framard, près Amiens, l'autre à Toulouse, dans le Midi. L'année 1880 fut aussi marquée par deux averses de poissons, l'une à Ula, dans l'Argylshire, Ecosse, l'autre à Feridpour, aux Indes.

Mieux encore, on a enregistré une averse de rats en Norvège, au seizième siècle. La chose se produisit au cours d'un orage et les rats qui tombèrent par milliers dans les rues avaient à peine un pouce ou deux de longueur.

A Essen, Allemagne, en 1896, tombèrent des grêlons "gros comme un oeuf de poule", dont plusieurs renfermaient une carpe gelée.

Dans la paroisse d'Illogan, Cornwall, Angleterre, en juillet 1886, tomba une telle averse de limaçons d'une espèce inconnue dans la région que toutes les rues du village en étaient couvertes. Et ainsi de suite.



SEULE LA TERRE SERAIT HABITEE

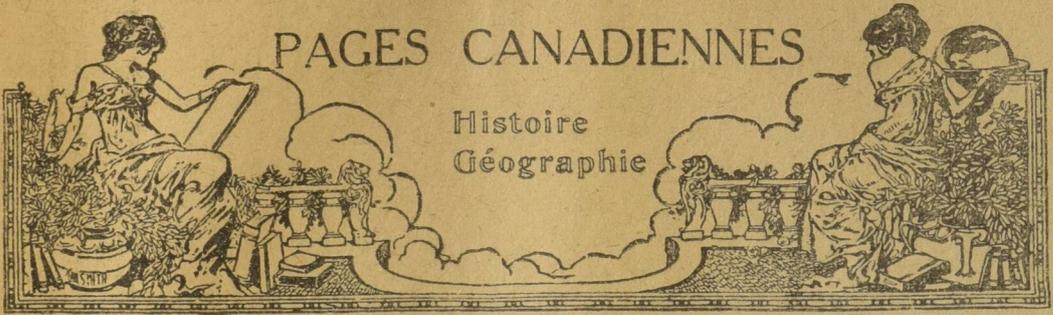
M. François Henroteau, directeur de l'observatoire astronomique du Canada, à Ottawa, n'est pas très embarrassé par le problème si controversé de la pluralité des mondes habités. Mars n'est pas habité, soutient-il, ni aucune autre planète. Seule la Terre nourrit des habitants. Et les canaux de Mars sont inexistant, bien que Mars soit la planète qui présente le plus d'analogies avec notre monde. Il ne conclut aucunement des observations par lui faites que ces "canaux" relevés sur la planète Mars soient réellement, ainsi que le prétend Lowell, des canaux reliant entre eux des océans. Mais il a noté qu'un des pôles de Mars est couvert de neige et que de grandes étendues de sa surface d'un brun rougeâtre, ce qui ferait croire à l'existence de grands espaces désertiques. Cette planète, en outre, manquerait d'eau.

Quant à Jupiter, toujours suivant M. Henroteau, il est probablement liquide et aussi inhabité.

Certaines planètes, dont on parle peu, sont de dimensions incroyables, telles la planète Arcturus, étoile fixe de la constellation du Bouvier, et Antarès, étoile de première grandeur située au coeur du Scorpion. Le soleil est près de 300,000 fois plus gros que la terre et Antarès quelque chose comme 400,000 plus gros que le soleil.

PAGES CANADIENNES

Histoire
Géographie



L'illustre famille de Pierre Boucher au Canada.—La bibliothèque et les précieux papiers de famille de M. Montarville Boucher de la Bruère.—Un artiste français, M. Louis Barillet, travaille à une verrière sur la vie de Pierre Boucher, qui sera bientôt inaugurée en l'église de Mortagne, France.

M. Montarville Boucher de la Bruère, représentant officiel à Montréal des Archives nationales, dont nous étions curieux de visiter la bibliothèque, riche de cinq mille volumes, de manuscrits précieux, de papiers de famille inestimables et d'une foule de documents historiques sur les deux régimes, a bien voulu nous admettre, une après-midi entière, dans le grand salon, orné de portraits et de rayons, où il conserve les manuscrits et les imprimés dont nous allions nous entretenir.

M. de la Bruère, ainsi que chacun sait, est un des descendants de Pierre Boucher, gouverneur des Trois-Rivières, de 1653 à 1667, seigneur de Boucherville. Sa famille compte quelques-unes des figures les plus illustres de notre histoire. A la faveur des seuls documents qui lui viennent de ses ancêtres, on pourrait écrire une petite histoire fort intéressante qui irait de 1634, année de l'arrivée à Québec de

Pierre Boucher, à 1840, qui marqua la fin de la rébellion.

Mais avant d'aborder le grand ancêtre, quelques mots sur M. de la Bruère: Ses études de droit terminées, M. de la Bruère, suivant en cela l'exemple de son père qui fut longtemps surintendant de l'Instruction Publique en la province de Québec et directeur du "Courrier de Saint-Hyacinthe", entra dans la carrière du journalisme. Il fit divers stages au "Courrier de Saint-Hyacinthe" d'abord, puis au "Journal" de Montréal, l'ancienne "Minerve", à "La Patrie", à "La Presse", au "Devoir" enfin où en 1910, année de sa fondation, il fut chargé par MM. Bourassa et Asselin de recruter le personnel de la rédaction. C'est en 1912 qu'il abandonna le journalisme pour entrer aux Archives.

En plus d'avoir collaboré à de nombreux quotidiens, M. de la Bruère a communiqué et communique encore d'importants travaux d'histoire au "Bulletin des Recherches Historiques", à "La Revue Canadienne" et à l'organe du "Canadian Historical Association." Tout récemment, il défendit dans le "Devoir" sa thèse sur le lieu de débarquement de Jacques Cartier.

M. de la Bruère, en plus d'être le bibliothécaire du Château de Ramezay, se dévoue à l'œuvre de la Société

Historique de Montréal, dont il est membre du conseil et trésorier.

Quant à son illustre ancêtre, son histoire est assez connue pour que nous n'ayons pas à la raconter longuement. Pierre Boucher, issu de Mortagne, dans l'Orne, vint au Canada en 1634, âgé de 13 ans. Il accompagne les pères jésuites au pays des Hurons et apprend ainsi la langue de ces indigènes. Après avoir été commis de la Compagnie des Cent Associés, il devient commandant puis gouverneur des



PIERRE BOUCHER

gouverneur des Trois-Rivières (1653-1667)

Trois-Rivières (1653-1667.) Député à la cour pour y représenter les besoins de la colonie, Pierre Boucher fit imprimer en France son **“Histoire véritable et naturelle des moeurs et productions de la Nouvelle-France vulgairement dite le Canada.”**

Il s'établit ensuite sur la seigneurie de Boucherville. Pierre Boucher fut ennobli ainsi que ses neuf fils qui eurent chacun une seigneurie et prirent des noms de terre. Parmi ces fils sont

les Boucher de Montizambert, de Grosbois, de la Perrière, de Grandpré, de Niverville, de Boucherville, de la Bruère et de la Brocquerie.

Si la mémoire de Pierre Boucher est honorée au Canada, elle ne l'est pas moins en France, dans son petit pays d'origine, Mortagne. Là, l'une des rues débouchant sur la place de l'église est placée sous le vocable de Pierre Boucher et dans cette église même où il fut baptisé en 1622, une verrière sera bientôt inaugurée qui racontera la belle histoire du gentilhomme Pierre Boucher.

En effet, au mois de janvier dernier, M. de la Bruère apprit cette nouvelle d'un journaliste français, M. Maurice Letellier, lequel lui demandait tous les matériaux de nature à inspirer le peintre en son travail. Ce vitrail, un vitrail à trois meneaux, sera l'oeuvre de Louis Barillet, peintre parisien. On verra au centre l'effigie de Pierre Boucher et ses armoiries; à gauche et à droite des allégories et par derrière certaines scènes rappelant l'histoire du colonisateur, le départ de France et le siège de Trois-Rivières de 1653, siège fameux où quarante-six miliciens résistèrent pendant quinze jours à l'assaut de huit cents Iroquois. En même temps, une gravure de Pierre Boucher ira au Musée percheron de Mortagne, dont le conservateur est M. Georges Creste. Un comité de réalisation est déjà formé et de grandes fêtes marqueront l'inauguration de ce vitrail et d'un autre dont M. Barillet est aussi l'auteur et qui illustre la vie des Trois Comtesses du Perche.

M. de la Bruère possède, avons-nous dit, des papiers de famille des deux régimes, français et anglais, des documents officiels et commissions signés par des rois et des gouverneurs,

une riche collection de manuscrits de toute sorte dont nous allons donner quelques exemples:

Tous actes officiels ayant appartenu à Pierre Boucher, dont plusieurs datant de 1661;

Commissions et passeports signés par Louis XV en 1763 et 1760 pour M. de la Bruère, enseigne d'artillerie;

Commissions signées par Dalhousie, Prévost, Dorchester, R. S. M. Mines, lieutenant-gouverneur, Sir Gordon Drummond, Sir James Kempt et autres, lesquelles commissions étaient décernées en français aux miliciens de langue française;

Livre d'ordre du major Pierre René Boucher de la Bruère, durant la campagne de 1812. Ce major Pierre René B. de la Bruère est le grand-père de M. de la Bruère. Il fut major et ensuite colonel du 2^e bataillon. Il participa à la bataille de Châteauguay en 1813 et devint titulaire de la médaille dite de Châteauguay pour la conduite qu'il tint au cours de cette campagne.

M. de la Bruère conserve encore de son grand-père quelques pièces de son uniforme, une tunique rouge à boutons dorés sur quoi on lit: "Milice Canadienne", les épaulettes à franges métalliques, l'écharge, les éperons, le gorgerin et l'épée. Il possédait même, jusqu'à ces dernières années, les deux drapeaux du 2^e bataillon qui prit part à l'affaire de Châteauguay. M. de la Bruère en fit cadeau à la législature de Québec où on les conserve précieusement. En 1820, lors du licenciement des troupes, ordre fut donné par le gouverneur de remettre les drapeaux régimentaires au premier officier par ordre d'ancienneté de chaque bataillon; ils échurent ainsi au colonel de la Bruère:

Un exemplaire de la "Nouvelle Constitution Française de 1791 et Déclaration des droits de l'homme et des citoyens";

Une copie de la "Proclamation du Canada en République", faite en 1838, laquelle proclamation fut distribuée par Nelson. Cette pièce est très rare, presque toutes les copies ayant été brûlées à l'époque, dans la crainte où l'on vivait des recherches domiciliaires. Robert Nelson signait comme président temporaire. Qu'on remarque qu'à l'époque, l'insurrection était apaisée déjà dans le Bas-Canada;

Le manuscrit de la chanson, "C'est la faute à Papineau", sur les couplets de Barthélémy; cette chanson date de 1834;

Une toile imprimée et dont fut placardée la ville de Montréal durant les élections de 1830. Cette toile est peut-être unique. Elle rappelle une bonne farce électorale. On reprochait à Papineau et à ses amis de manquer de loyalisme. Pour bien marquer les sentiments de respect que leur inspirait le roi d'Angleterre, ils firent partout afficher des toiles sur quoi on lisait:

CANDIDATS A LA DEPUTATION

(Ici les armes d'Angleterre)

PAPINEAU

NELSON

HENEY

Vivent

LESLIE

G. R.

VALOIS

PERRAULT

C'est-à-dire, grâce à l'emploi du pluriel, vivent G. R. (le roi d'Angleterre) et Papineau, Nelson, Heney, Leslie, Valois et Perrault;

Une lettre autographe de Charles de Lorimier, écrite le 22 janvier 1839, de la prison de Montréal, quelques jours avant son exécution, dans laquelle il fait ses adieux à M. René de la Bruère;

Une autre de M. J. M. Cardinal, exécuté lui aussi en 1839;

Un lot de lettres de Louis-Joseph Papineau et de l'abbé Etienne Charrier, qui défendit les patriotes de 37 et adressa plusieurs suppliques en leur faveur à Mgr Lartigue.

LES "PAINS DE SUCRE"

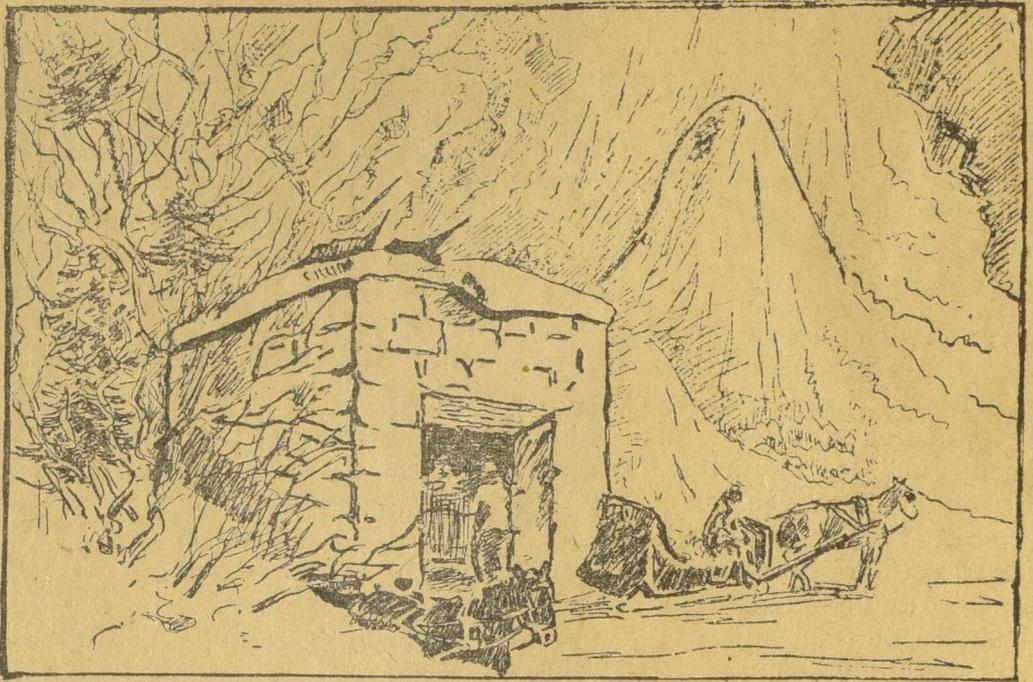
L'hôtel de glace du Sault Montmorency tenu en 1868 par Thomas Lavallée

Ce titre de "pain de sucre", écrivait M. Ed. Aubé, ne s'applique pas à la saison des sucres, comme on pourrait

ture,—car il n'y avait pas encore de chemin de fer, encore moins d'automobiles,—au Sault Montmorency, où les plaisirs de la glissade, de la promenade et l'attrait des chutes les attiraient.

Les glissoires d'alors n'étaient pas en bois comme celles d'aujourd'hui, mais bien en véritable glace et formée par le "revolin", l'eau qui s'échappait de la cataracte et qui se congelait immédiatement, formant deux énormes cônes.

Bon nombre se hasardaient à faire la montée et la descente vertigineuse du premier dont le second n'était que



L'hôtel de glace du Sault Montmorency en 1868

croire, mais à un "pain de sucre" en glace, dont se souviennent quelques vieux citoyens de la ville de Québec. C'était au temps où, durant les âpres mois d'hiver, les citadins partaient en grand nombre pour se rendre en voi-

le point d'arrêt après l'avoir souvent monté à demi. Rappelons que les glissades se faisaient alors sur de longs traîneaux seulement, ce qui rendait encore la descente beaucoup plus dangereuse.

Il va sans dire qu'en été la chute Montmorency attirait tous les étrangers, par sa magnifique nappe d'eau se déversant d'une hauteur de 240 pieds, dans un vaste bassin d'où s'élève continuellement un nuage de vapeur donnant les plus brillantes teintes de l'arc-en-ciel.

Durant l'hiver de 1868, M. Thomas Lavallée avait eu l'idée, aidé de MM. F. X. Soucy et J. Desrosiers, de faire construire une maison de glace, à proximité des deux "pains de sucre", où il avait installé sur des tablettes en pure glace tout ce qui constitue un bar, comme on l'entendait avant l'institution des tavernes de bière ou brasseries. Les clients (qui étaient fort nombreux) étaient servis également sur un comptoir en glace vive.

Ce ne fut que très tard au printemps que force fut de fermer permanently, et pour cause, ce palais de glace éphémère.

Mais le but de M. Thomas Lavallée était atteint; il s'en tirait avec de magnifiques recettes.

Les palais de glace, termine M. Aubé, ont fait leur temps à Montmorency. On n'y voit plus que des glissoires artificielles qui se déroulent sur les vastes parcs du Kent House et n'offrent plus, celles-là, aucun danger.

LISTE DES TABLEAUX ENVOYES DE PARIS AU CANADA DE 1817 A 1820

On sait qu'un bon nombre de tableaux, dont plusieurs de grande valeur, furent envoyés de Paris au Canada, de 1817 à 1820, par l'abbé Philippe Desjardins à son frère l'abbé Louis-Joseph Desjardins, alors chapelain de l'Hôtel-Dieu de Québec.

Un correspondant du "Bulletin des Recherches Historiques", année 1900,

reproduisait la déclaration suivante faite par l'abbé Desjardins au peintre Plamondon, alors à Paris. Celle-ci explique parfaitement l'origine de ces tableaux:

" Toutes les églises de France avaient été pillées, du temps de Robespierre, en 1793, par des milliers de fripons. Des spéculateurs avaient collectionné un nombre infini de tableaux volés. Un de ces hommes fit banqueroute; sa collection fut vendue par autorité de justice. Je me rendis à l'encan, les tableaux étaient en pile dans une cour à Paris: c'était une montagne de tableaux. Cette montagne me fut adjugée en bloc pour presque rien, comparativement à sa valeur réelle.

Quelques jours plus tard, le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, grand connaisseur, m'ordonne de faire transporter chez lui à Lyon, ma collection. Il en achète quelques-uns et me remet le reste: c'est ce que vous avez reçu au Canada. Ils furent acquis par le séminaire de Québec, la cathédrale de Québec, l'église de Saint-Michel-de-Bellechasse, de Saint-Antoine-de-Tilly, et quelques autres églises du Canada."

Et le correspondant, qui signait "Pinx", ajoutait: "Par qui furent achetés tous ces tableaux". Croyez-vous qu'ils existent encore? Et celui-ci aurait pu ajouter: "A-t-on conservé la liste de ces tableaux? Sait-on les noms des auteurs de ces oeuvres d'art?"

Grâce à l'obligeance des Dames Ursulines de Québec, qui conservent dans leurs archives plusieurs manuscrits précieux de l'abbé Louis-Joseph Desjardins, nous avons pu, déjà, répondre en partie aux questions précé-

dentes en publiant la liste de ces tableaux.

(Nous ne reproduirons pas cette liste qui comporte les titres de 150 tableaux de sujets religieux par des peintres dont les noms sont pour la plupart totalement ignorés de nos jours.)

.....

Maintenant, que sont devenus ces tableaux? Une enquête que nous avons faite en 1909 nous a démontré que plusieurs de ces tableaux, venus d'Europe, avaient été détruits par le feu avec les églises où ils se trouvaient. Nommons les églises de St-Michel, de Nicolet, l'ancienne chapelle du Séminaire, et tout récemment, la basilique de Québec. C'est dire que le plus grand nombre de ces tableaux existent encore.

Hormisdas MAGNAN.

(Bulletin des Recherches Historiques, livraison de février.)

LES VILLES ENGLOUTIES

“Le Pèlerin,” dans un petit article fort intéressant, cherche à établir la nomenclature des cités englouties. C'est chose difficile.

Sans parler de Poséidonis, dans la fabuleuse Atlantide, ni de l'historique Pompéi, le nombre est relativement grand des cités, un temps florissantes et orgueilleuses, qui, depuis des millénaires, sont englouties sous les eaux, les laves ou les sables.

La Bretagne a sa ville d'Ys, que nul sous-marin, d'ailleurs, n'a encore “prospectée”. Sur les bords de la mer Caspienne, on vient de retrouver l'antique cité de Kara-Bacher, dont, par eau calme, on distinguerait les clochetons et édifices.

Dans le désert de Gobi, des villes puissantes et mystérieuses dorment ensevelies sous les sables. Au Mexique, des fouilles américaines auraient retrouvé une grande cité cachée sous les laves. Au Yucatan, enfin, la splendide ville de Pilenqué est rongée et comme recouverte par la forêt vierge triomphante. Quel savant voyageur nous fera un jour le catalogue des villes englouties?

POUR FAIRE MOURIR UN ARBRE SUR PIED

Il y a des cas où l'on désire tuer l'arbre avant de procéder à sa destruction, et l'on peut aussi désirer conserver le tronc sur pied pour servir à un effet décoratif ou à un support de quelque originalité.

Il n'est pas indispensable de s'attaquer aux racines, car cette attaque doit être trop complète pour donner un bon résultat. Souvent l'arbre peut végéter encore longtemps par sa partie centrale qu'on ne peut atteindre, à moins de le mettre par terre.

Pour détruire l'arbre, on agira par empoisonnement avec un ingrédient chimique. On prendra une tarière de charpentier et on percera quelques trous obliques dans le tronc, de manière à arriver jusqu'au cœur. On remplira ensuite les trous ainsi faits avec une solution concentrée d'arséniat de potasse, que vendent les marchands de produits chimiques.

Cette solution novice pénètre dans les canaux qui conduisent la sève de l'arbre, et l'empoisonnement se produit par suite de la diffusion de l'arséniat. On peut, de cette manière, détruire avec certitude des arbres, même très gros.



UN ROMAN COMPLET

MALGRÉ EUX

Roman inédit

Par B. NEULLIES

CHAPITRE I

—Hurrah! Il arrive... le voilà!

Et toute une foule joyeuse, bariolée, se précipite au-devant du "tortillard" qui, après avoir contourné le petit bois apparaît maintenant en vue de la gare du Crotoy.

Le coup de sifflet aigu de la machine est accueilli par des applaudissements et des lazzis, parlant des divers groupes de baigneurs; tous attendent des parents, des amis, arrivant par le fameux train du samedi pour passer le dimanche avec les leurs.

Des têtes se montrent de loin aux portières, on échange des signaux, les mouchoirs s'agitent, tandis que les plaisanteries continuent de plus belle.

—Arrivera! arrivera pas!

—Bravo pour le "tortillard"!

—Il s'emballe!

—Pas si vite, mon vieux, tu auras une "panne".

—Ma parole, il fait du 150 à l'heure!

—Le Crotoy! tout le monde descend!

Et sans attendre l'arrêt du train, au grand émoi des employés, et malgré leurs protestations, les plus hardis et les plus pressés s'élancent à l'assaut des compartiments, escaladant les plates-formes, au milieu des rires des voyageurs. Les dames et les jeunes filles, restées sur le quai, se haussent sur la pointe du pied, cherchant à apercevoir le mari, le père, le fiancé attendu. Et c'est le brouhaha particulier aux gares des plages et des stations de villégiature. Des exclamations de surprise, des cris de joie se croisent.

—Ah! voilà le père!... Maman! de ce côté! Il est ici.

—Tiens! Ninette a-t-elle bonne mine! et elle a encore grandi!

On s'embrasse, on s'extasie, comme si de longs jours s'étaient écoulés depuis le dernier lundi où l'on s'est quitté.

Les deux omnibus de la petite ville étaient là, et les cochers rivalisaient d'entrain et de zèle pour décider les baigneurs à choisir leur hôtel respectif.

—Grand Hôtel, messieurs, sur la plage même.

—Hôtel de la Marine! le plus ancien du pays.

Les garçons épiciers, boulangers, pâtisseries, envoyés par leurs patrons pour "faire l'article", assourdisaient les voyageurs de leurs boniments alléchants.

Une jeune fille, au milieu de la foule, poussa du coude une dame âgée, sa voisine.

—Maman, regarde, c'est le propriétaire du château... tu sais bien, ce vieux monsieur, si distingué et si aimable. Il attend que qu'un, sans doute, car il paraît chercher de tous côtés.

Le monsieur, ainsi désigné, devait assurément attendre quelqu'un, car, en cet instant, il s'avança vers un compartiment de seconde classe.

Un jeune homme de haute taille, d'allure énergique, paraissant âgé d'une trentaine d'années se tenait sur la plate-forme du tortillard, et, l'air visiblement impatienté, cherchait en vain à percer un groupe qui avait envahi la place d'assaut, et ne semblait pas se douter de sa présence. Ils étaient là, toute une famille, garçons et fillettes, se pressant autour de deux voyageurs, qu'ils accablaient de caresses, tout en les débarrassant de leurs nombreux colis. Avec une volubilité amusante, tous parlaient à la fois.

—Tu n'es pas trop fatigué, grand-père?

—Papa, j'ai déjà pris six bains.

—M'as-tu rapporté une bobine pour mon Kodak?

—On s'amuse, tu sais, il y a toutes sortes de distractions!

—Nous avons eu deux noyés cette semaine...

Et le garçonnet qui venait d'annoncer cet événement, se disposait à entrer dans les plus grands détails, lorsqu'une voix brève l'interrompit brusquement:

—Serait-il possible de sortir du compartiment?

Tous les yeux se tournèrent vers celui qui troublait ainsi l'entretien, et les deux papas s'excusèrent, tandis que l'essaim joyeux se décidait à dégingoler de la petite plate-forme.

—Très chic, le monsieur, déclara à mi-voix l'aînée de la bande, une fillette rousse, au nez retroussé, mais pas très aimable, ce me semble!

Le voyageur, qui ne se doutait probablement pas de cette appréciation sur son compte, et paraissait d'ailleurs de nature à s'en soucier fort peu, se dirigea en toute hâte vers le vieux monsieur qui l'attendait, et les deux hommes s'embrassèrent affectueusement.

—Enchanté de te revoir, Gérald!

—Merci, mon père! Il me tardait aussi de vous retrouver.

—Antoine est là avec la voiture, mais tu préféreras sans doute marcher un peu?

—Ah! certes oui! depuis bientôt douze heures que je suis dans le train, je ne serai pas fâché de me dégourdir les jambes. J'ai cru ne jamais arriver dans ce petit trou perdu.

—Ne dis pas de mal du Crotoy, Luce ne te le pardonnerait pas! Donne ton billet de bagages au domestique, il s'en chargera.

Et bras dessus bras dessous, le père et le fils se frayèrent un chemin au milieu de la foule des voyageurs, qui avait envahi l'unique route conduisant au pays.

Beaucoup de baigneurs, qui connaissaient sans doute M. Duperray, le saluaient respectueusement au passage, en même temps qu'ils regardaient son compagnon avec une certaine curiosité.

Ce dernier s'étonna.

—Mais, mon père, vous paraissez déjà fort connu ici, il me semble?

—Oui, Luce voit beaucoup de monde; il y a des familles charmantes dans la petite Colonie d'étrangers qui vient ici chaque année, et elle y a retrouvé des anciennes amies dont la société lui est très agréable.

—Elle n'est pas souffrante, au moins, Madame Luce?

—Non... pourquoi cette question? Ah! parce que tu ne la vois pas à la gare? tout le monde est parti depuis ce matin, et ils vont être bien étonnés à leur retour en te voyant au château. On ne t'attendait que dans quelques jours. Ils sont allés tous faire un pique-nique avec plusieurs familles à la Pointe de Saint-Quentin. Je n'ai pu les accompagner car je devais avoir des ouvriers aujourd'hui pour quelques réparations; je le regrettais ce matin, mais je m'en réjouis maintenant, car ta dépêche, arrivant en notre absence, tu n'aurais rencontré personne à la gare! Luce sera bien surprise ce soir et bien heureuse aussi, car elle commençait à trouver ton absence un peu longue.

—Chère Madame Luce! murmura pensivement le jeune homme, elle est si bonne. Et Fred?

Le ton était devenu soudain anxieux, tandis que le voyageur attendait avec une sorte d'impatience la réponse à la brève question.

—Hum!... un peu léger comme à son habitude. C'est surtout à cause de lui que Luce sera heureuse de ton retour. Elle prétend que toi seul as de l'influence sur son fils, et que loin de toi, il ne fait rien de bien.

Gérald Duperray haussa légèrement les épaules.

—Pauvre femme, dit-il à mi-voix, j'ai peur que cet écervelé lui cause bien du chagrin. Et... l'autre?

M. Duperray poussa un profond soupir, et son fils sentit trembler le bras qui s'appuyait sur le sien.

—Luce ne t'en a jamais parlé dans ses lettres?

—Non, répondit le jeune homme.

—La malheureuse fille gâte la vie de sa mère... et la mienne aussi, continua M. Duperray, car je ne puis voir souffrir Luce sans prendre part à sa peine. Depuis son retour, notre intérieur est un véritable enfer à certains jours.

—Son retour? elle est donc ici? interrogea vivement Gérald.

—Oui, voilà un mois qu'elle est avec nous. Je te conterai tout cela plus tard. Nous sommes arrivés.

Une profonde contrariété se lisait dans les yeux noirs de Gérald, tandis qu'il suivait son père dans l'avenue du château.

M. Duperray, professeur à la Faculté de Droit à Lille, était resté veuf, après quelques années de mariage. Il avait alors deux enfants: un garçon Gérald, âgé de neuf ans et une petite fille Aliette de deux ans à peine.

Les parents de sa femme, M. et Mme Soumier, s'étaient d'abord chargés des petits, puis, sollicités par leur gendre, qui les aimait beaucoup, ils avaient fini par consentir à habiter avec lui. Né à Lille, dans une vieille famille de magistrats, fils d'un conseiller à la Cour, M. Duperray avait été nommé tout jeune encore professeur à l'école du Droit, et il jouissait parmi ses concitoyens d'une grande considération. Peu favorisé sous le rapport de la fortune, il avait fait donner à ses deux enfants une instruction solide et élevée. Gérald, doué d'une intelligence remarquable s'était toujours distingué, au Lycée d'abord, puis à l'école Normale où il était entré le premier.

Agrégé à vingt-trois ans, on lui avait confié bientôt la chaire de philosophie au Lycée de Lille, et à l'époque où commence notre récit, il était en train de se faire une place dans le monde des lettres par ses travaux psychologiques et philosophiques. Le nom du jeune maître Gérald Duperray était dans toutes les Revues; deux journaux illustrés donnaient son portrait, et l'annonce d'un de ses livres était un véritable événement littéraire.

Au moment où nous le retrouvons, il venait de passer deux mois dans une Université d'Allemagne, envoyé par le ministère.

Aliette, sa soeur, de sept ans plus jeune que lui, s'était, de bonne heure aussi, consacrée à l'enseignement, et, tandis que son frère se distinguait parmi les plus en vue, elle, plus modeste, mais non moins méritante, acceptait courageusement une place d'institutrice dans une école de Lille.

Une paix profonde régnait dans cet intérieur de braves gens, où chacun travaillait avec ardeur. Mme Soumier, la grand-mère, s'était chargée de la direction du ménage, veillant avec une sollicitude touchante au bien-être de son vieux mari qu'elle adorait comme aux premiers jours, et de ses enfants, qui raffolaient d'elle.

Rien ne semblait devoir troubler ce foyer, uni par les liens d'affections fortes et profondes, lorsqu'un événement inattendu vint brusquement bouleverser cet édifice de bonheur.

Une nouvelle stupéfiante courait dans toutes les bouches: M. Duperray allait se remarier et il épousait Mme Valdas, la veuve de son jeune ami, le riche banquier Lillois, Henri Valdas, mort deux ans auparavant dans un accident de chemin de fer; les enfants avaient été confiés à la tutelle du vieux professeur.

Un sourire malicieux se jouait sur les lèvres de Gérald, qui, ayant appris en ville l'incroyable nouvelle, entraît gaiement un soir dans le cabinet de son père, déclarant:

—Vous ne vous douteriez jamais, mon père, de ce que je viens vous annoncer...

Et sans remarquer la lueur inquiète qui avait paru soudain dans les yeux levés sur lui :

—Vous vous mariez, père ! Et vous savez quelle femme on vous donne ? la jolie Mme Luce Valdas ! rien que ça !

Mais toute la gaieté du jeune homme tomba soudain devant l'angoisse qui se lisait sur le bon visage expressif de M. Duperray...

Une sorte de pressentiment, quelque chose d'ineffable l'envahit tout à coup.

—Père?... dites-moi que ce n'est pas vrai ? cria-t-il, haletant.

Il attendit en vain... Un silence qui sembla mortel à Gérard, répondit seul à sa question... Et dans le regard triste, presque suppliant que son père attachait sur lui, il lut toute la vérité. Ce fut un coup terrible pour le jeune savant. Dans son affolement, il courut auprès d'Aliette.

—Liette, c'est affreux ! père se remarie !

La jeune fille—presque une enfant, tant elle était frêle et mignonne—tressaillit à la vue du visage convulsé par la colère, le désespoir.

Avec une douceur quasi maternelle, elle attira à elle le jeune homme qu'elle sentait frémir dans une révolte de tout son être. Puis, le forçant à s'asseoir à côté d'elle, sur le petit divan de sa chambre, un bras passé autour de son cou, elle murmura :

—Oui, mon grand, je le savais.

Gérard eut un brusque sursaut :

—Tu le savais ? s'écria-t-il, et tu ne m'en as rien dit ?

—A quoi bon ? ne devais-tu pas l'apprendre assez tôt ?

Et comme, le regard enflammé, la lèvre mauve, le jeune homme ouvrait la bouche pour protester, elle l'arrêta d'un geste.

—Ecoute, Gérard, dit-elle d'une voix douce et ferme tout à la fois, il faut imiter l'exemple que nous donnent nos deux pauvres vieux. Grand-mère a été la première à deviner le secret de père et à m'en parler. Comme je ne pouvais dissimuler mon dépit, mon chagrin, simplement, avec cette force de volonté que tu lui connais, cette grandeur d'âme que nous avons toujours admirée, elle m'a déclaré :

« Petite, je devrais, plus que n'importe qui, être sensible à ce coup et souffrir de voir la place de ma fille prise par une autre. Pourtant, je ne me plains pas, et je n'ai aucun ressentiment contre ton père. Il a été bon pour nous, pour vous... Voilà des années qu'il garde le deuil de votre mère et vit seul, sans compagne, se consacrant à votre éducation, à notre bien-être à tous. N'a-t-il pas le droit de trouver un peu de bonheur à son tour ? S'il a rencontré un noble cœur qui vibre à l'unisson du sien et doit lui rendre douces les dernières années de son existence, pourquoi repousserait-il ce bonheur qui s'offre à lui ? Réfléchis à cela, enfant, et tu verras comme moi que nous n'avons pas le droit de le blâmer ? Lui témoigner de la froideur serait cruel de notre part. Soyons braves, Liette, et n'attristons pas le cœur de celui qui n'a jamais eu pour nous que tendresses et dévouement. La meilleure preuve d'affection que l'on puisse donner à ceux que l'on

aime, c'est de ne pas mettre obstacle à leur bonheur ».

Grand-mère a raison, Gérard, continua la jeune fille, de cette voix douce qui avait toujours le don d'apaiser la nature un peu violente de son frère. J'ai beaucoup réfléchi depuis quelques jours, et je t'avoue que je suis décidée à parler la première à notre père ; je lui éviterai ainsi des aveux un peu pénibles pour lui, et de cette façon il n'existera entre nous aucun malentendu, aucune contrainte. De ton côté, tu ne lui garderas pas rancune, tu ne lui témoigneras pas la moindre froideur, n'est-ce pas, mon Grand ? tu me le promets ?

Et Liette enveloppait le jeune homme de son regard si caressant auquel il ne savait jamais résister, tandis qu'elle l'embrassait tendrement.

Trois mois après cette scène, M. Duperray épousait Luce Valdas, et une vie nouvelle commençait pour tous.

Liette, avec ce tact qui ne l'abandonnait jamais, avait compris tout de suite combien la situation allait devenir pénible pour ses grands-parents, habitués à vivre sous le même toit que M. Duperray. Sans hésiter, sa décision avait été prise : elle demanda un poste de directrice d'école dans un bourg du département. Les vieux avaient toujours adoré la campagne, ils seraient ravis d'avoir une grande maison avec un jardin et des arbres ! on élèverait de la volaille, on aurait un âne et une petite voiture que grand-père conduirait ! quelle joie ! Liette se sentit prise tout à coup d'une véritable passion pour la vie des champs...

Ce qu'elle ne dit à personne—mais que son père devina—c'est qu'en raison de la position de M. Duperray par suite de son mariage, elle avait voulu s'éloigner. N'eût-il pas été gênant pour Mme Valdas qui, par sa fortune et la situation de son premier mari, occupait un rang élevé dans la ville de Lille, d'avoir là, pour belle-fille, une petite institutrice primaire ? D'autre part, ne fallait-il pas songer aux deux vieillards dont elle avait la charge maintenant ?... Elle avait tout prévu, Liette, la vaillante, et elle sut refuser toutes les objections qu'on lui présenta.

Elle eut surtout à lutter contre sa future belle-mère, qui voulait à tout prix la garder auprès d'elle, lui faire partager son luxe et sa fortune.

—Non, Madame Lucie, répondit-elle, vous n'obtiendrez jamais cela de moi. Je suis une indépendante, et j'ai le désir fou d'avoir un « home » à moi toute seule. J'ai la nostalgie des arbres, des oiseaux, de la campagne ! Vous viendrez me voir souvent, et je vous recevrai en fermière, avec de la bonne crème et de la galette... ce sera délicieux !

Et comme la jeune femme se désolait :

—Ne pleurez pas, consentit-elle plaisamment, je vous donnerai mes vacances, et je vous assure que ça sera suffisant pour être fatiguée de moi !

Elle avait obtenu le poste sollicité, et depuis deux ans, elle était directrice de l'école de Férières, où elle eut bientôt fait la conquête des parents et des enfants. Tous raffolaient de Mlle Duperray ! on se serait jeté au feu pour l'institutrice et ses deux vieux—qui eux aussi étaient aimés de tout le monde dans le pays.

Du côté de Gérard, les choses ne s'étaient point passées aussi facilement. Il avait d'abord prétendu vivre seul, et il avait fallu toutes les ins-

tañces de son père et de sa belle-mère pour le faire revenir sur cette décision. Il avait fini cependant par céder devant les sollicitations pressantes de Madame Duperray.

Mariée à dix-sept ans, Luce Valdas avait été pendant près de vingt ans la plus heureuse des épouses et la plus enviée des mères. Henri Valdas l'adorait et ne vivait que pour elle. Il ne fallait pas, d'ailleurs, approcher longtemps la jeune femme pour comprendre le charme qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'entouraient. Son âme affectueuse et tendre rayonnait dans ses grands yeux bleus, dont le regard semblait une caresse ; la bouche, d'un dessin parfait, avait une expression d'étrange douceur, tandis que le sourire qui se jouait habituellement sur les lèvres fraîches et un peu épaisses ajoutait encore à l'attrait de ce visage séduisant.

— «Luce est la tendresse faite femme», disait souvent son mari, lorsqu'il la voyait avec ses enfants, l'un suspendu à son cou, l'autre blottie contre sa poitrine, tous deux la couvrant de caresses et de baisers fous, qu'elle leur rendait avec usure.

Oui, Mme Valdas était vraiment une de ces créatures privilégiées, qui semblent créées pour aimer et être aimées ! Jamais on ne vit couple plus uni que le banquier et son épouse, et lorsque la mort vint brutalement briser le bonheur de Luce, elle eut un mot qui disait tout :

— Mon pauvre Henri ! c'est le premier chagrin qu'il me cause.

Tout le monde plaignit sincèrement la jeune veuve dont le désespoir fut terrible. Pendant un an, elle resta dans un tel affaissement qu'on eut peur pour sa vie, dont les ressorts semblaient brisés.

Rien ne pouvait la faire sortir de la torpeur douloureuse où elle était plongée ; ses enfants mêmes, la fatiguaient, et leur vue redoublait sa souffrance. Sa fille avait alors dix-huit ans et son fils seize ans. Ils étaient tous deux grands et forts comme leur père, et Luce, si frêle dans ses voiles de deuils, paraissait leur sœur aînée. Jamais on n'aurait pu rêver pareil contraste entre mère et fille.

Madeleine Valdas avait hérité de la taille élevée du banquier, de ses traits réguliers et énergiques, de ses grands yeux bruns pleins de feu. Si la différence physique était si grande entre les deux femmes, c'était encore bien autre chose au point de vue moral ! Luce Valdas était ce qu'on peut appeler une «faible» dans toute l'acception du terme ; nature tendre, presque craintive, elle avait besoin d'être protégée, d'être gardée, en quelque sorte. Incapable d'initiative par elle-même, il lui fallait un guide, un appui ferme et doux à la fois : son mari avait été cela pour elle.

Et le jour où il vint à lui manquer, il lui sembla que le monde s'écroulait ! tel un naufragé qui cherche en vain une planche de salut, une épave où s'accrocher.

Madeleine était au contraire tout énergie et toute volonté ; elle eut pu en réalité servir de protection, de soutien à sa mère. Mais elle, la forte, la femme d'action innée chez la jeune veuve ; sa faiblesse, sa prostration lui faisaient presque pitié. Trop jeune pour être indulgente, elle

s'impatientait de ces accès de désespoir qui lui semblaient puérils dans leur expansion bruyante.

— Pourquoi étaler ainsi son chagrin ? disait-elle à son frère Frédéric. Nous ne poussons pas ces cris déchirants, et pourtant, certes, nous aimions bien notre père, nous aussi !

— Pauvre maman ! murmurait le jeune homme, qui ressemblait à sa mère, par bien des points, je la comprends, moi, et je l'excuse : elle est si faible, si tendre !... et notre père la chérissait tant !... elle ne s'en consolera jamais !

C'était encore auprès de ce grand garçon, aux traits doux comme ceux d'une fille, aux yeux bleus pleins de rêve—ses yeux à elle—que Luce Valdas trouvait quelque adoucissement à son désespoir.

Que de fois, ils étaient restés des heures entières, enlacés tous deux, la mère et le fils, mêlant leurs larmes et leurs regrets, loin de tous les regards, fuyant surtout la présence de Madeleine... Ils ne se doutaient guère que pendant ce temps, l'étrange créature était souvent elle-même enfermée dans sa chambre, étouffant ses sanglots dans son oreiller, honteuse de ses pleurs qui lui semblaient une faiblesse !...

Un mois après la mort de M. Valdas, la jeune fille qui avait déjà passé quelques années comme pensionnaire au couvent des Ursulines d'Amiens, sollicita sa mère la permission d'y retourner.

— Je te suis inutile, maman, dit-elle avec une certaine amertume. Nous nous voyons à peine aux heures des repas... Ne pourrais-je pas reprendre mes études ? Fred te suffira. Si ma présence était pour toi une consolation, je resterais sans hésiter... mais tu sembles me fuir au contraire.

— Ne m'en veux pas, chérie, avait répondu Madame Valdas, dans un sanglot, je souffre tant que je ne me retrouve plus ! je ne suis plus moi !... Je sais bien que je te fais du chagrin... Il faut me pardonner, mon enfant, et avoir un peu d'indulgence. Oui, retourne à tes études... Dans quelques mois, quand tu reviendras aux vacances, je serai peut-être plus raisonnable...

Et la jeune fille, les yeux secs, mais le cœur brisé, était repartie, bouleversée à la pensée de l'abîme qu'elle sentait se creuser de plus en plus entre elle et sa mère... Pourtant elle l'adorait cette mère pour qui elle eut donné sa vie sans hésiter !... Elle souffrait atrocement de ce supplice inexprimable : s'aimer sans se comprendre !

Une sorte de rancune jalouse se mêlait aussi à son chagrin, il faut bien l'avouer.

Dans le paroxysme de sa douleur, Mme Valdas avait souvent laissé échapper des plaintes qui avaient paru injustes et cruelles à l'âme susceptible de la jeune fille.

— Je n'ai plus rien à aimer ! j'ai tout perdu ! répétait obstinément la veuve.

— Eh bien ! et nous ? que sommes-nous donc ? murmurait Madeleine, dans un ressentiment farouche.

Fred avait beau lui objecter que Mme Valdas parlait ainsi sous l'empire de la fièvre il avait beau la raisonner elle ne voulait rien entendre.

— Nous ne comptons pas aux yeux de maman ! elle ne nous aime pas ! quand elle devrait au contraire reporter sur nous toute son affection, puis-

que nous sommes, après tout, ce qui lui reste de papa! ses enfants...

L'âme ardente de Madeleine Valdas se révoltait alors, et son cœur s'endurcissait au point de méconnaître l'affection de sa mère.

Mme Valdas était orpheline lorsque son mari l'avait épousée; il ne lui restait que quelques parents éloignés avec lesquels elle avait gardé peu de rapports par la suite. Le banquier, de son côté, avait perdu sa mère très jeune et son père était mort quelques années après son mariage, de sorte que sa veuve se trouva dans un isolement complet. Elle avait bien de nombreuses relations, de ces amis mondains qui étaient de toutes les fêtes données dans le magnifique hôtel qu'Henri Valdas s'était fait bâtir dix ans auparavant et qu'on citait comme une des plus somptueuses demeures de Lille mais après les visites de condoléances, d'usage en pareille circonstance, après les consolations banales prodiguées à la veuve et aux orphelins, la plupart s'éloignèrent, les uns retournant à leur vie d'affaires, les autres—les femmes surtout—commentant à leur façon la mort du banquier, l'attitude de sa femme et de ses enfants, chacune disant son mot, et jugeant l'événement d'après son caractère propre.

—Pauvre Luce! c'est un coup terrible pour elle; un ménage si uni!

—Bah! laissez donc! elle se consolera bien vite. Les chagrins bruyants ne durent guère! ce sont des feux de paille. Elle est jeune, riche, elle se remariera.

La jalousie et l'envie—ces deux défauts si communs dans tous les rangs de la société—perçaient dans les propos et les conversations échangées par les soi-disant amies de la jeune veuve. Luce Valdas était si belle, si bonne et si riche! Que de raisons pour la jalouser! Sa vie, toujours pure et honnête, ne donnant aucune prise à la calomnie, il fallait bien se rattraper sur autre chose! Et l'on critiquait son luxe, son élégance, ses fêtes, ses réceptions—où l'on n'avait jamais manqué d'assister pourtant—et certaines—les plus méchantes—allaient même jusqu'à déclarer qu'après tout elle était trop heureuse cette petite, et qu'il fallait bien que quelque ombre vînt obscurcir ce ciel sans nuages.

Parmi les rares amis de son mari qui lui restèrent fidèles, Mme Valdas en distingua un surtout dont les délicates attentions, les prévenances discrètes la touchèrent profondément. Et lorsqu'il fallut désigner un tuteur pour ses enfants ce fut au professeur Duperray que la jeune veuve s'adressa spontanément, sentant qu'elle avait en lui un ami sûr et loyal.

Touché par ce témoignage d'estime et de confiance, M. Duperray ne marchandait pas son dévouement à Mme Valdas. Se croyant sauvegardée par la différence d'âge qui existait entre eux—Luce n'avait guère que trente-sept ans et le professeur frisait la soixantaine—la jeune veuve se laissa aller à la sympathie qui l'attirait vers cet homme distingué, d'éducation parfaite et de manières séduisantes. L'affection respectueuse, les attentions délicates qu'il lui témoignait la touchèrent profondément. M. Duperray sut gagner, presque à son insu, cette nature aimante et timide, qu'un rien froissait, qu'une parole brusque meurtrissait, qui

avait besoin de tendresse comme la fleur a besoin de soleil. Après avoir été son conseiller, il devint son confident et un beau jour, Luce s'aperçut avec effroi qu'elle aimait le vieux professeur dont la présence lui était devenue, pour ainsi dire, indispensable. Tout lui paraissait sombre et désolé lorsqu'il n'était plus là... Au contraire, auprès de lui, elle se sentait rassérénée, elle se reprenait à la vie, à l'avenir...

Et un jour, elle lui dit tout cela... Ebloui, ne pouvant croire à son bonheur, Monsieur Duperray qui, de son côté, avait été séduit par le charme enveloppant qui se dégageait de la jolie Luce Valdas, lui fit à son tour l'aveu de ses sentiments.

Mais un obstacle restait entre eux: la grande fortune de la veuve. L'opinion ne manquerait pas d'accuser le professeur de basse cupidité: on dirait qu'il avait su profiter de son influence sur Madame Valdas pour accaparer son argent!

Luce eut raison de tout: M. Duperray continuerait à occuper sa chaire à la Faculté; de cette façon, les mauvaises langues se tairaient forcément. Et, vaincu par son propre amour, le professeur avait épousé la veuve d'Henri Valdas!

Ils étaient mariés depuis deux ans, et le temps n'avait fait que resserrer leur affection. Gérard et Liette, de leur côté, aimaient tendrement leur jeune belle-mère. Fred Valdas avait trouvé dans son beau-frère un ami dévoué, presque un Mentor, et il subissait, sans s'en rendre compte, l'influence de Gérard, qui ne lui ménageait pourtant ni les blâmes ni les reproches.

Quant à Madeleine, elle s'était montrée irréductible. Ne connaissant guère les Duperray, elle éprouvait à leur égard une antipathie instinctive et les considérait comme de véritables aventuriers, qui avaient abusé de la faiblesse de sa mère. Elle ne pouvait comprendre que Mme Valdas se fût remariée! A ses yeux, c'était faire injure au mort, à ce père qu'elle avait adoré, et dont le souvenir restait encore vivace dans sa mémoire comme aux jours de sa vie.

—Quelle lâcheté! gémissait-elle, dans ses accès de rage folle. Trahir ainsi la foi jurée! ne pas rester fidèle à celui qui l'a tant aimée! Ne pouvions-nous donc lui suffire?

Et elle enveloppait sa mère dans le même mépris que ces Duperray abhorrés!

—Jamais je ne remettrai les pieds dans cette maison qui était celle de mon père, pour y voir sa place usurpée par un intrigant! avait-elle déclaré à Mme Valdas, qui la suppliait de venir vivre auprès d'elle.

Ses études terminées, elle continua donc à habiter le couvent où elle avait résolu de rester jusqu'à sa majorité.

Mais une circonstance imprévue vint déranger les projets de la jeune fille. Les religieuses, obligées de quitter la France, à la suite du décret qui supprimait les congrégations, durent s'exiler en Belgique et se séparer de leurs élèves, leur nouveau local trop exigü ne leur permettant pas de recevoir une seule pensionnaire.

Madeline Valdas, forcée de s'incliner comme les autres devant cette décision irrévocable, se vit alors dans la triste nécessité de rentrer au foyer, momentanément du moins.

En quelques lignes brèves et sèches, elle avait annoncé à sa mère son retour prochain.

Henri Valdas possédait au Crotoy une sorte de château qui lui venait d'un oncle et qui avait été loué pendant de longues années à une famille du pays. Les locataires étant venus à disparaître, Mme Duperray alla visiter cette propriété qu'elle ne connaissait même pas, et dont son mari avait toujours paru faire peu de cas. Mais elle fut charmée par l'aspect pittoresque de la vieille demeure, au pied de laquelle les vagues venaient se briser à chaque marée. Le parc qui s'étendait par derrière la ravit avec ses allées ombrées ; le bruit du vent qui gémissait dans les sapins, se mêlant au bruit de la mer, séduisit l'âme rêveuse et poétique de Luce, et les deux époux décidèrent d'y passer l'été.

C'est là que Madeleine Valdas était venue rejoindre sa mère le mois précédent.

Si Mme Duperray avait espéré beaucoup de ce retour au foyer, son espoir fut bien vite déçu. La jeune fille vivait absolument en étrangère au milieu des autres, ne quittant son appartement que pour errer seule dans les allées du parc, ou aller s'isoler dans les dunes, accompagnée de Bruce, son chien favori, un superbe setter irlandais qui lui venait de son père.

Le jour de son arrivée au château, lorsque sa mère l'avait appelée pour le dîner, elle avait interrogé brièvement :

—Ne pourrais-tu m'épargner cette corvée de manger avec ces... gens, maman? je préférerais de beaucoup être servie chez moi.

Mais à la vue des larmes qui avaient soudain jailli des yeux de Mme Luce à cette question, la jeune fille avait déclaré en haussant les épaules :

—Allons! n'en parlons plus! mais, de grâce, ne prends pas avec moi ces airs de victime qui m'exaspèrent! Sèche tes larmes... je descendrai à la salle à manger.

Et Madeleine avait pris place à la table de famille. Mais elle ne s'était jamais départie de sa réserve hautaine, ne répondant à toutes les avances que par une froideur glaciale.

Gardant constamment un silence farouche, elle ne semblait même pas entendre un mot des conversations qui se tenaient autour d'elle.

Comme disait Liette qui ne cessait de l'observer :

—Madeleine est toujours sortie.

La jeune institutrice ne connaissait guère sa belle-soeur; elle ne l'avait entrevue à Lille que de loin en loin, et depuis quelques années—Madeleine restant enfermée dans son couvent—elle l'avait même perdue de vue tout à fait. Aussi fut-elle stupéfaite lorsque Mme Luce la lui présenta.

La merveilleuse beauté de l'héritière l'éblouit et la charma; elle admirait sans se lasser ce visage d'une pâleur mate, au masque tragique et superbe, ces grands yeux d'un brun sombre, cette bouche dédaigneuse, et par dessus tout ces magnifiques cheveux crépelés, de ce ton ardent et doré si cher aux peintres Vénitiens.

—Qu'elle est belle, cette Madeleine! répétait-elle souvent à ses grands parents qui, cédant aux sollicitations de Mme Luce, étaient venus passer quelque temps au Crotoy.

On dirait un "Henner", déclara le vieux père Sonner, grand amateur de peinture, et qui, lui aussi, ne cessait d'admirer Mlle Valdas.

—C'est dommage que cette petite soit encore plus désagréable que belle, objectait la brave Mme Sonnier, que les grands airs de la jeune fille froissaient et mettaient souvent hors d'elle-même. Avec toute sa morgue et sa fortune, elle ne va pas à la cheville de notre Liette, ajoutait-elle ensuite in-petto.

Il est certain que les deux belles-soeurs ne se ressemblaient guère. Mme Duperray avait même espéré beaucoup de l'influence de Liette sur sa fille. Tout le monde subissait le charme de la jeune institutrice, qui était devenue bien vite la favorite des hôtes du château et des amis de sa belle-mère.

Il n'y avait pas de fête, pas de partie de plaisir sans Liette; c'était le boute-en-train de toutes les réunions. Les jeunes gens en raffolaient et papillonnaient sans cesse autour d'elle; les jeunes filles, elles-mêmes ne songeaient pas à la jalousier, tant elle apportait d'empressement à les faire brüler, saisissant la moindre occasion de mettre en relief le talent de chacune d'entre elles. De leur côté, les parents, flattés, ne tarissaient par en éloges. Aussi le nom de Liette Duperray était-il dans toutes les bouches!

Madeleine Valdas seule restait franchement hostile à la jeune institutrice et ne répondait à ses avances que par l'indifférence la plus dédaigneuse.

C'étaient toutes ces misères domestiques que le professeur Duperray venait de confier à son fils, lorsque des cris joyeux interrompirent leur entretien.

Une file de voitures s'avançait dans l'avenue du château. C'était de ces carrioles de "marayeurs", comme on les appelle au Crotoy—sortes de véhicules primitifs et très légers, avec lesquels les matelots vont tous les jours recueillir le poisson qui se trouve dans les filets tendus à chaque marée au fond de la baie de Somme. Pendant la "saison", ces voitures sont louées aux baigneurs par les gens du pays pour les excursions à marée basse dans les petites plages qui bordent la grève depuis le Crotoy jusqu'à l'Authie.

Rien de plus pittoresque que ces promenades moitié sur le sable, moitié dans les flaques d'eau laissées par la marée en différents endroits.

Et que d'émotions pour les Parisiennes nerveuses, ayant peur de tout! Tantôt ce sont des sables mouvants dans lesquels le cheval et la voiture, semblent prêts à s'enliser; tantôt ce sont les eaux de la Maye gonflées par une marée plus forte. A de certains jours, le cheval, effrayé par cette eau courante, dans laquelle il enfonce jusqu'au poitrail, s'arrête court et refuse d'avancer. Alors, commencent les péripéties du voyage. Le matelot conducteur, habitué à ces frasques de sa Rossinante descend de son véhicule et déclare flegmatiquement.

—Faut sortir tous de la voiture! la Rousse ne démarrera point sans ça" — au grand émoi des voyageuses qui poussent des cris d'effroi et protestent énergiquement.

Ma's l'homme n'en démord pas.

—La Rousse ne démarrera point que j'vous dis!

Pour en finir, il n'y a qu'un moyen, généralement employé: le matelot prend les dames sur ses épaules, à califourchon, et les transporte ainsi de l'autre côté de la Maye où il les dépose sur le sable. Les messieurs entrent bravement dans l'eau à la suite du conducteur qui revient alors à la rescousse de son cheval; il tire à hue, à dia, et après bien des efforts—énergiques quelquefois — l'équipage rejoint les voyageurs sur le sable. Moitié riant, moitié grommelant on remonte dans le véhicule et, fouette cocher! en voilà pour jusqu'à la Pointe de Saint-Quentin sans encombre.

C'était une aventure de ce genre qui avait mis toute la bande en gaieté ce jour-là! Au retour, le flot avait passé avant les excursionnistes, et il avait fallu bon gré mal gré, entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Quelques-unes des dames s'étaient fait transporter par les conducteurs, mais plusieurs avaient préféré suivre l'exemple des messieurs, à la grande joie de tous.

Liette Duperray, entr'autres, sans souci de sa petite taille, s'était avancée dans la Maye, mais au milieu du cours d'eau, les vagues qui atteignaient ses épaules, l'avaient soulevée; alors, sans s'effrayer, sans se laisser démonter, elle avait nagé jusqu'à la rive opposée, aux applaudissements de tous. Quelques dames et jeunes filles l'avaient imitée, et Mme Luce, inquiète pour toutes ces jeunesses trempées, les ramenait bien vite au château se sécher et prendre du thé bouillant afin de se réchauffer.

Ne se doutant pas de la présence de Gérard Duperray, toutes pénétrèrent en riant follement dans le grand hall du château. Mais, à la vue d'un étranger, elles poussèrent des cris d'effroi, et se sauvèrent, honteuses de leur accoutrement bizarre, et de leur aspect plutôt lamentable.

Liette qui venait en dernier, et ne comprenait pas la cause de leur retraite, eut une exclamation de joie.

—Oh! Gérard! c'est toi? quel bonheur!

Et elle se jeta au cou de son frère, qui lui aussi semblait ravi de revoir le visage épanoui de sa soeur.

Puis, s'échappant bientôt des bras qui l'entouraient, Liette courut à l'entrée du hall:

—Madame Luce, venez vite! Gérard est là; il vous attend! s'écria-t-elle d'une voix vibrante.

Mme Duperray, qui s'était attardée un peu pour s'occuper de ses hôtes, s'avança vivement au devant de son mari et de son beau-fils.

Un observateur attentif eût été frappé du changement qui se produisit sur le visage du jeune homme, lorsqu'il aperçut sa belle-mère.

Ses traits, habituellement durs et froids, s'illuminèrent soudain, revêtant une expression de douceur étrange, tandis qu'une lueur de tendresse passait dans ses yeux sombres. Il se pencha sur la jeune femme, et l'embrassa respectueusement, l'enveloppant d'un regard tout ému.

—Que je suis heureuse de vous revoir, Gérard, dit Mme Duperray. Quelle bonne surprise! Quand êtes-vous arrivé? On ne vous attendait pas avant la semaine prochaine.

Puis, avisant son mari qui s'inquiétait de la voir mouillée, elle aussi:

—Non, mon ami, ne vous tourmentez pas, je

suis déjà presque séchée; il ne fait pas froid d'ailleurs. Courez recevoir tout ce monde, voulez-vous? Moi, je vais ordonner qu'on fasse une grande flambée dans le salon. Liette a dû emmener les jeunes filles dans la salle de bain; occupez-vous des messieurs, je me chargerai des dames.

Et comme ses yeux rencontraient le regard affectueux que son beau-fils attachait sur elle:

— Mon pauvre Gérard! je voudrais tant causer avec vous! J'ai tant de choses à vous dire! Mais vous voyez, je ne m'appartiens pas! Il faut que je vous laisse. Nous nous verrons ce soir. Votre chambre est prête; votre père vous l'a-t-il montrée? continuait-elle, s'arrêtant soudain au moment de sortir.

—Non, répondit le jeune homme; je ne suis arrivé que cet après-midi, et nous avons eu une si longue conversation que je n'ai encore rien vu du château.

—Eh bien! venez avec moi, je vous conduirai à votre chambre, en allant chercher des serviettes et des peignoirs à la lingerie.

L'instant d'après, Mme Luce, suivie de Gérard, pénétrait dans une grande pièce, dont les fenêtres s'ouvraient sur un large balcon de pierres.

—Dites un peu, monsieur l'écrivain, déclara gaiement la jeune femme, qu'on n'a pas pensé à vous! On vous a choisi la chambre la plus poétique de cette vieille demeure. Regardez-moi ce paysage, cet horizon? Allons, remerciez-moi bien vite avant que je vous quitte, et admirez tout à votre aise ce superbe panorama, pendant que je cours remplir mes devoirs de maîtresse de maison. A tout à l'heure Gérard! vous nous retrouverez tous au salon. Je vais descendre par l'escalier de pierre qui donne sur votre balcon. ce sera plus court.

Et Madame Duperray, vive et alerte, s'éloigna presque en courant, se retournant au bas de l'escalier pour adresser encore à Gérard un bon sourire et un geste d'amitié.

Le jeune homme y répondit par un salut respectueux, tandis qu'il la suivait d'un regard ému. Mme Luce avait disparu depuis longtemps déjà derrière une des tourelles du château que Gérard, debout à la même place, regardait toujours l'allée par laquelle elle s'était éloignée... Se croyant seul, il ne cherchait pas à dissimuler l'expression de tendresse qui était restée dans ses yeux humides. Son beau visage énergique gardait un air pensif, tandis qu'il murmurait:

—Chère Madame Luce! que ne donnerais-je pas pour la voir heureuse!

Derrière un bouquet de tamaris, à l'entrée d'une allée, d'où l'on apercevait le balcon de pierre, une promeneuse solitaire s'était arrêtée et dévisageait le jeune professeur. Rien ne lui avait échappé de la petite scène entre la belle-mère et le beau-fils... Et les dents serrées, le regard mauvais, Madeleine Valdas ne quittait pas des yeux Gérard Duperray.

CHAPITRE II

Ainsi font, font, font,
Les petites marionnettes,
Ainsi font, font, font,
Trois p'tits tours et puis s'en vont.

Et Liette, tout en lançant ce refrain de sa voix moqueuse, s'inclina gravement avec une profonde révérence devant Mme Duperray, qui rit franchement de cette boutade de la jeune fille.

Il y avait près de trois heures que les deux femmes étaient là dans le grand salon, recevant les nombreux visiteurs et visiteuses, qui défilaient devant la châtelaine; on causait quelques minutes d'un sujet banal, presque toujours le même, puis on s'éloignait après de chaleureuses poignées de mains, se promettant de se revoir l'année suivante.

La saison se terminait, et avant de reprendre ses quartiers d'hiver, Mme Duperray avait donné un grand dîner suivi d'un bal auquel avaient été conviés la plupart des notables de la colonie balnéaire du Crotoy. Tous avaient répondu avec empressement à l'invitation. La fête avait été un vrai succès, et ce lundi, jour de réception de la châtelaine, chacun venait faire sa visite de "digestion", comme disait gaiement Liette, qui aidait sa belle-mère à faire les honneurs du salon.

—Oh! Madame Luce!, déclara en cet instant la rieuse personne, je me sens devenir stupide; encore un quart-d'heure de ce défilé monotone et c'en sera fait de ma pauvre tête. Depuis dix minutes, j'ai des envies irrésistibles de crier à tous ces gens: Mais trouvez donc autre chose à dire! Changez de sujet pour l'amour de Dieu!— Non! c'est comme un phonographe qui répète toujours le même air! Quatre-vingt-dix-neuf couplets, et le centième est encore pareil! Vraiment, je vous admire d'écouter ces lieux communs avec ce sourire plein d'intérêt et cette amabilité exquise. Moi, je suis en train de tourner à la bêtise personnifiée. Ce Gérard est-il heureux, continua Liette, qui, par la fenêtre grande ouverte, apercevait son frère assis, ou plutôt étendu paresseusement sur un banc du rond-point, à l'ombre d'un immense platane, fumant avec délices un cigare.

—Ma pauvre Liette, j'ai vraiment pitié de toi, dit Mme Duperray en riant, et je ne veux pas mettre ta patience à plus longue épreuve. Le défilé, comme tu le nommes, doit d'ailleurs toucher à sa fin. Va prendre l'air avec Gérard, ça te fera du bien.

—Vrai! ça ne vous dérange pas, Madame Luce? Je n'osais pas vous le demander, mais j'avais de telles inquiétudes dans les jambes que je commençais à ne plus pouvoir tenir en place. Je vais secouer Gérard; je l'emmènerai jusqu'aux dunes de St-Quentin à la recherche de ces fameux chardons bleus que j'adore! J'en veux rapporter des tas pour orner mon salon de Ferrières. Sans compter que lorsque mes miches seront insupportables, ça me servira à leur chatouiller le bout du nez.

Pirouettant alors à travers la pièce, tout en chantonnant son joyeux refrain:

Ainsi font, font, font,
Les petites marionnettes,
Ainsi font, font, font,
Trois p'tits tours et puis s'en vont.

la folâtre personne sa va gravement sa belle-mère et s'éloigna en courant.

Mais Mme Duperray, qui la suivait d'un regard attendri, la vit soudain revenir en coup de vent:

—Mme Luce, je vous adore! déclara Liette, en l'embrassant frénétiquement. J'avais oublié de vous le dire.

Puis, lui envoyant de la main un dernier baiser, elle disparut pour de bon cette fois.

L'instant d'après, Mme Duperray, qui s'était approchée de la fenêtre, vit le frère et la soeur s'éloigner bras dessus, bras dessous. Ils formaient un couple charmant, et pourtant il y avait entre eux un tel contraste qu'on n'eût jamais deviné la parenté qui les unissait. Liette, petite, frêle et blonde, était le vivant portrait de sa mère, disait Mme Sonnier, tandis que Gérard avait la haute taille de M. Duperray, sa carrure imposante, jusqu'à son visage grave et sérieux. Au moral, la différence était la même: gaie et rieuse, toute en dehors, expansive, tendre et caressante, telle était la soeur! le frère, au contraire, semblait froid et concentré. Observateur attentif, penseur profond, Gérard Duperray ne se livrait jamais; il restait une énigme pour la plupart de ceux qui l'approchaient, pour ses collègues surtout, que déconcertait le sérieux de ce grand garçon, presque toujours silencieux et rêveur. On allait même souvent jusqu'à taxer de hauteur et de fierté la réserve du jeune professeur.

Mme Duperray, elle, ne s'y trompait pas; elle savait quel coeur ardent, quels trésors de dévouement cachaient cette impassibilité extérieure, ce masque de froideur dont s'enveloppait le jeune homme; le frère et la soeur, si peu semblables sur bien des points, avaient la même nature droite et fière, la même noblesse de sentiments; ils étaient faits pour se comprendre et s'aimer.

Et insensiblement, en songeant à ces deux êtres dont l'affection lui était si précieuse, la pensée de Mme Duperray se reportait sur deux autres têtes bien plus chères encore et qui, à l'heure présente lui causaient tant de soucis: Madeleine et Fred! Au chagrin secret dont souffrait son coeur de mère en voyant sa fille s'éloigner d'elle de plus en plus, était venu s'ajouter un autre tourment. Fred, dont la conduite jusqu'ici ne lui avait donné aucune inquiétude, avait changé soudain. Quelques jeunes gens avec qui il s'était lié en arrivant au Crotoy, et qu'il rencontrait chaque jour, soit aux bains ou au tennis, l'avaient entraîné au Kursaal, et là, il avait fait la connaissance de certaines personnes d'un monde plus ou moins interlope et de fréquentation dangereuse. La nature faible et tendre de Fred le mettait plus que tout autre à la merci de ces sortes de gens, et il n'avait pas tardé à prendre des habitudes qui n'étaient pas sans inquiéter Mme Duperray. Elle avait espéré beaucoup du retour de Gérard pour voir cesser cet état de choses, mais elle n'avait pas tardé à s'apercevoir que son espoir était déçu: le jeune homme rentrait toujours fort tard dans la nuit, et la veille, quelques mots de son mari surpris à l'improviste, comme il en parlait à Gérard, avaient encore augmenté son émoi: Fred jouait au Kursaal! Il avait perdu des sommes importantes!

C'était de ce sujet aussi que s'entretenaient le frère et la soeur, tout en se dirigeant vers les

Dunes de Saint-Quentin. Gérard racontait à Liette la conversation qu'il avait eue ce jour-là avec le jeune homme.

— Certes, je ne l'ai pas ménagé! notre père non plus! nous l'avons tancé d'importance. Mais que veux-tu faire avec un garçon aussi peu énergique? Il reconnaît ses torts, il avoue sa faiblesse, il s'accuse lui-même et pleure comme un enfant, tout en faisant les plus belles promesses... Ce qui ne l'empêchera pas sans doute de retourner jouer ce soir même, de se laisser reprendre par ceux qui l'ont entraîné dans ce lieu maudit, et qui ne lâcheront pas de si tôt une proie si facile!

— Mme Luce ne sait rien? interrogea Liette.

— Non, jusqu'ici nous avons pu lui cacher ces misères; mais elle finira bien par les apprendre un jour ou l'autre.

— Pauvre femme! elle a déjà tant de chagrin à cause de Madeleine! faudra-t-il encore qu'elle souffre aussi par son fils? Hier matin, j'étais dans le petit salon voisin de la salle à manger, et sans le vouloir, j'ai entendu la conversation entre la mère et la fille.

— «Maman, vous m'excuserez ce soir si je ne parais pas à votre bal», a déclaré Madeleine en se levant de table après le déjeuner. Et comme Mme Luce protestait, l'autre répondit de cette voix brève que tu lui connais: «Inutile d'insister, maman! libre à vous et à votre famille de vous amuser. Moi je n'ai pas le cœur à la danse. Vous aurez votre belle-fille pour vous aider à faire les honneurs; elle s'en tirera beaucoup mieux que moi! Qui me connaît d'ailleurs dans tout ce monde-là, et qui se soucie de ma personne? je vous assure que mon absence ne sera guère remarquée». Tu me fais beaucoup de peine, mon enfant, a murmuré Mme Luce.—Je le regrette, maman, mais je n'y peux rien! Elle est sortie sur ces mots, et lorsque je suis rentrée dans la salle, l'instant d'après, j'ai vu que la pauvre femme avait pleuré.

— Ne me parle pas de cette péronnelle! déclara Gérard, les lèvres serrées; je l'ai en horreur!

— Moi pas, répartit Liette, tranquillement. Il y a, au contraire, en elle, quelque chose qui m'attire... Je ne sais pas bien quoi, par exemple! continua-t-elle en riant, car elle n'a pour moi que des rebuffades. Mais tout cela vient de ce qu'elle nous hait, et de ce qu'elle souffre horriblement, j'en suis sûre! Et si elle a pour nous de tels sentiments, c'est tout simplement son affection jalouse pour sa mère qui en est la cause! Son caractère ombrageux et passionné ne peut pas supporter que notre père occupe une si grande place dans le cœur de Mme Luce...

— Allons donc! interrompit Gérard en haussant les épaules. Si elle aimait sa mère, elle se réjouirait au contraire de la voir heureuse par nous. C'est ta bonne nature qui te porte à la juger avec tant d'indulgence; pour moi je la regarde comme une créature mauvaise, n'ayant que de l'orgueil et de la haine...

— Non! protesta Liette, tout en hochant la tête, tu n'y vois goutte, mon cher philosophe, et je maintiens ce que j'ai dit: Madeleine heureuse ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui! c'est la souffrance qui la rend aigrie et méchante, tel est mon humble avis, conclut la jeune fille d'un air

bon enfant. Je ne sais toujours pas ce qu'elle est devenue depuis ce matin; elle n'a pas paru au déjeuner, et Mme Luce en semblait même fort ennuyée.

— Je puis te renseigner, dit Gérard. Comme je m'installais au rond-point avec mon journal—il était une heure à peu près—je l'ai vu sortir du parc avec Bruce.

— Elle est, bien sûr, partie aux dunes et ne rentrera sans doute que pour le dîner. Cela doit manquer de gaieté tout de même, de n'avoir qu'un chien pour compagnie habituelle! Moi, je n'aimerais pas beaucoup ça! j'aime mieux toi, mon grand!

— Très flatté, répondit Gérard en riant.

Et tout devisant, le frère et la soeur arrivèrent aux dunes, but de leur promenade. Ils étaient depuis un bon moment à la recherche des fameux charbons bleus convoités par Liette, lorsque des cris étranges leur parvinrent aux oreilles.

— Qu'est-ce? demanda la jeune fille, en s'arrêtant pour écouter. On dirait les plaintes d'un enfant.

— Non, déclara Gérard, cela me semble plutôt les hurlements d'un chien.

Liette, avec sa vivacité habituelle, avait déjà escaladé une des plus hautes dunes, et interrogeait avidement l'horizon.

— Gérard, viens vite! s'écria-t-elle, avec mes vilains yeux de myope, je ne vois pas à dix mètres, mais je crois distinguer quelque chose là-bas, à droite.

Son frère, qui l'avait rejointe, dirigea son regard de ce côté et poussa une exclamation:

— C'est sûrement elle! murmura-t-il, comme se parlant à lui-même.

— Qui, elle?... Mais réponds donc!

— Madeleine Valdas. Elle accourt à toutes jambes dans notre direction... On la croirait poursuivie... Ah! par exemple, c'est trop fort!

— Quoi? qu'y a-t-il? que veux-tu dire? Quelle misère de ne pas voir plus loin que le bout de son nez! déclara Liette, d'un ton rageur; je ne distingue rien du tout!

Gérard, dont toute l'attention semblait concentrée sur un point, et qui ne paraissait même pas entendre la réflexion de sa soeur, s'écria tout-à-coup:

— La sale brute! attends-moi ici, Liette, que je coure corriger cet animal!

Et, laissant la jeune fille stupéfaite, il s'élança dans les dunes, courant à toute vitesse.

Il ne s'était pas trompé! C'était bien Madeleine Valdas qui fuyait affolée, suivie de près par un individu aux allures bizarres, à la face bestiale. Il était sur le point de l'atteindre, lorsque Gérard la rejoignit, frémissante, épuisée, le regard plein d'épouvante. Elle s'accrocha à son bras sans un mot.

— Ne craignez rien, dit le jeune homme d'une voix brève, je suis là.

Puis, la forçant à s'asseoir sur le sable:

— Restez ici un instant que j'aie corrigé cette brute.

Et avant même qu'elle se fût rendue compte de ce qu'il allait faire, elle entendit les cris et les vociférations de son agresseur que Gérard, d'une bourrade, avait envoyé rouler sur le sol. L'homme

hurlait de douleur et de rage tandis que les coups de canne pleuvaient sur lui, et lorsque, trouvant la correction suffisante, le jeune professeur le laissa enfin, il se releva avec peine et s'esquiva tout en boitant.

Gérald revint alors auprès de Madeleine que Liette avait rejointe et que, encore sous le coup de l'émotion, leur fit, d'une voix haletante, le récit de son aventure.

—Je revenais de la Pointe de Saint-Quentin, dit-elle, lorsque j'aperçus cet individu qui se dirigeait de mon côté. Bruce marchait devant moi et commença à gronder. Sans méfiance je continuai d'avancer, reconnaissant l'homme pour l'avoir déjà vu dans les rues du Crotoy, suivi par des enfants qui l'appellent l'Idiot et s'amuse à lui jouer toutes sortes de tours. Je m'apprêtais même à lui donner quelques sous lorsqu'il fit un mouvement comme pour m'attraper par la taille. Bruce alors ne fit qu'un bond et se jeta sur lui. Mais la pauvre bête retomba immédiatement en poussant un hurlement de douleur. Cette brute qui devait avoir un couteau dans la main avait blessé le brave animal. Tout au tourment de voir mon bon chien couvert de sang, je ne songeai plus qu'à le secourir. C'est alors que l'individu arriva sur moi et me saisit par le cou. Je le mordis à la main et appelai au secours... Mais les dunes étaient désertes... Et sans vous, conclut Madeleine en levant un regard un peu gêné sur Gérald, je ne sais pas ce que je serais devenue... Je ne pourrai jamais vous remercier assez, murmura-t-elle d'une voix basse et tremblante.

Elle essaya alors de se mettre debout, mais une pâleur soudaine couvrit ses traits, et si Liette ne l'avait soutenue, elle serait certainement tombée.

—Ce n'est rien, dit-elle après un instant de silence, c'est la réaction... J'ai eu si peur!

Et un long frisson la secoua, tandis qu'elle s'appuyait sur sa belle-soeur.

—Je l'avais toujours dit que ces promenades solitaires ne vous amèneraient rien de bon, déclara Liette. Quand je pense que cette brute aurait pu vous tuer si Gérald n'était pas arrivé à temps...

Un hurlement douloureux interrompit Liette.

—Oh! mon pauvre Bruce que j'oubliais! s'écria Madeleine en se levant d'un violent effort.

—Prenez mon bras, dit Liette, mettant sans façon le bras de sa belle-soeur sous le sien; et courons à son secours.

Mais Gérald les avait déjà précédées, et lorsqu'elles arrivèrent auprès de l'animal, resté étendu à deux cents mètres de là, le jeune homme était tout occupé à essayer avec son mouchoir la patte sanglante du chien. Celui-ci avait cessé de gémir et se laissait faire, tout en léchant la main de Gérald en qui il sentait un ami.

Madeline s'était agenouillée auprès de Bruce et examinait avec anxiété la blessure de la pauvre bête. En levant les yeux, son regard interrogateur rencontra celui de Gérald.

—Ce ne sera rien, dit-il. Il n'a aucune trace de blessure sur le corps, la patte seule a été atteinte et l'articulation est intacte; il ne pourra bouger pour quelques jours mais il s'en tirera encore facilement. Liette, continua-t-il, va tremper ton

mouchoir dans une des petites mares d'eau salée au bord de la mer, que je lui bande sa patte malade.

Liette s'élança en courant du côté de la plage tandis que Madeleine toujours agenouillée auprès de Bruce caressait l'animal en lui prodiguant les paroles les plus tendres.

—Mon pauvre Bruce, dit-elle à mi-voix, comme se parlant à elle-même, que deviendrais-je si tu disparaissais? Je n'ai plus que toi à m'aimer. Ne t'en va pas encore, mon bon chien... Tu es tout ce qui me reste de lui...

Puis, apercevant soudain Gérald, dont elle paraissait avoir oublié la présence, et qui la regardait attentivement, la jeune fille s'excusa.

—Je dois vous paraître ridicule, Monsieur, mais j'aime tant ce pauvre animal... il a été pendant trois ans le compagnon de mon père, qu'il suivait partout... Et il est mon seul compagnon aujourd'hui... Il ne me quitte pas... Vous voyez qu'il m'a même défendue au prix de sa vie... Cela explique cette tendresse un peu puérile sans doute à vos yeux...

—Non, répondit Gérald de sa voix grave, j'aime beaucoup les chiens, et leur fidélité m'a toujours paru vraiment touchante.

Liette revint en cet instant avec son mouchoir trempé d'eau salée et le tendit à son frère qui, avec mille précautions, banda le membre blessé.

—Mais comment allons-nous faire pour ramener cette pauvre bête au château? demanda Liette, lorsque l'opération fut finie.

—Je vais rester auprès de Bruce, répondit Madeleine, en s'adressant aux deux jeunes gens, et si vous voulez bien retourner là-bas, vous direz qu'on m'envoie la petite charrette anglaise, nous le hisserons dedans.

—Non, déclara Gérald, je ne vous laisserai pas seule ici. Cette brute pourrait revenir, après nous avoir vus nous éloigner. Je vais regarder si je n'aperçois pas quelque voiture de "marayeur" à l'horizon.

—Il n'y a pas un chat sur la grève, dit Liette, j'en reviens. D'aussi loin qu'on peut voir, pas une âme! la solitude compète!

—Alors, c'est tout simple, je me chargerai de Bruce, prononça Gérald, d'un ton décidé. Vous allez, à vous deux, le soulever avec précaution et le mettre sur mon épaule.

Madeline n'avait rien dit pendant ce colloque entre le frère et le soeur, mais son regard, d'habitude si dédaigneux, s'était singulièrement attendri, et sa voix était d'une douceur inconnue jusqu'ici à ceux qui l'entendaient, comme elle murmurait:

—Vous êtes vraiment trop bon... je ne puis abuser ainsi...

—Ne perdons pas de temps, interrompit Gérald d'une voix brève, il se fait tard déjà, et nous ne sommes pas au château! Madame Luce pourrait s'inquiéter.

Comme si ce nom avait brusquement rompu le charme, Madeleine, redevenue soudain silencieuse et glacée, aida Liette à charger Bruce sur les épaules du jeune professeur et ils reprirent tous trois la route du Crotoy.

A mi-chemin ils rencontrèrent M. et Mme Sonnier qui, les sachant partis du côté des dunes, ve-

naient au-devant d'eux. Les bons vieux, à qui Liette raconta l'aventure, s'apoyèrent à qui mieux mieux sur le danger couru par la jeune fille et sur la blessure de son défenseur.

—Voyez-vous, petite, déclara Mme Sonnier, avec son sans-*façon* habituel, en s'adressant à Madeleine, qui n'avait pas prononcé une parole pendant tout l'entretien, cela doit vous servir de leçon pour l'avenir. Il ne convient pas à une demoiselle de votre âge et de votre condition d'aller rôdailler seule dans les dunes; on y fait de mauvaises rencontres.

Une flamme de colère brilla dans les yeux de la jeune fille, qui s'apprêtait à répondre vertement à cette mercuriale, lorsque son regard tomba sur Gérard. Avec mille précautions, le jeune homme cherchait à déplacer Bruce, qui gémissait tout bas, et à lui trouver sur son épaule une position un peu plus confortable. Le poids de la bête le faisait plier en marchant, et de grosses gouttes de sueur perlaient à ses tempes. Et pourtant, sans souci de la fatigue et de la gêne causée par son fardeau, il caressait l'animal, le flattant de la main, et l'encourageant par de bonnes paroles.

—Paix, mon bon Bruce, nous allons arriver!... sa petite maîtresse le soignera... là! là! le bon chien!...

Les paroles de colère s'arrêtèrent sur les lèvres de Madeleine. le regard vague, perdue dans une profonde rêverie, elle laissa la brave femme dissertar tout à son aise sur l'éducation moderne et ses résultats déplorables. Entendait-elle seulement! Elle ne sortit de son silence qu'en arrivant à la grille du château.

—Monsieur, demanda-t-elle alors à Gérard, je vous en prie, ne parlez pas à ma mère du danger auquel j'ai échappé, grâce à vous, cela lui causerait trop d'inquiétude. Mettez la blessure de Bruce sur le compte d'un accident quelconque.

Le dîner fut très gai ce soir-là au château, et Mme Duperray n'eut aucun soupçon de ce qui s'était passé quelques heures auparavant.

Madeline y assistait et son beau visage d'habitude si froid et si dédaigneux avait une telle expression de douceur que sa mère en fut frappée. Elle la vit aussi plusieurs fois, pendant le repas, s'entretenir avec Liette—ce qui ne lui arrivait jamais—et sourire même des boutades de la jeune institutrice. Mais l'étonnement de Mme Luce fut à son comble après le dîner. Jusqu'à ce jour, Madeleine avait à peine le temps d'attendre que le repas fût achevé pour se retirer chez elle. Ce soir-là, sur les instances de Liette, qui s'était emparée de son bras et ne l'a quittait plus, elle consentit à passer la soirée avec les autres, et Mme Duperray éprouva la plus grande joie en voyant sa fille prendre part à la conversation générale, et suivre d'un air plein d'intérêt une discussion philosophique, commencée déjà pendant le dîner entre le vieux professeur et son fils. Les deux hommes faisaient assaut d'esprit et d'arguments; Gérard surtout défendait ses idées avec une conviction absolue; il réfutait bruyamment toutes les objections que son père lui présentait, et emporté par la chaleur de la discussion, il déployait toutes les ressources de son esprit vif et profond, il avait de ces mots incisifs, de ces remarques qui

frappent autant par leur justesse, que par leur originalité. Son visage habituellement froid et sérieux s'anima, ses yeux noirs brillaient d'une énergie passionnée, son âme ardente se montrait tout entière dans ces sentiments qu'il exposait avec une telle hardiesse et une telle chaleur. Il s'arrêta tout à coup en entendant l'horloge du salon frapper onze coups.

—Oh! Madame Luce, s'écria-t-il gaiement, je vous fais toutes mes excuses! je me suis laissé emporter par le feu de la discussion et j'en ai oublié l'heure.

—Il n'y a pas à dire, déclara Liette d'un ton sérieux, quand tu tiens une idée, tu le défends bien! Et l'on viendra prétendre après cela que les femmes sont bavardes!... Voilà grand-mère qui s'assoupit; quant à grand-père il y a belle heure qu'il dort!

—Ne vous excusez pas, Gérard, interrompit Mme Duperray, vous nous avez fait, au contraire, passer une charmante soirée. N'est-ce pas, Fred?

—Gérard est épatant; répondit le jeune homme d'un ton plein d'admiration, je passerais ma nuit à l'écouter.

—Ça vaut le Kursaal, hein? interrogea Liette d'un air gamin. Et ça ne coûte pas si cher. Mais il faut avoir pitié de grand-père, continua la jeune fille en réveillant M. Sonnier et en lui offrant son bras pour le conduire à sa chambre. Bonsoir, Madeleine; ne vous effrayez pas, Gérard n'est pas tous les jours aussi bavard. Il n'y en a eu que pour lui ce soir! demain ça sera mon tour, et vous ne vous ennuyerez pas, je vous assure! Rien de la philosophie, par exemple! pour moi, c'est du chinois!

Ce disant, la brave créature embrassa sans façon M. et Mme Duperray, serra la main aux autres et se retira avec ses grands-parents dans la partie du château qui leur était réservée.

Madeline s'apprêtait à s'éloigner aussi, lorsque M. Duperray s'avança vers elle:

—Madeline, pouvez-vous me donner quelques minutes, j'ai à vous parler?

En entendant la voix de son beau-père, la jeune fille avait eu un imperceptible tressaillement, et son visage avait soudain repris cette expression hostile que le vieillard connaissait si bien.

—Je ne vous retiendrai pas longtemps, continua-t-il, une simple recommandation à vous faire.

Sans un mot, elle le suivit dans son cabinet, qui attenait au salon. Mme Duperray s'était déjà retirée, accompagnant Fred et Liette.

—Madeline, commença M. Duperray, sans préambule, aussitôt que la porte se fut refermée sur eux; Gérard m'a raconté ce qui s'est passé cette après-midi...

—Vraiment, interrompit la jeune fille, d'une voix ironique, j'admire la discrétion de votre fils!

—Non, mon enfant, ne le bâtez pas, continua le vieillard avec calme, mais d'un ton ferme, qui en imposa à Madeleine, il a fait son devoir. Nous n'en parlerons pas à votre mère, car ce serait lui causer la plus vive inquiétude, mais vous devez comprendre que je ne puis laisser passer sous silence une aventure qui eût pu avoir des suites si terribles. Vous êtes-vous bien rendu compte du danger auquel vous avez échappé, Madeleine?

M. Duperray parlait d'une voix si grave que la jeune fille se sentit troublée.

—Croyez-vous qu'il convienne à une jeune personne de votre âge et de votre condition d'errer ainsi, seule, à l'aventure, dans des endroits aussi écartés, loin de toute habitation et de tout secours?

—J'avais Bruce, balbutia Madeleine.

—Ma pauvre petite, vous voyez comme moi à quoi il vous a servi... Je vous en prie, Madeleine, soyez raisonnable; promettez-moi que pareille chose ne se renouvellera plus désormais et que vous resterez dans la société de votre mère?

Le visage de la jeune fille était redevenu dur, ses yeux mauvais, comme elle répondait sèchement :

Non, je ne puis vous promettre cela! Maman n'a que faire de ma société, et je ne la lui imposerai point! Ne vous a-t-elle pas, vous et vos enfants?... Ma présence serait une gêne pour vous tous... et une souffrance pour moi. Vous m'avez tout pris ici, continua Madeleine, d'une voix âpre et haletante; le cœur de ma mère, la place de mon père, la mienne, ma part d'affection maternelle... Il ne me reste que ma liberté... je la garde! et je vous défends d'y porter atteinte!

—Ma pauvre enfant, quand donc serez-vous raisonnable? Pourquoi toujours vous torturer ainsi et nous faire souffrir tous? Certes, je n'ai ni le désir ni la prétention d'attenter à votre liberté, vous le savez bien; mais j'ai été épouvanté en songeant aux suites qu'aurait pu avoir l'aventure d'aujourd'hui. Vous êtes jeune, sans expérience, et j'ai cru de mon devoir de vous avertir... voilà tout. Faites-en ce que vous voudrez; si la perspective de vivre dans la société de votre mère et dans la nôtre vous paraît trop pénible, n'en parlons plus! Mais croyez-moi, ne continuez pas à errer ainsi solitaire, c'est dangereux, sous tous les rapports. Pourquoi ne prendriez-vous pas une demoiselle de compagnie, par exemple? Il y a des femmes charmantes, instruites, distinguées mais sans fortune, qui seraient très heureuses de remplir cette fonction auprès de vous.

M. Duperray parlait d'une voix grave, sans amertume, tout en contemplant sa belle-fille d'un regard doux et triste. Celle-ci, le visage hautain, une lueur de défi dans ses yeux sombres, semblait en proie à une sourde colère.

—Je ne veux pas vous retenir plus longtemps, conclut le vieillard, après un silence pénible. Vous réfléchirez à ma dernière proposition, elle vaut qu'on y songe. Bonsoir, mon enfant.

Sans un mot, et avec un simple signe de tête qu'on eût pu prendre aussi bien pour un geste de défi que pour un salut, Madeleine quitta la pièce d'un pas vif et saccadé.

Rentrée dans sa chambre, elle ne se coucha pas et resta longtemps accoudée au balcon, dans une profonde rêverie.

Oui, elle comprenait à quel danger elle avait échappé... grâce à l'arrivée quasi providentielle de Gérard Duperray. Trop fière pour avouer à qui que ce fût l'épouvante qui l'avait saisie lorsqu'elle avait senti la main de cette brute ignoble s'abattre sur elle, elle frissonnait d'horreur à ce seul souvenir... Et elle savait que bien longtemps encore cette scène serait présente à son esprit,

hanterait son sommeil. Son beau-père avait raison, elle ne devait pas sortir seule si loin. Elle le comprenait parfaitement. Mais où son être se révoltait tout entier, c'était à cette proposition de M. Duperray: ne pas quitter sa mère!

N'avait-il pas honte d'oser lui parler ainsi, cete homme?... Était-ce elle qui s'était éioignée de sa mère? N'était-ce pas cette dernière qui avait abandonné sa fille pour se faire une nouvelle famille?... Ah! s'il savait, s'il pouvait se douter, ce vieillard, de la haine qu'il lui inspirait?... Comment Luce Valdas, si aimée de son mari, qui lui laissait deux enfants, en était-elle venue à le remplacer si vite par cet intrigant?... Ne comprenait-il donc pas l'horreur qu'elle Madeleine Valdas, ressentait pour lui qui avait ainsi usurpé, volé la place du mort?... Et ces Duperray, comme ils lui étaient tout odieux! Ils étaient installés en maîtres au château, où tout ne marchait que par eux et pour eux; les plus beaux appartements leur étaient réservés, surtout à Gérard, qui paraissait avoir sur Mme Luce un empire extraordinaire!

Que de fois Madeleine s'était sentie frémir de colère en entendant sa mère le consulter, écouter attentivement ses moindres paroles, obéir docilement à ce qu'il lui suggérait... Il lui fallait être témoin de toutes ces choses! partager la vie de ces gens qu'elle méprisait si profondément!... Et aujourd'hui, pour comble de fatalité, elle était devenue, en quelque sorte, l'obligée de ce jeune homme!... Cela surtout la révoltait!... Puis, c'était le souvenir de cette soirée qui l'obsédait comme un remords. Elle avait pris part à leur conversation... elle s'était complue au milieu de cette famille qu'elle ne pouvait qu'abhorrer! A quoi avait-elle donc pensé? Comment avait-elle pu s'oublier à ce point?

Des larmes de rage impuissante lui montaient aux yeux, tandis que sa jeune âme ardente protestait contre cette condescendance qui lui semblait une insulte à son cher mort.

—Je ne t'oublierai pas, va, mon père bien-aimé! soupirait-elle, s'adressant à son pauvre disparu. Personne ne songe plus à toi ici, mais ta fille te reste! Tu auras toujours la première place dans son cœur...

Tout était endormi depuis longtemps au château, lorsque Madeleine quitta son balcon cette nuit-là, plus résolue que jamais à éviter tout rapport avec les Duperray. Rentrée à Lille, elle chercherait une demoiselle de compagnie; c'était, après tout, la seule solution possible, le parti le plus sage à prendre dans sa situation.

CHAPITRE III

On était en novembre et la pluie torrentielle qui tombait depuis trois jours avait transformé les rues de Lille en un véritable cloaque de boue. Une jeune fille très élégante, vêtue d'une riche jaquette de loutre et d'un trotteur en drap bleu, dont la coupe indiquait le grand faiseur, suivait d'un pas alerte la rue Nationale. Elle ne paraissait guère se soucier de l'averse qui redoublait depuis un instant, et dont son léger parapluie de soie ne la protégeait qu'imparfaitement. La personne qui l'accompagnait, et qui, à en juger par son aspect, devait être une sorte de gouvernante

ou femme de chambre, semblait le prendre beaucoup moins philosophiquement.

—J'avais bien dit à Mademoiselle que nous recevions toute l'ondée avant d'arriver, et que le plus sage était de prendre le coupé, murmurait-elle d'une voix aigre-douce, avec un fort accent étranger.

—Oui, répondit la jeune fille, d'un ton plutôt sec, vous m'avez, en effet, charitablement prévenue, Méta, mais je vous ai déclaré, je crois, que j'avais la voiture en horreur, et que je préférerais mille fois trotter à pied, même sous la pluie, plutôt que de rester enfermée dans un véhicule quelconque. Vous avez bien peu de mémoire, il me semble?

Ainsi rappelée à l'ordre, l'Allemande se tut, mais le regard sournois qu'elle jetait à la dérobée sur sa maîtresse, ne dénotait pas des sentiments bien sympathiques.

Après avoir suivi la rue Nationale dans presque toute sa longueur, les deux femmes tournèrent à gauche et s'engagèrent dans la rue de la Petite Allée. Après avoir passé devant les premières maisons assez modestes qui forment ce quartier nouveau, elles s'arrêtèrent auprès d'une sorte d'hôtel d'aspect monumental, d'architecture bizarre et de mauvais goût, à la façade enjolivée de mosaïques criardes enchâssées dans des briques peintes aux couleurs voyantes. Aussitôt qu'elles eurent sonné, la porte s'ouvrit toute grande, laissant voir un vestibule orné de plantes, de statues, de bibelots de toutes sortes.

—Ma cousine est là? interrogea la jeune élégante.

Et sur la réponse affirmative de la servante, qui était venue à leur rencontre, elle se tourna vers sa compagne.

—Retournez à l'hôtel, Méta, et venez me reprendre ici à 6 heures.

L'Allemande, qui avait adressé un signe à la domestique et se promettait sans doute d'entrer un instant pour laisser passer l'averse, essaya de protester, mais la porte lui fut fermée au nez par une main vive et impatiente. Se débarrassant de sa jaquette qu'elle remit à la bonne, la jeune visiteuse, après s'être secouée un peu, déclara de son même ton hautain et sans réplique:

—Vous pouvez me laisser Louise, je connais le chemin.

Puis, s'engageant dans les larges galeries qui semblaient, en effet, lui être très familières, elle se dirigea vers un salon, où une voix de femme l'accueillit d'un joyeux salut:

—Tiens! Madeleine! quelle bonne fortune de te voir?

Celle qui parlait ainsi était âgée d'une quarantaine d'années environ. Petite et contrefaite, elle semblait au premier abord plus jeune, mais en voyant son visage ridé et fatigué, on perdait toute illusion.

C'était une physionomie étrange que celle d'Adrienne Melvil. D'une franche laideur, elle retenait pourtant les regards par l'expression sarcastique de ses lèvres minces, par l'éclat impérieux de ses prunelles perçantes. Ses traits irréguliers la faisaient vaguement ressembler à une sorte de Polichinelle, le nez ayant des tendances à rejoindre le menton proéminent; la mâchoire puissante

dénotait aussi une force de volonté peu commune chez une femme. C'était une de ces figures qui attirent et repoussent à la fois, mais près desquelles on ne peut passer indifférent.

Adrienne Melvil était, avec sa mère, la seule parenté de Henri Valdas. Leurs rapports très étroits avec la famille du banquier s'étaient singulièrement tendus après son mariage. Mme Melvil, restée veuve de bonne heure, avait longtemps caressé l'espoir de marier sa fille à son cousin, à peu près du même âge. Les jeunes gens avaient toujours vécu dans une grande intimité. Riches tous deux, ils semblaient destinés l'un pour l'autre; la laideur de Mile Melvil, qui eût pu paraître un obstacle sérieux à tous, n'existait pas aux yeux de la mère; pour elle, sa fille était la perfection, au physique comme au moral.

M. Melvil, dont les parents avaient amassé une très grande fortune dans le commerce de bestiaux, avait épousé la fille d'un des plus riches bouchers de Lille; lui-même avait repris la maison, et à sa mort, au bout d'une dizaine d'années, il laissait sa veuve dans une magnifique situation.

Mme Melvil, n'ayant qu'une fille, céda sa boucherie et se retira dans un hôtel que son mari avait fait bâtir tout dernièrement. Elle fut alors hantée par ce qu'on est convenu d'appeler la «folie des grandeurs»; et elle chercha à éblouir tous ses concitoyens par un luxe extraordinaire. Convaincue que l'argent est la clef avec laquelle on ouvre toutes les portes, elle souscrivit largement à toutes les oeuvres mondaines et charitables, espérant par là se faufiler dans les salons, se créer de belles relations. Quelques portes s'entr'ouvrirent en effet, mais ce fut le petit nombre. Quant à celles qu'elle ambitionnait surtout de franchir, elles lui restèrent rigoureusement fermées.

Elle en conçut une sourde rancune, une jalousie pleine de haine; sa nature envieuse s'aigrit encore, et elle éleva sa fille dans les mêmes sentiments. Incapable de s'apercevoir que c'était surtout sa langue de vipère, ses insinuations méchantes, ses procédés indécents, sa vulgarité choquante qui la rendaient odieuse à tous, elle s'en prit à son ancien commerce et fulmina contre les préjugés de ses compatriotes.

—Parce que j'ai été bouchère, ils me tournent le dos, les imbéciles! Qu'importe? je leur ferai voir que je n'ai pas besoin d'eux! Ces bourgeois! ça n'a pas le sou et ça fait son fier! Au moins nous autres nous avons le sac! Tu pourras épouser qui tu voudras, Adrienne, même un prince si ça te fait plaisir!

Adrienne Melvil, qui avait hérité de la nature envieuse de sa mère et de son orgueil déplacé, avait en plus un esprit mordant, toujours prêt à la riposte, et une force de dissimulation extraordinaire. Blessée au vif par cet ostracisme dont la haute société les frappait, elle le fut encore bien plus lorsqu'Henri Valdas, dédaigneux de sa fortune et des avances qu'on lui faisait ostensiblement, épousa la jolie Luce Dautin, qui navait pour dot que sa jeunesse et sa beauté. La mère et la fille enveloppèrent alors le nouveau couple dans la même rancune féroce, et ne gardèrent avec eux que les rapports obligatoires. Ne voulant pas montrer au monde leur dépit et leur colère, elles continuèrent à voir de temps en

temps le jeune ménage, espaçant les visites au grand soulagement de la pauvre Luce, à qui Adrienne ne ménageait pas les sous-entendus malveillants et les coups d'épingles.

—Elle me fait peur, cette Adrienne, disait-elle souvent à son mari. Je sens qu'elle me hait et qu'elle ne te pardonnera jamais de m'avoir préférée à elle.

Lorsqu'Henri Valdas mourut, les deux femmes furent les premières à accourir, voulant être témoins du chagrin de la veuve, à qui elles prodiguèrent, d'une voix mielleuse, ces consolations banales accoutumées en de telles circonstances! Luce ne se fit pas d'illusions sur la sincérité de leur sympathie, et lorsqu'elle apprit les critiques de toutes sortes, les racontars fantaisistes colportés sur son compte, elle ne fut pas longtemps à en deviner les auteurs.

Mais où la verve railleuse et méchante d'Adrienne Melvil se donna libre cours, ce fut deux ans plus tard, lorsque la jeune veuve se remaria. Elle inventa des intrigues extraordinaires, sema partout la calomnie, allant même jusqu'à lancer des insinuations aussi odieuses que perfides au sujet de l'affection de Luce pour son beau-fils, Gérard Duperray.

Avertie de la façon dont les parentes d'Henri Valdas la traitaient, Madame Duperray cessa tout rapport avec elles et leur ferma rigoureusement sa porte.

Madame Melvil, dont l'intelligence s'était affaiblie depuis quelques années à la suite d'une légère attaque de paralysie, se désintéressait peu à peu de toute relation, devenant indifférente à tout ce qui n'était pas elle; mais il n'en était pas de même de sa fille: celle-ci avait juré de se venger du dédain de la jolie Mme Luce, et elle conçut un projet machiavélique, bien digne de son esprit mauvais.

Ayant appris que Madeleine Valdas, sortie du couvent, était pour quelques jours à Lille, avant de rejoindre sa mère au Crotoy, elle alla rendre visite à la jeune fille, l'accablant de témoignages d'affection, visant chez elle le point sensible: l'amour de son père.

Profondément émue du souvenir qu'Adrienne Melvil gardait à la mémoire de son cher défunt, touchée jusqu'aux larmes du culte pieux dont elle entourait sa tombe, renouvelant sans cesse les fleurs qui l'ornaient, Madeleine se livra sans défiance à sa cousine, ne soupçonnant pas la haine que celle-ci avait vouée à Mme Duperray.

Pendant ces trois jours où elle eut l'orpheline sous sa coupe, l'habile créature manœuvra si bien, que lorsque Madeleine partit pour le Crotoy, elle emportait dans son jeune cœur déjà froissé et meurtri, le soupçon odieux qui devait empoisonner son existence, et empêcher tout rapprochement avec sa mère.

Lorsque Mme Luce, de retour à Lille, apprit les relations qui s'étaient établies entre les Melvil et Madeleine, elle en fut vivement alarmée, et essaya d'ouvrir les yeux de sa fille, mais celle-ci l'arrêta net aux premiers mots.

—Ecoute maman, il est possible que tout ce qui touche à la famille Valdas te déplaît—tu en as donné la preuve d'ailleurs! Mais tu me permettras d'en agir autrement. Ce sont les seules parentes

qui me restent du côté de mon père, et je tiens essentiellement à garder leur amitié.

Mme Duperray avait insisté:

—Méfie-toi, mon enfant, ces femmes me haïssent, elles m'ont fait du mal, et elles t'en feront aussi, j'en ai peur.

—Elles ont aimé mon père, elles ont gardé le souvenir de sa mémoire, cela suffit pour qu'elles me soient chères à moi, sa fille, avait répondu Madeleine, d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Et elle n'avait pas voulu en entendre davantage, laissant sa mère accablée sous ce coup inattendu qui la frappait.

Avec cet instinct maternel qui trompe rarement, la jeune femme avait senti un nouveau danger qui la menaçait, une influence mauvaise sur le cœur de sa fille déjà si fermé, si mort pour elle!

Dans le grand salon des Melvil, blottie frileusement dans le vaste fauteuil qu'Adrienne avait approché du feu pour l'installer avec mille soins affectueux, Madeleine Valdas protestait en riant contre les reproches de sa cousine.

—Oui, oui, tu as beau dire, tu n'es qu'une vilaine oublieuse! rester trois jours sans venir voir ta grande bête d'amie qui ne pense qu'à toi! Je t'avais pourtant envoyé un petit mot, pourquoi n'y as-tu pas répondu?

—Ecoute, Adrienne, ce n'est pas ma faute, je t'assure, Liette et les Sonnier étaient à la maison, nous avons eu des dîners, des soirées, du monde tout le temps.

—Alors, tu es donc en tutelle chez toi? oh! la pauvre petite prisonnière qui ne peut pas sortir sans demander la permission à papa, à maman, à son frère, à sa belle-soeur! Tu avais peut-être peur d'être mise au pain sec ou de recevoir le fouet?

Et un sourire moqueur se jouait sur les lèvres minces de la jeune fille, qui débitait toute cette tirade d'un ton léger, tout en devisageant Madeleine de son regard perçant.

—Voyons, Adrienne, cesse de plaisanter. Tu sais bien que les heures passées auprès de toi me sont toujours très douces, et qu'il faut un empêchement absolu pour que je m'en prive. Vois, je te consacre mon premier moment de liberté, et je brave le temps affreux qu'il nous fait pour venir t'embrasser.

—Et ce fameux serment de ne pas assister à toutes ces agapes en l'honneur de Monsieur ton beau-père, qu'en as-tu fait? continua Adrienne d'un air ironique.

Une ombre passa sur le beau visage de Madeleine, tandis qu'elle protestait d'une voix un peu tremblante:

—Tu exagères, Adrienne! je n'avais fait aucun serment. J'avais l'intention, il est vrai, de ne pas paraître à ces fêtes, mais... j'ai changé d'avis.

—Toujours la peur du fouet, ou du cabinet noir? interrogea son interlocutrice avec un rire moqueur.

Les yeux de Madeleine étincelèrent.

—Assez plaisanté, Adrienne! dit-elle d'une voix brève. Tu sais que je ne connais pas la peur, et qu'il suffirait de me défier de faire une sottise pour que je la commette tout de suite. Non... je n'ai pas su résister à une prière, voilà tout!

—Ne te fâche pas, chérie, plaïda Mlle Melvil, d'une voix douce et tendre; tu sais combien j'aime à te taquiner. J'ai eu d'ailleurs tous les détails désirables sur ces fêtes au milieu desquelles tu faisais, paraît-il, triste figure.

Une expression d'ennui et de contrariété parut sur les traits mobiles de Madeleine.

—Qui t'a si bien renseignée? demanda-t-elle d'un ton curieux.

—Ah!... "That is the question"! Une personne qui s'intéresse vivement aux faits et gestes de ma belle chérie, et qui a été ravie de voir que "Mlle Valdas" avait l'air d'une reine au milieu de ces mécréants, les écrasant de son mépris et de ses dédains. Il paraît aussi qu'on ne t'avait pas fait trop l'honneur, mignonne, et que tu étais à un bout de la table, parmi les non-valeurs, comme qui dirait les parents pauvres, quoi!

—Madeleine tressaillit.

—Mais, vraiment, ta police est fort bien faite, dit-elle d'un ton plein de auteur. Seulement ton informateur ou informatrice a oublié de t'apprendre que c'est moi qui avais choisi cette place, et que les non-valeurs, voisinant avec moi, étaient tout simplement la fille et le fils du héros de la fête.

Avec son astuce habituelle, Mlle Melvil s'aperçut que le sujet commençait à ennuyer sa jeune parente, aussi s'empressa-t-elle de détourner la conversation en déclarant gaiement:

—Assez causé là-dessus! je suis sûre que je te fatigue avec toutes ces bêtises. Dérïde ce beau minois que j'aime tant à voir souriant. Si tu veux connaître le nom de mon informatrice, c'est tout simplement Mme Parsy. Elle caresse toujours son fameux rêve de t'avoir un jour pour bru, tu le sais, et elle a si peur que tu deviennes la proie des Duperray qu'elle épïe avec un soin jaloux tes moindres faits et gestes. Cette fois encore, m'a-t-elle dit, elle est pleinement rassurée. Tu t'es montrée "une vraie Valdas". Ce sont ses propres paroles. Maintenant qui l'a renseignée à ce sujet, je ne puis te l'apprendre, car je l'ignore complètement. Sans doute un des convives qui t'observait sans en avoir l'air. Je sais aussi que Mlle Germaine Sylvestre, la fille du Recteur, paraissait en fort bons termes avec ton illustre beau-frère, et qu'on commença à se demander si l'on ne verra pas le mariage du fils du Doyen avec la fille du Recteur. Mais cette pauvre Luce que pense-t-elle de tout cela? elle doit être jalouse!

—Ils feraient, en effet, un couple très bien assorti, dit Madeleine Valdas avec calme, et sans paraître avoir entendu cette dernière réflexion faite d'une voix insinuante. Elle est charmante cette jeune fille, et je la crois, de plus, fort intelligente; elle m'a plu beaucoup. Quant à Mme Parsy, je suis vraiment touchée de sa tendre sollicitude à mon égard, mais je m'en passerais très bien!

—Ne te fâche pas, chérie de mon cœur! Maurice est tellement épris de toi! tu n'ignores pas qu'il baise la trace de tes pas?

—Grand bien lui fasse! Ayant repris la banque de mon père, il croit sans doute que la fille lui sera donnée par dessus le marché!

—Eh! il ne faut pas tant faire la dédaigneuse, ma petite. C'est peut-être le plus beau parti de

Lille, on les dit colossalement riches, ces Parsy.

—Tant mieux pour eux, riposta Madeleine, d'un ton dédaigneux, car ils sont colossalement bêtes!

—Ton frère ne doit pas être de ton avis, déclara Adrienne, il ne quitte guère Maurice, on les rencontre partout ensemble, et Mme Parsy me disait qu'ils ne peuvent se passer l'un de l'autre.

—Madeleine resta silencieuse un instant, elle murmura, comme se parlant à elle-même:

—Je n'y avais pas songé... c'est de là, sans doute, que vient cette influence néfaste dont on parlait...

Puis, relevant la tête, et voyant le regard perçant d'Adrienne qui la dévisageait, elle continua:

—Fred me tourmente beaucoup. Depuis son retour du Crotoy, je crains qu'il n'ait pris de bien mauvaises habitudes. Il fréquente des maisons qui ne m'inspirent aucune confiance... et j'ai surpris, entre les Duperray, certaines conversations à son sujet qui ne laissent pas de m'inquiéter.

—Bah! s'écria Adrienne avec une feinte bonhomie, il est à l'âge où l'on s'amuse, ce garçon! Ne faut-il pas que la jeunesse se fasse? Un fils de famille ne peut vivre comme un simple gueux! Ce n'est pas sa faute s'il ne ressemble pas à son père, après tout! Il est certain qu'Henri était d'une autre trempe. Mais, que veux-tu? Fred tient beaucoup de sa mère physiquement, pourquoi ne lui ressemblerait-il pas également au moral?... Tu connais le proverbe, mignonne: Un bon fils tient de sa maman.

—Madeleine, les sourcils froncés, ne répondit pas. Elle semblait considérer avec une grande attention la flamme brillante du foyer, mais elle était, en réalité, perdue dans une profonde rêverie, dont la voix de Mme Melvil, entrant sur ces entrefaites, la tira brusquement.

—Bonjour, Madeleine, Louise vient de me dire que tu étais là. Mais je ne voulais pas y croire, je n'ai pas entendu ta voiture?

—En effet, cousine, je suis venue à pied, répondit la jeune fille, en embrassant la vieille dame.

—A pied? quelle originale tu seras toujours, ma petite Mad! Tu ne fais rien comme les autres! A pied par un temps pareil! Mais on ne mettrait pas un chien dehors aujourd'hui!

—C'est ce que m'a dit Méta, déclara tranquillement Madeleine. Et comment allez-vous, cousine? continua-t-elle, désirant mettre la conversation sur un sujet cher à Mme Melvil, elle le savait.

—Pas bien, je te remercie! mes digestions sont toujours difficiles. Adrienne, j'ai peur que mes escalopes de midi aient du mal à passer, dit la vieille dame, en s'adressant à sa fille.

—Allons, bon! toujours la même guitare! riposta l'autre, d'un ton peu respectueux, et en haussant les épaules. Laisse-nous donc tranquilles avec tes escalopes! prends de la camomille si ça ne passe pas, mais, pour Dieu, ne nous ennuie pas avec cette rengaine.

—Madeleine ne put s'empêcher de sourire.

C'était une des manies de Mme Melvil, ce soin perpétuel de ses digestions. Et cette manie avait le don d'horripiler sa fille d'une façon extraordinaire, ce qui donnait lieu à des scènes aigres douces continuelles entre les deux femmes.

L'ancienne bouchère n'avait jamais brillé par l'intelligence; mais, au dire de toutes ses rela-

tions, elle avait encore singulièrement baissé depuis quelque temps. A la suite d'une légère hémorragie cérébrale survenue six mois avant l'époque où commence notre récit, sa pauvre cervelle brouillée n'avait plus qu'une idée fixe: ce qu'elle devait manger! Adrienne, dont l'affection filiale n'avait jamais été bien ardente, se dépitait furieusement devant cette nouvelle calamité, et la vie, entre la mère et la fille, était plutôt pénible.

Après quelques instants d'une conversation que Madeleine avait toutes les peines du monde à soutenir, la mémoire vacillante de sa parente lui faisant soudain défaut, et la pauvre femme cherchant en vain à la rappeler, Mme Melvil laissa les deux cousines, pour courir à la cuisine se faire préparer une tassé de camomille.

—Folichon le foyer, hein? déclara Adrienne d'un air rageur. Quand on pense qu'il me faut vivre à côté de cette idiote maniaque qui...

—Oh! Adrienne, c'est ta mère! interrompit Madeleine.

—Eh! justement, ma petite, c'est bien ce qui m'enrage.

Mais devant l'expression triste, presque sévère des grands yeux sombres de la jeune fille, elle changea brusquement de ton, et s'appuyant, câline, sur le fauteuil de sa cousine, elle murmura doucement:

—Ne sois pas fâchée, chérie, et souris à ta vieille amie qui t'aime, toi, tu le sais bien? Laissons toutes ces misères, va, et viens déchiffrer la partition de "Tristan et Isolde", que j'ai fait venir à ton intention.

Lorsqu'à six heures, Méta revint, suivant l'ordre de sa maîtresse, rue de la Petite Allée, Madeleine ne s'arracha qu'à regret au plaisir de la musique, qui avait pour elle un attrait inexprimable, et elle partit en promettant à Adrienne de revenir le lendemain continuer le déchiffrage si intéressant du chef-d'oeuvre de Wagner.

Une fois dehors, sans même entendre les réflexions de l'Allemande, dont la loquacité l'agaçait souvent, Madeleine se prit à songer à la conversation qu'elle venait d'avoir avec Adrienne.

"Tu t'es montrée une vraie Valdas..."

Ces mots la frappaient par leur sens ironique! Et le souvenir des trois jours pendant lesquels elle avait tant souffert l'obsédait tout-à-coup, lui causant une de ces douleurs aiguës, cuisantes, qui semblent pénétrer jusqu'au plus intime de notre être et y laissent une trace ineffaçable!

Elle ne voulait d'abord, à aucun prix assister à ces fêtes, odieuses pour elle, puisqu'elles étaient données en l'honneur de celui qui, à ses yeux, lui avait volé l'amour de sa mère, et avait usurpé la place de son père... Comment avait-elle consenti soudain à s'y trouver?... Elle n'y comprenait rien! Il avait suffi d'un mot de reproche, d'un regard douloureux de Liette... Et elle avait cédé, étonnée, furieuse en même temps contre elle-même.

Elle avait encore cette scène devant les yeux.

M. Duperray ayant été nommé Doyen de la Faculté de Droit, un grand dîner devait être donné à cette occasion à l'hôtel Valdas. Comme Mme Luce insistait doucement, essayant de persuader Madeleine de prendre part à cette fête de famille, lui disant la peine que son absence causerait à M. Duperray, la jeune fille, prise d'un de ces ac-

cès de colère dont elle n'était pas maîtresse, s'était emportée follement, s'oubliant jusqu'à déclarer:

—Que m'importe la peine que je puis lui causer à cet homme! Mais ne sens-tu donc pas que je les hais tous ces Duperray? N'as-tu pas honte de me demander d'assister à une fête donnée en leur honneur? Se sont-ils jamais souciés, eux autres, de la peine qu'ils m'ont faite? de tout ce qu'ils m'ont volé?... Oui, volé! cria-t-elle avec rage, en voyant le geste de protestation de sa mère. Tout le monde peut l'estimer et le fêter, ce Duperray, moi je le hais et je le méprise! C'est un voleur! un imposteur, un aventurier!...

—Madeleine, tais-toi! murmura Mme Luce, d'une voix étouffée, tandis que, saisissant le bras de sa fille, elle lui désignait, d'un geste plein d'effroi, la porte du petit salon qui venait de s'entrouvrir.

Madeleine, subitement honteuse de son emportement, s'était tue, et les deux femmes silencieuses, écoutaient anxieusement ce qui se passait dans la pièce voisine.

Un murmure de voix... un bruit de pas qui s'éloignaient précipitamment, ce fut tout.

—Mon Dieu, murmura Mme Duperray avec angoisse, si c'était lui!...

Madeleine comprit très bien à qui sa mère faisait allusion, et elle se sentit prise d'une sorte de remords. En ce moment un son étrange, quelque chose comme un sanglot, parvint à leurs oreilles.

Mme Duperray, très pâle, se dirigea vers la porte de communication qu'elle poussa doucement, tandis que sa fille, qui semblait frappée de stupeur, restait debout à la même place.

—Ma pauvre Liette!...

Et la jeune femme courut à sa belle-fille qui, affaisée sur un coin du divan, le visage caché dans ses mains, sanglotait éperduement.

—Oh! Madame Luce! gémit-elle, en se jetant dans les bras qui se tendaient vers elle, il a tout entendu!... Gérard l'a emmené, mais il était si blanc que j'ai peur... Oh! dites, dites, vous qui le connaissez si bien, n'est-ce pas que ce n'est pas un voleur, notre pauvre père chéri? un imposteur, ni un aventurier! Il vous aime, voilà tout! Et nous vous aimons aussi... Mais non, non!... pas cela!... oh! ce soupçon infamant!... être traité ainsi! c'est affreux, affreux!... surtout pour lui si bon, si délicat!

Madeleine avait tressailli en entendant ces plaintes désolées, et sans hésitation, elle était allée à Liette.

—Pardonnez-moi, Liette... J'ai eu tort de parler ainsi de votre père. Ne me gardez pas rancune... Je serai demain à ses côtés pour lui offrir mes hommages.

Puis, laissant les deux femmes abasourdiées, elle était remontée chez elle ne se montrant plus ce jour-là.

Demeurée seule, elle était restée longtemps plongée dans une sombre méditation, furieuse contre elle-même, aussi furieuse de sa virulente sortie contre les Duperray que de son amendement auprès de Liette. Puis, sa raison reprenant le dessus, elle s'était jugée froidement, loyalement.

Elle avait mal agi, c'était certain. Que ce Duperray lui fût odieux, il n'y avait rien là que de

très naturel, et ses sentiments pour lui ne changeraient jamais! Elle ne pouvait que le haïr! Mais qu'avait-elle besoin de faire souffrir sa mère—qui adorait cet intrigant!—en lui criant si haut, ce qu'elle en pensait? Et Liette surtout!... Car Madeleine ne se dissimulait pas la sympathie, l'estime profonde que la brave fille lui inspirait. Pourquoi avoir ainsi peiné la bonne créature?... Elle revoyait toujours le regard muet et désespéré que l'orpheline avait attaché sur elle... Et peu à peu, à mesure que sa conduite des derniers mois lui revenait à l'esprit, elle se prenait à se détester elle-même pour sa dureté, ses dédains envers ces gens, qui faisaient tout pour rendre la vie si douce à sa mère, la consolant des chagrins qu'elle, sa propre fille, lui infligeait sans relâche!

Après une nuit d'insomnie et de remords, hantée par le regard de Liette, elle se leva, bien décidée à se montrer aimable pour tous, et à assister à cette fête de famille.

Liette, toujours indulgente, l'accueillit avec son bon sourire habituel, paraissant avoir complètement oublié la scène de la veille. L'air grave et triste de M. Duperray, lorsqu'elle lui, balbutia quelques vagues paroles de félicitations, la troubla profondément; mais où son orgueil se cabra, lui faisant abandonner d'un seul coup ses bonnes résolutions, ce fut devant l'attitude franchement hostile de Gérard. Ah! celui-là n'avait certes pas oublié les paroles blessantes de Madeleine Valdas! Et la nature altière de la jeune fille reprenant le dessus, elle redevint l'étrangère froide et glacée, dont la contenance hautaine et l'air dédaigneux frappèrent tous les invités. Elle ne sut pas tenir sa résolution jusqu'au bout!... Ne voulant pas manquer de parole, elle assista, en effet, aux fêtes données en l'honneur de son beau-père, mais son air contraint, la hauteur avec laquelle elle accueillait toute avance de la part des hôtes de Mme Duperray justifiaient pleinement l'opinion de Mme Parsy: "elle s'est montrée une vraie Valdas!"

Et sa pensée s'arrêtant de nouveau sur cette réflexion, elle s'interrogea impitoyablement:

—Une vraie Valdas!... c'est-à-dire une ennemie des Duperray; protestant par son silence, son dédain contre ces réjouissances auxquelles elle s'était vue forcée d'assister... Et ce nom de Valdas évoquant soudain l'image de son cher mort, elle le vit comme il avait été dans la vie: un être bon et indulgent pour tous, aussi accueillant aux pauvres, aux déshérités de ce monde qu'aux favorisés de la fortune; soucieux de ne blesser personne, d'être aimable pour chacun... "Vois-tu, Mad chérie, il faut toujours te souvenir que la grande qualité, la qualité par excellence, c'est la bonté... Sois bonne pour tous! ne fais jamais souffrir... ne sois jamais cause d'une larme et on te pardonnera bien des défauts..." Que de fois, il lui avait répété ce conseil, l'enveloppant de son regard si tendre et si profond tout à la fois! ce regard étrange, particulier à ceux qui semblent destinés à mourir jeunes!...

Non, Henri Valdas ne se serait pas conduit comme elle l'avait fait! Il n'eût pas montré à tous cette froideur dédaigneuse dont elle s'était pour ainsi dire enveloppée... "Une vraie Valdas!... Dérision..."

Elle en était là de ses réflexions, lorsqu'un landau qu'elle n'avait pas vu, tant ses pensées l'absorbaient, la heurta presque, et l'eût même renversée, si le cocher n'avait arrêté ses chevaux d'une main aussi vigoureuse qu'habile.

—C'est toi, Madeleine? s'écria une voix de l'intérieur.

Et Mme Duperray, encore toute pâle de frayeur, se pencha en dehors de la voiture.

—Monte vite, chérie, continua-t-elle, tandis que le valet de pied, se précipitant, ouvrait respectueusement la portière.

Madeleine qui s'apprêtait à monter, eut un mouvement de recul en apercevant tout à coup, après de sa mère, Gérard, qui s'était levé pour céder la place à la jeune fille.

—Que faites-vous donc, Gérard? dit Mme Duperray en le voyant se disposer à descendre, il y a de la place pour trois. Mettez-vous en face de moi.

—Non, restez! déclara Madeleine brièvement, s'adressant au jeune homme, mais sans le regarder, une flamme dans ses yeux sombres. Je serais désolée de vous déranger, finit-elle, d'une voix un peu tremblante. L'hôtel est à deux pas, d'ailleurs.

—Votre mère vous attend, Mademoiselle, dit Gérard froidement, sans paraître avoir entendu la réflexion de la jeune fille. Ne laissez pas cette pluie battante pénétrer plus longtemps dans la voiture, montez.

Madeleine fut sur le point de protester, le ton autoritaire de Gérard l'ayant blessée, mais en relevant la tête, elle surprit le coup d'oeil d'intelligence que le valet de pied adressait à l'Allemande, et ne voulant pas se donner en spectacle à ces gens, elle s'assit à côté de Mme Duperray, tandis que le jeune homme prenait place en face d'elles.

Les chevaux repartirent au grand trot, et Mme Luce, attirant Madeleine dans ses bras, l'embrassa avec une sorte d'emportement.

—Méchant enfant! dit-elle d'un ton de reproche, comme tu m'as fait peur! je t'ai cru écrasée.

—Oh! maman, quelle exagération! protesta la jeune fille, d'un ton contraint.

—Si, j'ai eu très peur.

Et la pâleur extraordinaire qui couvrait son fin visage, confirmait le dire de Mme Duperray.

—Mais tu n'entendais donc pas les chevaux? tu n'avais pas vu la voiture?

—Non! j'étais tellement plongée dans mes réflexions que j'avais oublié le lieu où je me trouvais, répondit Madeleine.

—D'où reviens-tu par un temps pareil?

—De chez les Melvil.

Une expression de contrariété passa dans les yeux bleus de Mme Duperray.

—Mais tu es trempée, ma pauvre chérie, continua-t-elle en voyant la robe de Madeleine. On ne mettrait pas un chien dehors par ce temps...

Madéleine se mit à rire.

—C'est très amusant, dit-elle; vous êtes la troisième personne qui me fait cette réflexion! D'abord Méta, qui était furieuse d'être obligée de m'accompagner par cette pluie.

—Mais elle avait raison, répondit Mme Duperray

—Bah! déclara dédaigneusement la jeune fille, qu'importe l'opinion de ces sortes de gens! qui la leur demande d'ailleurs? et de quel droit se permettent-ils de l'exprimer? On ne les paie pas pour cela; ils n'ont qu'à obéir et à faire ce qu'on leur commande...

En ce moment, ses yeux ayant rencontré par hasard ceux de Gérard, Madeleine y lut une telle désapprobation qu'elle s'arrêta soudain.

Mme Luce, qui n'avait pas vu ce regard, protesta à son tour:

—Oh! voyons chérie, ne te fais pas plus mauvaise que tu ne l'es; ce n'est pas notre Madeleine qui peut avoir de telles idées! Cette pauvre Meta est tout aussi sensible que nous pouvons l'être au froid, à la pluie, et si elle tombait malade à cause de tes exigences, tu en serais responsable, mon enfant.

La jeune fille ne répondit pas. Les sourcils froncés, la lèvre mauvaise, elle semblait très attentive à ce qui se passait dans la rue, un encombrement de voitures ayant obligé le landau à s'arrêter.

—Voyons, Mad, insista gentiment Mme Luce, en forçant sa fille à la regarder, dis-moi que ton cœur ne pense pas ce que tu viens de dire? Deviendrais-tu méchante?

Une lassitude extrême semblait accabler la jeune fille, tandis que ses yeux sombres se levaient sur sa mère. Voyant son regard anxieux:

—Ne t'inquiète pas de moi, maman, répondit-elle d'une voix basse, sans amertume cette fois. Oui... je suis peut-être méchante... Je ne sais pas! Mais cette Allemagne met souvent ma patience à l'épreuve. Elle m'est odieuse et je ne la garderai pas... Je sens qu'elle me déteste... Comme tout le monde d'ailleurs!—et le ton était devenu presque douloureux.

—A qui la faute?

A cette question laconique, jetée brusquement comme un défi, Madeleine Valdas eut un sursaut, et repoussant sa mère qui la tenait contre elle, se tourna, frémissante, vers celui qui avait osé parler ainsi.

Gérald Duperray, appuyé nonchalamment dans son coin, le visage impassible, soutint hardiment le regard foudroyant de la jeune fille. Il attendait, prêt à la riposte, l'inévitable explosion de colère que sa remarque avait suscitée, lorsque la portière s'ouvrit: on était arrivé.

Le jeune professeur, toujours maître de lui-même, sauta lestement hors du landau, aidant Mme Duperray à descendre; mais lorsqu'il se retourna pour offrir ses services à Mlle Valdas, celle-ci dédaigneuse de son aide s'éloignait vivement, la tête haute, la démarche altière.

—Oh! Gérard, vous avez profondément blessé Madeleine, j'en ai peur, remarqua Mme Luce, comme elle pénétrait, suivie de son beau-fils, dans le grand hall de l'hôtel.

—Excusez-moi, répondit le jeune homme d'un ton un peu contraint, je n'aurais certainement pas dû me permettre d'intervenir, mais cette réflexion, déplacée, je l'avoue, m'a échappé sans que je m'en sois rendu compte. Ne m'en veuillez pas, chère Madame Luce, continua Gérard, en voyant l'air désolé de la jeune femme. Cela ne pourra guère changer les sentiments de votre fille à notre égard;

elle ne pourra pas nous détester plus qu'elle ne le fait déjà.

—Pauvre Madeleine! murmura Mme Duperray, comme se parlant à elle-même, je ne sais pourquoi, mais elle m'a paru encore plus malheureuse aujourd'hui que jamais! Il y avait dans toute sa contenance quelque chose de las, de découragé qui m'a fait mal.

Gérald ne répondit pas, mais se sentit tout troublé, quoiqu'il n'en fit rien voir. Sur lui aussi, Madeleine avait produit cette même impression... La jeune fille lui avait semblé étrange, sa voix avait une note triste, presque plaintive, qu'il n'avait jamais entendue... Aussi secrètement furieux contre lui-même, pour sa sortie malencontreuse, se hâta-t-il de quitter sa belle-mère aussitôt qu'ils furent arrivés à la porte de son appartement, et il se dirigea vers le cabinet de son père.

M. Duperray, qui travaillait à son bureau, adressa un sourire à son fils, en le voyant entrer.

—Déjà de retour, Gérard? le cours s'est bien passé? il devait y avoir un auditoire nombreux car, en sortant de la Faculté, j'ai rencontré Germaine avec une bande de jeunes filles, toutes au plus élégantes. Luce y était-elle?

—Oui, mon père, elle m'a même ramené dans le landau.

Gérald, qui s'était débarrassé de son pardessus et de son chapeau vint s'asseoir dans le fauteuil près de la cheminée et tira de sa poche un cigare qu'il se prépara à allumer.

—Eh bien! ces détails que j'attends? interrogea gaiement M. Duperray, en regardant son fils avec une expression de secret orgueil et d'admiration. Toujours le même succès, heureux mortel? les dames s'écrasent pour trouver une place? la salle croule sous leurs applaudissements?

Gérald eut un haussement d'épaules.

—Emballement de neurasthéniques! déclara-t-il d'un ton détaché. Y comprennent-elles quelque chose seulement à ces leçons de philosophie?

Il est de bon ton parmi ces poupées d'assister au Cours du "Jeune Maître"—pour parler leur langage!—et elles y assistent! Elles y accourent et s'y entassent comme à un concert ou à une Messe en musique. Les Conférences sur le Féminisme sont à la mode pour le quart d'heure, en attendant un autre jouet à offrir à leur vanité et à leurs cervelles d'oiseaux!

—Allons, misanthrope! dit en riant M. Duperray, ne fais pas tant le dédaigneux. Il y a bien parmi ton auditoire féminin quelques esprits à même de te comprendre, et dont la présence assidue flatte ta vanité d'homme?

—Non, vraiment, mon père, je n'ai pas encore rencontré jusqu'ici ce "rara avis": une femme sérieuse et intelligente.

—Que fais-tu de Germaine? riposta malicieusement le vieillard.

—Germaine est charmante, je vous l'accorde; elle a surtout une des qualités que j'estime le plus chez la femme: elle est essentiellement bonne; mais je ne la crois guère capable de s'intéresser aux grands problèmes de la philosophie, aux questions sociales et féministes... Bah! qu'importe, après tout? conclut Gérard. Ces cours me sont bien payés, on y vient en foule, le nom du "jeune

maître Duperray" est dans toutes les bouches!... peut-on demander rien de plus?

—Mais tu m'as l'air tout "chose", mon garçon? interrogea tout-à-coup M. Duperray, d'un ton sérieux. Que s'est-il donc passé ce soir?

Le jeune homme ne répondit pas tout d'abord; les sourcils froncés, le visage contracté, il continuait à fumer d'un air perplexe.

—Gérald?... j'attends?

La voix un peu brève de son père le rappela à lui-même, et levant sur le vieillard ses yeux clairs:

—Mon père, dit-il brusquement à brûle-pour-point, accordez-moi ce que je vous demandais, il y a trois jours? laissez-moi quitter cette maison?... permettez-moi de vivre seul... en garçon?

—Encore!...

Et M. Duperray mit une telle expression de contrariété impatiente, de lassitude dans ce seul mot, que Gérald, troublé, continua vivement:

—Oui, je vous fais de la peine, je le sais, et je vous en demande pardon, mais je ne pourrai jamais tenir ce que je vous ai promis!... Tout à l'heure encore, tenez, je me suis oublié... C'est plus fort que moi. Je ne puis vivre à côté de cette fille qui ne perd aucune occasion de nous blesser, de nous humilier!

Et, d'une voix trébuchante d'émotion, Gérald raconta à son père ce qui venait de se passer dans le landau.

—C'est moi qui ai eu tort, cette fois, conclut-il, avec cette loyauté qui faisait le fond de sa nature droite et vibrante; mais jamais je ne pourrai taire mon aversion. Il y a trois jours, à la suite de cette malheureuse scène dont nous avons été les témoins sans le vouloir, en entendant les horreurs dont cette fille vous accusait, il a fallu toute votre autorité sur moi pour m'empêcher d'aller lui crier le mépris qu'elle m'inspirait. Je vous ai prié, supplié de me laisser quitter cette maison qu'elle nous accuse d'accaparer comme étant sienne. Vous n'avez pas voulu y consentir... J'ai fini par céder à vos bonnes raisons, je me suis laissé persuader... Je vous ai promis de rester et de supporter en silence les affronts et les dédains de Mlle Valdas... Mais, je sens que l'épreuve est au-dessus de mes forces!... J'admire votre mansuétude, mon père, votre grandeur d'âme... mais je ne puis vous imiter!... Je suis un orgueilleux, vous le savez, un violent!... Et une colère, dont je ne suis pas maître, gronde en moi, qui me fait oublier mes promesses...

—Si j'étais seul en cause, Gérald, je te dirais tout de suite: Oui, tu as raison! quitte cette maison et va vivre seul, indépendant. Mais as-tu songé à Luce?... à la peine que tu vas lui faire en lui infligeant cet affront?

—Luce! toujours Luce! éclata le jeune homme irrité. Eh bien, et moi?...

M. Duperray se dressa de toute sa hauteur. Ses traits fins et distingués pâlirent soudain, et regardant en face son fils qui s'était levé, lui aussi, et dont les yeux étincelaient de colère, il dit simplement d'une voix grave et triste:

—Il suffit, Gérald! Vous pouvez quitter cette maison... Vous êtes libre!

A ce "vous", employé par son père pour la première fois de sa vie en lui parlant, le jeune homme éprouva une émotion si poignante, qu'il

s'affaissa sur un siège, et cacha son visage dans ses mains. Son trouble augmenta encore en voyant la porte du cabinet s'ouvrir pour livrer passage à Mme Duperray.

Luce, charmante en un déshabillé de satin mauve, un bon sourire aux lèvres et le regard plein de tendresse, interrogea gaiement:

—Eh bien! on ne dîne pas aujourd'hui?

Mais elle s'arrêta soudain, en voyant l'attitude gênée des deux hommes.

—Qu'y a-t-il, Jean? demanda-t-elle timidement, en s'adressant à son mari. Je suis de trop, peut-être? pardonnez-moi...

Elle fit un mouvement pour se retirer.

Mais M. Duperray alla vivement à elle.

—Non, entrez, ma bonne Luce, dit-il doucement. Gérald n'est pas bien, et vous l'excuserez ce soir pour le dîner. Il venait justement me demander de vous en parler.

—Oh! Gérald, vous souffrez? depuis quand?... Il me semblait bien que vous étiez déjà un peu triste cette après-midi. Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit, voyons?

Une telle anxiété se lisait dans les yeux qui s'attachaient avec tant de douceur sur le jeune homme, qu'il sentit une profonde émotion l'envahir. Il se raidit contre cette faiblesse, et fit un mouvement pour s'éloigner.

—Ne vous inquiétez pas, Madame, dit-il d'une voix étranglée, en s'inclinant profondément devant sa belle-mère; demain, il n'y paraîtra plus.

Et il sortit, chancelant, laissant les deux époux seuls.

Rentré chez lui, Gérald s'abîma dans une douloureuse méditation. Pendant trois jours, il avait pu commander à ses nerfs, rester calme, malgré l'indignation qui grondait en lui, mais, ce soir, la coupe trop pleine avait débordé, et en dépit de son empire sur lui-même, il en était résulté cette scène pénible, dont le souvenir n'était pas près de s'effacer de son esprit.

Il avait gravement blessé son père, il le sentait... Et, lui qui aimait le vieillard d'un tel amour filial, il en éprouvait un remords torturant... Que faire maintenant?... Partir, s'éloigner? Aurait-il le courage d'infliger ce chagrin à M. et Mme Duperray?... Alors, quoi?... Rester? continuer à vivre auprès de cette fille dont l'aversion allait grandissant? qui ne laissait échapper aucune occasion de le lui faire sentir?... Non! ce supplice était au-dessus de ses forces! Son père ne saurait jamais ce qu'il avait enduré pendant ces trois jours durant lesquels il lui avait fallu supporter les dédains et les insinuations blessantes de cette péronnelle! A table, dans la journée, dans la soirée, elle lui avait témoigné son mépris de mille façons, le traitant avec une hauteur insolente, ne lui ménageant ni les allusions, ni les affronts... Et il lui faudrait, lui, Gérald Duperray, si fier et si indépendant, entendre ces choses sans se révolter, sans avoir le droit de dire son fait à cette Madeleine Valdas qu'il détestait?... Non, non! il ne le pourrait pas!... Il n'y avait même pas à hésiter! il fallait partir, quitter cette maison... Il y allait de sa dignité!

Et dans l'empressement de sa décision, il se leva brusquement, jetant un regard autour de lui...

La pièce où il se trouvait, et qui lui servait de bureau était superbe! Partout des toiles de maître, des bustes de marbre, des bibelots de prix, chefs-d'œuvre artistiques d'une valeur inappréciable, souvenirs et cadeaux de Luce, et qui faisaient de ce cabinet un lieu délicieux. Par la portière soulevée, on apercevait la grande chambre à coucher aux riches tentures, au lit admirablement sculpté, aux meubles confortables... Tout cela aussi choisi et arrangé par Luce! Avec quel tact la charmante femme l'avait obligé à accepter cette installation luxueuse, à laquelle il n'était guère accoutumé, lui, l'homme d'étude, le travailleur acharné... Il revoyait Mme Duperray lui faisant, deux ans auparavant, les honneurs de cet appartement...

—Je vous ai pris un peu du cœur de votre père, Gérard, et je voudrais tant me faire pardonner! Aussi, vous me laisserez vous gêner comme je gênerai mon fils aîné, n'est-ce pas?

Et pendant ces deux années, jamais cette bonté maternelle ne s'était démentie un instant...

Quel chagrin son départ causerait à cette pauvre Luce!... Les commérages, les bruits plus ou moins fantaisistes qui ne manqueraient pas non plus de circuler en ville à cette occasion le rendirent aussi songeur. Il éprouva une sorte de honte, de remords, à livrer ainsi leur vie privée au public. Ils étaient trop en vue, son père et lui, pour que cette brusque séparation ne soit pas commentée de mille façons diverses. Tous ceux qui jalouaient le nouveau Doyen de la Faculté — et ils étaient nombreux! — qui avaient tant jase à l'époque de son mariage avec Luce, se réjouiraient secrètement en voyant le père et le fils apparemment désunis... Et Gérard entendait déjà leurs condoléances hypocrites:

—Nous vous l'avions bien prédit, cher Maître! une belle-mère et de beaux enfants ne s'accordent jamais, etc., etc.

Non, vraiment, il ne pouvait être la cause de ces misères! il ne pouvait infliger ce chagrin à ceux dont il connaissait l'affection dévouée.

Qu'il souffre, lui, après tout! Qu'importe!... Mais qu'il ne fasse pas souffrir les autres. N'avait-il donc plus de volonté?... ne saurait-il pas se maîtriser assez pour supporter sans broncher les dédains de Madeleine Valdas?... Il se cuirasserait si bien que ses coups glisseraient sans laisser de trace... C'était, en somme, lui faire bien de l'honneur que de ressentir les affronts et les mille piqûres journalières dirigées contre son amour-propre! Désormais, il y resterait insensible! il n'opposerait que de l'indifférence aux attaques de la jeune fille... il l'ignorerait, simplement!

Et, cette résolution prise, Gérard se sentit soudain plus calme.

Quelle heure pouvait-il être? Il consulta le magnifique cartel Louis XV qui ornait sa cheminée: neuf heures. Il y avait donc deux heures qu'il était là, seul, plongé dans ses réflexions!... L'image de son père, avec son viage défait et ses grands yeux si tristes, tel qu'il l'avait laissé ce soir, lui apparut tout à coup. Il ne pourrait s'endormir avec cette obsession... En ce moment le vieillard devait être dans son cabinet, travaillant selon son habitude jusqu'à une heure avancée de la

nuît. Sans hésiter, Gérard se dirigea vers l'appartement de M. Duperray.

Celui-ci s'y trouvait, en effet, mais il n'occupait pas sa place accoutumée devant son bureau. Assis, ou plutôt affaissé dans un des larges fauteuils auprès de la cheminée, le Doyen songeait tristement en contemplant la flamme du foyer... Son fils ne s'y trompa point: c'était la scène de ce soir que le vieillard avait encore devant les yeux.

—Mon père, je suis venu vous faire toutes mes excuses... Je me suis oublié tout à l'heure... j'ai eu tort!... Pardonnez-moi, et n'ayez pas de chagrin... je resterai auprès de vous...

Le beau visage pâle s'éclaira, une flamme de joie illumina les yeux tout à l'heure si sombres, et attirant à lui le jeune homme qui s'était penché sur son fauteuil, M. Duperray serra à les briser les mains de son fils.

—C'est bien Gérard... Merci... je n'en attendais pas moins de toi, dit-il simplement.

Minuit était sonné lorsque les deux hommes se séparèrent; mais leur air ému et radieux indiquait clairement que le nuage élevé entre eux s'était bien dissipé.

CHAPITRE IV

—Monsieur Fred n'est pas là?

—Non, Mademoiselle. Monsieur Parsy est venu le prendre après le déjeuner. Monsieur et Madame sont sortis aussi tout à l'heure. Monsieur Gérard...

Mais sans en entendre davantage, Madeleine Valdas s'éloigna vivement, au grand ébahissement du valet, qui, de retour à l'office, déclara:

—Il y a encore du "grabuge", bien sûr, car Mademoiselle est plus hargneuse que jamais.

Il y avait en effet du "grabuge", et la jeune fille paraissait profondément préoccupée, comme elle montait de son pas vif et alerte l'escalier de marbre qui conduisait à sa chambre.

Elle rentrait de sa visite quotidienne chez les Melvil, et là, Adrienne qui ne perdait aucune occasion de la tourmenter, lui avait annoncé, avec forces détours et doléances un scandale dont toute la ville s'entretenait à l'heure présente.

Il s'agissait d'une affaire de jeu, dans laquelle Fred se trouvait compromis. Le jeune homme fréquentait depuis quelque temps un tripot de très mauvaise réputation; il était allé là, entraîné par son ami Parsy, et, poussé par sa passion du jeu, il n'avait pas tardé à risquer de grosses sommes. Une déveine persistante s'acharnant sur lui, il en était arrivé à perdre considérablement. Furieux, affolé, il s'était alors refusé à payer, accusant de tricherie un des principaux habitués de la maison. Il en était résulté une scène de pugilat lamentable, et Fred, hué et battu, avait été jeté à la porte ainsi que son ami.

—Un joli monsieur que ton frère! avait conclu Adrienne, avec un petit rire moqueur. Il va bien, ce garçon! Cette chère Luce, au lieu de flirter avec le beau Gérard, ferait mieux de surveiller un peu son fils.

Madeleine, blessée au vif, avait blentôt pris congé de sa cousine, pressée de rentrer, afin d'avoir une explication avec Fred.

Ce n'était pas la première fois qu'elle aprenait des choses désagréables au sujet de son frère. Depuis un certain temps, surtout depuis qu'il fréquentait assidument Maurice Parrsy, avec qui il était lié d'une amitié de plus en plus grandissante, Madeleine avait remarqué en lui un grand changement.

Et certes ce changement n'était pas à son avantage. D'abord jalouse de l'empire de Gérard sur Fred, la jeune fille, obéissant à son antipathie pour les Duperray, avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour l'en détacher. Elle se rappelait même un jour que son frère admirait bien haut devant elle l'affection si dévouée de Gérard pour sa mère, elle se rappelait la colère folle qui s'était brusquement emparée d'elle, tandis qu'elle protestait furieusement :

—Mais, malheureux, es-tu assez aveugle pour admirer cette tendresse qui est une honte à bien des yeux ?

Elle croyait voir encore l'expression douloureuse qui avait alors obscurci soudain les yeux bleus si doux de Fred, comme il se récriait :

—Oh ! Mad ! peux-tu parler ainsi de maman et de Gérard ! Quand le monde entier les accuserait, moi je les défendrais ! Ils sont tous les deux l'honneur personifié.

Elle avait secrètement eu honte d'elle-même en entendant ces fières paroles, et depuis s'était abstenue de toute allusion à ce sujet.

D'ailleurs sa jalousie avait eu lieu d'être satisfaite ! Fred, subissant l'influence de son nouvel ami s'était peu à peu détaché de Gérard.

Et Madeleine, toujours sincère avec elle-même, s'avouait aujourd'hui qu'elle le regrettait bien vivement. Plus elle étudiait son frère, plus elle était effrayée des progrès faits par le jeune homme dans la mauvaise voie.

Douée d'un esprit observateur et clairvoyant, la fille d'Henri Valdas, quoique fortement prévenue contre les Duperray, ne pouvait s'empêcher de reconnaître leurs qualités. Elle savait leur rendre justice et admirait sincèrement la volonté tenace, énergique des deux hommes, cette virilité qui faisait le fond de leur nature. Depuis six mois qu'elle vivait dans leur intimité, elle avait été frappée souvent de la grandeur d'âme du Doyen, de ses sentiments nobles et élevés, comme de la droiture de Gérard, de sa franchise presque brutale, dont elle avait eu maintes fois des preuves, de son désintéressement et de sa générosité.

Quel contraste entre ces âmes fortement trempées et le caractère indécis, timide, pusillanime même de son frère. Comme tous les êtres faibles, il subissait facilement l'empire de ceux qui l'entouraient. Séduit d'abord par l'intelligence supérieure de Gérard, par cette renommée qui donnait au jeune professeur un tel prestige aux yeux de tous ses élèves, il avait été ensuite subjugué par sa volonté froide, énergique. Mais les reproches, trop souvent mérités, que lui adressait son beau-frère, les leçons qu'il ne lui ménageait pas à l'occasion, surtout lorsqu'il s'agissait de manque de franchise, défaut capital chez Fred, ces froissements d'amour-propre n'avaient pas tardé à amener du froid entre les deux jeunes gens.

Susceptible et orgueilleux comme tous les timides, le fils du banquier prit ombrage de la supé-

riorité de Gérard, et ne supporta plus l'ascendant de ce mentor impitoyable ; aussi depuis quelques mois les rapports entre eux étaient-ils plutôt tendus. Flatté au contraire par l'admiration que lui témoignait Maurice Parsy qui approuvait tous ses actes et le complimentait sans cesse, Fred s'était étroitement lié d'amitié ces derniers temps, avec celui qui avait repris la banque de son père. Malheureusement, les habitudes de débauche de ce jeune homme commençaient à avoir sur lui une triste influence.

Comprenant le danger de cette fréquentation, les Duperray avaient essayé plusieurs fois de raisonner le jeune écerelé, mais ils s'étaient heurtés à cette obstination têtue des faibles, à cette mauvaise foi des gens qui, se sentant coupables, veulent d'autant moins le reconnaître !

Luce, seule, était loin de soupçonner la vérité. Fred se montrait toujours avec elle caressant et tendre comme à son habitude ; et indulgente jusqu'à la faiblesse, la mère savait trouver des excuses pour son fils, lorsque, discrètement, le Doyen attirait son attention sur les absences répétées du jeune homme, sur ses sorties du soir et ses rentrées tardives dans la nuit.

—Que voulez-vous, mon pauvre Jean ! il a vingt ans ce garçon ; à son âge n'est-ce pas permis ? et ne faut-il pas que jeunesse se fasse ?

C'était à tout cela que Madeleine songeait en ce moment, et elle se rappelait le coup d'oeil d'intelligence que M. Duperray adressait à son fils lorsque sa mère parlait ainsi.

Elle avait essayé, elle aussi, de raisonner son frère, mais elle n'avait guère mieux réussi.

Un doux sourire aux lèvres, une lueur énigmatique dans ses yeux bleus rêveurs—des yeux de femme ! — Fred avait tranquillement écouté la jeune fille jusqu'au bout, puis prenant un ton plaisant il s'était contenté de répondre :

—Ne te tourmente pas, Mad de mon cœur ! ton Fred n'a jamais fait de bêtises ! ce sont les mauvaises langues qui disent ça ! Oh ! la vilaine grande soeur qui écoute des potins de concierge !

Impuissante devant cette sorte d'inconscience, Madeleine avait renoncé à toute nouvelle tentative auprès de son frère. Mais son instinct de femme l'avertissait que quelque chose se tramait dans l'ombre, qu'un péril était proche... Et elle ne se trompait pas !

Enermée par ses sombres pressentiments, elle ne pouvait rester en place ! le silence qui planait sur cette grande maison l'impressionnait étrangement. Il lui semblait si lugubre !

Pour échapper au sentiment de malaise qui l'oppressait, elle quitta sa chambre et se dirigea vers la partie de l'hôtel donnant sur le parc. Elle pénétra dans un élégant salon qui avait été la pièce favorite de son père, celle où il se tenait le plus souvent, lorsque ses occupations ne l'appelaient pas à son bureau. Les portes-fenêtres de cette pièce ouvraient sur un balcon orné de balustres de marbre blanc ; c'est là que le banquier aimait à passer ses soirées d'été, jouissant de la fraîcheur et d'une vue délicieuse.

On était au mois de Mars, et les rayons d'un soleil déjà ardent empiétaient la pièce d'une chaleur de serre ; Madeleine, suffoquée par cet at-

mosphère, passa sur le balcon, laissant grande ouverte la porte derrière elle.

Une heure s'écoula pendant laquelle elle resta là assise, toute perdue dans ses souvenirs du passé, ayant devant les yeux l'image de son père tel qu'il lui était apparu souvent à cette même place, lorsque toute enfant, elle jouait dans le parc, sous les fenêtres de ce balcon, et que de loin elle envoyait à Henri Valdas ses baisers naïfs et si pleins de tendresse...

Un bruit de voix interrompit soudain sa rêverie, et elle se leva pour quitter le balcon. Mais son étonnement fut grand en constatant que les causeurs se trouvaient dans le salon même... Perdue dans ses pensées, elle ne les avait pas entendus entrer... Elle tressaillit brusquement. C'était Gérard qui parlait de cette voix âpre, irritée!...

—C'est une honte, entends-tu! Toi! Frédéric Valdas, en être arrivé là! être tombé si bas! Et tu n'as pas d'excuse! Combien de fois mon père et moi ne t'avons-nous pas averti de ce qui arrive aujourd'hui?

—Je ne savais pas... je ne croyais pas...

Madeleine était devenue toute pâle, et comme pétrifiée d'émotion. Allait-elle assister, témoin muet et invisible à l'entretien des deux hommes?... Cette idée la révolta, et elle fit un mouvement pour rentrer dans le salon. Mais elle s'arrêta, hésitante, n'osant pas...

—Assez de mensonges! continuait Gérard. Tu connaissais très bien la réputation ignoble des tripots dans lesquels t'entraînait ce Parsy. Mais ces relations intimes avec un des viveurs les plus en renom de la ville te posaient aux yeux des snobs imbéciles et orgueilleux de ton espèce! Rappelle-toi ta réponse à la dernière observation que je t'ai faite à ce sujet, il y a un mois?

—Je ne me souviens pas, balbutia Fred.

—Ah! vraiment tu as la mémoire courte, mon petit! Je vais t'aider... Quand je t'ai reproché ta vie de débauche, tu m'as répondu avec une insolence dont je ne t'aurais pas cru capable, et que je n'oublierai jamais: Mon cher, c'est bon pour les petites gens et pour ceux qui n'ont pas le sou de mener l'existence "pot-au-feu" que tu me conseilles! ça ne convient pas à nous autres, les fils de famille!

Le jeune professeur avait élevé le ton en prononçant ces derniers mots; il continua d'une voix ironique, cinglante:

—Ils sont jolis les fils de famille! et tu peux être fier de leur ressembler! Ah! certes non, les "petites gens", c'est-à-dire les travailleurs, ceux qui comme nous ne comptent que sur eux-mêmes pour s'élever; qui ne demandent qu'à l'effort personnel les armes dont ils ont besoin pour se faire un nom et une place dans la société, non ces "petites gens", ces "sans le sou" ne chercheront pas à vous imiter! Ils auraient trop à perdre! Ils préfèrent comme tu le dis si justement, l'existence "pot-au-feu", les soirées en famille, le travail acharné et persévérant des nuits solitaires dans leur cabinet d'études, aux séances clandestines des tripots louches et mal famés, où vous vous plaisez, vous, les fils de famille! Et ce sont des hommes, entends-tu, ceux-là qui ont l'ambition de devenir quelqu'un, d'occuper dignement la place ré-

servée à chaque être humain, d'accomplir la destinée pour laquelle ils ont été créés.

—Je ne suis pas un Duperray, protesta Fred sournoisement.

—Mon petit, tu viens encore de dire une méchanceté bête! riposta Gérard d'une voix mordante. Tu es un Valdas, de ton père, que j'ai eu l'honneur de connaître, était, lui aussi de la race des "petites gens", de ces propres ouvriers de leur fortune et de leur situation! Lutteur acharné, travailleur infatigable, âme vaillante et loyale, Henri Valdas était un "homme" dans toute l'acception du terme; et tu peux être fier de lui! Quant à ta mère...

—Ne parle pas d'elle!... crois-moi... cela vaudra mieux, interrompit Fred d'une voix blanche et mauvaise.

—Que veux-tu dire? que signifient tes paroles?

—Rien!... ne mêle pas maman à notre conversation... Ne t'occupe pas d'elle...

Gérard se dressa, terrible, cette fois.

—Malheureux! s'écria-t-il, tu as encore une idée de derrière la tête! une infamie, je le devine! Mais il me la faut, cette idée! Quand je devrais te l'arracher de force!... Allons, parle. Que signifie cette réticence? Aucune insulte ne m'étonnera, venant des gens que tu fréquentes!

—Tu te trompes, mes amis ne te font pas l'honneur de s'occuper de toi! dit Fred, avec une tranquillité dédaigneuse, qui acheva d'exaspérer son interlocuteur.

—Alors, poursuivit-il, tu es encore tombé plus bas que je ne croyais si c'est de toi qu'est venue cette ignoble pensée! Ma s' parle donc!... pourquoi hésiter à salir ce que tu dois avoir de plus cher au monde?

—C'est toi qui es cause des bruits honteux qui circulent en ville! C'est toi qui appo tes encore plus que moi le déshonneur dans cette maison, sur notre nom!... Tu compromets maman d'une façon ridicule, par tes attentions et tes manières, par ton intimité constante avec elle.

—Dis-moi, Fred—et Gérard parlait d'une voix basse et rauque, plus effrayante que les éclats d'une grande colère—ce n'est pas toi qui as eu l'idée de cette infamie? tu es faible, mais tu n'es pas méchant, et je ne t'ai jamais connu de haine au coeur, ni pour nous, ni pour ta mère. On t'a suggéré ces horreurs!... Des gens qui avaient sans doute intérêt à nous séparer, à t'éloigner de moi, à briser cette amitié qui nous unissait, il n'y a pas bien longtemps encore, pour t'avoir tout à eux, pour te tenir sous leur coupe... des gens qui redoutaient l'influence que je pouvais avoir sur toi... C'est ce Parsy abhorré!...

—Non, protesta Fred, hésitant, un peu honteux déjà de son insinuation, bouleversé à la vue du visage convulsé de Gérard. Non... c'est... Madeleine.

—Ah! éclata le jeune professeur, j'aurais dû m'en douter!... la misérable fille! comme je la reconnais bien là! Dans sa haine pour tout ce qui nous touche, elle n'hésite pas à commettre la plus basse indignité!... Elle irait jusqu'au crime s'il le fallait. Mon pauvre Fred!... je l'avais deviné, vois-tu, que quelqu'un s'était interposé entre nous! avait tout mis en oeuvre pour nous séparer! La confiance que tu me témoignais, l'amitié qui

existait entre nous a excité sa jalousie... elle a voulu la rompre... et elle y est parvenue! C'en est pas la volonté qui lui manque à elle! Pour arriver à son but, elle n'a pas craint d'inventer la plus infâme calomnie... Je te plains, toi, je t'excuse pour ta faiblesse, tu n'es pas responsable, Fred!... Mais elle!... elle "sait", elle!... Ah! comme je la déteste! Comme je voudrais pouvoir lui jeter à la face tout le mépris qu'elle m'inspire!... Fred—et la voix de Gérard exprimait une angoisse sourde—Fred, regarde-moi bien en face... et dis-moi, si en ton âme et conscience, tu me crois capable d'une... monstruosité pareille?

—Non, Gérard.

Le jeune homme n'avait pas hésité une seconde; la réponse avait été spontanée.

—Alors, mon petit Fred, insista Gérard avec une infinie tristesse, pourquoi m'avoir fait tant souffrir avec cette insinuation?

—Pardonne-moi... j'étais hors de moi... tes reproches, ta colère... Et puis toutes ces tortures que j'endure depuis deux jours... la scène d'hier soir... Oh! Gérard, je suis bien malheureux!

Et avec la faiblesse qui faisait le fond de son caractère, le pauvre Fred, dont les essais d'énergie, de révolte ne duraient guère, se mit soudain à pleurer comme un enfant.

Toute irritation avait disparu de la voix grave de Gérard, qui, avec douceur, mais fermeté, raisonnait maintenant son beau-frère.

—Vois, Fred, la peine que tu nous fais à tous! Tu me reproches mon intimité avec ta mère, la tendresse que je lui témoigne? Et tu ne songes pas que tu es la cause de cette intimité croissante? Comment as-tu rempli tes devoirs de fils depuis quelque temps?... Au moment de son union avec mon père, tu te montrais encore tendre pour ta mère; tu étais le premier à t'indigner des procédés de ta soeur à son égard! Témoin comme nous tous des larmes amères que cette créature sèche et orgueilleuse faisait verser à la pauvre femme, tu déplorais cette dureté de coeur que rien ne touchait, et tu cherchais, par un redoublement de tendresse, par mille attentions, à consoler un peu Mme Luce. Puis, tu la fis souffrir, à ton tour... Petit à petit, tu désertas le foyer, et depuis quelques mois, ta mère interroge en vain la pendule tous les soirs, retardant son coucher, espérant toujours te revoir avant de se mettre au lit, t'embrasser comme elle aimait tant le faire!... La voyant ainsi abandonnée de ses deux enfants, ne devais-je pas, moi, à qui la chère femme témoignait une affection toute maternelle, ne devais-je pas, dis-je, essayer de combler un peu le vide que vous laissez?... Quand je voyais, le soir, son air désolé, ce regard perdu qui semblait vous chercher autour d'elle, vous demander à tout ce qui l'entourait, je ne pouvais me résoudre à la laisser seule—mon père étant souvent obligé de s'absenter pour assister à des conférences, des réunions de sociétés savantes; la vue de son chagrin me navrait. Je restais pour lui tenir compagnie dans sa solitude... Mme Luce a pour moi l'affection d'une mère, je te l'accorde, mais as-tu le droit de nous en faire un crime, Fred? comprends-tu maintenant combien j'avais raison de te dire que toi et ta soeur vous avez fait naître et se développer cette intimité que l'on ne craint pas de

salir d'odieus soupçons! C'était votre place vide que j'ai prise; ce sont les devoirs auxquels vous manquez, que je cherche à remplir... Qu'avez-vous à dire?

Gérard parlait d'une voix grave et triste, mais dénuée d'amertume. Après un instant de silence pendant lequel on n'entendait que les sanglots entrecoupés de Fred, le jeune Maître continua:

—Allons, Fred, oublions cette scène pénible, et redeviens pour moi ce que tu étais l'année dernière: un frère confiant et affectueux. Je t'aime sincèrement, tu le sais! j'ai souffert de la chute plus que tu ne pourrais le croire. Révèle-toi courageusement, et laisse-toi guider par mon père; tu n'auras jamais d'ami plus dévoué et de meilleur conseiller. Tu es dans une impasse dont il faut sortir à tout prix. Il doit être rentré maintenant et t'attendre chez lui, allons le rejoindre.

L'instant d'après, les jeunes gens ne se doutant guère qu'un témoin avait assisté, invisible, à tout cet entretien, quittèrent le salon...

Ils étaient partis depuis longtemps déjà lorsque Madeleine, toujours à la même place sur le balcon, aussi immobile que les cariatides de pierre qui soutenaient les balustres de marbre blanc, sembla tout à coup s'éveiller d'un rêve pénible... Où était-elle donc? avait-elle bien entendu?... Oui! les mots semblaient encore marteler son cerveau endolori... "Comme je voudrais pouvoir lui jeter à la face tout le mépris qu'elle m'inspire!..." Qui avait dit cela, là... tout à l'heure?... "Créature sèche et orgueilleuse..." De qui parlait-il donc!... Mais c'était d'elle, Madeleine Valdas!... Et elle n'éclatait pas en une colère furieuse? sa nature violente, impérieuse, ne protestait pas?... Non!... elle s'étonnait de se sentir si calme... On eût dit que quelque chose s'était soudain brisé en elle... elle avait perdu tout ressort!... Une immense lassitude semblait l'accabler toute... Elle souffrait atrocement... pourquoi? de quoi? où?... elle ne savait pas!...

Et rentrant dans le salon encore tout ensoleillé, Madeleine Valdas, l'orgueilleuse, la superbe, elle, si fière de son énergie et de sa volonté, se laissa tomber sur le fauteuil que son frère venait de quitter et pleura comme lui de grosses larmes d'enfant...

Quelqu'un de bien étonné le lendemain, comme il rentrait dans son cabinet vers dix heures, après avoir fait son cours à la Faculté, ce fut M. Duperray. Sa belle-fille était là, debout près de la fenêtre, l'attendant sans doute, car en le voyant, elle alla aussitôt à lui.

Elle était très pâle et semblait en proie à une vive émotion.

—Pardonnez-moi, Monsieur, de m'être ainsi introduite chez vous, dit-elle d'une voix tremblante, mais je voulais vous parler ce matin au sujet de Fred.

Le Doyen contempla un instant avec une expression de tristesse mêlée d'une sorte de pitié la jeune fille, dont le beau visage illuminé par les grands yeux ardents, semblait encore plus tragique que jamais.

—Asseyez-vous, mon enfant, lui dit-il doucement, en lui avançant un fauteuil, et en prenant place en face d'elle. Vous avez donc appris la malheureuse aventure de votre frère?

Et sur un signe de tête affirmatif de sa belle-fille, il continua :

—J'en suis bien fâché! j'avais espéré vous laisser ignorer toute cette misère, mais puisque vous en avez été informée à mon insu, nous allons en causer ouvertement. Je vous sais assez sérieuse, Madeleine, pour comprendre la gravité de ce qui s'est passé. Fred n'a pas été le plus coupable dans cette affaire; je le considère plutôt comme une victime. Il a été la victime de misérables aventuriers qui n'ont pas eu de mal à faire de lui ce qu'ils ont voulu! avec sa nature confiante et faible, et surtout avec l'orgueil que masque sa timidité de caractère, il était pour eux une proie toute désignée! Son ami, Maurice Parsy était-il de connivence avec ses voleurs?... je ne le crois pas! j'aime mieux penser que lui aussi fut une de leur dupes. Mais peu importe! l'affaire n'en reste pas moins très grave. Et il faut, à tout prix, arracher Fred à ce milieu, à cette influence. C'est aussi votre avis, n'est-ce pas?

—Assurément.

—Votre frère a perdu une somme énorme. On serait en droit de ne pas payer cette dette de jeu, car ces hommes ont abusé de sa naïveté et de sa jeunesse; mais je ne veux pas qu'il y ait la plus petite tache sur le nom de Valdas. Comme tuteur de Fred, je paierai donc. Mais cette question réglée, il en reste une autre non moins importante... Et je vous avoue que nous avons passé, mon fils et moi, une partie de la nuit à discuter sur ce sujet. Nous avons trouvé une solution... la difficulté est de la faire accepter à Luce, qui est loin de se douter de ce qui a eu lieu!

—Il faut tout dire à maman, déclara Madeleine gravement. On n'a pas le droit de lui laisser ignorer ces choses. Le scandale a été public, tout le monde en parle en ville, et un jour ou l'autre, elle l'apprendra inopinément. Le coup sera alors bien plus terrible pour elle. En lui en parlant vous-même, Monsieur, vous pouvez, au contraire, pallier la faute, et adoucir la peine.

M. Duperray fut frappé de la justesse de ce raisonnement. Il regarda sa belle-fille avec une sorte d'admiration et continua :

—Fred est revenu à de bons sentiments. Gérard n'a pas eu de peine à lui faire comprendre dans quel piège on l'avait attiré, et il est prêt à faire ce que nous jugerons utile pour sortir de cette situation. Je vous le répète, nous sommes arrivés à une solution... qui nous paraît bonne... si Luce y consent.

—Maman n'a pas le droit de s'opposer à ce qui est dans l'intérêt de Fred, et à ce qui peut le tirer d'embarras, répartit Madeleine d'une voix ferme. De quoi s'agit-il?

—Voilà. Il faut à tout prix que Fred quitte la ville et n'ait plus aucun rapport avec ces aventuriers. Nous ne voyons pas d'autre moyen d'arriver à nos fins. Il va avoir vingt-et-un an, et au mois d'octobre, cette année, il doit accomplir son service militaire. Pourquoi ne pas le faire devancer l'appel, et partir tout de suite?

—Oui, c'est une très bonne idée! s'écria Madeleine. Vous avez raison, Monsieur, c'est le seul parti à prendre. Qui vous fait hésiter?

—Luce, murmura le vieillard.

—Pourquoi maman n'accepterait-elle pas ce projet? demanda vivement Madeleine. Lorsqu'elle saura tout ce qui s'est passé, elle sera la première à vous approuver et à vous remercier. Il faut lui parler tout de suite, Monsieur, et lui faire entendre raison.

—Oui... je sais bien... c'est mon devoir, balbutia le Doyen. Mais elle va avoir du chagrin et elle souffrira... Et je redoute tant la vue de ses larmes...

Le vieillard parlait doucement, d'une voix basse et tendre qui émut sa belle-fille, en dépit d'elle-même.

—Votre... fils pourrait peut-être essayer de la persuader? insinua-t-elle après un silence.

M. Duperray ne perçut pas le ton amer de la question, et il répondit simplement, sans méfiance :

—J'y avais pensé... je lui ai même demandé de parler à Mme Luce... Il a beaucoup d'empire sur elle... Mais je ne sais pourquoi, il n'a pas voulu y consentir...

Il est sans doute comme moi... Il a peur de ses larmes, murmura le vieillard, se parlant à lui-même.

Les joues de Madeleine, après s'être couvertes d'une vive rougeur, étaient redevenues très pâles, tandis qu'elle interrogeait d'une voix brève et impatiente :

—Enfin, il faut en sortir! Qu'avez-vous décidé, Monsieur?

M. Duperray leva sur la jeune fille, ses yeux gris, voilés de tristesses, pendant qu'une expression de douleur contractait son beau visage, aux traits fins et réguliers.

—Oui, mon enfant, dit-il lentement, vous avez raison, il faut agir. Je vais aller trouver Luce. Voulez-vous m'accompagner auprès de votre mère, Madeleine, et m'aider à la persuader?

Ce fut au tour de Madeleine de tressaillir... un long frisson parut la secouer tout entière... Mais se raidissant vivement contre cette émotion, elle répondit d'une voix blanche, changée :

—Je suis à votre disposition, Monsieur.

Lorsqu'une heure plus tard, Gérard et Fred, ayant entendu l'appel de la cloche du déjeuner, pénétrèrent bras dessus, bras dessous, dans la salle à manger, ils y trouvèrent M. et Mme Duperray, ainsi que Madeleine. Cette dernière causait avec animation, et le jeune professeur, qui lui jeta un regard à la dérobée, fut frappé de sa merveilleuse beauté! Jamais encore, elle ne lui avait paru aussi belle. Ses magnifiques yeux d'un brun sombre qu'elle tenait presque toujours obstinément baissés brillaient d'un éclat superbe; son teint habituellement mat, avait en cet instant un ton chaud et ardent; et son visage, penché sur sa mère, avait une expression de tendresse contenue, qui donnait à sa physionomie entière un charme indescriptible.

Gérald se détourna comme ébloui, tandis que la jeune fille, inconsciente de cette admiration, s'avancait vivement vers son frère.

—Fred, dit-elle d'une voix un peu basse mais vibrante, maman sait tout ce qui s'est passé. Elle a beaucoup de chagrin, mais elle t'aime trop pour t'en vouloir... Elle est absolument de l'avis de ton tuteur et Madeleine appuya sensiblement sur ce

mot—et de notre avis à tous... Il faut quitter Lille tout de suite et laisser le temps effacer cette... misère! M. Duperray t'a dicté ton devoir, à toi de l'accomplir sans hésiter... Nous t'en prions tous... N'est-ce pas maman, que c'est aussi votre désir?

Et la jeune fille enveloppa sa mère d'un regard tout à la fois impérieux et suppliant, d'une force irrésistible.

—Mon pauvre petit, murmura Mme Luce, en attirant Fred auprès d'elle, c'est ton devoir.

—Oui, maman.

Et la voix de Fred tremblait, tandis que ses yeux bleus, ces yeux de rêve, si semblables à ceux que sa mère attachait sur lui avec une telle tendresse en cet instant, se voilaient de larmes.

—Sois homme, Fred, lui murmura Madeleine, en serrant à la briser la main de son frère.

Elle avait parlé bas, mais Gérard, qui se trouvait tout près, avait entendu, et une émotion subite s'était emparée de lui.

Le déjeuner commença, silencieux. Une contrainte pénible régnait entre les acteurs de cette petite scène. Ce fut Madeleine Valdas qui y mit fin, en attaquant bravement le sujet qui les oppressait tous, et elle le fit avec un entrain, une crânerie que M. Duperray et son fils ne purent s'empêcher d'admirer.

Lorsque les convives se levèrent de table, tout était réglé, convenu. Fred et Gérard se rendaient ce jour là même aux bureaux de recrutement, afin de faire les démarches nécessaires pour l'engagement du jeune homme.

Mme Luce, comme électrisée par l'énergie de sa fille, n'avait pas formulé une objection: elle écoutait, heureuse et désolée tout à la fois. Heureuse de ce retour de l'enfant prodigue dont elle sentait sur elle le regard caressant, plein d'une tendresse douce et timide, désolée, à la perspective de le perdre si brusquement, affolée à l'idée de cette séparation si douloureuse... Ses yeux humides s'attachaient désespérément sur le cher enfant dont la destinée se discutait en ce moment, et ces deux être faibles et aimants, la mère et le fils, sentaient leur cœur se briser...

M. Duperray, émerveillé par la force de volonté de sa belle-fille, avait presque oublié l'abîme qui les séparait... Un mot de Madeleine le rappela brusquement à la réalité.

Comme elle s'éloignait après le déjeuner, pendant que son frère et Gérard entouraient Mme Luce, M. Duperray s'approcha d'elle.

—Madeleine, dit-il avec instance, ne restez-vous pas auprès de votre mère cette après-midi?

Elle eut une hésitation imperceptible, mais se remettant:

—N'êtes-vous pas là, Monsieur? répondit-elle d'une voix un peu brève. Votre présence, vous le savez, lui est bien plus chère que la mienne.

Nous nous retrouverons ce soir au dîner.

Et elle sortit après une légère inclination de tête, laissant le vieillard tout confondu.

Il l'eût été bien davantage encore s'il eût pu voir l'instant d'après l'étrange fille, seule dans sa chambre, le visage enfoui dans les coussins de sa chaise-longue pour étouffer ses sanglots, pleurant comme si son cœur allait se briser...

CHAPITRE V

Madeleine Valdas, assise devant son petit bureau en bois de rose—le dernier cadeau de son père—relisait une lettre de Fred, arrivée au courrier du matin.

Par les fenêtres largement ouvertes, l'odeur des lilas en fleurs pénétrait dans la pièce élégante où se trouvait la jeune fille, tandis qu'un soleil radieux l'égayait de ses clairs rayons. Une brise tiède et toute parfumée caressait les feuilles naissantes des arbres; les milliers d'oiseaux qu'abritaient les bosquets touffus du grand jardin de l'hôtel Valdas, gazouillaient joyeusement; c'était une de ces journées de printemps au charme inexprimable, où la nature entière semble s'éveiller et chanter un hymne d'allégresse.

La jeune fille, qui avait terminé la lecture de sa lettre, resta longtemps pensive, la tête dans les mains. Indifférente à la douceur de l'air, au chant de soiseaux, au parfum des fleurs, elle se sentait le cœur plus oppressé que jamais. Et pourtant, aucune raison ne justifiait cette tristesse particulièrement accablante ce jour-là. Depuis deux mois que Fred était au régiment, elle n'avait reçu de lui que de bonnes nouvelles; cette dernière lettre toute pleine d'entrain, qu'elle venait de lire, dénotait chez le jeune soldat la meilleure disposition d'esprit. D'autre part, aucun nuage n'était venu assombrir l'intérieur de Duperray ces derniers temps; la vie de chaque jour se déroulait calme et confortable.

Madame Luce, dont la douce affection enveloppait pour ainsi dire la jeune fille, se montrait plus tendre encore maintenant que Fred n'était plus là. M. Duperray était toujours d'une courtoisie pleine d'égards pour Madeleine, et cherchait tous les moyens de lui être agréable. Quant à Gérard, son attitude envers elle n'avait pas changé. Quoiqu'il ne se départit jamais de la froide réserve qu'il lui avait témoigné dès le premier jour, il était dans ses rapports avec elle d'une politesse correcte et irréprochable.

Pourquoi donc Madeleine se sentait-elle si seule, si triste? pourquoi l'existence lui paraissait-elle si lourde, depuis quelque temps surtout? Un sentiment étrange d'ennui, dont elle cherchait en vain la cause, l'envahissait de plus en plus... elle en était à de certaines heures positivement accablée! Repliée sur elle-même, toujours seule avec ses pensées, trop fière pour se confier à qui que ce fût, elle souffrait de l'isolement dans lequel elle se confinait. Ses rapports avec les Melvil s'étaient un peu refroidis depuis le départ de Fred. Trop clairvoyante pour ne pas apprécier comme il le méritait le rôle du jeune Parsy dans cette aventure, trop loyale pour ne pas rendre justice à la façon d'agir des Duperray, Madeleine avait bravement protesté, lorsque sa cousine avait essayé d'incriminer ces derniers. Et en quelques mots brefs, elle avait remis les choses à leur place. Il en était résulté un peu de contrainte entre elle et ses parents. Aussi avait-elle espacé ses visites. Un incident était encore venu tout dernièrement rendre la situation plus tendue. Adrienne ayant lancé insidieusement une allusion blessante sur les rapports de Luce avec son beau-fils,

Madeleine s'était levée frémissante, et lui avait fièrement imposé silence.

—Assez, Adrienne. Je te défends désormais de parler ainsi. Je ne ferai jamais à ma mère l'injure d'un tel soupçon, mais la chose serait-elle vraie, que tu devrais au moins avoir la pudeur de me la laisser ignorer à moi, sa fille!

En prononçant ces mots, Madeleine avait dans le regard un tel mépris sur la lèvre, un tel dédain que Mlle Melvil, frappée de stupeur, n'avait su que répondre, et les deux femmes s'étaient quittées plutôt froidement.

Lassée aussi de la sottise et de la paresse de cette Allemande mi-demoiselle de compagnie et mi-femme de chambre, que les Melvil lui avaient procurée six mois auparavant, Mlle Valdas, dont la qualité maîtresse n'était pas la patience, avait mis à la porte cette grosse fille prétentieuse qui lui avait toujours été antipathique.

Ne voulant voir aucune des personnes que fréquentait sa mère depuis son mariage avec le Doyen de la Faculté; n'ayant de son côté aucune relation, sans parents, sans amies, Madeleine passait la plus grande partie de ses journées dans ce petit salon où nous la retrouvons en ce moment, confinée entre ses livres et son piano, toujours seule, perdue souvent dans de longues rêveries qui la laissaient accablée et découragée...

Depuis quelques jours Liette Duperray était installée à l'hôtel Valdas, qu'elle animait de sa gaieté communicative. Son rire résonnant en véritables fusées, paraissait secouer la torpeur de la grande maison habituellement si calme et comme endormie. Une épidémie de rougeole était survenue à Ferrières, la fermeture de l'école avait été décidée pour quelques semaines, et sur les instances de Mme Duperray, Liette avait consenti à venir passer à Lille ces vacances inattendues.

La jeune institutrice, frappée de la tristesse de Madeleine Valdas, de son air malheureux, s'était mis en tête de la distraire, de l'apprivoiser—comme elle disait en riant—et elle avait bravement disposé ses batteries. Rien ne la rebutait, ni les froideurs, ni les refus.

—Ma petite, tu y viendras, se disait-elle en elle-même. Tu souffres, tu as du chagrin, et Liette te consolera, ou elle y perdra son nom! Ils ont beau dire, continuait-elle en aparté, songeant à l'opinion de son père et de son frère, je suis convaincue, moi, que tu n'es pas aussi méchante que tu en as l'air! A nous deux, ma belle! Il faudra que tu m'aimes, ou tu diras pourquoi!

Jamais Peau-Rouge ne déploya plus de ruses pour enlever une hutte remplie de butin précieux, que Liette n'en déploya pour enlever ce cœur qui lui résistait; pour séduire cette fière créature qui ne voulait pas se laisser aimer.

—Que faites-vous donc, chère Madeleine, pendant toute une journée? demanda-t-elle curieusement à Mlle Valdas le lendemain de son arrivée, comme cette dernière refusait de sortir avec elle.

—Je reste chez moi, je lis, j'écris, je pense...

—Bon Dieu! mais je deviendrais folle avec une pareille existence, se récriait la jeune maîtresse. A quoi cela peut-il vous servir?

—A passer le temps, répondit Madeleine de son air las.

Liette ouvrait de grands yeux.

—A passer le temps!... Et moi qui voudrais les journées doubles, tant il me reste, au bout de chaque vingt-quatre heures, des tas de choses à faire que j'ai dû laisser de côté, faute de temps! Mais vous devez mourir d'ennui, seule ainsi entre quatre murs? Sans compter que cette façon de mener l'existence ne me semble pas très méritoire, continuait gravement la jeune fille.

Et devant les sourcils froncés de Madeleine:

—Oui, oui, Mademoiselle, je vous le dis comme je le pense! fâchez-vous si vous voulez, mais ça ne changera rien à mon opinion.

—Puis-je avoir l'honneur de la connaître, cette opinion? interrogea ironiquement Mlle Valdas.

—Parfaitement! je brûlais justement d'envie de vous l'exprimer. Ecoutez bien, Mad que j'aime! De l'avis de philosophes, penseurs, éducateurs et le reste!—et à mon humble avis, aussi!—Dieu ne nous a pas créés et mis sur terre pour passer les années de notre existence à essayer de "tuer le temps"! Nous avons tous un rôle à remplir sur la scène du monde, et nous devons nous rendre utiles à nos semblables. Je ne sais pas du tout l'utilité d'une personne enfermée toute une journée au coin du feu, rêvassant à toutes sortes de choses plus ou moins vagues, qui ne font de bien ni à elle, ni aux autres. Que devient le cœur là-dedans? et l'intelligence? et les ressorts de notre volonté? et toutes ces forces qui sont en nous? C'est de l'égoïsme cela tout simplement, ma petite!

—Je ne puis pourtant pas aller casser des cailloux sur les grandes routes, déclara Madeleine, d'une voix ironique.

—Non, répondit Liette, tranquillement, c'est le travail des cantonniers et il ne faudrait pas marcher sur leurs brisées, les pauvres gens! Mais que d'autres choses vous pourriez accomplir! Vous êtes jeune, solide, intelligente, indépendante, et vous possédez le grand levier du monde: l'argent! Avec ça, vous pouvez soulever des montagnes. Vous ne connaissez pas votre bonheur. Ah! si j'étais à votre place! continua la jeune fille, les yeux brillants, toute vibrante d'enthousiasme.

Madeleine soupira tristement, mais demanda, sans amertume, cette fois:

—Que feriez-vous, si vous étiez à ma place, Liette?

—Des heureux!

Et comme l'autre la contemplait, silencieuse, cherchant à comprendre:

—Oh! Mad, secouez cette torpeur, ce dégoût qui vous accablent, et vous conduiront fatalement à un égoïsme indigne de vous. Dépensez-vous un peu pour ceux qui vous entourent...

Une exclamation de dédain l'interrompit:

—Peuh! quelle naïveté! Liette! Ceux qui m'entourent se soucient bien de moi, je vous assure! et je ne suis guère utile à leur bonheur. Si c'est là tout ce que vous avez trouvé, cherchez autre chose, je vous prie!

—Vous avez tort de parler ainsi, Mad, repartit Liette gravement. Nous vous aimons tous...

—Passons! passons!

La voix était devenue brève, le ton impatient.

—Eh bien, soit! glissons là-dessus pour aujourd'hui. Mais si vous ne vous croyez pas utile au bonheur de ceux qui vous entourent immédiatement, vous pouvez regarder plus loin, et là vous

trouverez du bien à accomplir. Allez donc visiter ceux qui n'ont rien de ce qui rend la vie agréable! interrogez-les sur leurs misères, écoutez leurs plaintes, leurs besoins, compatissez à leurs peines, donnez-leur de cet argent qui apaisera leur faim, qui réchauffe leurs pauvres membres glacés. Si vous saviez que d'heureux on peut faire! Et c'est si bon, si bon!

Les yeux rieurs de la jeune fille étaient devenus soudain humides, son fin visage aux traits mobiles avait une expression de bonté si radieuse que Madeleine en fut frappée.

—Vous auriez dû vous mettre soeur de charité, Liette, dit-elle en essayant de plaisanter.

—Oui, répondit l'institutrice, d'un ton pensif, j'ai longtemps rêvé de la cornette des Filles de Saint-Vincent de Paul... Mais mes pauvres vieux avaient besoin de moi. Et mon père? Et Gérard?... Bah! conclut-elle gaiement, on peut bien être charitable et laïque, après tout! Moi, j'aime les miséreux; les petits mioches, avec leurs minois pas toujours propres et leurs haillons, me séduisent plus que les enfants riches couverts de dentelles! Si j'avais votre temps et votre argent, je passerais des heures à fabriquer des vêtements pour ces innocents qui n'ont jamais chaud; je porterais du pain à ces pauvrets qui ne mangent jamais à leur faim! Vous n'avez jamais été témoin de ces scènes-là, vous, Mad? de pauvres petites créatures, pleurant par ce qu'elles ont faim ou froid, et les parents, là, impuissants à soulager cette misère! maudissant les riches, maudissant la vie si dure pour eux! Imaginez ce supplice: entendre son enfant crier du pain, et n'en pas avoir à lui donner! Dites un peu si ce n'est pas un crime aux riches de rester enfermés dans leurs hôtels luxueux, lorsqu'il y a, à dix pas d'eux, à leur porte, des gens qui meurent de faim!...

Depuis deux jours qu'elle était à l'hôtel Valdas, c'était de ces choses que Liette entretenait Madeleine. La jeune fille résistait encore mais, insensiblement, la parole éloquente de l'institutrice faisait son œuvre.

Et là, dans le silence de ce petit salon élégant où Madeleine s'était réfugiée après le déjeuner, ces pensées la hantaient soudain. Quelle bonne créature cette Liette!... Ah! si elle n'était pas une Duperray, comme elle se sentirait disposée à l'aimer!... Mais elle faisait partie de cette famille abhorrée! elle était la soeur de ce garçon dur et orgueilleux qui la méprisait tant!... Et Madeleine eut soudain la vision de cette scène à laquelle elle avait assisté deux mois auparavant, et qui avait laissé en son coeur un souvenir ineffaçable... Il lui semblait entendre encore la voix mordante de Gérard: "Oh! comme je la méprise cette fille!..."

—Mad chérie, êtes-vous là?

La jeune fille tressaillit comme quelqu'un qu'on éveille en sursaut... Qui l'appelait? Elle alla à la fenêtre.

Liette, toute habillée et prête à sortir était là sous son balcon.

—Puis-je monter auprès de vous? j'ai un service à vous demander.

—Certainement, je suis à vous.

L'instant d'après, la porte s'ouvrait vivement et Liette, toute rose, les yeux brillants, présentait sa requête.

—Oh! Madeleine, je suis un peu honteuse de vous dire ce qui m'amène!... Pouvez-vous me prêter cent sous?

Et riant de l'air stupéfait de son interlocutrice, elle continua bravement:

—Non! c'est trop drôle! figurez-vous que je suis complètement à sec! Je ne m'en doutais pas du tout. Tout à l'heure, j'ouvre mon porte-monnaie, plus une pièce blanche! rien que deux malheureux sous qui se courent l'un après l'autre! je me mets à la recherche de Gérard disparu! Quant à mon père et à Mme Luce, vous savez qu'ils sont partis en auto pour toute l'après-midi. Que faire? Et je dois aller porter du pain à une pauvre famille qui n'a pas mangé depuis hier! puis une bouteille de vin chez un malade qui va m'attendre comme le Messie!... Mes deux sous n'y suffiront pas, hein? Alors, j'ai pensé à vous.

—Vous avez bien fait, Liette. Tenez, voilà vingt francs; laissez-moi vous les offrir pour vos pauvres.

—Que vous êtes bonne, chérie!

Et sans en demander la permission, la jeune fille sauta au cou de Madeleine qu'elle embrassa follement.

—Oh! vite que je coure voir tous ces pauvres malheureux! continua-t-elle; vont-ils être ravés! Je vais pouvoir donner à ma bonne femme une petite voiture pour son bébé; elle en pleurera de joie!

Puis, s'arrêtant au moment de sortir, Liette se tourna vers Madeleine et la regarda, hésitante.

—Qu'est-ce encore, Liette? interrogea cette dernière, en souriant.

—Mad?... si vous veniez avec moi? Ce serait si agréable d'aller comme ça nous deux, faire une petite promenade!

Mademoiselle Valdas ne répondit pas. Les yeux baissés, elle semblait examiner attentivement le tapis du salon. Liette, un peu confuse de sa hardiesse, attendait, silencieuse, le coeur lui battant bien fort.

—Si cela peut vous faire plaisir, Liette, je vous accompagnerai.

Il était tard lorsque les deux jeunes filles rentrèrent de leurs visites, si tard que M. et Mme Duperray commençaient à s'inquiéter.

Les domestiques, interrogés, ne savaient rien, sinon que ces demoiselles étaient sorties ensemble à deux heures, Gérard, ennuyé et impatienté, insistait pour qu'on se mit à table, l'heure du dîner étant passée depuis longtemps. Il attribuait ce retard à quelque frasque de Liette et se promettait de la tancer d'importance à son retour.

Aussi cette dernière était à peine entrée dans la salle à manger—la pendule sonnait huit heures—qu'il l'interpella vivement:

—Tu pourrais prendre des leçons de civilité, ma chère! Quand on est reçu dans une maison où l'on dîne à sept heures, le simple devoir de politesse serait de s'y conformer aux habitudes de ses hôtes. Voilà une grande heure que Mme Luce t'attend... C'est impardonnable!

La voix de Gérard était dure, son regard irrité comme il apostrophait sa soeur, qui s'était arrêtée, un peu interdite.

—Je te demande pardon, maman, c'est moi qui

suis la seule coupable; Liette n'est pour rien dans notre retard.

Et Madeleine, sans paraître voir le jeune professeur, se dirigea vers sa mère et M. Duperray, à qui elle adressa de nouvelles excuses.

Puis, tout le monde ayant pris place à table elle ajouta:

—Nous avons eu une petite aventure que Liette va vous conter.

—Ah! bien, déclara celle-ci, j'en ai eu une de "frousse"! Pour une fois que j'ai décidé Mad à venir avec moi visiter mes petits pauvres de Fives, je l'ai menée dans un fameux guépier. Bien sûr, vous n'avez rien de cassé, au moins?—et Liette eut un air si pénétré que Mme Luce s'inquiéta.

—Mais que s'est-il donc passé, mes enfants? demanda-t-elle avec anxiété.

—Rien de sérieux, maman! ne te tourmente pas, Liette exagère.

—Je ne suis pas encore revenue de ma frayeur. Ce n'est pas de sitôt que je vous conduirai encore dans certains quartiers.

—Mais parle-donc au lieu de bavarder comme tu le fais, interrompit Gérard avec impatience.

—Si je m'étais doutée que Madeleine Valdas était un tel Don Quichotte en jupons, je l'aurais laissée tranquillement à ses livres, au lieu de l'emmener dans cette galère.

Mais voyant les sourcils froncés de son frère, Liette continua:

—Ne m'avez pas, Monsieur l'Ogre, j'arrive au fait. Nous étions parties à deux heures et demie, le cœur et la pied léger, voir ma collection de mioches, que j'aime toujours, malgré l'absence, et qui, eux aussi, ont conservé pour Mlle Liette un amour... intéressé! Cette fois, c'était le Pactole que je leur apportais. Mad avait dépensé des sommes folles et nous avons passé notre après-midi à faire des heureux... je ne vous dis que ça! Si vous saviez le succès de Madeleine! Jamais on n'avait vu si belle demoiselle dans ce quartier qui n'est pas précisément le plus "select", et les braves gens, à l'arrivée de votre fille, Mme Luce, écarquillaient les yeux à qui mieux mieux!—"On dirait la Sainte Vierge", déclaraient les petites du patronage.

—"Bien sûr, c'est une princesse."

—Oh! Liette, voyons! soyez sérieuse et racontez notre histoire, protesta Madeleine, cette pauvre maman est sur les dents.

—Je reprends... Donc, à six heures, nous avons fini nos distributions; nous étions sur le point de monter en tramway, accompagnées des bénédictions des mioches et de leurs mamans, lorsque, lorsque, dans une des petites ruelles qui conduisent à l'arrêt du tram, nous entendons des cris horribles, à faire dresser les cheveux sur la tête.

—Qu'est-ce? demandons-nous à une des fillettes qui nous entouraient.—"Oh! rien du tout! c'est Tapedur qui cogne sur sa femme et ses petiots. Bien sûr qu'il a bu"—Les cris redoublaient, et il s'y mêlait des voix d'enfants.—"Mais ne va-t-on pas porter secours à cette malheureuse?" interrogea Madeleine.

—"Oh! non, dit une femme, il est dangereux quand il a bu, et il pourrait bien donner un mauvais coup".

Raison de plus pour y courir!—repartit Madeleine.—"S'il allait tuer sa femme ou ses enfants?"

—"Ah! ben, tant pis pour eux!"—riposta un ouvrier qui se trouvait là. Il y avait maintenant un vrai rassemblement devant la maison d'où les cris partaient, de plus en plus aigus.—"Mais on égorge quelqu'un, c'est sûr!"—s'écria Mad. Et se tournant vers les hommes et les femmes qui étaient là. —"Comment! personne d'entre vous ne veut aller au secours de ces pauvres gens?"—Et comme tout le monde se taisait:—"Eh! bien, j'y vais, moi!"

Et voilà votre fille, Madame Luce, qui s'élance bravement vers la maison. C'était très crâne, mais c'était très imprudent. Je protestai et je voulus à tout prix empêcher Madeleine de faire pareille sottise. Ah! bien oui! si vous l'aviez vue! pauvre de moi! j'ai été bien reçue!—"Liette, ce serait une lâcheté de laisser ainsi égorgé des êtres humains, sans faire quoi que ce soit pour les défendre."

Puis, me bousculant, elle entre en courant dans cet enfer. J'étais si affolée que je ne me souviens plus bien de ce qui s'est passé. Je criais, je suppliais tous ces gens qui m'entouraient d'aller avec elle, et de ne pas la laisser seule au danger... finalement, je courus au poste de police—encore loin de là—m'attendant à retrouver Madeleine assommée, tuée, que sais-je?

—Voyons, Liette, dit Mlle Valdas, de sa voix grave et harmonieuse, tandis que tous écoutaient, haletants, n'exagérez pas, et laissez-moi finir le récit de cette petite aventure. Je dois avouer que j'ai eu un instant de frayeur, lorsqu'en entrant dans la maison, je me suis trouvée en présence de ce forcené, qui, armé d'une paire de lourdes pincettes, frappait brutalement sur une jeune femme toute couverte de sang et sur un pauvre mioche de cinq ou six ans qui essayait de défendre sa mère. Mais ça n'a pas duré! une colère folle, qui me donnait une force extraordinaire, s'est emparée de moi; je suis allée droit au misérable, et après une lutte de quelques secondes, je l'ai désarmé. Je crois que mon intervention inopinée l'avait rendu tellement hébété qu'il ne savait plus où il en était. Il était absolument ivre d'ailleurs, et bégayait toutes sortes d'insultes, auxquelles je ne pris point garde. Profitant de son ahurissement, je fis sortir sa femme et son petit, qui se réfugièrent chez des voisins. Puis, je partis à mon tour. C'est alors que j'ai rencontré les agents de police.

Le commissaire qui arrivait aussi, et à qui la foule avait raconté mon intervention, a voulu à tout prix m'entraîner chez lui—sa maison n'était pas loin—pour que je me remette un peu. Il y avait là des messieurs qui m'ont adressé force félicitations, puis ils ont fait demander une voiture de place, et nous sommes revenues au plus vite—assez en retard toutefois pour que cette pauvre Liette reçoive une avalanche de reproches aussi vifs que peu justifiés. Et, ce disant, Madeleine se retournait à demi vers Gérard.

Mais le jeune professeur ne semblait pas entendre, il était très pâle, et une lueur étrange brillait dans ses yeux clairs.

Quant aux autres convives, ils paraissaient tous également émus. Mme Duperray avait le regard humide et ses lèvres tremblaient, quand, s'adressant à sa fille, elle s'écria:

—Oh! Madeleine, comment as-tu pu faire une pareille foie? quelle imprudence!

—Mais, maman, je n'ai rien fait de si extraordinaire! je n'ai fait que mon devoir, tout simplement!

—Alors, quand nous nous promènerons ensemble, si un enfant tombe à l'eau sous nos yeux, vous vous y jetterez aussi pour le repêcher? interrogea Liette vivement.

—Parfaitement, si les gens qui sont là ne le font pas, ou si je suis seule à pouvoir porter secours.

—Oh! alors, ma chère Mad, je vous déclare que jamais, au grand jamais, je ne vous demanderai plus de m'accompagner! C'est terrible de se promener avec une personne comme vous!

—Pourquoi, Liette? N'en feriez-vous pas autant à ma place? Quand ceux qui nous entourent manquent à leur devoir, nous ne devons pas y manquer, nous autres. Il est certain que si les hommes qui étaient là, avaient couru au secours de ces pauvres malheureux, l'idée ne me serait pas venue d'y aller mais puisqu'aucun d'eux ne marchait, il fallait bien se décider à le faire!

—Eh bien, mon cher, dit Liette, en s'adressant à son frère, toi qui prétends que les femmes ignorent le courage et l'action, que nous sommes toutes des poules mouillées, salue ta voisine d'en face, et fais amende honorable à notre sexe.

Gérald, dont les yeux semblaient ne pouvoir se détacher du beau visage de Madeleine, rougit en entendant ces paroles. Son regard croisa en cet instant celui de la jeune fille, et il fut frappé de l'expression presque douloureuse qu'il lut dans ses prunelles sombres.

—Allons, assez causé sur ce sujet! dit-elle d'un ton un peu bref. Je n'aime pas du tout à être ainsi mise sur la sellette. Soyez sans inquiétude, Liette, au sujet de mon insignifiante personne, et laissez-moi vous accompagner désormais dans vos originales visites, qui m'ont beaucoup intéressée, je ne vous le cache pas. Je ne me jetterai ni dans l'eau, ni dans le feu, je l'espère, et nous rentrerons sans encombre... voire même sans retard.

—J'aurai l'oeil tout de même, marmotta Liette, en découpant son aile de poulet, et je demanderai à Gérald de nous servir de garde du corps!

Et cette idée lui trottant par la tête, lorsqu'on se leva de table, elle prit le bras de son frère, qu'elle entraîna un peu à l'écart, pendant qu'on passait au salon.

—Dis, Gérald, insista-t-elle, lorsque je serai repartie à Ferrières, tu ne laisseras jamais Madeleine aller seule dans ces quartiers?

—Mais tu es étonnante, ma chère, riposta le jeune homme, d'un air bourru, je n'ai aucun droit que je sache, à me faire le mentor de cette demoiselle!

—Cette demoiselle!... protesta Liette d'un ton de reproche. Ne croirait-on pas qu'il parle d'une employée du téléphone!

—Enfin, mettons Mlle Valdas, rectifia Gérald impatienté. J'aurais la prétention de veiller sur sa personne qu'elle ne le permettrait pas, j'en suis bien sûr. D'ailleurs, elle est d'âge à se conduire toute seule! elle n'est plus en lisières! Et puis, après tout, je ne suis pas bonne d'enfant!

—Non! tu n'es qu'un vain grognon, aussi grincheux qu'un vieux garçon! conclut Liette, dépitée,

et lâchant son frère pour aller rejoindre Mme Luce et Madeleine.

La soirée se passa gaiement, comme lorsque Mlle Duperray était là, sa verve ne tarissant jamais. Gérald, sous prétexte de nombreuses copies à corriger, fut le premier à se retirer. Était-ce oublié ou le fit-il à dessein? Au lieu de venir embrasser Mme Luce comme il le faisait habituellement, il se contenta de s'incliner profondément devant elle, ainsi que devant Madeleine. Liette ne fut pas plus favorisée; il lui adressa un simple signe de tête.

La jeune institutrice surprit le regard étonné de sa belle-mère, et haussant les épaules, elle déclara rageusement:

—Je ne sais vraiment pas sur quelle herbe il a marché aujourd'hui, mais il est absolument "crin"! un bouledogue à qui on veut arracher son os! Bah! faut le laisser boudier, conclut-elle philosophiquement, demain, il n'y paraîtra plus. Après la pluie, le beau temps!

Gérald était en effet absolument "crin", pour employer le langage pittoresque de sa soeur.

Rentré chez lui, il prit un paquet de copies, et se mit en devoir de les corriger. Mais, trop énévéré pour ce travail absorbant, il dut bientôt y renoncer, et se mit à arpenter son cabinet de long en large, espérant retrouver le calme dont il avait besoin pour accomplir sa tâche... Il se sentait agacé, irrité... Contre qui? il n'en savait rien, et il lui eût été bien difficile de le dire... Contre lui-même, contre tout le monde! C'était bien sûr cette ridicule aventure de Madeleine Valdas qui lui avait donné ainsi sur les nerfs. Avait-ou idée aussi d'une pareille sottise?... Se jeter bêtement au-devant de cette ignoble brute qui pouvait l'assommer!... Elle était folle, cette fille! Et c'est qu'elle trouvait cet acte-là tout simple!... Il revoyait le beau visage pâle de Madeleine, ses grands yeux pleins de feu, l'expression énergique de cette physionomie troublante... Il se la représentait, se dressant devant l'ivrogne, et lui arrachant son arme sans trembler, sans hésiter... Il comprenait pourquoi l'homme n'avait pas bougé! Comment résister à l'empire de cette merveilleuse beauté, à l'hypnotisme de ces prunelles étranges, au pouvoir magique de ce regard enflammé?

—Si j'étais homme, je deviendrais amoureux fou de Madeleine!

N'était-ce pas Liette qui avait fait gravement cette déclaration le jour de ce fameux banquet en l'honneur du Doyen Duperray, comme Mlle Valdas, radieuse vision de jeunesse et d'élégance, faisait son apparition dans la salle.

Gérald s'était moqué sans pitié de l'enthousiaste jeune personne qui s'exprimait ainsi, et il avait déclaré, lui, que Madeleine ne lui inspirait qu'antipathie et aversion... Était-il bien sincère en parlant ainsi? Combien de fois depuis, sa pensée n'avait-elle pas été obsédée par le souvenir de la jeune fille aussi pâle que sa robe en crêpe de Chine blanc, majestueuse comme une reine, tandis qu'elle traversait le salon au bras du Recteur, drapée dans sa longue traîne de soie, un diadème de perles fines dans sa magnifique chevelure aux tons fauves. Pourquoi Germaine Sylvestre lui avait-elle paru tout à coup si insignifiante?... Jusqu'ici pourtant, il la trouvait gentille, charmante

même; il savait que son père et le Recteur caressaient l'espoir de les voir unis un jour, et ce projet avait été loin de lui déplaire... Mais maintenant, il n'y voulait même plus penser.

Et lorsque M. Duperray y avait fait allusion la veille encore, il avait protesté :

—Oh! je ne suis pas pressé de me marier!

Puis son père ayant insisté :

—Tu viens d'avoir trente ans, Gérard, il est temps d'y songer.

Le jeune homme avait déclaré, un peu gêné :

—Oui... peut-être... plus tard, nous verrons.

Que se passait-il donc en lui?

Pour échapper aux pensées qui l'agitaient, Gérard alluma un cigare et descendit dans le jardin. La nuit était superbe! il ferait bon fumer dehors, étendu sur un banc, dans le silence et l'ombre de la nature endormie.

Doué d'une âme vibrante, le jeune homme était très sensible au charme extérieur des choses. Il avisa un banc au milieu d'un massif de lilas, et séduit par le parfum pénétrant qui se dégagait des arbustes en fleurs, il s'y installa, tout à la douceur exquise de l'endroit, de l'heure. L'hôtel entier semblait endormi, pas une lumière ne brillait dans l'obscurité qui enveloppait toute la massive demeure.

Tout à coup une mélodie éclata, majestueuse, solennelle... Et les notes graves de cet immortel chef-d'œuvre de Beethoven la *Sonate du Clair de Lune* s'élevèrent dans le calme de la nuit.

Sous des doigts habiles, le piano vibrait avec une puissance et une expression vraiment extraordinaires.

Le «Leitmotiv» dont les notes répétées comme un appel ont quelque chose de suppliant et d'impérieux tout à la fois, se détachait large, superbe, semblable à une prière ardente, planant au-dessus des horizons terrestres, montant jusqu'aux plus hautes cimes éthérées, pour s'éteindre dans un frisson mystérieux, dans un souffle d'amour... Et subitement la prière fit place à la joie, au triomphe... Les notes se pressèrent vives, légères, célébrant l'allégresse, le bonheur, le ravissement de l'âme éprise qui sent répondre l'amour au sien... Puis, ce fut l'orage, le désespoir, les imprécations passionnées d'un cœur brisé, méconnu, trahi, débordant comme un torrent, renversant tout sur son passage, pour mourir épuisé, vaincu, dans une plainte, un sanglot...

Qui pouvait jouer ainsi? quel était l'artiste incomparable à qui le compositeur semblait avoir insufflé son génie, son âme même?...

Telle était la question que se posait Gérard, frappé de stupeur et d'admiration, tout à la fois. Liette n'était pas musicienne, Mme Luce non plus. Quant à Madeleine Valdas, il n'avait jamais entendu dire qu'elle jouât du piano... Il est vrai qu'elle tenait si peu de place dans l'hôtel! elle y demeurerait si à l'écart! M. et Mme Duperray tout à leur amour, et naturellement égoïstes comme tous ceux qui ne vivent que l'un pour l'autre, n'avaient jamais fait allusion aux études de la jeune fille... Et pourtant, il n'y avait qu'elle à qui l'on pût songer en la circonstance!... Mais comment aurait-il ignoré un talent aussi remarquable? Gérard avait entendu maints pianistes célèbres, dans bien des concerts, il ne se souvenait pas

avoir jamais éprouvé une impression pareille à celle qu'il venait de ressentir... Ce n'était plus un instrument qui résonnait sous des doigts habiles, c'était une âme chantant ses souffrances, ses déceptions, son amour...

Il attendit longtemps, espérant entendre encore ce merveilleux musicien... Rien ne vint plus interrompre le silence de la nuit... Gérard se disposa à remonter chez lui.

Comme il arrivait devant le perron de l'hôtel, il aperçut soudain à une fenêtre du premier étage, Madeleine Valdas qui, ignorante de sa présence, s'appuyait rêveuse à son balcon... Ainsi c'était bien l'artiste mystérieux dont le talent l'avait tant ému?... Gérard s'enfuit vivement, bouleversé et dépité... Descendu dans le jardin pour échapper à l'obsession de la jeune fille, il revenait l'esprit encore plus rempli d'elle qu'auparavant.

CHAPITRE VI

—Liette, je viens vous enlever.

Et Germaine Sylvestre entra gaiement dans le petit salon où la femme de chambre venait de l'introduire; mais à la vue de Madeleine Valdas qu'elle ne savait pas trouver là, elle s'arrêta un peu interdite.

—Je vous demande pardon, Mademoiselle, dit-elle d'un ton contraint, je croyais Liette toute seule, et je crains d'être indiscrette.

—Pas du tout, je vous assure, répondit Madeleine, en s'avançant au-devant de la jeune fille; vous êtes toujours la bienvenue ici, Mademoiselle Germaine. C'est moi qui vais vous laisser à votre amie.

—Oh! Mad chérie, vous m'abandonneriez ainsi? se récria Liette. Pour mon dernier jour dans votre «home», vous ne me laisseriez pas le passer, à vos côtés?...

—Mais Mlle Germaine vient nous chercher.

—Germaine venait me prendre pour une promenade sans doute?

Et sur l'affirmation de la jeune fille, Liette continua :

—Vous allez venir avec nous, chère Mad? Ne me refusez pas, insista-t-elle, en voyant Mlle Valdas faire un geste de refus; ne me gêtez pas mon dernier jour de bonheur! songez que demain je reprends le collier. Accordez-moi cette faveur, Mad chérie?

Germaine Sylvestre ayant joint ses instances à celles de Mlle Duperray, Madeleine finit par consentir à les accompagner, et un quart d'heure après, les trois jeunes filles, causant et riant gaiement, sortaient de l'hôtel Valdas.

—Si nous allions voir la «Tête de Cire»? proposa Liette; je ne quitte jamais Lille sans lui faire une visite P. P. C. C'est une de mes passions! déclara-t-elle si gravement que Madeleine et Germaine éclatèrent de rire.

Comme elles approchaient du Musée, Mlle Duperray s'étonna de la quantité de dames, en grande toilette, en équipage ou à pied, qu'elles croisaient depuis un instant.

—Mais où vont toutes ces élégantes? demanda-t-elle. Y a-t-il un grand mariage?

—Pas que je sache, répondit Germaine. Ah! j'y suis! s'écria-t-elle tout à coup. Elles vont à la

conférence de Gérard, pardi! Vous savez que votre frère est en train de devenir célèbre, Liette? il détient le record de la popularité auprès des dames. On se dispute les places à la Faculté le jour où il parle. Nous sommes aujourd'hui mardi, n'est-ce pas? c'est bien cela! A trois heures, il doit faire un cours de Psychologie.

—Si nous y allions, proposa Liette, en s'adressant à Madeleine. J'aurai encore bien le temps de faire ma visite d'adieux à la sortie; ça ne dure guère plus d'une heure, cette conférence.

Madeleine, un peu troublée, balbutia une vague objection.

—Peut-être ne trouverons-nous plus de place... trois heures vont sonner.

—Bast! on nous en fera toujours! à nous qui "sont la famille", riposta gaiement Liette. Allons écouter Gérard, il ne parle pas trop mal, le monstre, quand il veut s'en donner la peine.

Et entraînant vivement ses deux compagnes, Liette pénétra l'instant d'après avec elles dans la grande salle déjà pleine de monde. Toutes les chaises étaient occupées, et tous les yeux se tournèrent vers les nouvelles venues, lorsqu'elles entrèrent.

Madeleine, un peu gênée, avait déjà fait un mouvement pour se retirer, mais un des garçons de salle, reconnaissant Mlle Sylvestre, la fille du Recteur, se précipita au-devant d'elles, et prenant trois sièges dans une pièce voisine, il leur fit traverser la salle et les conduisit au premier rang, où il les installa, malgré les protestations et les chuchotements de plusieurs dames, fâchées de voir ces dernières arrivées les mieux placées.

Gérald avait imperceptiblement rougi en apercevant Madeleine, mais se remettant bien vite, il commença d'une voix claire et ferme l'exposé de sa Conférence.

Le jeune orateur qui, la semaine précédente, avait traité cette partie de la Psychologie ayant rapport aux inclinations personnelles, à l'amour du soi, étudiait ce jour-là les inclinations sociales, domestiques, qui nous portent vers les autres, les affections, en un mot.

Il s'appliquait surtout à refuter les opinions de La Rochefoucauld à ce propos, à savoir que "toutes les affections ne sont encore que des formes de l'amour de soi". Il le faisait avec un brio et une verve remarquable, et son auditoire enthousiasmé ne lui ménageait pas les applaudissements.

A l'opinion de La Rochefoucauld, disant : — "Ce que les hommes ont nommé *amitié* n'est qu'une *société*, un ménagement réciproque d'intérêts, un échange de bons offices, un commerce enfin où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner"—il opposait le démenti le plus formel, énumérant, avec preuves à l'appui, les vrais caractères de l'amitié; citant les actes désintéressés, héroïques même qu'elle suscitait chez les êtres les plus égoïstes, dans les natures les plus froides, les moins enthousiastes.

Madeleine écoutait comme dans un rêve le jeune maître, dont elle n'avait jamais, jusque-là, soupçonné le talent d'orateur. Elle avait oublié l'endroit où elle se trouvait, hypnotisée par les accents doux et tendres que Gérard avait mis dans sa dernière phrase...

Elle fut brusquement rappelée à la réalité par les applaudissements bruyants, enthousiastes, qui éclatèrent alors.

Était-ce bien Gérard Duperray, ce garçon d'une froideur glaciale, aux manières hautaines, presque dédaigneuses, que Madeleine avait sous les yeux?... Elle ne reconnaissait même pas sa voix, habituellement sèche et métallique, et qui, à l'heure présente, avait un charme pénétrant, une note presque caressante... Le visage de Gérard aussi semblait transformé; il avait perdu ce masque impassible qui donnait à toute sa physionomie quelque chose d'énigmatique, de déconcertant; il apparaissait à la jeune fille comme un homme nouveau, transfiguré.

Pendant que les braves éclataient de plus belle, Madeleine le vit adresser un sourire à quelqu'un de l'auditoire, à l'extrémité de la salle... Elle se retourna et un tressaillement nerveux la secoua soudain: Mme Duperray était là, dans une toilette d'une élégance remarquable. Toute vêtue de drap blanc, un immense feutre blanc sur ses cheveux blonds bouclés, elle paraissait si jeune, et elle était d'une telle joliesse que sa fille en fut comme éblouie, pendant que son cœur se serrait, en proie à une angoisse inexprimable...

Sur l'estrade, Gérard avait repris son sujet. Il parlait maintenant de l'altruisme, de la bonté, du dévouement... Et les braves retentissaient, et les petites mains gantées applaudissaient, frémissantes...

Mais tous les mots arrivaient vagues, lointains, aux oreilles de Madeleine qui n'écoutait plus. Perdue dans une profonde rêverie, le regard sombre, elle n'entendit même pas la voix ricane de Liette, qui interrogeait:

—Vous dormez, chérie? partons-nous?

Et Madeleine, se levant brusquement, comme réveillée en sursaut, sa compagne rit de bon cœur, cette fois.

—Ma parole, vous dormiez! vous avez beau vous en défendre. Je vais conter ça à Gérard. Après tous les coups d'encensoir que ses belles auditrices sont en train de lui donner, ça le rafraîchira.

Mlle Valdas, ennuyée, eut toutes les peines du monde à empêcher sa folle amie de mettre sa menace à exécution.

Justement, elles rencontrèrent sous le péristyle le jeune professeur qui, entouré, félicité de toutes parts, avait repris son visage impassible, et serait cérémonieusement les mains qu'on lui tendait.

Au moment de l'aborder, elles se croisèrent avec Mme Duperray, qui ne les avait pas encore aperçues.

—Comme c'est gentil à toi, Madeleine, d'être venue écouter Gérard, s'écria-t-elle, joyeuse, à la vue de sa fille.

Mais remarquant la robe noire toute simple de cette dernière—et qui formait un tel contraste avec sa tenue si élégante—elle s'étonna:

—Pourquoi n'avoir pas fait toilette comme tout le monde, mon enfant? interrogea-t-elle, d'un ton de reproche.

Ce fut Liette qui répondit:

—Ne grondez pas, Madame Luce! nous étions parties toutes les trois rendre visite à la "Tête de Cire" et elle n'est pas du tout formaliste, la brave femme! peu lui importe qu'on aille la voir en pe-

tite tenue ou en grand tra la la la! C'est en voyant toutes ces belles dames se diriger par ici que nous avons été tentées de faire comme elles.

—Et nous serions restées dans un tout petit coin, continua gaiement Germaine, sans cet idiot de Baptiste qui ne peut me voir sans m'octroyer tout de suite une place d'honneur.

—Une autre fois, Madame Luce, nous nous mettrons sur notre trente-et-un. Mais c'est vous qui êtes jolie, jolie! on vous donnerait vingt ans, Madame maman!

Et la rusée commère prononça ces derniers mots d'une voix si câline que Mme Duperray, secrètement flattée, se mit à rire.

—Toutes nos excuses, Monsieur le Conférencier, ajouta Liette en se tournant vers son frère qui venait de les rejoindre; nous ne savions pas qu'il fallait une toilette «di primo cartello» pour venir écouter le jeune «Maître»—et l'espiègle appuya si drôlement sur cette appellation que ses compagnes ne purent s'empêcher de sourire.—Tu nous vois toutes marries de note tenue d'étudiantes de quatrième ordre!

Gérald Duperray, les sourcils froncés, l'air préoccupé, ne paraissait guère se soucier du verbiage de sa soeur. L'avait-il même entendue? Toute son attention semblait concentrée sur Madeleine, dont le visage sombre et le regard «sorti» ne lui avaient pas échappé.

—Allons, mes enfants, dit gaiement Mme Luce, je vous ramène tous avec moi dans le landau; nous nous serrerons un peu.

—Merci mille fois, Madame Luce, riposta Liette, mais je préfère revenir à pied! il faut encore que j'aie saluer la «Tête de Cire»... Je n'oublie pas mes amies, vous savez!

—Je vous accompagne, Liette, déclara Madeleine, de sa voix grave.

—Et moi aussi, si je ne vous dérange pas, ajouta Germaine.

—Alors, mes enfants, conclut drôlement Liette, en se tournant vers sa belle-mère et son frère; vous n'avez plus qu'une chose à faire: retourner à l'hôtel comme deux tourtereaux bien sages, et nous vous rejoindrons dans une demi-heure. Nous solliciterons alors la charité d'une petite tasse de thé, continua-t-elle, car j'en ai la gorge desséchée d'avoir écouté ta Conférence—ceci à l'adresse de Gérald.—C'est la division du travail bien comprise! Mon frère parle, et moi je bois du thé pour rafraîchir et reposer son larynx!

Et riant de bon cœur, Liette, suivie de ses deux amies, se dirigea vers le Musée, dont elle leur fit les honneurs avec un tel entrain que Madeleine n'y put tenir. Lorsqu'elles rentrèrent à l'hôtel une demi-heure plus tard, Mlle Valdas, qui était encore aux larmes des idées originales de sa folle amie, semblait avoir retrouvé toute sa gaieté. Elle se prêta de bonne grâce à la requête de sa mère qui lui demanda de servir le thé, et Gérald, qui l'observait à la dérobée, fut frappé de l'expression douce et sérieuse de son beau visage, tout à l'heure encore si contracté par la souffrance.

—Quel dommage, pensa-t-il que Liette ne soit pas toujours là! c'est une telle enjôleuse, qu'elle arriverait à apprivoiser cette créature étrange et fantasque.

—Qu'avez-vous pensé de la Conférence? vous a-t-elle intéressée?

Madeleine qui savourait son thé tout en écoutant un récit abracadabrants de Liette au sujet de son amour pour la «Tête de Cire», tressaillit brusquement en entendant la question, faite d'une voix basse et presque anxieuse.

Elle regarda Gérald bien en face et répondit simplement:

—Vous êtes un admirable causeur, Monsieur; j'ai beaucoup aimé votre conférence...

—L'écoute pas! protesta Liette en riant; elle n'en a pas entendu la moitié! elle s'était endormie.

Madeleine rougit légèrement, tandis qu'elle déclarait de sa voix grave:

—Non, Liette, je ne me suis pas endormie. J'avais que j'ai perdu un peu de la seconde partie... mais c'est une distraction qui en a été la cause. Je n'en ai pas moins été charmée, je vous assure.

—Mon cher Gérald, interrompit en cet instant Germaine, je ne vous savais pas fanatique à ce point de la bonté, de la douceur chez une femme! je trouve même que vous êtes allé bien loin à ce sujet, soit dit en passant. Vous prétendez que la femme, eût-elle toutes les qualités, si elle n'a pas la bonté, la douceur, la charité, à vos yeux, elle manque de tout? ça me semble bien exagéré!

—Ma chère, déclara Liette d'un air si drôle que toutes se mirent à rire, mon frère devient un petit Saint-Paul, tout simplement! Il n'y a pas de quoi rire, continua-t-elle imperturbable, vous n'avez qu'à ouvrir l'Épître de Saint-Paul aux Corinthiens, chapitre XIII—je précise, hein? et vous y trouverez les paroles de mon très cher frère: «Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, quand je pénétrerais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais toute la foi possible jusqu'à transporter des montagnes, etc... si je n'ai point la charité, je ne suis rien.» J'ai même été tellement saisie en entendant cette citation, que je me suis pincée pour être sûre d'être bien éveillée! Je me croyais à Ferrières, écoutant le prône de notre bon curé, qui nous répète ces choses tous les dimanches.

Un éclat de rire accueillit la boutade de Liette, tandis que son frère, haussant les épaules, déclarait:

—Tu ne peux jamais être sérieuse, Liette! Et! bien, oui, ma petite, ne t'en déplaie, je suis de l'avis de ton curé. A qui me demanderait ce que je regarde comme la première et la plus grande qualité chez la femme, je répondrais: La bonté, et encore la bonté, et toujours la bonté!...

—Ce qui veut dire que la femme peut être bête comme une oie, du moment que c'est une bonne bête...

—Il n'y a pas de bonne bête, interrompit tranquillement le jeune homme.

—Ah! bah!

—Non, la bêtise implique la médiocrité d'esprit et de cœur, je dirai même la méchanceté. Une créature intelligente peut être mauvaise, très méchante, je te l'accorde; mais une créature vraiment bête ne peut être vraiment bonne!

—Eh bien! pour un philosophe, tu en as des idées!

—Une nature intelligente, une femme d'esprit, née avec des instincts mauvais, avec une disposition marquée à la méchanceté, pourra toujours, si elle le veut, devenir meilleure, et même acquérir une bonté parfaite, une imbécile, jamais! rien à faire avec les gens bêtes!

—Seigneur, bêtes, vous me les avez donnés, bêtes je vous les rends! s'écria Liette, avec emphase. Te voilà de l'avis du curé de Cucugnan. Eh bien! moi, ce n'est pas mon opinion! J'ai, parmi mes paysans des gens qui sont d'une naïveté, pour ne pas dire d'une niaiserie remarquable et qui n'en sont pas moins de très bons types.

—Alors, ils ne sont pas réellement bêtes. Le vulgaire peut les qualifier ainsi, à cause de leur gaucherie, de leur esprit un peu lourd peut-être, mais sois sûre qu'au fond, ils ne sont pas si bêtes qu'ils en ont l'air.

—Alors, interrogea malicieusement Liette en examinant son frère à travers ses longs cils baissés, ma future belle-soeur—si j'en ai une un jour—ne sera peut-être pas une merveille d'intelligence, une merveille de beauté, mais ce sera sûrement une bonne femme, toujours prête comme Saint-Martin à couper son manteau en deux, pour en donner la moitié à la voisine qui n'aura rien sur le dos? Mais, à propos, il faudrait approfondir la question. Qu'entends-tu par "bonté", d'abord? Grand'mère me disait l'autre jour, en parlant d'une de mes élèves, une bonne grosse fille, vraie mastodonte qui pèse près de 100 kilos, et qui dit toujours: "oui", à tout ce qu'on lui demande: "Je n'ai jamais rencontré une enfant aussi bonne que cette Ophélie — admirez en passant, le nom bien choisi!—elle n'a pas de volonté pour deux sous, et fait tout ce qu'on veut!" Est-ce là ton idéal de la "bonté"?

—Ta question est stupide, permets-moi de te le dire! Mon "idéal" de la bonté, comme tu l'appelles, je te l'ai exprimé tout à l'heure dans ma Conférence.

—Répète, insista tranquillement Liette; Madeleine dormait, et moi je la regardais dormir, de sorte que nous ne t'avons entendu ni l'une ni l'autre. Attention, chérie, continua-t-elle, en clignant de l'oeil vers Madeleine, monsieur le Conférencier va nous faire sa profession de foi.

Gérald, visiblement irrité des plaisanteries de sa soeur, répondit de sa voix mordante:

—Elle sera brève, ma profession de foi! La femme, comme je la rêve, et comme nous la rêvons presque tous, nous autres hommes, ce n'est pas la savante, émancipée, fière de son indépendance, qualifiant de faiblesse la moindre marque de sensibilité, affichant des allures viriles ou cavalières, honteuse de tout ce qui pourrait la faire paraître tendre, sentimentale; rougissant des larmes, des marques d'effection, de tout ce qui lui semble à elle, la jeune fille "modern style" du vingtième siècle, démodé et bête. Non! ce qui nous plaît et nous plaira toujours, c'est la femme vraiment "femme", douce et compatissante, ayant conscience que sa faiblesse touchante est sa force à nos yeux! ne rougissant jamais de sa sensibilité, des larmes que lui arrache la tendresse de son coeur aimant; indulgente à toutes les fautes, à toutes les chutes; toujours prête à consoler, à pardonner! n'ayant jamais de duretés pour les

faibles, les vaincus de la vie; bonne en pensées, bonne en paroles, bonne en actions...

—Comme moi, enfin! déclara tranquillement Liette avec un air de modestie si drôle, que son frère, interloqué, s'arrêta soudain, pour faire bientôt chorus avec les autres qui éclatèrent de rire.

—N'est-ce pas, Madame Luce, continua l'imperturbable espiègle, que je suis bien la femme rêvée... par mon frère et tous ceux de son sexe? Témoin un de mes admirateurs de Ferrières, un brave homme, veuf et papa de trois petites filles, que je soigne avec toute ma "tendresse féminine" et mon "coeur aimant"—ceci avec un signe de tête malicieux, à l'adresse de Gérald.— Il ne sait jamais comment m'exprimer sa reconnaissance, le pauvre! Il m'accabre de poulets—ne bondis pas. O le plus susceptible des frères! ce ne sont pas des billets doux, mais des volatiles emplumés—d'oies, de canards, tous les produits de sa basse-cour enfin! et lorsqu'il me rencontre, il me déclare à brûle-pourpoint: "Mademoiselle, vous êtes bonne, bonne comme... attention! devinez comme quoi? je vous le donne en cent, je vous le donne en mille!... Madame Luce, à vous de deviner la première?"

—Oh! Liette, je n'ai pas la patience de chercher; dites-le moi tout de suite, répondit Mme Duperray en riant.

—Bonne comme... du bon pain! le brave homme rougit alors jusqu'au bout des oreilles, moi aussi... Et nous nous séparons, enchantés l'un de l'autre. Bien sûr qu'il a trouvé en moi son "idéal", la "femme rêvée" par tous ceux de son sexe! conclut la taquine personne, en regardant son frère du coin de l'oeil.

Reentrée chez elle ce soir là, Madeleine Valdas resta longtemps pensive. Les paroles de Gérald, sa voix chaude et pénétrante, ce talent remarquable d'orateur qu'elle ne lui connaissait pas, l'enthousiasme de cette salle délirante, ces applaudissements frénétiques, tout cela lui revenait à l'esprit. Son beau-frère lui apparaissait tout à coup sous un jour nouveau... Et en même temps, une souffrance aiguë, inexprimable, la mordait au coeur: le souvenir de ce regard si tendre, si affectueux, adressé par le jeune homme à Mme Luce. Pourquoi ce sentiment atroce de jalousie qui l'étreignait ainsi?... Elle avait assez appris à estimer Gérald pour ne plus avoir à son égard le soupçon odieux qui l'avait tant torturée dans ses premiers temps... Elle ne lui ferait plus cette injure! elle détestait cordialement les Duperray, mais elle était obligée de reconnaître leurs qualités: le père et le fils étaient de grands coeurs, de nobles caractères, incapables d'une action vile, de la plus légère indécence. Alors pourquoi les témoignages d'affection du beau-fils pour sa belle-mère la faisaient-ils tant souffrir?...

Elle se sentait aussi toute désolée à la pensée du départ de Liette, le lendemain. Comme elle s'était vite attachée à cette brave fille, toute vibrante de tendresse et de générosité! Cette nature franche et gaie l'attirait et la séduisait. Combien Liette allait lui manquer! Depuis près d'un mois qu'elle vivait dans sa société constante, elle se trouvait presque heureuse. Et demain l'isolement recommencerait, plus pénible que jamais! Elle avait promis à la jeune institutrice d'aller passer

quelque temps là-bas auprès d'elle à Ferrières, mais la présence des vieux Sonnier lui gênerait toute sa joie; elle n'aurait plus Liette à elle, comme à l'hôtel Valdas; ses journées allaient se traîner de nouveau, lentes et monotones, entre M. et Mme Duperray—si bien perdus dans la contemplation l'un de l'autre qu'ils en oubliaient le genre humain tout entier—et Gérard, qui, sa soeur partie, allait reprendre sans doute, son masque de froudeur hautaine. L'indifférence d'un côté, une sorte d'hostilité de l'autre!... Pauvre Madeleine! comme sa vie solitaire allait encore lui paraître triste et désolée... Une parole de Liette lui revenait à la mémoire.

—Mad chérie, il faut regarder Gérard comme un frère et le traiter en conséquence. Usez et abusez de lui avec le même sans-gêne que si c'était Fred; il en sera très heureux, je vous l'assure, car il vous est fort dévoué.

Non... elle ne le croyait pas! elle sentait plutôt du dédain, de l'antipathie dans les moindres paroles du jeune homme, dans tous ses rapports avec elle... Ce soir encore, ne l'avait-il pas visée indirectement à propos de la femme rêvée? Certes, elle eût été heureuse secrètement de trouver dans Gérard un ami, un frère... mais y penser était une chimère!

Pendant qu'elle songeait ainsi, elle ne se doutait pas que le frère et la soeur, réunis dans le cabinet de Gérard s'entretenaient d'elle de leur côté.

—Vois-tu, disait Liette, d'un air pensif, ce qui manque à Madeleine, c'est de l'affection. Son coeur fermé ne demande qu'à s'épanouir, mais il faut un toucher très délicat! elle est d'une susceptibilité farouche, la pauvre petite, et un rien la blesse. Si tu voulais, Gérard, tu pourrais lui faire beaucoup de bien.

Le jeune homme haussa les épaules.

—Bah! laisse donc cette marotte! elle me déteste.

—Non! elle t'estime et t'admire trop pour te détester.

—M'estimer, elle?... Que tu es aveugle, ma pauvre Liette! N'as-tu pas vu son air méprisant, aujourd'hui encore, lorsque je suis parti avec Mme Luce après la Conférence?

—Elle souffre, voilà tout! Sa nature rigoriste, je dirai presque puritaine, ne peut comprendre les allures d'un peu... jeunes de sa mère. Elle y voit de la coquetterie, de la prétention, et sa pudeur effarouchée se révolte; elle juge avec son âme à elle, avec ses goûts, avec ses idées; elle ne sait pas se mettre à la place des autres! Ce qui semble naturel à Mme Luce paraît à Madeleine une monstruosité! De sorte que la pauvre petite se débat continuellement entre l'amour qu'elle éprouve pour sa mère et la souffrance que lui causent ses manières, ses façons d'agir... bien innocentes pourtant! Ainsi, aujourd'hui, au commencement de cette conférence, elle était heureuse, elle l'écoutait ravie... jusqu'au moment où elle a surpris les sourires malicieux, les regards malveillants, les critiques murmurées à voix basse, qui ont accueilli l'arrivée de sa mère. J'ai vu alors son visage, où toutes les émotions se reflètent, changer subitement: une souffrance aiguë a remplacé la joie qu'on y lisait, et à partir de cet instant elle

était positivement "sortie". La toilette un peu trop voyante de Mme Luce lui a déplu aussi, j'en suis sûre; sa façon de l'accaparer, de te sourire avec un naïf orgueil, d'un petit air conquérant... Il n'en a pas fallu davantage pour blesser Madeleine au vif. Je te l'ai déjà dit, c'est une sensitive, mais c'est un coeur d'or aussi! et l'âme la plus droite, la plus loyale que j'aie jamais rencontrée, conclut Liette avec chaleur. Il faut être bon pour elle, entends-tu, Gérard? il ne faudra pas l'abandonner, la laisser à son isolement, lorsque je ne serai plus là demain? Nous devons guérir cette enfant, c'est une bonne oeuvre à faire. Elle a été prévenue contre nous, la calomnie s'est attachée à lui faire voir en notre père et en nous des aventuriers, des accapareurs, eh bien! il faut lui prouver l'insanité de pareilles accusations! Je veux que Madeleine sache un jour ce que nous sommes et ce que nous valons! et de plus, je veux qu'elle nous aime! Pour cela, il faut commencer par l'aimer nous-mêmes; et ça n'est pas difficile, certes! C'est à toi surtout, Gérard, qu'incombe cette tâche; tu vas rester auprès d'elle, vivre de sa vie... Sois bon pour elle, ne te laisse pas rebuter par sa timidité un peu orgueilleuse. Après tout, elle ne manque pas de raisons pour nous prendre "en grippe", et sans que nous le voulions, et même sans que nous nous en doutions, elle souffre constamment encore à cause de nous.

Tiens, en veux-tu un exemple? Hier, je lui parlais d'un passage que j'avais beaucoup aimé dans les Oberlé, et comme elle exprimait le désir de lire cet ouvrage, qu'elle ne connaissait pas encore, je lui proposai de venir avec moi le chercher dans ton cabinet. Elle a hésité un moment, puis s'est décidée soudain à m'accompagner. Comme nous nous disposions à sortir, après avoir pris le bouquin sur son rayon, j'ai été frappée de l'expression étrange de ses yeux. Debout au milieu de la pièce, elle regardait d'un air hypnotisé la porte de ta chambre, restée entrouverte. J'ai essayé de plaisanter, et j'ai demandé en riant:

—Qu'y a-t-il, Mad chérie? avez-vous vu un spectre, un fantôme?

—Oui, répondit-elle gravement, il me semble revoir le fantôme du passé...

Et après un instant de silence, elle continua d'une voix toute blanche, toute changée:

—Liette, puis-je me permettre de jeter un coup d'oeil dans... cette pièce? voilà quatre ans que je ne l'ai pas revue.

—Oh! Mad, quelle question! n'êtes-vous pas chez vous?

J'ouvris alors la porte toute grande, et voulus la faire entrer, mais elle resta sur le seuil. Jamais je n'ai vu un spectacle plus émouvant que ce qui s'est passé alors! La pauvre chérie se tenait appuyée au chambranle... de grosses larmes qu'elle n'essayait même pas d'essuyer coulaient le long de ses joues pâles, et son visage respirait une telle souffrance, quelque chose de si poignant, que j'en étais bouleversée! Je me suis approchée d'elle, et j'ai passé un bras autour de sa taille sans qu'elle ait fait un mouvement; je l'ai embrassée doucement alors, et j'ai demandé:

—Chère Madeleine, vous avez du chagrin? cette chambre vous rappelle un triste souvenir?

—Oui—et sa voix faisait peine à entendre—c'était ma chambre. mon petit lit était là dans ce coin près de la fenêtre. Le matin il ne serait jamais descendu sans m'embrasser... Le soir c'était lui qui venait me border... Pauvre papa! comme tout cela est loin.

C'était si navrant de l'entendre parler ainsi que je ne pus m'empêcher de pleurer à mon tour. Et une idée me vint en même temps à l'esprit: pourquoi n'avoir pas laissé cette chambre à Madeleine? Sans réfléchir, je posai la question tout haut:

—Mais pourquoi avoir donné cette chambre à Gérard, si c'était la vôtre?

La réponse de la pauvre enfant me fit mal.

—Je ne sais pas! soupira-t-elle d'une voix lasse et triste. Sans doute parce que c'était la plus belle pièce de la maison. Maman aura aimé la donner à votre frère. Peut-être aussi l'a-t-elle fait pour l'avoir tout près d'elle?..

Eh bien! tu me croiras si tu veux, mais j'ai éprouvé à cet instant un sentiment de colère et de honte tout à la fois! de colère contre Mme Luce, qui n'aurait pas dû agir ainsi; de honte pour nous, qui devons vraiment, aux yeux de Madeleine, paraître de vulgaires intrigants! Mon affection pour notre belle-soeur en a singulièrement augmenté, je te l'avoue. Maïntes fois, d'ailleurs, depuis que je suis ici, j'ai été témoin de quantité de choses du même genre, qui ne peuvent manquer de blesser Mlle Valdas, et de lui faire du chagrin. Je donnerais je ne sais quoi pour pouvoir rester auprès d'elle, car elle va se retrouver toute isolée, et ça ne lui vaut rien! Elle s'était prise d'affection pour les Melvil—deux pestes, s'il en fut jamais!—mais sa nature droite et clairvoyante n'a pu s'en accommoder longtemps; elle a été bien vite écoeurée par leur méchanceté, leur petitesse de caractère; c'est elle qui me l'a avoué. Et comme je m'étonnais de ce qu'elle ait pu un seul instant éprouver de la sympathie pour de telles gens, elle m'a répondu en soupirant:

—Que voulez-vous! je me sens parfois si abandonnée... et j'ai tant besoin d'aimer quelqu'un ou quelque chose!

Il faut lui témoigner, sinon de l'affection — je sais que tu ne peux pas en éprouver pour elle,— déclara Liette, sans s'apercevoir du regard étrange que son frère lui jetait à la dérobée; du moins, de la sympathie, des attentions. Toi qui parles si haut de bonté, de charité, voilà une occasion de mettre toutes ces belles maximes en pratique!

—Oui, murmura Gérard, d'un air pensif, et en détournant la tête, comme s'il voulait cacher à sa soeur l'expression de ses yeux; je ferai ce qui sera en mon pouvoir pour la distraire un peu. La question est de savoir, par exemple, comment elle recevra mes avances...

—Bah! elle en sera bien contente, au fond! Tu n'es pas bête, elle non plus; vous trouverez moyen de causer ensemble, et de vous intéresser l'un à l'autre. C'est promis, hein, Gérard? tu vas te mettre un peu en frais pour cette chérie?

Et sans attendre la réponse, la preste personne se leva pour se retirer. Mais, avant de s'éloigner elle déclara:

—Moi, je vais tâcher de la décider à venir bientôt passer quelque temps à Ferrières. Ce sont les vieux qui la chiffonnent, j'en suis sûre, et ils lui

font peur! Encore une prévention de sa part! ils sont bons comme du bon pain! et lorsqu'elle les connaîtra mieux, elle en raffolera certainement. Allons bonsoir, mon Grand, à demain. Et songe à tout cela! Sois bon, toi aussi. Tu as raison, va! la bonté, il n'y a encore que ça de vrai dans la vie!

Et sur cette réflexion philosophique, Liette, ayant tendu ses deux joues à son frère, le quitta pour aller rêver à Madeleine, à ses vieux... à un autre personnage aussi qui lui tenait secrètement au coeur, et qu'elle serait heureuse de revoir le lendemain.

CHAPITRE VII

Il y avait un mois que Liette avait quitté l'hôtel Valdas. La demeure princière du banquier n'avait jamais paru si resplendissante que par cette belle matinée ensoleillée.

Les balcons et terrasses disparaissaient sous les plantes et les fleurs; il y en avait partout! c'était une vraie débauche de couleurs vives et éclatantes, l'oeil en était tout ébloui! Mme Luce raffolait des fleurs; aussi bien dans les jardinières des appartements que dans les parterres du jardin, elle en semait à profusion! Une serre magnifique, que tous les étrangers, de passage à Lille, demandaient à visiter, faisait surtout son orgueil.

C'était vraiment un lieu de délices, et Gérard Duperray y avait découvert un petit coin charmant, perdu au milieu des palmiers et des fougères, où il aimait à venir souvent travailler dans la journée. Depuis quelque temps, il semblait y trouver encore un nouvel attrait. Aussi, bien des fois, lorsque les maîtres et les domestiques le croyaient sorti, il était là, à l'abri des visiteurs, des indiscrets, une petite table devant lui, corrigeant ses copies, préparant ses Conférences, s'interrompant pour fumer un cigare ou rêver à l'aise...

Il y était encore par cette chaude après-midi, paresseusement étendu sur un fauteuil pliant, si bien perdu dans ses pensées qu'il en avait laissé tomber son cigare, et ne s'en était même pas aperçu. Son visage calme, presque souriant, ses yeux pleins de douceur ne trahissaient aucune préoccupation pénible.

Il songeait aux recommandations de Liette, un mois auparavant, la veille de son départ: «Il faut témoigner à Madeleine, sinon de l'affection, tu ne peux pas en éprouver pour elle; mais un peu de sympathie...» Il avait obéi à sa soeur... Il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour égayer la vie de l'orpheline, en lui témoignant de la sympathie. Était-ce bien de la sympathie, après tout, ce sentiment étrange qui s'emparait de lui de plus en plus, lui faisant rechercher avidement la moindre occasion de se trouver auprès de Madeleine, de l'entendre, de lui parler?... Il éprouvait un charme indescriptible à lire sur le beau visage si mobile de la jeune fille les impressions diverses qui s'y reflétaient avec une telle netteté, au cours de leurs entretiens.

L'expression ardente, passionnée de ces grands yeux bruns pailletés d'or le hantait partout, jusque dans sa chaire, au milieu de ses élèves! il ne parvenait pas à chasser l'image de Madeleine. Et

pourtant, la réserve un peu hautaine qu'elle gardait dans ses rapports avec lui l'irritait secrètement, il la sentait toujours sur la défensive ; il restait dans l'attitude de sa belle-soeur quelque chose d'hostile, de méfiant qui le peinait et le froissait tout à la fois.

Elle s'animait souvent lorsqu'ils discutaient sur des questions générales, sur des lieux communs ; elle y mettait de l'entrain, de la passion même, mais Gérard effleurait-il un sujet personnel, la visant particulièrement, alors Madeleine devenait de glace, et se renfermait dans une réserve farouche.

Ses rapports avec Mme Luce, sans être tendres ou affectueux, s'adouçissaient plutôt. Elle n'avait plus pour sa mère de ces regards sombres presque méprisants que le jeune homme avait surpris souvent dans les premiers temps de son retour à l'hôtel. Où Madeleine se montrait surtout confiante avec Gérard, c'était lorsqu'il s'agissait de Fred. Recevait-elle une lettre de son frère, elle accourait la communiquer au jeune professeur, et restait avec lui à causer de l'absent ; elle le consultait à son sujet en toutes circonstances. La veille encore, en revenant de Fives, où il l'avait accompagnée chez les pauvres de Liette, Madeleine lui avait longuement parlé de Fred, de l'inquiétude qu'il lui avait causée, et de sa joie de le voir revenu à de si bons sentiments. Et elle avait eu alors une réflexion qui l'avait absolument frappé. Comme il s'étonnait de la facilité avec laquelle Fred leur avait échappé, pour subir l'ascendant complet de Maurice, elle avait répondu gravement :

— Non ! il n'y a rien là d'extraordinaire. Je suis dure et orgueilleuse ; vous êtes autoritaire et violent. Nous n'avions rien ni l'un ni l'autre pour nous attacher ce pauvre Fred, faible et timide comme un enfant. Il a suffi d'un peu de bonté et de tendresse pour toucher son cœur, rappelez-vous.

Et elle avait ajouté, comme se parlant à elle-même :

— C'est triste à dire, mais qu'il est difficile aux forts, aux énergiques de comprendre les faibles, les pusillanimes...

Ils avaient causé ensuite de ce bataillon d'Alpins où Fred avait voulu s'engager, et la jeune fille avait avoué :

— C'est moi qui lui ai conseillé d'entrer aux Alpains. La vie dans les montagnes, au milieu de cette nature grandiose, est si saine, si reconfortante pour l'âme comme pour le corps ! Quelle différence avec l'existence des casernes dans les villes ! J'ai été contente qu'il ait consenti à m'écouter. D'après les lettres, il est heureux là-bas, il s'y plaît.

Et sans jamais se lasser, Madeleine parlait de Fred, de ses goûts, de ses habitudes ; elle rappelait mille souvenirs de leur existence d'enfants : Fred faisait ceci ! Fred disait cela ! Fred encore ! Fred toujours ! Gérard, qui écoutait complaisamment ces confidences ne pouvait s'empêcher d'être à la fois étonné et touché de cette affection ardente de la jeune fille pour son frère. Il trouvait dans ce sentiment une ressource inépuisable de conversation ! Lorsque dans la journée ou la soirée, il se rencontrait avec Madeleine, et qu'il lui voyait cet air perdu, malheureux, ce regard in-

quiet qu'il connaissait si bien, il lui suffisait de parler de Fred pour ramener un sourire sur le visage pâle et attristé.

Pourtant, ce jour-là même au déjeuner, il avait essayé en vain de dérider sa belle-soeur ; elle était restée sombre et préoccupée. Un détail avait frappé Gérard ; Madeleine, qui depuis un certain temps déjà, avait quitté son deuil et portait de préférence des toilettes blanches ou gris pâle, était aujourd'hui entièrement vêtue de noir. D'autres particularités l'intriguaient aussi.

Mme Luce, qui devait assister à un "garden-party" et prendre ensuite le train pour Paris, où elle allait passer quelques jours, était, au contraire de Madeleine dans une toilette resplendissante. Sa fille s'en était-elle aperçue ? on aurait pu en douter, car tout le temps du repas, elle était restée plongée dans une telle rêverie qu'elle n'avait même point paru s'inquiéter de la présence des autres. Mais elle avait tressailli tout à coup en entendant sa mère lui dire :

— Eh bien ! ma petite Mad, je vais te laisser dame et maîtresse de maison pendant que que temps ?

— Où vas-tu donc, maman ? interrogea la jeune fille qui semblait sortir d'un rêve.

— Au "garden party" de la Générale ; et en rentrant ce soir, j'aurai juste le temps de me déshabiller pour prendre le rapide de Paris.

— Oh ! maman ! aujourd'hui !... Tu n'iras pas à un "garden party" aujourd'hui ?... Non ! tu ne feras pas cela ?

Et Madeleine attachait sur sa mère un tel regard chargé de reproche, que Gérard en fut stupéfait.

— Mais pourquoi, chérie ? quelle lubie te passe encore par la tête ?

La jeune fille poussa un long soupir, tandis que ses yeux se détournaient de sa mère... Une expression de souffrance aiguë parut sur ses traits mobiles, mais elle resta silencieuse.

— Oh ! la vilaine fille qui veut toujours gâter le plaisir de sa maman ! déclara Mme Luce, en plaisantant, quelle Mademoiselle Kabatjoie !

Et là-dessus la jeune femme avait embrassé tendrement sa fille, qui paraissait maintenant muette et pétrifiée.

— Au revoir, chérie, ne reste pas enfermée par cette chaleur torride ! Je reviendrai t'embrasser avant mon départ ce soir.

M. et Mme Duperray étaient sortis depuis longtemps déjà que Madeleine Valdas était encore debout, à la même place, vivante image du désespoir. Elle avait cette expression tragique qui donnait à son visage, aux traits purs et réguliers, une beauté saisissante, et ses yeux avaient un éclat fulgurant. Indifférente à tout ce qui l'entourait, elle ne s'était même pas aperçue de la présence de Gérard, resté dans la salle à manger.

Elle eut un brusque sursaut en entendant la voix du jeune homme.

— Vous paraissez préoccupée, Mademoiselle Madeleine, ne puis-je rien pour dissiper vos soucis ?

— Non... merci !

Le ton était sec, la voix rauque et dure.

Mais, faisant un violent effort sur elle-même, elle avait ajouté presque aussitôt :

—Je, vous remercie, Monsieur Gérard... vous êtes bien bon.

Et elle l'avait quitté sur un regard si douloureux qu'il en avait été bouleversé.

En cet instant, toute cette petite scène se représentait à son esprit, et il se demandait où était la jeune fille? ce qu'elle faisait? Il ne l'avait pas revue en rentrant de son cours, mais il n'avait pas osé se mettre à sa recherche, craignant d'être indiscret.

Pourquoi avait-elle paru éprouver un tel chagrin à l'annonce de ce "garden-party" où se rendait Mme Luce? N'en était-il pas ainsi presque chaque jour? la jeune femme, très mondaine et très recherchée dans la société, ne passait guère une journée sans être invitée à une fête ou à une réunion quelconque. Jamais sa fille—qui, pour son compte personnel avait toujours refusé d'aller dans le monde—n'avait paru s'en soucier jusque-là. Que signifiait donc cette insistance avec laquelle elle avait répété plusieurs fois: Pas aujourd'hui! tu ne peux pas aller à une fête aujourd'hui!...

Gérald se posait toutes ces questions, lorsqu'un éclair éblouissant, suivi d'un violent coup de tonnerre vint l'arracher à sa rêverie. En même temps, une pluie torrentielle tombait sur le vitrail de la serre avec un véritable fracas.

—Attention! murmura le jeune homme; il faut quitter la place, car du train dont ça tombe, dans un quart d'heure, on ne pourra plus traverser le jardin autrement qu'en barque!

Et rassemblant ses paperasses, il se hâta de sortir. Mais quoiqu'il eût couru de toute la vitesse de ses jambes, et que la distance ne fût pas longue à franchir de la serre à l'hôtel, lorsqu'il pénétra dans le grand hall, il était absolument trempé. Comme il se secouait consciencieusement avant de monter l'escalier de marbre blanc qui conduisait à son appartement, il fut abordé par une des femmes de chambre de Mme Luce, la vieille Martha, qui avait élevé Madeleine, et se serait jetée dans le feu pour elle. A moitié infirme et presque toujours malade, elle ne quittait guère la lingerie, aussi le jeune homme fut-il surpris de la trouver là.

—Monsieur sait-il si Madeleine est rentrée? interrogea-t-elle avec anxiété.

—Mais, ma bonne Martha, je n'en sais rien du tout, j'ignorais même qu'elle fût sortie, j'étais dans la serre depuis mon retour du lycée.

—Oui, elle est partie au cimetière, la pauvre petite, vers deux heures. Elle a envoyé chercher un fiacre pour y mettre toutes ses fleurs, car Madame avait pris le coupé. Personne ne l'a vue rentrer, et ça m'inquiète beaucoup... Songez donc si elle est encore au cimetière par ce temps!

—Mais pourquoi serait-elle restée si longtemps là-bas? Non, elle sera certainement revenue en ville. Vous n'y pensez pas? Si elle est partie à deux heures!

—Oui, mais elle a tant de chagrin aujourd'hui! Je voulais à toutes forces l'accompagner... elle n'a jamais voulu y consentir. C'est fier comme Artaban, vous savez, ces jeunesses! ça ne voudrait pour rien au monde pleurer devant une servante. Et je suis sûre qu'elle en aura versé des larmes!... Il y a aujourd'hui quatre ans qu'on rapportait le corps de son pauvre papa... il faisait un temps

comme aujourd'hui, tenez, Monsieur Gérard! Madame ne se l'est pas rappelé... Mais elle, l'enfant, elle n'avait garde de l'oublier... elle n'est pas de celles qui oublient!

Gérald comprit soudain l'émotion étrange de Madeleine, lorsque Mme Duperray lui avait annoncé ce "garden-party" où elle allait passer son après-midi! le jour était mal choisi, en effet! Et en se faisant cette réflexion, le jeune homme éprouvait une sorte de ressentiment contre sa belle-mère. Parbleu! il ne s'étonnait plus de la robe noire, revêtue pour la circonstance, non plus que de la tristesse navrante qu'il avait lue dans les prunelles sombres de l'orpheline...

La voix de Martha le tira brusquement de sa rêverie.

—Faudrait tout de même aviser à faire quelque chose, déclarait-elle d'un air tourmenté. J'ai bien envie de dire à une des domestiques d'aller voir au cimetière si Mademoiselle y est encore. Elle sera trempée jusqu'aux os, la malheureuse, si elle reçoit cette averse sur le dos! Et je la connais, voyez-vous, Monsieur Gérard! lorsqu'elle est dans une de ces crises de chagrin, elle ne sait plus ce qu'elle fait! le tonnerre tomberait à côté d'elle qu'elle ne s'en inquiéterait même pas!

Gérald était très perplexé. Envoyer une femme de chambre au cimetière?... Mais il faudrait une voiture, et la station des fiacres était loin de l'hôtel Valdas. Tout à coup une idée lui vint.

—Tranquillisez-vous, Martha, dit-il à la vieille servante, dont la bonne figure ridée était toute bouleversée, je vais aller moi-même au cimetière. Le chauffeur est ici, je l'ai vu tout-à-l'heure arrangeant sa machine; nous prendrons l'auto; et si Mlle Valdas est encore là-bas—ce dont je doute fort!—nous la ramènerons.

Quelques minutes après, la lourde voiture sortait de l'hôtel, au grand ébahissement des voisins.

—Quel garçon étrange que ce professeur de philosophie! il ne ferait rien comme un autre celui-là! Choisir cette pluie torrentielle et cet orage formidable pour s'en aller en ballade!

De son côté, le chauffeur, qui ne parvenait pas à cacher sa mauvaise humeur, écoutait, d'un air bourru, les recommandations que Gérard lui faisait, tandis qu'ils franchissaient à vive allure la distance qui séparait l'hôtel du cimetière.

—Vous me conduirez jusqu'à la grille, puis vous retournerez stopper sous le grand hangar qui se trouve à cent mètres de là, pour vous mettre à l'abri. Mais lorsque vous entendrez mon coup de sifflet, vous viendrez immédiatement me rechercher. C'est compris, n'est-ce pas...

Arrivé à l'entrée du cimetière, le jeune homme descendit et fut presque renversé par la rafale qui faisait rage. Ebloui par les éclairs incessants, aveuglé par la pluie qui lui fouettait le visage, il s'élança quand même dans une des allées, transformée en un véritable torrent.

La concession des Valdas était heureusement peu éloignée de l'entrée, et Gérard l'eut bientôt atteinte. Comme ses yeux fouillaient avec anxiété le coin ombragé de sapins séculaires où reposait l'ancien banquier, son cœur se mit à battre violemment; au pied du grand Christ de bronze qui se dressait au milieu du terrain, semblant proté-

ger de ses bras étendus ceux qui dormaient là leur dernier sommeil, une forme noire, qu'il reconnut tout de suite, était agenouillée ou plutôt affaissée.

Indifférente à la pluie furieuse qui collait à sa chair le tissu léger de son corsage, inondait sa chevelure d'or, lui baignait les pieds et le corps tout entier, Madeleine Valdas, qui tournait le dos à la grille, s'accrochait désespérément au montant de la Croix, qu'elle tenait étroitement embrassée, et sur laquelle elle avait appuyé son front.

—Mademoiselle Madeleine... vous êtes encore là! Mon Dieu, quelle imprudence! Vite, venez, je vous en prie...

Elle se sentit enveloppée dans une mante, tandis que deux bras puissants l'entouraient.

Où était-elle? Qui donc parlait ainsi?... Et Madeleine Valdas, soulevant ses paupières meurtries, ses yeux gonflés de larmes, attacha sur Gérard un regard vague, égaré...

Un coup de tonnerre éclata formidable, au-dessus d'eux, tandis que la pluie redoublait de furie, et que le vent tordait les sapins qui se courbaient jusqu'à terre en gémissant.

Affolé devant l'aspect lamentable de la jeune fille, dont les vêtements trempés se collaient autour de son corps, et qui, pâle et frissonnante, semblait n'avoir pas la force de se soutenir, Gérard lui prit le bras, cherchant à l'entraîner hors de la concession.

—Pourquoi ne pas me laisser ici en paix? murmura-t-elle, en essayant de se dégager; j'étais si bien!

Mais, Mademoiselle Madeleine, cette pluie est mortelle! vous êtes trempée jusqu'aux os... je vous en conjure

—Je ne m'en étais pas aperçue... Qu'importe, d'ailleurs?... Non... je vous en prie... laissez-moi ici... auprès de lui...

Et lui échappant d'un geste brusque, elle se dressa irritée devant le jeune homme, dans une attitude de défi, tandis qu'elle protestait d'une voix rauque:

—Partez! laissez-moi!... Je vous défends de vous occuper de moi! De quel droit, d'ailleurs, osez-vous agir ainsi?

Ses yeux enflammés toisaient Gérard avec hauteur, ses lèvres frémissaient... Mais en même temps, un tremblement agita ses membres, un long frisson la secoua tout entière, ses traits se couvrirent d'une pâleur livide.

Gérard n'hésita plus.

—Vous demandez de quel droit j'ose m'occuper de vous? dit-il, d'un ton plein d'autorité; du droit qu'à tout homme d'empêcher un être humain de se suicider! Et vous exposer plus longtemps à cette pluie froide et glacée serait courir à une mort certaine. Aussi je vous demande pardon d'agir comme je le fais, mais mon devoir est de vous arracher d'ici.

Et sans s'inquiéter des protestations de la jeune fille, malgré un essai de résistance de sa part, il l'entraîna énergiquement hors de la tombe d'Henri Valdas. La tenant étroitement serrée contre lui, la portant presque, il arriva ainsi à l'entrée du cimetière où l'automobile, rappelé par son signal, attendait. Toujours silencieux, il y fit monter Madeleine sur qui il referma la portière du coupé,

tandis que lui prenait place sur le devant auprès du chauffeur.

Lorsqu'ils eurent regagné l'hôtel, ce fut encore Gérard qui se précipita le premier, et aida la jeune fille à descendre. Comme il la vit chanceler, il prit son bras qu'il passa doucement sous le sien, et sans un mot l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement, où ils rencontrèrent une des femmes de chambre.

—Oh! mon Dieu! s'écria cette fille, à la vue de sa maîtresse, dans quel état est Mademoiselle!

Gérard, avant de s'éloigner, s'inclina en silence devant Madeleine... Celle-ci parut ignorer sa présence, le visage contracté, la lèvre mauvaïse, une flamme de colère dans ses prunelles sombres, elle entra dans sa chambre, suivie par la servante qui continuait à pousser des exclamations de détresse.

Gérard Duperray ne descendit pas chez lui. Sans hésiter, il courut à la lingerie où il savait trouver la vieille Martha; il la rencontra qui se hâtait de toute la vitesse de ses pauvres jambes, à demi paralysées, vers l'appartement de sa jeune maîtresse.

Elle joignit les mains à la vue du jeune homme trempé de pluie et couvert de boue.

—Bonne Sainte Vierge! s'exclama-t-elle, comme vous voilà fait, Monsieur Gérard! Et avez-vous ramené la mignonne?

—Oui, Martha, répondit vivement Gérard; j'accourrais justement pour vous la recommander. Elle est mouillée jusqu'aux os, et il faut la faire changer tout de suite. Puis, vous direz à sa femme de chambre de la frictionner énergiquement et de la décider à se coucher pendant quelques heures; vous lui donnerez un grog bien chaud. Je compte sur vous, ma bonne Martha, continua ardemment le jeune homme, pour veiller à ce que Mademoiselle Madeleine soit bien soignée, car, dans l'état où elle se trouve, c'est absolument indispensable, sinon, elle serait exposée à une maladie grave.

—Mon doux Jésus! il ne nous manquerait plus que ça! Pour sûr que je vas faire tout ce que vous me dites! N'ayez crainte, Monsieur Gérard, la petite sera bien soignée.

Rentré chez lui, Gérard essaya en vain de se mettre au travail. Il ne pouvait chasser Madeleine de sa pensée.

Comme elle paraissait fâchée contre lui!... Elle ne lui pardonnait sans doute pas l'énergie un peu brutale avec laquelle il l'avait arrachée de la tombe d'Henri Valdas... Mais pouvait-il agir autrement? L'aspect lamentable de la jeune fille l'avait affolé! une peur atroce de la voir exposée à tomber malade s'était emparée de lui... Il lui expliquerait ces choses lorsqu'ils se rencontreraient de nouveau, et elle comprendrait... N'avait-il pas promis à Liette d'être un frère pour Madeleine, de la protéger, de la défendre?... Et le coeur de Gérard se serrait soudain en songeant à la détresse morale de l'orpheline, à son existence dénuée d'affection!... son père mort, sa mère toute à un autre amour, son frère à deux cent cinquante lieues de là... Pauvre Madeleine, que lui restait-il?

Il se rappela le voyage projeté par Mme Luc, ce séjour à Paris qui allait peut-être durer quelques semaines, et la solitude de l'hôtel Valdas lui fit peur pour Madeleine. M. Duperray ne pouvait guère être là souvent; lui non plus, Gérard; les

deux hommes avaient des cours, des conférences, des réunions de toutes sortes, surtout à cette époque de l'année. Qu'allait devenir la jeune fille dans cet abandon?... Il fallait à tout prix obtenir d'elle qu'elle partît pour Ferrières; là, auprès de Liette, elle serait heureuse et choyée; la petite main habile de l'institutrice saurait panser les blessures de ce pauvre cœur meurtri.

Gérald resta si profondément plongé dans ses réflexions qu'il tressaillit en entendant l'horloge d'une église voisine sonner sept heures.

—Diable! s'écria-t-il, je ne me doutais pas qu'il fût si tard.

Et il se hâta vers la salle à manger, craignant d'avoir fait attendre M. et Mme Duperray.

Mais sa surprise fut grande en ne trouvant personne dans l'immense pièce de style gothique, à travers laquelle la lumière ne pénétrait que par des vitraux, ce qui achevait de donner à cette salle, meublée de chêne sculpté, un aspect sévère, un peu lugubre même. La surprise de Gérald fut bien plus grande encore lorsqu'il vit souvrir une des portes basses qui donnaient sur le hall pour livrer passage à Madeleine Valdas. Vêtue d'un léger peignoir de cachemire blanc, ses beaux cheveux crépés encore tout humides, et retenus sur ses épaules par un simple ruban, le visage aussi pâle que son vêtement, elle se dirigea vers lui d'un pas automatique.

—Je vous demanderai de ne pas dire un mot à ma mère de ma visite au cimetière cette après-midi, prononça-t-elle d'un air contraint.

Puis sans regarder le jeune homme, elle continua:

—Il est inutile de lui gâter son voyage. Qu'il en parte heureuse et le cœur léger.

Il y avait dans le ton de Madeleine, dans son attitude tout entière quelque chose de si las, de si découragé, que Gérald n'y tint plus.

—Mademoiselle Madeleine, dit-il, d'une voix émue et tremblante, j'ai peur que vous me gardiez rancune... J'ai été un peu violent cette après-midi, je l'avoue, et j'ai dû vous paraître brutal. Je vous en fais toutes mes excuses... Le danger que pouvait avoir pour vous cette pluie torrentielle et froide m'a affolé, et j'ai agi à votre égard comme j'aurais agi avec Liette.

Des éclats de voix joyeux l'interrompirent le jeune homme.

Mme Duperray pénétra alors dans la salle à manger, causant et riant avec le Doyen. Elle avait déjà revêtu un costume de voyage en drap gris foncé, et, les yeux brillants, le teint animé, pleine d'entrain, elle semblait plus jeune que jamais.

—Oh! les enfants qui sont déjà là, et qui attendent les vieux parents lambins et traînants! s'écria-t-elle gaiement. Faites excuse, mes petits, mais l'orage nous a tellement retardés que j'ai dû m'habiller en coup de vent. Vite! à table! j'ai juste le temps de dévorer un plat ou deux, et en route pour la capitale! Quel dommage que tu ne veuilles pas m'accompagner, mignonne, continua la jeune femme, en s'adressant à sa fille, pendant que le domestique servait le potage.

Et s'apercevant soudain du déshabillé de Madeleine:

—Tiens! s'écria-t-elle, étonnée, te voilà en peignoir! Tu n'es pas souffrante au moins?

—Non, maman, répondit tranquillement la jeune fille.

—Je suis sortie cette après-midi, et j'ai été surprise par la pluie; j'étais si trempée que j'ai dû me changer des pieds à la tête, je n'ai pas eu le courage de me rhabiller, et j'ai simplement passé ma robe de chambre. Tu m'excuses, maman?

—Mais oui, paresseuse chérie!... C'est vrai que tu es toute drôle, remarqua Mme Luce, en examinant attentivement sa fille; tes yeux ont une expression un peu... «chose!» et tu as l'air éteinte! Tu n'es pas malade, bien sûr?

Le ton était devenu soudain anxieux, tandis qu'une tendresse inquiète se lisait dans les yeux bleus de la jeune femme.

—Sois sans crainte, maman; je suis un peu lasse, un peu brisée par cette pluie, voilà tout! demain, il n'y paraîtra plus.

—Bien sûr, chérie? je puis partir tranquille? tu ne me trompes pas? c'est la vérité «vraie»?

—Tu sais que je ne t'ai jamais menti, maman, répondit gravement Madeleine. Je t'assure que je suis très bien, et tu ne dois avoir aucun motif de te tourmenter.

—Je sais que tu es une grande fille raisonnable et tendrement aimée, dit Mme Luce, en prenant dans ses mains la tête bouclée de Madeleine, et en la couvrant de baisers fous. Jean—ceci s'adressait à M. Duperray—vous soignez bien cette enfant en mon absence, n'est-ce pas? Gérald, je vous recommande votre petite soeur, continue-t-elle, en souriant, toute rassurée déjà. Mad chérie, tu seras bien sage?—et elle riait de son rire d'enfant insouciant.

—Le coupé attend Madame, annonça en cet instant le valet de pied, paraissant à la porte de la salle à manger.

—Déjà? s'exclama Luce. Vous êtes sûr qu'il est l'heure de partir, Mathieu?

—Madame a demandé la voiture pour huit heures, et c'est sonné depuis cinq minutes.

—Vite, alors! Bonsoir les enfants. Finissez votre repas sans motif. Jean, vous m'accompagnerez à la gare?

Et après avoir tendrement embrassé Madeleine et Gérald, Mme Duperray s'éloigna, au milieu d'un frou-frou de soie, laissant derrière elle un délicieux parfum de violette. Son mari, qui s'était hâté d'enfiler son pardessus, la rejoignit comme elle sortait de la salle, et les deux jeunes gens restèrent seuls dans la grande pièce, les domestiques s'étant retirés, après avoir servi le dessert.

Un silence gêné et contraint suivit le départ de M. et Mme Duperray.

Le jeune professeur, qui avait observé Madeleine à la dérobée pendant tout le repas, s'était aperçu qu'elle avait à peine touché aux plats qu'on lui avait présentés. L'ombre qui avait peu à peu envahi l'appartement ne lui permettait plus guère de voir distinctement les traits de la jeune fille, et cherchant un prétexte pour rompre le silence qui devenait oppressif, il interrogea:

—Le jour tombe bien vite, il me semble? il fait presque nuit. Désirez-vous de la lumière?

—Non, merci, répondit Madeleine, de cet air las qui l'avait frappé. Je vous demanderai seulement d'ouvrir une de ces fenêtres... on étouffe ici!

Gérald se hâta vers la large baie qui donnait sur le parc et l'ouvrit toute grande. Puis, allant chercher un des hauts fauteuils gothiques qui se trouvaient à la cheminée, il l'installa près de la fenêtre, afin que la jeune fille put s'y asseoir, et respirer à l'aise.

Au dehors, la nuit se faisait peu à peu; une de ces nuits d'été tièdes et sereines, comme il y en a souvent en Juin. Avec l'obscurité, le parfum des roses et des œillets se dégageait plus âcre, plus pénétrant, et montait jusqu'aux appartements de l'hôtel, qui en semblaient tout embaumés... Madeleine, toujours silencieuse, subissait l'influence de cette nature douce et calme... Elle se sentait envahie par une sorte de torpeur, tout à la fois accablante et délicieuse. Immobile au fond du siège où elle était comme blottie, ses longs cils baissés on eût pu la croire endormie.

Gérald, assis sur le rebord de la fenêtre, en voyait au dehors la fumée du cigare qu'il avait allumé sur l'autorisation de sa compagne... lui aussi restait muet et pensif. De temps en temps, son regard se posait sur Madeleine, et ses lèvres s'entreouvraient alors comme pour parler... Mais il s'arrêtait, n'osant troubler sans doute la rêverie de la jeune fille.

A un moment, leurs yeux se croisèrent, et Gérald, obéissant à une impulsion irresistible, interrogea d'une voix un peu hésitante:

—Mademoiselle Madeleine, me permettez-vous de vous adresser une requête?

Sur un signe affirmatif, il continua:

—Je suis libre demain toute la journée, laissez-moi vous conduire à Ferrières; Liette sera si heureuse de vous avoir tout à elle. Nous y prendrons l'auto, et en une heure nous y serons. Mme Luce absente, qu'allez-vous devenir dans cette grande maison?

Madeline eut un sourire navré, tandis qu'elle répliquait, avec un haussement d'épaules:

—Croyez-vous que la présence de maman rende la maison moins triste pour moi?... A part aux heures des repas—et encore?...—ne suis-je pas toujours seule? Je compte si peu!... et je tiens une si petite place ici.

Et en parlant ainsi, la jeune fille serrait ses mains dans un geste empreint d'une telle détresse, que Gérald en fut tout ému.

—Oui, balbutia-t-il, je sais bien que votre vie ne doit pas être gaie... C'est pourquoi je vous proposais d'aller passer quelque temps auprès de Liette, qui vous aime beaucoup. Vous lui ferez un grand plaisir... Et en cette saison, la campagne est si belle, si agréable. Je suis sûr que vous vous plairez à Ferrières; il y a des bois superbes, des sites très pittoresques... Ce sera certainement plus gai qu'à Lille.

Madeline se taisait, songeuse. Oui, certes, la campagne par ces belles journées d'été aurait plus de charmes que la ville industrielle et poussiéreuse, avec son ciel enfumé, le tapage assourdissant de ses sirènes et de ses machines... Là-bas aussi le doux visage aimant de Liette l'aurait... la voix tendre et affectueuse semblait l'appeler... Pourquoi donc hésitait-elle à accepter? Qui la retenait?... Elle ne laissait personne qui s'intéressât à elle, qui regrettât sa présence... alors?...

Comme si Gérald eût lu dans sa pensée, il déclara:

—Qui peut vous faire hésiter? rien ne vous retient ici.

Et sa voix devenant soudain plus grave, il continua:

—Peut-être la pensée de votre cher mort? la peur que sa tombe soit négligée?... N'ayez aucun souci à ce sujet. Je veillerai à ce que les fleurs soient renouvelées et soignées en votre absence... je vous le promets.

Gérald s'arrêta, ébloui par l'éclat des grands yeux paillétés d'or qui s'étaient levés sur lui, brillants d'une expression tout à la fois attendrie et reconnaissante... Une petite main serra la sienne, et une voix, dont il n'avait jamais jusqu'ici soupçonné la douceur, murmura:

—Merci... vous êtes bon.

Puis se redressant brusquement pour chasser toute émotion, Madeleine Valdès reprit du ton indifférent qui lui était habituel:

—Je vais y réfléchir, et demain je vous dirai ce que j'ai décidé.

Elle se leva alors pour se retirer, mais s'arrêta, aveuglée par la lumière électrique qui avait jailli instantanément, illuminant la salle d'une clarté éblouissante.

M. Duperray, rentré de la gare depuis un certain temps déjà, n'apercevant nulle part les jeunes gens, avait cherché en vain par toute la maison et dans le parc, aussi poussa-t-il un cri d'étonnement en les voyant là.

—Je commençais à me demander où vous vous étiez réfugiés, dit-il, et je vous avoue que l'idée ne m'était pas venue que vous puissiez être ici, dans la salle à manger, qui n'était même pas éclairée.

—Ma foi, dit Gérald, en riant, la nuit est venue sans que nous nous en doutions. Mademoiselle Madeleine s'était installée auprès de la fenêtre pour jouir de la fraîcheur du soir, je me suis assis à côté d'elle pour fumer mon cigare.

—Et vous en avez oublié le dessert qui est encore intact sur la table, remarqua M. Duperray d'un air narquois.

—Mais quelle heure est-il donc?

—Il n'est pas loin de dix heures.

Les jeunes gens s'étonnèrent... Était-il possible qu'il fût si tard?

M. Duperray, qui les observait attentivement, crut remarquer un peu de gêne dans leur attitude. Fût-il frappé de l'air ému de Gérald?... En tous cas il interrogea d'une voix légèrement railleuse:

—Quel était donc le sujet de votre entretien? sujet si intéressant que vous en avez perdu la notion et de l'heure et du lieu?

—Monsieur Gérald me conseillait d'aller passer quelque temps à Ferrières, auprès de Liette, répondit tranquillement Madeleine.

—Et ce projet ne vous souriait pas, mon enfant? demanda M. Duperray, en dévisageant la jeune fille de son regard pénétrant.

—Je ne sais pas... je verrai, balbutia-t-elle.

—Il n'y a pas à hésiter, Madeleine, déclara le vieux professeur d'un ton plein d'autorité; Liette vous attend depuis longtemps déjà. Elle a votre promesse; le moment ne peut-être mieux choisi pour tenir votre engagement. Allons, bonsoir, chère-

re petite. C'est entendu! nous arrangerons le voyage demain.

Le ton un peu tranchant dénotait une certaine impatience qui frappa la jeune fille. Elle y vit le désir de se débarrasser d'elle au plus vite, et en en fut vivement froissée. Aussi fut-ce d'un air hautain qu'elle se retira adressant aux deux hommes un bonsoir plutôt sec.

Resté seul avec son fils, le Doyen se promena un instant de long en large dans la grande pièce, les mains derrière le dos, silencieux et songeur. De temps en temps, il s'arrêtait pour examiner Gérard, qui avait repris sa place à la fenêtre et fumait sans mot dire. Quelle pensée secrète semblait tourmenter le vieillard... On sentait qu'une idée le hantait, qu'il hésitait à exprimer.

Se rapprochant et s'asseyant dans le fauteuil que Madeleine venait de quitter, il interrogea tout-à-coup d'une voix un peu brève:

—Gérald, que signifie cette histoire dont les domestiques s'entretenaient tantôt à l'office?

Et comme le jeune homme le regardait étonné, n'ayant pas l'air de comprendre, il continua avec impatience:

—Que s'est-il passé cette après-midi entre Madeleine et toi?... Comme j'étais tout à l'heure dans la cuisine, pour demander où je pourrais vous trouver, certains propos, entendus bien malgré moi, me sont arrivés aux oreilles, et m'ont profondément ennuyé, je ne te le cache pas. Un des domestiques racontait au milieu des rires de toute cette valetaille, une aventure assez ridicule: il s'agirait de Madeleine que tu aurais rapportée dans tes bras... que sais-je!

Gérald s'était levé brusquement, la lèvre frémissante et une flamme de colère dans les yeux.

—Vraiment! s'écria-t-il, d'une voix irritée, de quoi se mêlent ces insolents! je voudrais connaître le maraud qui se permet...

—Pas d'emportement inutile, Gérard! Nous sommes toujours plus ou moins l'objet de la curiosité et surtout de la malveillance de nos inférieurs. C'est à nous d'agir de façon à leur ôter toute occasion de nous mal juger. Qu'est-ce qui a pu donner lieu dans ta conduite d'aujourd'hui à de semblables propos?

—Puisqu'il vous faut une explication, mon père, déclara le jeune homme, je vais vous la donner—et elle sera brève.

Et d'une voix amère, où l'on sentait percer un vif dépit, il fit au vieillard le récit de tout ce qui s'était passé ce jour-là. Il ne tut rien, ni le chagrin de Madeleine, en constatant l'indifférence oublieuse de Mme Luce, ni la résistance désespérée de l'orpheline, lorsqu'il avait voulu l'arracher à la tombe de son père.

—La pluie avait transpercé ses vêtements légers, conclut-il, d'un ton saccadé; elle frissonnait des pieds à la tête, et la laisser plus longtemps sous cette terrible averse eût été l'exposer à un danger mortel. Je n'ai pas hésité! Voyant qu'elle ne voulait à aucun prix quitter cet endroit, je l'ai emmenée de force, presque portée dans mes bras jusqu'à l'auto qui nous attendait à la porte du cimetière. Voilà tout ce qui s'est passé! N'en auriez-vous pas fait autant à ma place, mon père? demanda nettement le jeune homme.

—Oui, Gérald, j'aurais agi de même, répondit M. Duperray. Je t'en prie, mon garçon, ne vois aucun blâme dans mes paroles; je te connais assez pour avoir pleine confiance en toi, en ta délicatesse, mais je suis, malgré tout, ennuyé par les commérages de ces gens, par leur espionnage de tous les instants. Encore si nous étions seuls en cause! Mais depuis quatre ans, que n'a-t-on pas dit? que n'a-t-on pas fait contre ces femmes? Après avoir calomnié la mère, voilà qu'on va maintenant s'attaquer à la fille! Et n'est-il pas désolant de penser que toutes ces avanies leur viennent à cause de nous, que nous le voulions ou non?

Voyant Gérald esquisser un geste de protestation, le vieillard répéta énergiquement:

—Oui, Gérald, à cause de moi! J'ai cru donner le bonheur à cette pauvre Luce, être pour ses enfants un protecteur, un soutien, et notre mariage n'apporte à elle et aux siens que déceptions et épreuves! Le monde envieux et jaloux n'a vu dans cette union que le côté basement pratique; on m'a accusé d'avoir habilement manœuvré pour m'assurer ainsi qu'à vous autres une situation superbe! Les amis des Valdas aussi bien que les nôtres, toute la société nous considère comme des intrigants de première force. Jusqu'aux domestiques, que nous traitons pourtant avec égard et bonté, qui nous haïssent, et se moquent de nous! Quoi que je fasse, je suis et reste toujours aux yeux de tous: le mari de la riche Mme Valdas!

M. Duperray parlait doucement, mais on sentait dans sa voix une note si triste et si découragée que Gérald en fut tout ému.

—Vous vous trompez, mon père, protesta-t-il avec chaleur, vous vous faites des scrupules exagérés.

—Non, Gérald, répondit gravement le Doyen, je n'exagère rien. J'avais toujours espéré que les préjugés tomberaient peu à peu, que mes collègues qui connaissent ma loyauté et mon caractère intègre me rendraient justice... Je vois bien aujourd'hui qu'à leurs yeux je serai toujours l'intrigant qui a su s'élever au-dessus d'eux en séduisant une veuve riche et naïve! Toi-même, Gérald, combien de fois n'as-tu pas eu à souffrir des jalousies de tes collègues? Jalousies suscitées non seulement par tes succès littéraires, mais encore par la vue du luxe dans lequel nous vivons. Crois-tu bien que je semble indifférent à ces vilénies—crois-tu, dis-je, que je ne sache pas leurs calomnies sur ma pauvre Luce et sur toi? Et aujourd'hui, une nouvelle crainte à laquelle je n'avais jamais songé jusqu'ici, je te l'avoue, m'est venue soudain ce soir en entendant les propos de ces valets, le rôle odieux que le monde m'a accusé d'avoir joué auprès de la mère, pourquoi n'insinuerait-on pas que tu vas le reprendre auprès de la fille? Comprends-tu, Gérald, combien j'ai été malheureux tout-à-l'heure?

—Certes, je connais ta loyauté, la noblesse de tes sentiments, et jamais je n'aurais la pensée de te soupçonner en quoi que ce soit... J'ai foi en toi comme en moi-même... Mais les gens, qui peut les empêcher de parler, de juger?

Gérald se taisait. Le visage sombre, un pli désolant au coin des lèvres, avec ce quelque chose

de dur dans les yeux que son père connaissait si bien, il semblait perdu dans une rêverie profonde.

Il y avait longtemps qu'il s'était dit tout ce que M. Duperray lui énumérait en ce moment. Que de fois il avait souffert de sa position un peu équivoque auprès de sa belle-mère!... Et aujourd'hui, voilà qu'il s'agissait de Madeleine! Une ironie secrète lui venait soudain à ce sujet... Il se rappelait une autre scène avec son père, où celui-ci le suppliait d'aimer Mlle Valdas, d'être bon pour elle... Puis, c'était Liette, qui, à son tour, lui faisait promettre de traiter Madeleine en soeur, d'agir à son égard comme un frère aîné... Quelle dérision!

—Je te fais de la peine, je le vois bien, mon pauvre garçon, ajouta M. Duperray, de la même voix grave et tendre. Que veux-tu? il y a des heures sombres dans la vie, des heures où l'on voit tout en noir... Et je suis ce soir dans un de ces moments pénibles! Il y a deux ans lorsque, cédant à l'affection que m'inspirait Luce dans son chagrin et son abandon, j'e lui ai demandé le droit de la consoler, j'étais loin de m'attendre aux épreuves que l'avenir me réservait. Je n'oublierai jamais la délicatesse avec laquelle ta soeur et toi vous avez agi à mon égard en cette circonstance. Et si aujourd'hui je te parle ainsi à coeur ouvert, Gérard, si je te traite plutôt en ami qu'en fils, c'est en raison de la confiance aveugle que j'ai en toi. Je prévoyais bien certains tiraillements inévitables dans ma nouvelle situation, mais j'espérais qu'avec le temps tout nuage se dissiperait. Je m'aperçois que je me suis eurré. Certes, je n'ai rien à reprocher à Luce... Tu connais aussi bien que moi sa tendresse, sa bonté ingénieuse, ses attentions délicates pour nous tous? Mais d'autre part, quelle différence entre ses goûts et les miens! quel abîme entre l'existence mondaine qui lui est nécessaire, à laquelle elle a toujours été accoutumée et notre vie de travail, de retraite!... J'ai essayé, au début, de l'intéresser à nos études, de l'initier aux grandes idées, aux oeuvres élevées et sérieuses. La pauvre enfant, par amour pour moi, s'est prêtée à tout ce que je désirais d'elle. Mais j'ai bientôt compris que c'était lui imposer une épreuve au-dessus de ses forces... Pourquoi la faire souffrir? Ai-je m'eux réussi avec Fred et Madeleine?... Tu sais de ce côté aussi combien j'ai misérablement échoué! Aux yeux de ces enfants je ne suis qu'un intrus méprisable, l'usurpateur qui a pris la place de leur père, qui leur a volé le coeur de leur mère... Et à ces misères intimes, les mille blessures du dehors!... Voir tous nos actes dénaturés, notre conduite critiquée! Si, obéissant à un sentiment de reconnaissance bien naturelle, tu témoignes à Luce une affection toute filiale, on vous salit tous deux d'une accusation monstrueuse!

Le vieillard se tut brusquement, et Gérard qui le regardait avec émotion s'approcha de son fauteuil. Appuyant tendrement une de ses mains sur l'épaule de son père, il lui dit d'une voix grave, persuasive:

—Voyons, mon père, il ne faut pas vous décourager ainsi. Quoi qu'il arrive, vous n'avez rien à vous reprocher! Vous avez agi en toute loyauté, sans arrière-pensée, et il faut vous placer au-dessus des petites gens du monde, de ses jugements mauvais. Le bonheur de celle pour qui vous endurez

ces épreuves n'est pas en cause; elle est heureuse par vous, c'est la principale chose. Laissez les mauvaises langues jeter leur venin! lorsqu'elles auront fini, elles se taront, voilà tout! Votre femme et vos enfants vous estiment, qu'importe l'opinion des autres? Ne m'avez-vous pas conseillé bien souvent de prendre pour règle de conduite la noble devise: Bien faire et laisser dire? C'est moi qui vous le répète aujourd'hui... Croyez-en votre fils!

Gérald parlait fièrement et jamais son visage n'avait paru à son père plus mâle, plus énergique qu'en cet instant. Il en éprouva un sec et orgueil, tandis qu'il serrait fortement la main de son fils.

—Maintenant que vous m'avez confié vos soucis, continua ce dernier, d'une voix un peu hésitante, je vais, à mon tour, vous faire quelques confidences. Ne trouvez-vous pas que l'existence de Mlle Valdas ne doit pas être bien gaie dans cette maison? Loin de moi la pensée de paraître blâmer Madame Luce, mais elle laisse bien souvent cette jeune fille livrée à elle-même. Vous allez me dire que la chère femme a été rabrouée tant de fois qu'elle est fort excusable? je suis parfaitement de votre avis. Mais il n'en est pas moins vrai qu'aucune intimité n'existant entre la mère et la fille, les deux femmes n'ayant aucune similitude de goûts, il en résulte pour votre pupille une solitude, un abandon très pénible. Je dois vous avouer—et la voix de Gérard tremblait un peu—que ces derniers temps, j'ai été plusieurs fois douloureusement frappé du vide, de la tristesse morne de cette vie de jeune fille. Vous d'abord, mon père, vous vous en souvenez, sans doute?—Liette ensuite, vous avez insisté auprès de moi à maintes reprises, me recommandant d'être bon pour cette enfant, de la traiter en soeur... J'ai obéi, par devoir d'abord, et avec une répugnance, presque insupportable, je ne vous le cache pas. Mais aujourd'hui...

Gérald se tut un instant, et passa une main sur ses yeux, comme pour chasser une vision importune...

M. Duperray, étonné de son silence, releva la tête et le dévisagea attentivement. Il fut frappé de l'expression étrange de ces yeux cairs dans lesquels il savait si bien lire... Il y avait sur le visage tout-à-l'heure si énergique quelque chose de las, de découragé qui n'échappa point non plus au vieillard.

—Eh bien! Gérard, interrogea-t-il, anxieusement, aujourd'hui?

—Aujourd'hui, répondit lentement le jeune homme d'une voix sourde, je suis surpris du plaisir que j'éprouve dans la société de votre belle-fille, presque effrayé du charme inexprimable que j'éprouve à l'entendre, à la voir... Plus je l'approche, plus j'apprends à la connaître, plus je l'estime! Plus je découvre en elle de qualités nobles et élevées... plus je la plains aussi... Comprenez-vous mon père?

Les deux hommes se regardèrent un instant en silence... Oui, le vieillard avait compris!... Et un long soupir de détresse s'échappa de sa poitrine... Encore un nouveau coup! et celui qu'il devait redouter le plus!

Lorsqu'il parla, ce fut d'une voix grave, sur un ton d'autorité qui frappa Gérard.

—Il faut à tout prix éviter ce danger, mon fils.

C'est encore moi qui suis le coupable dans cette affaire! J'aurais dû prévoir ce qui arrive! Madeleine est trop belle et trop intelligente pour laisser insensible ceux qui l'approchent: Il faut la fuir sans hésiter!... Agir autrement serait une lâcheté! Tu comprends aussi bien que moi qu'une union est impossible entre Gérard Duperray et Mlle Valdas! grâce à Dieu, elle n'y a même jamais pensé! car elle nous déteste cordialement, mais il ne faut pas qu'elle croie jamais que tu as pu y songer un seul instant. Il est temps d'agir; tu m'as montré le danger, Gérard, il faut y parer au plus tôt. Demain, je conduirai cette enfant à Ferrières, et lorsqu'elle reviendra aux vacances, toi, tu seras en route pour la Grèce, où tu dois passer trois mois, comme il a été convenu. De cette façon tu échapperas au charme qui commence à jeter le trouble en ton coeur. Et puis, qui sait? A ton retour, tu la trouveras peut être mariée. Ce ne sont pas les partis qui lui manqueront. J'ai déjà eu plusieurs demandes pour elle, mais jusqu'ici, je n'y prêtai aucune attention, la trouvant trop jeune; désormais, je m'en occuperai. Ce serait la meilleure solution, conclut le Doyen en se levant.

L'attitude morne et affaissée de son fils lui fit mal, Lui, le vaillant, il semblait si malheureux que M. Duperray en eut pitié.

— Sois homme, Gérard, dit-il, gravement; regarde ton devoir en face, et fais-le coûte que coûte! Oui, Gérard ferait son devoir... Mais l'angoisse qui le torturait à la pensée de se séparer de Madeleine, de ne plus la voir, lui faisait sentir quelle place la jeune fille avait déjà prise dans son coeur...

CHAPITRE VIII

— Il m'aime un peu... beaucoup... passionnément, pas du tout... Là! toujours la même chose! décidément, j'ai la guigne!

Et Liette, dépitée, jeta au loin les pétales de la pâquerette qu'elle venait d'effeuiller.

— Oh! Liette, dit Madeleine en riant, quelle grande enfant vous faites!

Les deux jeunes filles étaient assises ou plutôt étendues à l'ombre des grands hêtres qui formaient la lisière du bois de Ferrières. Admirablement situé sur le versant d'une colline élevée qui dominait le village, ce bois était leur lieu de promenade favori. C'était là qu'elles venaient passer les heures de loisir de l'institutrice, ne se lassant jamais du magnifique panorama qui se déroulait à leurs pieds et les ravissait toujours du même enthousiasme. Elles apportaient un livre, un ouvrage, et les jours de congé, elles s'y établissaient souvent du matin jusqu'au soir. «Maman et papa Sonnier» comme les appelait Mme Luce, venaient les y rejoindre vers midi, chargés des provisions du déjeuner, et on passait là des heures exquises à deviser gaiement.

Puis, tandis que les deux bons vieux faisaient la sieste après leur repas champêtre, les jeunes filles, bras dessus, bras dessous, s'enfonçaient dans les allées du bois, à la recherche de fleurs avec lesquelles elles composaient des gerbes magnifiques, qu'ornaient ensuite le salon de «Mademoiselle la Directrice» comme disait Liette, en riant de son

beau rire si frais, si communicatif, qui était un de ses grands charmes.

Il y avait trois semaines que M. Duperray avait amené sa belle-fille à Ferrières, et ce temps avait passé bien vite pour Madeleine, étonnée de se sentir si calme, si heureuse. On eût dit que les vieux aussi bien que Liette, s'étaient ligués pour l'entourer de soins, d'attentions délicates, d'affection même. Tous le gâtaient à qui mieux mieux, prévenaient ses moindres désirs! La jeune héritière s'épanouissait dans ce milieu de braves gens! son sourire se faisait moins rare, ses yeux perdaient ce regard vague et attristé que Liette connaissait si bien. Depuis deux jours même, la maman Sonnier l'avait entendue rire franchement, et elle en avait été si ravie, la bonne créature, qu'elle avait couru tout de suite dans le jardin à la recherche du papa Sonnier pour lui annoncer cet événement.

Les enfants de l'école, un peu effarouchés d'abord par le grand air de Madeleine, n'avaient pas tardé à s'approprier, elles aussi; elles accouraient, aux heures de récréation, autour de la «demoiselle», qui leur distribuait des images ou des gâteaux.

Le curé du pays lui-même, un bon vieux prêtre, qui vivait là depuis des années avec sa soeur, s'était mis à raffoler de Mlle Valdas. Elle avait une façon tout à la fois timide et fière de lui donner pour ses pauvres qui ravissait le vieillard. Et plusieurs fois, il avait exprimé son admiration aux Sonnier et à Liette. Cette dernière exultait! Le rêve qu'elle avait si souvent caressé était en train de s'accomplir: Madeleine revenait peu à peu de ses préventions à leur sujet, elle s'appropriait et finirait par aimer Liette et les siens! Tendre et affectueuse, la jeune institutrice enveloppait Madeleine d'une véritable atmosphère de tendresse. Elle épiait attentivement les moindres impressions qui se lisaient si bien sur le beau visage mobile de sa belle-soeur. Voyait-elle une ombre passer sur ces traits expressifs, vite elle s'efforçait de la dissiper par un redoublement de soins, de prévenances. Madeleine subissait peu à peu le charme de cette affection dévouée; elle s'y abandonnait de jour en jour davantage, et commençait à livrer un peu d'elle-même à ceux qui l'entouraient. La franche bonté des vieux l'attirait aussi; elle sentait chez eux tant de désintéressement, de confiance! Elle était arrivée à Ferrières secrètement froissée par l'attitude étrange de Gérard, le jour de son départ. A peine l'avait-elle entrevu; il ne lui avait même pas adressé la parole, se contentant de la saluer en quittant la salle à manger, après le déjeuner.

M. Duperray, lui aussi, lui avait paru quelque peu extraordinaire.

— Nous partirons cette après-midi à Ferrières, lui avait-il dit, d'un ton péremptoire, comme s'il parlait d'une chose convenue. Si vous avez des préparatifs, vous voudrez bien, ma chère Madeleine, les faire dans la matinée. C'est moi qui vous accompagnerai là-bas, car Gérard est obligé de s'absenter pour la journée.

Un instant l'idée était venue à la jeune fille de se révolter contre cette sorte de mise en demeure de s'éloigner de chez elle; elle avait été sur le point de protester, de se refuser à cette invitation,

qui ressemblait plutôt à un ordre. Puis, avec la réflexion, elle s'était dit :

—A quoi bon? ici ou là-bas, peu m'importe!

Comme s'il se fût rendu compte d'ailleurs de son procédé en peu cavalier à l'égard de sa belle-fille, M. Duperray s'était montré, pendant le voyage de Lille à Ferrières, très paternel et très prévenant, cherchant, en quelque sorte, à se faire pardonner sa façon d'agir.

De Gérard, il n'en avait pas été question, et Madeleine n'entendait guère parler de lui, depuis son arrivée.

De son côté, Liette était très étonnée de rester sans nouvelle de son frère, et cette après-midi, elle ne put s'empêcher d'en faire la remarque à Madeleine.

—Mad chérie, dites-moi, interrogea-t-elle tout à coup, à brûle-pourpoint, vous ne vous êtes pas chamaillée avec Gérard, avant votre départ?

—Madeleine ouvrit de grands yeux.

—Oh! Liette, je ne prendrai jamais la liberté de me "chamailler" avec votre frère, comme vous dites si bien, répondit-elle gaiement.

—A-t-il tenu sa promesse, au moins, cet ours mal léché? s'est-il conduit en "frère" à votre égard, ainsi qu'il s'y était engagé par serment? Vous a-t-il escortée dans vos visites de charité à travers ces quartiers mal famés, où vous avez couru un jour, par ma faute, un tel danger?

—Oui, dit Madeleine laconiquement, M. Gérard a été très bon pour moi, après votre départ.

Il y avait dans le ton de cette réponse une note mélancolique qui n'échappa point à Liette; mais elle n'en fit rien voir et s'écria :

—Alors, je m'y perds! Il n'est jamais resté trois semaines sans venir m'embrasser et me morigéner sur un sujet quelconque. Lorsqu'il est énervé, ce pauvre garçon, il éprouve le besoin de bousculer quelqu'un ou quelque chose, alors je lui sers de "Tête de Turc", déclara Liette gaiement. Il est sans doute à la recherche d'un nouveau système de philosophie, ce cher Gérard! Qui sait si les malheureux élèves de l'avenir n'auront pas encore à piocher un nouveau principe: le principe Duperray! Excusez du peu!... Mais, j'y songe, et la jeune fille se frappa le front, il est peut-être amoureux?...

—Non! voyez-vous Gérard Duperray, le cher maître de philosophie, amoureux? C'est trop drôle!...

Et à cette pensée, la folle enfant éclata d'un rire si franc et si joyeux que Madeleine ne put y résister, et fit bientôt chorus avec elle, tandis qu'elle essayait de protester:

—Voyons, Liette, pourquoi votre frère ne serait-il pas amoureux comme un autre?

Un léger bruit de feuilles froissées interrompit la jeune fille, qui se retourna: Gérard Duperray, qu'elles n'avaient pas entendu venir, était derrière elles.

—Madeleine, rougissante, se leva vivement. Liette, encore secouée par son fou rire, ne s'était aperçue de rien, et répéta dans un nouvel accès de gaieté:

—Gérald amoureux! Gérard faisant sa cour!... Non, je ne le vois pas du tout dans ce rôle!

—Je ne m'y vois pas très bien non plus, répondit une voix grave qui fit bondir la jeune fille.

—Toi! c'est toi? s'écria-t-elle en courant sans façon embrasser follement son frère, qui essayait en vain d'arrêter ces démonstrations bruyantes. Parlez du loup, vous en voyez la queue, continua-t-elle irrespectueusement. Mais d'où sors-tu? pourquoi es-tu resté si longtemps sans venir à Ferrières? Tu n'es pas malade au moins? je te trouve changé, maigri et pâli, il me semble?

—Assez d'enfantillages, Liette! interrompit Gérard, de cette voix un peu cassante que Madeleine connaissait si bien. J'ai été très occupé ces derniers temps, voilà tout! c'est la seule raison qui m'ait empêché de venir te voir.

Et se tournant vers Mlle Valdas, qui se tenait à l'écart, silencieuse, il lui tendit la main.

—Enchanté de vous revoir Mlle Madeleine, dit-il brièvement; et surtout de vous retrouver si joyeuse.

—Là! tu ne vas pas te fâcher parce que nous nous nous esclaffons à tes dépens? déclara Liette d'un ton espiègle. Pour une heure que tu nous donnes depuis trois semaines qu'on soupire après toi, faut pas nous la gâter en boudant!

Et la jeune fille, accrochée au bras de son frère, le dévisageait avec une telle expression de tendresse qu'il ne put lui garder rancune plus longtemps. Il se pencha doucement et effleura ses joues toutes roses d'un baiser affectueux.

S'adressant ensuite à Madeleine:

—Mon père est ici Mademoiselle et m'envoie vous chercher, lui dit-il; il a, je crois, une communication importante à vous faire.

Et lisant une subite inquiétude dans les grands yeux sombres:

—Ne vous tourmentez pas, ajouta-t-il vivement, tout votre monde va bien...

—Alors, gare, si le Doyen vous fait comparaître solennellement en sa présence, interrompit Liette, c'est pour un motif sérieux! J'y suis, ma petite Mad, je devine!...

Et Liette se remit à rire franchement, tout en glissant son bras sous celui de sa belle-soeur, tandis qu'ils reprenaient tous trois le chemin de Ferrières.

—Je ne me trompe pas, j'en suis sûre! qui veut parier? Non! vous ne voulez pas?... Mes enfants, vous avez raison, vous perdriez!... C'est une demande en mariage, j'en ai le pressentiment.

Puis, avec sa mobilité d'esprit habituelle Liette continua ardemment:

—Oh, Mad chérie, n'acceptez pas! ne vous mariez pas tout de suite; restez encore ici quelque temps, nous avons été si heureuses depuis trois semaines. C'est si bon de vous avoir là près de moi!

—Ne craignez rien, Liette—et la voix de la jeune fille tremblait un peu, son visage était devenu soudain grave et sérieux—je ne veux pas me marier maintenant.

Liette ne s'était pas trompée. C'était, en effet un projet de mariage pour sa belle-fille qui amenait le Doyen à Ferrières. Craignant les conséquences que pourrait avoir le contact journalier de Madeleine avec Gérard, effrayé de la place que la fille d'Henri Valdas tenait déjà dans le cœur de son fils, M. Duperray avait résolu de mettre tout en oeuvre pour empêcher ce qu'il eût regardé comme une véritable catastrophe. Il ne lui avait

pas été difficile de trouver des partis pour l'héritière dont chacun à Lille connaissait la grande fortune et la merveilleuse beauté: il n'avait eu que l'embarras du choix. Et parmi ceux qui se portaient sur les rangs, il avait vite discerné deux ou trois jeunes gens distingués, de bonne famille, de mœurs irréprochables, offrant toutes garanties pour l'avenir.

Sa décision alors avait été prise: il irait trouver Madeleine pour lui faire part de ses projets. Mais il devait se heurter à un refus obstiné auquel il était loin de s'attendre.

Seul avec sa pupille dans le petit salon de l'école, M. Duperray lui exposa le but de sa visite:

—J'ai reçu pour vous, lui dit-il, quelques propositions de mariage sérieuses, et qui valent la peine d'être considérées. Plusieurs de ces jeunes gens vous sont connus et offrent des garanties de bonheur que vous ne retrouverez peut-être plus jamais.

Et il lui énuméra les noms des meilleures familles de Lille, insistant surtout sur la demande d'un jeune avocat de grand talent, ayant en perspective un avenir magnifique.

Etonné du mutisme de Madeleine, qui, accoudée à son fauteuil, la tête appuyée sur sa main, écoutait sans mot dire, dans une attitude impénétrable, le vieillard insista avec une certaine vacuité:

—Ce parti vaut la peine qu'on s'y arrête, Madeleine, songez-y sérieusement. Vous êtes en âge de vous marier, et vous ne pouvez trouver mieux, j'en suis sûr. Je connais intimement Robert Legosin; je sais qu'il a toutes les qualités que je souhaiterais pour un gendre; aussi n'y a-t-il pas à hésiter.

—Oui, répondit tranquillement la jeune fille, j'estime beaucoup ce garçon et c'est assurément un bon parti. Il a tout ce qu'on peut demander: honorabilité, talent, fortune... Mais, cela ne me suffit pas.

M. Duperray, interloqué, regarda un instant Madeleine.

Elle était très calme, avec un sourire un peu railleur au coin des lèvres, et une expression énigmatique dans ses yeux bruns.

—Que vous faut-il donc de plus? interrogea-t-il, curieusement.

—Une chose que vous avez oubliée et qui me semble à moi la condition principale et indispensable dans un mariage: l'amour.

Il y avait dans le ton de Madeleine, en prononçant ces mots, une note ironique qui frappa son beau-père et lui causa une sourde irritation.

—Sottises que ce! riposta-t-il, en haussant les épaules; sentimentalité de pensionnaire! La vie est autrement sérieuse... L'amour, c'est bon pour les romans.

—Vraiment!...

L'exclamation avait quelque chose de sarcastique; le ton était cinglant comme un coup de fouet.

—Alors, si vous ne croyez pas à l'amour, continua la jeune fille d'une voix mordante, quelle raison pouvez-vous donner, ma mère et vous, pour votre propre mariage? A quel mobile avez-vous obéi, en épousant la veuve d'Henri Valdas?

M. Duperray, profondément froissé, toisa sa belle-fille avec hauteur.

—Madeleine, vous vous oubliez, dit-il sévèrement; vos paroles sont déplacées; je ne vous reconnais pas le droit de me parler sur ce ton. Et permettez-moi de vous le faire remarquer, votre mère et moi ne vous donnons aucun compte de nos actes et de nos intentions...

Tout ce qu'il y avait d'orgueil, de susceptibilité dans le caractère hautain de la jeune fille se révolta; l'antipathie secrète que lui inspirait toujours son beau-père se réveilla avec une nouvelle force; et elle déclara d'un ton âpre:

—Si je vous ai manqué de respect, je vous en fais mes excuses; ce n'était pas mon intention. Mais je suis logique, voilà tout! Le jour où vous avez essayé de justifier votre mariage avec ma mère, vous m'avez dit:—ce sont vos propres paroles, Monsieur, vous ne le nierez pas?— Nous avons une excuse: notre amour!—Et comme je ne semblais pas admettre cette excuse, vous avez ajouté: "Vous êtes trop jeune encore, mon enfant, pour comprendre ce sentiment mais un jour viendra où vous aussi, vous subirez la loi de l'amour... Et ce jour-là vous nous serez plus indulgente."—J'en appelle à votre loyauté, à votre bonne foi, conclut Madeleine.

—Soit! dit M. Duperray, avec un geste lassé! Ne discutons pas plus longtemps là-dessus et mettons que l'amour soit indispensable pour un mariage. Qui vous dit que vous n'aimeriez pas ce jeune homme lorsque vous le connaîtrez?

—La question ne se pose même pas, riposta vivement Madeleine, car je ne désire pas du tout le connaître.

—Avez-vous d'autres projets?... un attachement quelconque?...

—Je n'aime personne! déclara fièrement la jeune fille, je suis absolument libre. Et je tiens par dessus tout à garder cette liberté qui m'est chère.

—Mais enfin, il faudra bien, un jour ou l'autre, vous décider à vous marier. Pourquoi ne pas profiter de cette occasion?

La persistance de M. Duperray froissait singulièrement Madeleine. Aussi fût-ce d'un ton tranchant qu'elle répartit:

—Mon Dieu, Monsieur, je ne comprends pas, je l'avoue, le mobile auquel vous obéissez en insistant de cette façon pour essayer de me décider au mariage. Si c'est pour vous débarrasser de ma tutelle, vous n'avez qu'à m'émanciper tout de suite, sans attendre les quelques mois qui me séparent de ma majorité: si c'est ma personne qui vous gêne, je vous en prie, dites-le moi sans détour? Je puis parfaitement quitter la maison de mon père—où j'occupe si peu de place d'ailleurs—et vivre à part de mon côté.

M. Duperray se leva brusquement. Une grande irritation se lisait sur ses traits, si calmes d'habitude, et ses lèvres tremblaient, comme il déclarait, en s'éloignant:

—Il est vraiment impossible de causer avec vous aujourd'hui, Madeleine! Nous reprendrons ce sujet une autre fois, lorsque vous serez plus maîtresse de vous-même.

Et il quitta la salle sans regarder sa belle-fille.

Celle-ci, un peu interloquée d'abord, par cette sortie inattendue, resta un instant à la même

place assise dans son fauteuil. Lorsqu'elle se leva pour gagner sa chambre qui se trouvait au premier étage, sur le devant de l'école, ses yeux étaient encore étincelants de colère, et son visage avait repris l'expression sombre et douloureuse, qu'il avait perdue depuis son arrivée à Ferrières.

—Oh ! ces Duperray, comme je les déteste ! murmura-t-elle, se parlant à elle-même, celui-là surtout, je le hais !

Et les sentiments d'aversion qu'elle éprouvait pour son beau-père se réveillaient soudain avec une nouvelle violence. S'imaginait-il donc, cet homme, qu'il arriverait à la circonvénir comme il avait circonvénir sa mère ? Ah ! non, par exemple, elle lui ferait voir qu'elle était une Valdès ! Et s'il voulait la lutte, elle y était toute disposée.

Sa pensée se reporta alors sur les autres : Liette, Gérard... Encore un ennemi sans doute celui-là ! Après s'être montré prévenant, presque affectueux avec elle, il s'était dérobé tout-à-coup, la traitant maintenant en étrangère. Elle n'avait rien compris à cette volte-face aussi subite qu' inexplicable. En se rappelant tous les détails de leur conversation dans la salle à manger la veille de son départ, elle ne trouvait rien qui ait pu motiver l'attitude étrange du jeune homme, le lendemain.

—Je suis vraiment stupide, pensa-t-elle, impatientée, de m'inquiéter ainsi des lubies de ce garçon, qui m'est, après tout, indifférent, et que je dois considérer plutôt comme un ennemi. Liette seule et ces deux vieux ont été bons pour moi... et je ne puis pas raisonnablement leur tenir rigueur à cause des procédés des autres. Je vais voir ce que l'avenir me réserve, et si la vie avec ce Duperray devient insupportable, j'aviserais à m'affranchir de sa tutelle.

Ayant pris cette résolution, Madeleine se trouva plus calme. Elle se disposait même à descendre, lorsque le son de sa voix, mêlé au bruit assourdissant de l'auto sous pression, l'amena à sa fenêtre.

A travers les stores baissés, elle pouvait voir ce qui se passait dans la cour, sans être vue.

M. Duperray, déjà installé dans la voiture, attendait que Gérard montât et prit en mains la direction.

Le jeune homme s'attardait auprès de sa soeur et de ses grands parents. Il y avait quelque chose de touchant et de tendrement protecteur dans sa façon d'embrasser les deux vieux. Le beau visage parfois un peu dur s'était étrangement adouci, les yeux avaient une expression de tendresse émue, tandis qu'il se penchait sur la maman Sonnier pour écouter ses dernières recommandations... Sur le point de monter, il se tourna encore vers Liette à qui il parla tout bas quelques secondes, et dont il serra énergiquement les mains dans les siennes. Était-ce une illusion ? Il sembla à Madeleine qu'en s'éloignant, Gérard jetait un regard sur la fenêtre, derrière laquelle elle se tenait cachée?... Avait-elle bien vu ?

—Pas content notre Doyen ! déclara gaiement Liette, comme elle entra, rieuse, dans la chambre de sa belle-soeur, l'instant d'après. Je vous ai aperçue d'en bas, chérie, continua-t-elle, et j'ai pensé que vous aviez du chagrin, aussi je viens vite vous consoler. Vous mariez-vous, Mad jolie ?

—Non, Liette, je ne me marie pas. Et c'est là, je crois, la cause de la mauvaise humeur de votre père.

—Voyez-vous ça ! s'écria Liette en riant ; les parents sont toujours terribles lorsqu'il s'agit de mariage. Ou bien vous ne voulez pas épouser celui qu'ils ont choisi, ou bien ils ne veulent pas vous laisser épouser celui qui vous plaît, à vous, la principale intéressée ! Et alors, d'une façon comme d'une autre, c'est la guerre !... Moi, je me demande ce qu'il en sera le jour où je leur avouerais mon amour pour mon pauvre veuf, et mon intention de l'épouser... Il faudra pourtant bien que je me décide sans tarder, car le cher homme est vraiment trop malheureux.

Liette, en parlant ainsi, s'était assise auprès de Madeleine, sur le petit canapé qui garnissait un des coins de la chambre.

—Oh ! Liette, est-ce vraiment sérieux ? interrogea gravement sa compagne. Pensez-vous réellement à épouser cet homme si différent de vous, de votre milieu ?

Pour toute réponse, la jeune institutrice passa un bras autour du cou de Madeleine, tandis qu'elle cachait son visage sur l'épaule de son amie.

Cette dernière étonnée du silence de Liette, souleva la jolie tête blonde mutine, et elle tressaillit à la vue des yeux pleins de larmes, des traits douloureusement contractés...

—Ma pauvre petite ! murmura-t-elle, prise d'une pitié infinie devant ce champion muet ; c'est donc vrai ? vous l'aimez à ce point ?

—Oui, Madeleine, je l'aime assez pour lui consacrer toute ma vie, sans un regret, une hésitation !...

Et comme Madeleine, frappée de stupeur, se taisait, Liette continua d'une voix basse et émue :

—Comment cela m'est-il venu ? je n'en sais rien ! j'ai toujours éprouvé une prédilection étrange pour tous les déshérités de ce monde... Je n'ai jamais pu voir un être malheureux, sans être prise de pitié et d'affection pour lui ! sans courir à son secours... La première fois que cet homme m'a amené à l'école ses trois petites filles, si frères et si tristes dans leurs robes noires ; lorsqu'il m'a dit : «Elles n'ont plus leur mère, Mademoiselle, remplacez-la un peu pour elles»... je me suis mise à pleurer comme une bête ! Et lorsque, relevant les yeux, j'ai rencontré le regard navré qu'attachait sur moi ce père désemparé, j'ai éprouvé quelque chose d'inexprimable... Un désir fou, irrésistible, m'est venu de me dévouer pour cet inconnu, de le consoler dans sa détresse, de ramener la joie dans son foyer désolé !... Je me suis sentie une tendresse de vraie maman pour ces mignonnes timides, apeurées d'abord, puis bientôt confiantes et affectueuses. Insensiblement, elles ont pris une place énorme dans ma vie, dans mon cœur... et le père aussi y est entré avec elles !... «Ma petite, tu n'es qu'une grande bête ! me disais-je souvent. Tout cela finira par te jouer un vilain tour !» Et aujourd'hui, le tour est joué ! Lorsque, la semaine avant votre arrivée, Pierre Tiphaine est venu tout tremblant me dire qu'il était riche, que sa ferme était à lui, qu'il possédait en outre plus de trois cents journaux de terre, je me suis d'abord demandée où il voulait en arriver... je l'ai regardé étonnée... Je ne l'avais jamais vu ainsi : il était

en redingote, avec des gants ! Etait-il vraiment nécessaire de faire une telle toilette pour annoncer de pareilles choses aux gens?... Mais il y avait aussi autre chose que je n'avais jamais vu en lui... C'était la lueur radieuse qui illuminait ses yeux, si tristes d'ordinaire... il y avait dans son regard une flamme qui le transfigurait ; j'en étais tout éblouie!... Et lorsque j'ai compris que j'étais l'objet de cette flamme, que c'était son amour pour ma petite personne qui donnait à cet homme-cette beauté, ce rayonnement inoubliable, j'ai répondu tout bêtement à son aveu : «Moi aussi, je vous aime, mais que diable venez-vous me conter avec vos journaux de terre! Je vous ai cru plutôt pauvre et malheureux, et c'est justement pourquoi je vous ai aimé... Vous allez me gêner mon héros!...» Ce qu'il a dit ensuite, je ne sais plus... Mais ce dont je me souviens, c'est que j'ai été bien heureuse ! Jamais Ferrières ne m'avait paru un tel paradis de joie, de bonheur ! Et j'ai promis à Pierre d'être sa femme, la maman de ses petites... Me voilà donc en passe de devenir une des plus grosses fermières du pays ! une sorte de Crésus, paraît-il. Me voyez-vous, chère Mad, au milieu de mes poules, de mes lapins, sans oublier chevaux, vaches, moutons, que sais-je!

Avec sa mobilité d'esprit extraordinaire, Liette se mit à rire gaiement et déclara d'une voix vibrante :

—Mon Dieu, que ce sera drôle ! Mes deux bons vieux seront ravis... moi aussi ! Mais comment annoncer cela au Doyen?... et à Gérald surtout. Pierre s'impatiente, il veut à tout prix que je sois sa femme aux premières vacances... Et je n'ose parler ! Mad chérie, que feriez-vous à ma place ?

Madeleine Valdas contemplant avec attendrissement les yeux noirs rayonnants de Liette, son joli minois si séduisant, sa bouche tendre et riieuse... Et intérieurement son cœur se serrait... Était-ce possible qu'une créature si fine si délicate consentit à s'enterrer dans ce village perdu ? à passer sa vie aux côtés de cet homme honnête et loyal sans doute, mais qui n'était, après tout, qu'un paysan?... Et elle restait confondue ! Elle se représentait la stupeur du Doyen en apprenant ces projets ; sa déception et sa colère. Et encore ce n'était pas le vieillard le plus à redouter ? Que dirait l'autre ? ce Gérald Duperray dont elle connaissait la fierté et l'orgueil !... Pauvre petite Liette ! combien elle allait avoir à lutter, à souffrir peut-être !

—Mad chérie, que feriez-vous à ma place ?

En entendant cette question, répétée avec une sorte d'insistance douloureuse, elle tressaillit.

—Je ne sais pas... je me le demande.

—En tout cas, déclara Liette brusquement, je dois parler, je ne puis rester plus longtemps dans cette situation équivoque, en somme. Tout à l'heure, j'ai été sur le point de tout dire à Gérald, mais il avait l'air si préoccupé lui-même que je n'ai pas osé... Il a certainement quelque chose qui le tourmente aussi, car en me quittant, il m'a serrée dans ses bras avec une effusion qui ne lui est guère habituelle. Que m'a-t-il donc dit en s'éloignant ?... Ah ! oui, je me souviens ! — «Ecris-moi, petite Liette, je me sens bien seul!...» —S'il avait été aussi tendre en nous promenant cette après-midi, j'aurais sûrement parlé... Mais

il a à peine desserré les dents... Si je lui écrivais toute cette histoire ? suggéra tout-à-coup Liette ; qu'en pensez-vous, Mad ?

—Oui, ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée, après tout, répondit Madeleine.

—Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? s'écria la jeune institutrice, en se frappant le front. Eureka ! Je vais élaborer tout de suite ce chef-d'oeuvre épistolaire. Je viendrai vous le lire, n'est-ce pas, chérie ? et si vous le trouvez parfait, demain, je l'expédierai. Gare aux foudres de Gérald Duperray ! plus terribles que celles de Jupiter, j'en suis sûre !

Le lendemain de cette scène, Madeleine était seule dans le petit salon de la maison d'école, travaillant avec ardeur à la confection d'une layette pour une des protégées de Liette. Les vieux Sonnier étaient partis se promener, et l'institutrice faisait sa classe. Par la fenêtre ouverte, sa voix arrivait de temps en temps aux oreilles de Mlle Valdas, qui s'amusaît franchement des réflexions toujours judicieuses, souvent originales de sa charmante compagne.

Le bruit d'un pas précipité sur le gravier de la cour fit leger la tête à Madeleine, et elle resta stupéfaite : Gérald Duperray était devant elle.

Il pénétra dans le vestibule, et ayant frappé un coup sec, sans même attendre la réponse, il entra presque aussitôt dans la pièce.

Une rougeur ardente, due sans doute à la précipitation de sa course, colorait les joues habituellement pâles du jeune professeur et avivait encore l'éclat de ses prunelles étincelantes. Le visage contracté, la lèvre serrée, il paraissait en proie à une grande agitation.

Après quelques brèves paroles de politesse, il interrogea d'une voix saccadée, haletante :

—Liette n'est pas là ?

—Elle fait sa classe, répondit doucement Madeleine, en tendant un siège à Gérald. Elle ne sera guère libre avant l'heure de la récréation. M. et Mme Sonnier sont sortis, et je reste seule maîtresse du logis en leur absence.

La jeune fille, qui avait bien vite deviné le motif de cette arrivée insolite, redoutait l'orage inévitable qui allait éclater entre le frère et la soeur ; aussi résolut-elle de mettre tout en oeuvre pour venir au secours de son amie.

—Vous avez bien chaud, M. Gérald, dit-elle doucement, ne voulez-vous pas vous rafraîchir un peu ?

Puis, voyant que le jeune homme ne semblait pas avoir entendu sa question, et arpentait la pièce, d'un pas agité, impatient, évitant de la regarder, elle interrogea :

—Vous avez reçu la lettre de Liette ?

Gérald s'arrêta brusquement, et dévisageant Madeleine :

—Vous êtes donc au courant de ces sottises ? demanda-t-il, d'une voix cassante.

—Liette m'aime beaucoup et n'a rien de caché pour moi, répondit gravement la jeune fille. Elle m'a lu la lettre qu'elle vous a écrite hier... Et je savais quel coup cette nouvelle vous porterait.

—Vous n'imaginez pas, je suppose, protesta Gérald d'un ton irrité, que mon père et moi laisserons jamais pareille folie s'accomplir ? Voyons, ce n'est pas sérieux?...

Et l'on sentait une angoisse secrète dans l'interrogation.

—Si... j'en ai peur! Liette n'est pas une embaillée, vous le savez bien. Si elle vous déclare aujourd'hui son intention arrêtée d'épouser cet homme, c'est parce qu'elle a pleinement conscience de la force de son amour pour lui. Depuis un an, elle hésite, elle lutte, m'a-t-elle avoué, mais c'est en vain! son coeur appartient à Pierre Tiphaine, et elle est bien résolue à l'épouser.

Une sourde exclamation s'échappa des lèvres de Gérard.

—C'est absurde! Elle, Liette Duperray, devenir la femme d'un paysan, d'un rustre...

—Pierre Tiphaine n'est pas un rustre, interrompit doucement Madeleine. C'est un brave garçon, un coeur noble et délicat qui adore votre soeur et est digne de son affection. Paysan... il l'est, je vous l'accorde... Et je comprends très bien que votre orgueil se révolte du choix de Liette. J'ai été la première à m'étonner, à protester... Depuis, j'ai vu de près cet homme, j'ai appris à le connaître et... j'hésite! je n'ose plus blâmer Liette.

—Paysan, veuf, père de trois enfants, c'est complet! s'écria le jeune professeur avec un éclat de rire sarcastique. Il faut avouer que M. le Duperray n'est pas difficile! Et elle déclare sérieusement dans sa lettre qu'une seule chose la "chiffonne": sa fortune! elle l'eût préféré sans le sou... C'est idiot! conclut Gérard, après un instant de silence. Jamais, entendez-vous, jamais nous ne laisserons ce mariage s'accomplir!

—Liette souffrira... voilà tout! déclara tranquillement Madeleine.

Gérard, le regard sombre, la lèvre dédaigneuse, le visage enflammé, continuait d'arpenter le salon à grands pas. On sentait qu'une colère sourde grondait en lui, et qu'il avait peine à retenir les paroles irritées qui lui montaient à la gorge.

—Mais enfin, interrogea-t-il d'un ton rauque, en s'arrêtant tout-à-coup devant Madeleine Valdas qui, les yeux baissés, la tête dans les mains, semblait perdue dans une rêverie profonde, que feriez-vous à notre place?

Et une singulière angoisse faisait trembler la voix du jeune homme.

—Moi...?

Madeleine hésita et resta un instant sans répondre. Pour elle aussi, l'idée de ce mariage singulièrement assorti était une véritable torture. Liette, si fine, et si jolie, devenir la femme de ce fermier beaucoup plus âgé qu'elle, et père de trois enfants?... Mais soudain, elle eut la vision de la jeune institutrice, telle qu'elle l'avait aperçue la veille, le visage radieux, les yeux rayonnants de tendresse, ayant sur ses genoux la dernière des petites Tiphaine, tandis que les deux autres s'accrochaient à son cou et à ses bras... Et, debout devant elle, la contemplant d'un air d'adoration véritable, le fermier grand et fort, avec ses épaules carrées, son masque énergique, ses yeux clairs et bons... Pourquoi le bonheur ne serait-il pas là, après tout? Qu'importe le cadre et le lieu où l'existence doit s'écouler, si nous y trouvons notre satisfaction? et ce qui semble folie aux uns, n'est-ce pas souvent pour les autres l'idée du bonheur. Il y a tant de conceptions diverses de ce dernier bien!

Madeleine releva la tête: Gérard, qui s'était rapproché d'elle, paraissait attendre impatiemment sa réponse, tout en la dévisageant d'un air étrange.

—Ce que je ferais à votre place, murmura Mlle Valdas avec un peu d'hésitation, si Liette était ma soeur?... J'imposerais silence à mon orgueil révolté, je tairais ma déception... Et je la laisserais être heureuse avec celui qu'elle a choisi, convaincue que Liette Duperray ne peut aimer quelqu'un d'indigne d'elle.

—Jamais! s'écria Gérard, d'un ton véhément; jamais je n'agirai ainsi! Il y a des obligations sociales auxquelles on n'a pas le droit de se soustraire, des barrières qu'on ne peut franchir! Et la fille du Doyen de la Faculté ne peut décemment épouser un vulgaire paysan!

—C'est de l'orgueil, déclara froidement Madeleine en regardant Gérard bien en face.

—On n'a pas le droit de ne songer qu'à soi, continua le jeune professeur, sans paraître avoir entendu l'interruption; on se doit aux siens, à sa famille. Si Liette a été assez sotte pour s'attacher bêtement à ce rustre, tant pis! elle s'en détachera et l'oubliera.

—C'est de l'égoïsme, riposta Madeleine, de sa même voix lente et monotone, et c'est aussi de l'injustice. Liette ne fait, en somme, rien de répréhensible! Elle veut épouser un homme honorable, de réputation sans tache... Il travaille la terre au lieu de travailler la science; ce n'est pas un crime! Cela vous paraît, à vous, une infériorité... Affaire d'éducation, de convention! qui n'a rien à voir, en tout cas, avec sa valeur morale. Il est veuf... il a des enfants... Liette seule pourrait trouver des objections sérieuses à cette situation: elle l'accepte! rien à dire là-dessus, Monsieur Gérard et la voix de Madeleine se faisait douce, persuasive, son regard implorait—soyez généreux avec Liette; ne la faites pas souffrir... elle est si bonne, si dévouée pour tous! Sacrifiez votre orgueil, votre égoïsme à son bonheur... laissez là être heureuse avec celui qu'elle aime, qu'elle a choisi?...

Était-ce bien l'orgueilleuse héritière, la fière Madeleine Valdas, qui parlait ainsi?

Et comme elle surprenait le regard étonné, stupéfait que Gérard attachait sur elle, elle continua avec un sourire un peu triste.

—Je vous parais bien étrange, n'est-ce pas? Ce n'est guère à moi, l'intraitable, la révoltée, de parler ainsi?... Je vous répète, à mon tour, ce que vous me disiez le mois dernier lorsque vous essayiez de me raisonner, de me persuader... Vous souvenez-vous de notre longue causerie un soir, comme nous revenions ensemble de Fives?... J'étais dans une de mes plus mauvaises heures de révolte contre maman, contre votre père... et vous m'avez dit: "Soyez grande, soyez généreuse! laissez-les être heureux tous les deux de leur côté... pardonnez-leur la peine profonde, secrète que vous cause la vue de leur bonheur... souffrez en silence, mais ne troublez pas leur paix... Voir le bonheur de ceux qu'on aime, c'est encore du bonheur malgré tout." Je n'ai pas oublié...—la voix de Madeleine se faisait basse et tremblante, tandis que Gérard, pâle à faire peur, avait repris sa promenade à travers le salon, n'osant plus regarder la jeune fille.—Je vous ai obéi... j'ai essayé d'être

meilleure, moins égoïste, plus indulgente... Et aujourd'hui, à mon tour, je vous fais la même prière pour Liette... que j'aime comme une soeur.

Gérald releva brusquement la tête et contempla Madeleine... Que voulait-elle dire?... une idée absurde et délicieuse tout à la fois lui vint soudain... Mais il pâlit, et baissant les yeux, afin que la jeune fille ne pût lire l'émotion à laquelle il était en proie, il resta muet, attendant encore un geste, une parole...

La porte s'ouvrant pour livrer passage à Liette Duperray, interrompit l'entretien.

—Arrivez, Liette, dit Madeleine, en souriant, tandis que Gérald cherchait à retrouver son sang-froid; arrivez! je suis en train de plaider votre cause.

En voyant le visage défait et contracté de son frère, la jeune institutrice s'arrêta, bouleversée, attribuant cette émotion à la lettre qu'elle avait écrite.

—Gérald, balbutia-t-elle, Gérald, si j'avais su que cette... nouvelle dût te faire tant de mal... j'aurais attendu... je n'aurais pas encore parlé de ces projets...

—Vraiment? interrompit le jeune homme, tremblant de colère; cette idée est assez absurde! Mais ce n'est pas hier que tu aurais dû faire cet aveu, malheureuse! c'est dès le début! au moins aurait-on pu empêcher cette folie! Tu as bien su cacher ton jeu! et lui aussi, le rusé matois...

—Gérald, tu t'oublies!

Liette parlait posément, mais ses yeux étincelaient, ses lèvres étaient toutes blanches, et son fin visage avait une expression d'énergie qui frappa Madeleine; en cet instant, elle ressemblait singulièrement à son frère, la petite institutrice.

—Le sentiment auquel j'obéis en faisant ce mariage est de nature absolument irréprochable; de même celui que j'épouse est estimé de tous, et je te demanderai de modérer tes expressions. Je n'ai jamais songé à cacher la sympathie que j'éprouvais pour Pierre Tiphaine; mes deux bons vieux ne l'ignoraient pas. Si je n'en ai point parlé plus tôt, c'est que j'ai réfléchi bien longtemps avant de prendre une décision définitive. Je ne me faisais pas d'illusion sur la charge et les devoirs qui m'incomberaient en devenant la femme de ce brave garçon, père de trois fillettes... Lorsque j'ai senti que mon affection pour lui était assez forte pour accepter allègrement ce fardeau maternel, un peu lourd pour mes jeunes épaules, je n'ai pas hésité. J'ai mis ma main dans a sienne, et je lui ai dit loyalement: "Pierre, j'accepte. Je serai tout à la fois votre femme et la maman de vos mignonnes". Il voulait alors aller trouver mon père immédiatement, mais je l'en ai dissuadé. Je connais votre orgueil à tous deux, continua Liette d'un ton plus doux; et je craignais un affront pour mon pauvre fermier... Je n'avais pas tort, comme tu vois, puisque ta première parole est une insulte!

—Liette, tu ne peux pas épouser cet homme!... Jamais notre père ne y consentira.

—Lorsqu'il connaîtra Pierre, il sera le premier à revenir de ses préventions.

—Mais regarde-toi donc! s'écria Gérald, en amenant brutalement la jeune fille devant la gla-

ce qui ornait un des panneaux du salon. Regarde-toi, et vois si tu es taillée pour être fermière!

C'est vrai qu'elle était étrangement jolie et mignonne Liette Duperray, avec ses folies mèches de cheveux blonds bouclés, qui, s'éparpillant à la diable, auréolaient son front d'une sorte de couronne; sa taille menue comme celle d'une enfant avait une grâce et une souplesse incomparables; ses yeux surtout, lumineux, immenses, donnaient à son visage un charme de séduction irrésistible.

—Oui, dit-elle de son ton légèrement narquois, après avoir examiné un instant l'image que lui renvoyait le miroir; oui, il a assez bon goût, ce brave Pierre! D'autre part, il faut avouer que je ferai une bien drôle de fermière... Je suis de ton avis Gérald, mais je ne puis rien changer à mon physique. Quand je souhaiterais d'avoir une taille phénoménale, des mains énormes et des joues rouges comme des pommes d'api, cela ne m'avancerait guère, n'est-ce pas? il faut me prendre telle que je suis...

Elle tressaillit soudain devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux... Gérald, tout rempli de fureur un instant auparavant, et dont les traits convulsés faisaient mal à voir, s'était détourné tout à coup de la glace où il avait conduit sa soeur... Affaissé maintenant dans un fauteuil, il avait caché son visage dans ses mains, et à en juger par les soubresauts nerveux qui lui secouaient les épaules, il pleurait...

—Gérald, pas cela, je t'en conjure! s'écria Liette, toute bouleversée, et hors d'elle-même à la vue de son frère ainsi abattu.

Puis s'agenouillant devant le jeune homme, tandis qu'elle dénouait vivement les mains qui cachaient son visage, elle l'embrassa avec une sorte de frénésie, tout en déclarant:

—Ne te mets pas dans cet état, Gérald! si ce mariage t'est odieux à ce point, il ne se fera pas... Mais je ne veux pas que tu souffres ainsi! je ne veux pas que tu pleures!...

Et la brave enfant, s'oubliant elle-même, ne songeant qu'à consoler son frère, à le reconforter par tout ce que son coeur aimant lui suggérait de paroles tendres et affectueuses.

Gérald Duperray, qui avait fini par retrouver son sang-froid et semblait un peu honteux de ce moment de faiblesse, se levant alors, contempla longuement sa soeur d'un air attendri.

—Pauvre petite Liette, murmura-t-il lentement; chère grande âme qui s'ignore! comme c'est bien toi... toujours prête à souffrir pour épargner une souffrance aux autres!... Non, Liette, nous n'avons pas le droit d'empêcher ton bonheur... Madeleine a raison: nous ne sommes que des égoïstes!... Tu épouseras Pierre Tiphaine, enfant chérie, je te le promets! Comme on a plaidé ta cause auprès de moi, je la plaiderai auprès de notre père.

Son nom ainsi échappé des lèvres du jeune homme avait fait monter une vive rougeur aux joues de Madeleine Valdas, qui se détourna pour cacher son trouble. Voyant ensuite le frère et la soeur se pencher l'un vers l'autre pour s'entretenir à voix basse, elle eut peur de les gêner, et s'éloigna sans bruit, les laissant seuls.

Dans la cour les fillettes s'en donnaient à coeur joie et profitaient du quart d'heure de récréation

que l'institutrice leur avait généreusement octroyé.

Lorsqu'elles aperçurent Madeleine, avec qui elles commençaient à se familiariser, elles accoururent à sa rencontre. C'était à qui l'approcherait de plus près, lui prendrait la main; les plus hardies se risquaient même à l'embrasser... Mlle Valdas, souriante, se laissait faire, un peu flattée intérieurement de l'admiration naïve qui se lisait dans tous ces grands yeux d'enfants. Elle se sentait tout heureuse, tout indulgente, bonne pour tous à cette heure; et elle s'étonnait du sentiment de paix, de tranquillité qui semblait l'imprégner.

La voix joyeuse de Liette la fit se retourner; elle aussi paraissait émue et radieuse.

—Allons, les petites, cria-t-elle, en riant, venez saluer le monsieur à qui vous devez cette récréation.

Puis, attrapant dans ses bras une mignonne créature aux cheveux blonds bouclés, aux yeux craintifs:

—Embrasse le monsieur, toi, tu lui dois bien ça! dit-elle à mi-voix, en tendant l'enfant à son frère, tandis qu'elle confiait tout bas à ce dernier:

—C'est tout le portrait de son père.

Gérald Duperray, en relevant la tête, rencontra le regard de Madeleine... Et ce qu'il y vit de douceur attendrie, de gratitude émue, fit tressaillir son cœur d'une joie intime, profonde, délicieuse... Toujours maître de lui-même, et sans rien laisser deviner de ce qu'il éprouvait, il prit congé de sa belle-soeur, avec un serrement de main banal et un peu froid:

—Au revoir, Mademoiselle Madeleine.

Mais une fois loin des regards des deux jeunes filles, seul dans le compartiment du train qui le ramenait à Lille, il s'abîma dans une longue rêverie, laissant sa pensée et son imagination vagabonder à l'aise.

Lorsque la lourde machine stoppa dans la grande gare remplie d'une foule bruyante et affairée, Gérald Duperray se murmura à lui-même:

—Je vais plaider ta cause, petite Liette... Tu épouseras Pierre Tiphaine... Et Madeleine sera contente de moi!...

Là-bas, dans la modeste école de Ferrières, la jeune institutrice, rayonnante, embrassait pour la vingtième fois au moins, celle qui avait si bien parlé pour elle, et l'accablait de ses remerciements enthousiastes.

—Oh! Mad chérie, je vous devrai mon bonheur! C'est grâce à vous si Gérald a fini par céder... le pauvre garçon!... Il avait tellement perdu la tête qu'il vous a appelée Madeleine tout court! L'avez-vous entendu?—«Madeleine a raison.»—Comme il a dit ça! avec une expression que je n'oublierai jamais. Et il était si troublé qu'il n'a même pas songé à s'excuser. Mais vous ne lui en voulez pas, Mad de mon cœur?

—Non, non! protesta vivement Mlle Valdas; je dois vous avouer que je ne m'en étais pas aperçue, d'ailleurs.

Pauvre Madeleine!... elle était si peu habituée à mentir que ses joues s'étaient empourprées, tandis qu'elle essayait de prendre un air indifférent, tout à fait en contraste avec sa voix qui tremblait bien fort...

CHAPITRE IX

—Décidément, Gérald, le succès vous tourne la tête! voilà trois fois que je vous offre une tasse de thé, et vous me regardez tout-à-coup, comme si vous ne m'aviez jamais vue! on croirait que vous tombez de la lune!

—Je vous demande pardon, Germaine, je ne vous avais pas entendue. Non, les félicitations, dont je suis accablé de toutes parts, ne me font pas tourner la tête, je vous l'assure, mais j'avoue que je me sens un peu fatigué, ce soir.

—Ma chère, il ne veut pas en convenir, je suis sûre qu'il tombe de sommeil, simplement... tout comme ces trois mioches que je vais porter dans leur dodo!

Et Mme Tiphaine, joignant l'action à la parole, prit vivement dans ses bras la plus petite des fillettes, qui, blotties l'une contre l'autre au fond d'un grand divan, dormaient de bon cœur.

Les deux aînées s'éveillèrent et sourirent à la jeune femme, tandis que la dernière, sans ouvrir les yeux, s'accrochait au bras qui l'entourait en balbutiant:

—Maman... maman...

—Donnez-moi cette enfant, Liette, vous savez que je vous ai défendu de la porter, elle est trop lourde pour vous.

Mme Tiphaine se retourna vers celui qui parlait ainsi, d'un ton tout à la fois tendre et ferme.

—Quel tyran vous faites, Pierre! dit-elle en riant; si je vous écoutais, je deviendrais la femme la plus paresseuse du monde entier! Et c'est que je n'ai pas le cœur de vous désobéir, encore! Oh! Germaine, ne vous mariez pas! ou alors dites adieu à toute liberté. C'est terrible, vous savez!

Puis, prenant par la main les deux autres fillettes qui se seraient affectueusement contre elle, Liette, après avoir fait une révérence cérémonieuse à son mari, qui la contemplait avec une tendresse inexprimable, déclara gravement:

—Monsieur Pierre Tiphaine, ouvrez la marche! nous vous suivons docilement. Gérald et Germaine, admirez, je vous prie, le modèle d'obéissance conjugale que je vous offre en ce moment.

Il y avait un an que Liette Duperray avait épousé le «paysan de Ferrières», comme disait alors dédaigneusement le Doyen de la Faculté de Droit; et depuis ce temps, l'opinion de tous s'était bien modifiée.

Pierre Tiphaine était à l'heure présente le favori de son beau-père—qui ne tarissait jamais en éloges sur son gendre—l'ami de son beau-frère Gérald, qui avait pour lui une profonde estime, et lui témoignait une confiance sans bornes. Quant à Mme Luce, elle n'avait pas attendu si longtemps pour accorder son amitié au mari de Liette. Elle avait été séduite d'emblée par le sourire grave et triste du fermier, par son visage un peu rude et son regard franc.

—Liette a bien choisi, mon ami, avait-elle déclaré à M. Duperray, après leur première entrevue avec Pierre; elle aura un bon mari, j'en suis sûre. Et les petites sont à croquer! il faudra qu'elles m'appellent «grand'mère», ce sera délicieux!

Et avec sa nature enthousiaste, elle avait vite raffolé des mignonnes orphelines, qu'elle accablait de toutes sortes de gâteries.

M. Duperray n'avait guère boudé longtemps non plus. Sans l'avouer il avait été charmé, lui aussi, par la tendresse naïve des fillettes, par le sans-gêne ingénu avec lequel elles s'adressaient à lui.

—Grand-père, racontez-nous une belle histoire, vous les dites si bien!

Lorsque la petite Paule parlait ainsi tout en grimant hardiment sur ses genoux, le vieillard ne savait pas résister.

Et plus d'une fois, Pierre et Liette, rentrant à l'improviste, avaient été témoin de ce spectacle touchant et étrange: le Doyen, un enfant sur chacun de ses genoux, l'ainée, appuyée à son épaule, contait gravement une histoire merveilleuse et abracadabrante, que les petites écoutaient d'un air ravi, suspendues aux lèvres du conteur, applaudissant joyeusement aux endroits comiques, s'attendrissant lorsque le récit devenait pathétique et finissent toujours par une pluie de baisers sur le visage et les cheveux du grand-père—qui paraissait s'amuser autant qu'elles!

Observateur attentif, M. Duperray avait bien vite rendu justice aux solides qualités de son gendre, à son caractère droit et loyal. Et aujourd'hui, il regardait Pierre comme un second fils.

Aussi les rapports étaient-ils fréquents et affectueux entre les deux familles. Il ne se passait guère de semaine sans qu'on se rencontrât de part et d'autre. Lorsque le jeune ménage ne pouvait venir à Lille, les Duperray se rendaient à Ferrières en auto; ils étaient là presque chaque dimanche, et bien souvent ramenaient les petites avec eux. C'était entre Lille et Ferrières une allée et venue continuelles.

Papa et maman Sonnier étaient installés à la ferme; et les bons vieux semblaient rajeunis de vingt ans, tant ils étaient heureux dans leur nouvelle vie. Eux aussi gâtaient à qui mieux mieux Pierre et «les enfants de Liette» comme ils disaient avec attendrissement. La maman Sonnier était d'une activité surprenante; elle s'était découvert des talents de fermière insoupçonnés, et elle répétait sans cesse à son mari, qui l'admirait franchement:

—Tu vois, mon gros, j'étais née pour être fermière! je te l'ai toujours dit!

Le bon vieux ne se rappelait pas avoir jamais entendu pareille déclaration, mais il opinait du bonnet quand même, tout en protestant doucement:

—Ne te fatigue pas tant, ma bonne, tu n'as plus vingt ans!

Le mariage de Liette qui semblait devoir causer dans la famille le trouble et la désunion, n'y avait apporté au contraire que joie et bonheur.

Au milieu de l'allégresse générale, Gérard seul restait sombre et préoccupé.

Comme le faisait remarquer Liette, il avait toujours l'air d'une âme en peine.

Le jeune homme était, en effet, très malheureux: son amour pour Madeleine Valdas, quoi qu'il fit pour s'en guérir, n'avait fait qu'augmenter de jour en jour, et était devenu une véritable torture.

Espérant que l'absence lui serait un remède, il était parti pendant trois mois, accomplissant ce voyage en Grèce, dont il s'était fait une telle fête

depuis longtemps. Tout l'avait ennuyé là-bas, et il était revenu désillusionné, mais plus épris que jamais.

A l'hôtel Valdas, il avait retrouvé Madeleine qui, depuis le mariage de Liette, n'était plus retournée à Ferrères.

Ne se doutant pas du sentiment qu'elle inspirait à Gérard, la jeune fille lui avait témoigné une sympathie affectueuse, une confiance mêlée d'une sorte de tendresse. Elle le consultait à propos de tout, le faisait parfois juge de ses différends—assez fréquents, d'ailleurs—avec le Doyen. Harcelé par ce dernier, qui voyait avec effroi l'empire de plus en plus irrésistible que Madeleine exerçait sur son fils, irrité par la surveillance paternelle, dont il se sentait l'objet, froissé par les allusions qu'on ne lui ménageait guère, Gérard, dont la patience n'était pas la vertu dominante, commençait à perdre la tête.

Tréblant de se trahir devant Madeleine, il se montrait souvent dur et froid à son égard, répondant par des paroles brèves, cassantes, à sa tendre sollicitude. Et lorsque la jeune fille, blessée par ces procédés incompréhensibles se retirait en silence, une expression navrée dans ses grands yeux tristes, Gérard courait s'enfermer de longues heures dans son cabinet, furieux contre lui-même et contre tout le monde, souffrant à crier, malheureux à faire pitié!

Un jour qu'à propos d'une simple peccadille, le Doyen adressait de vifs reproches à sa belle-fille, le jeune homme, témoin des efforts, surhumains de Madeleine pour supporter en silence l'algarade tout à la fois injuste et ridicule, fut touché jusqu'aux larmes de l'air de détresse de la jeune fille, dont les joues étaient empourprées de honte. Elle se tourna vers Gérard avec une telle expression de prière qu'il sentit toute force l'abandonner. Une envie folle, irrésistible, lui vint de courir à elle, de la prendre dans ses bras, de lui crier son amour... Eut-elle l'intuition de ce qu'il éprouvait? Son sourire se fit encore plus suppliant, tandis qu'elle murmurait:

—Monsieur Gérard, défendez-moi, je vous en prie...

Le jeune professeur, éperdu, ouvrait la bouche pour protester; il allait prononcer un aveu, des paroles irrévocables, lorsqu'il vit le regard ironique et dur que son père attachait sur lui...

Broyant alors son cœur impitoyablement, se détournant pour ne plus voir ces yeux qui l'affolaient, Gérard déclara d'une voix hautaine, si changée qu'il ne la reconnut même pas:

—Vous n'imaginez pas, je suppose, que je vais vous donner raison contre mon père?

Il s'arrêta, attendant un éclat de colère, une parole indignée...

—Je vous demande pardon... je ne savais pas... je croyais...

Et, pâle, chancelante, Madeleine Valdas passa devant le jeune homme, qui, frappé de stupeur, ne songea même pas à lui ouvrir la porte...

La voix de son père le fit tressaillir.

—Il est heureux que tu te sois décidé enfin à remettre à sa place cette petite péronnelle! Je me demandais si tu n'allais pas prendre fait et cause pour elle.

Oui, il l'avait remise à sa place. Mais jamais il ne devait oublier le reproche muet de ces yeux suppliants. Et, rentré chez lui, Gérard n'eut plus qu'une idée : partir, quitter l'hôtel Valdass, Lille, tout ce qui pourrait lui rappeler Madeleine, enfin ! chercher un poste n'importe où, le plus loin possible. Mais il ne voulait plus supporter de pareilles scènes ! s'était au-dessus de ses forces. Cacher son amour pour cette enfant, il pourrait peut-être encore y parvenir au prix d'efforts inouïs, mais à faire souffrir, l'humilier comme tout à l'heure ? Ah ! non ! jamais, jamais !

S'il n'avait écouté que son cœur, en cet instant, il eût couru à la recherche de Madeleine, pour se jeter à ses genoux et lui demander son pardon...

Lorsqu'il la retrouva le lendemain au déjeuner, il fut étonné de son calme.

— Maman, dit-elle à Madame Luce, qui, absente la veille, ne savait rien de ce qui s'était passé, maman, je vais te faire part d'un grand projet auquel je songe depuis longtemps et que je vais sans doute mettre à exécution, si tu n'y vois pas d'inconvénient. J'ai toujours désiré faire un voyage en Italie, séjourner une saison à Rome, et je trouve en ce moment une occasion qui, peut-être, ne se présentera plus. Je t'ai parlé quelquefois d'Anne Demarcy, cette amie que j'ai connue au couvent et avec laquelle je suis restée en correspondance. Elle m'écrit ce matin une longue lettre, pleine de détails enthousiastes sur toute une excursion qui doit la conduire à Rome, où elle restera quelques mois avec sa mère. Connaissant mon grand désir de visiter ce pays, elle m'offre de me joindre à elles. Ce serait charmant, et je t'avoue que ce projet me tente beaucoup. Si tu y consens, j'accepterai l'offre d'Anne.

— Mais, ma chérie, tu es absolument libre d'agir à ta guise, et si ce voyage te fait plaisir, il ne faut pas hésiter.

— C'est une excellente idée que vous avez là, Madeleine, déclara M. Duperray, avec une joie visible, un voyage en Italie à cette saison offre tous les avantages.

— Je n'ai jamais douté un instant que vous n'approuviez mon projet, Monsieur, répondit Madeleine avec une légère ironie qui n'échappa point à Gérard.

Celui-ci se taisait mais son cœur battait à se rompre. Il n'était pas dupe du prétexte, et sentait bien que la scène de la veille avait été pour quelque chose dans cette brusque détermination de voyage. Une immense tristesse l'envahissait à la pensée que cette enfant était ainsi chassée de chez elle par son père... par lui aussi ! Elle l'avait devancé dans sa résolution ; elle lui laissait la place et s'exilait volontairement. Et elle faisait cela, simplement, sans que sa mère pût soupçonner quoique ce fût.

Trois jours après elle partait...

Pendant ces trois jours, Gérard, bourrelé de remords pour son procédé inqualifiable, accablé de chagrin à la perspective de ce départ, n'avait pas eu le courage d'affronter la présence de Madeleine, il était resté absent de l'hôtel, n'y rentrant que le soir lorsque tout le monde dormait. Mais il ne put y tenir jusqu'au bout. Au moment de partir, comme Mlle Valdass embrassait une

dernière fois sa mère, qui était venue la conduire, elle resta stupéfaite : Gérard, encore tout haletant d'une marche précipitée, se tenait près de la portière et l'aidait à monter dans son compartiment.

Profitant d'un instant où Mme Luce adressait quelques recommandations à la femme de chambre qui accompagnait sa fille, il se pencha vivement vers sa belle-sœur :

— Mademoiselle Madeleine, dit-il, d'une voix émue, je suis venu vous prier de me pardonner ma, mes paroles de l'autre jour. J'ai peur de vous avoir fait de la peine... de vous avoir offensée.

— Je n'ai rien à vous pardonner, Monsieur Gérard, répondit la jeune fille ; vous ne m'avez offensée en rien ; je méritais une leçon, vous me l'avez donnée voilà tout... C'est moi qui m'étais oubliée. Adieu... soyez tous heureux... soignez bien maman.

Et l'employé, fermant hâtivement les portières, Gérard, le cœur serré, avait dû s'écarter...

Il était resté sur le quai, auprès de Mme Duperray, jusqu'au moment où le train avait disparu. Puis, il s'était éloigné, emportant la vision de Madeleine Valdass, avec son beau visage pâle, empreint de tristesse, les enveloppant tous les deux, Mme Luce et lui, de son sourire doux, de son regard caressant... Il y avait à cette heure dans toute l'attitude de l'orphelin, dans sa contenance d'habitude si énergique, quelque chose de las, de résigné, une expression d'abandon qui avait douloureusement frappé le jeune professeur.

Et depuis lors, quoiqu'il fût, c'était toujours ainsi qu'il l'avait devant les yeux.

Il y avait quatre mois que Mlle Valdass était partie et dans les lettres, qu'elle adressait régulièrement à Mme Duperray, elle ne parlait jamais de retour. Les dames Demarcy, avec qui elle avait demeuré à Rome, étaient rentrées à Paris depuis quelques semaines, Madeleine, en les quittant, s'était dirigée vers la Belgique, sous prétexte de revoir ses anciennes maîtresses, les religieuses qui avaient fait son éducation. Elle s'était installée alors, avec sa femme de chambre au petit village d'Epraves, dans une auberge voisine du Couvent, où elle passait une partie de ses journées.

On eût vainement cherché, dans ses lettres, plutôt laconiques, que la jeune fille écrivait à sa mère, quelque indice de son état d'âme, des sentiments qui l'agitaient. Toujours affectueuse, cette correspondance ne contenait guère que des détails banals sur ce que voyait Madeleine, sur les pays qu'elle traversait, tout en témoignant toujours une vive sollicitude pour Mme Luce, un intérêt profond pour tout ce qui la touchait... Mais d'elle-même, de sa vie, de ses pensées... rien !

Mme Duperray, avec sa nature superficielle et peu réfléchie, était parfaitement tranquille.

— Madeleine paraît très heureuse, elle a toujours eu la passion des voyages ! je suis sûre qu'elle s'en donne à cœur joie.

A une seule personne Mlle Valdass montrait un peu de son âme, de ses sentiments intimes... et encore ! Liette recevait de longues missives, débordantes de tendresse, avec mille questions sur tout et sur tous ; sans oublier les petites, à qui elle adressait de partout où elle séjournait, jouets, bonbons, souvenirs de toutes sortes.

Et Mme Tiphaine y répondait avec usure! elle entretenait avec sa belle-soeur une volumineuse correspondance; la mettant au courant de tout ce qui se passait à l'hôtel Valdas, aussi bien qu'à la ferme. Dans sa dernière lettre, elle avait donné à Madeleine des détails enthousiastes sur le succès de Gérard, obtenant un des prix les plus importants de l'Académie pour son dernier ouvrage de philosophie, dont on parlait dans le monde entier! sur la rosette qui venait de lui être décernée à cette occasion, et enfin sur la merveilleuse fête, que le Doyen et Mme Duperray allaient donner à l'hôtel Valdas, en l'honneur du jeune et illustre maître.

—Ne reviendrez-vous pas pour être au milieu de nous ce jour-là, Mad chérie? avait-elle demandé, la fête ne sera pas complète, si vous en êtes absente. Je crois, entre nous soit dit, que ce sera pour le Doyen une double fête;—je vous en parle tout bas, car c'est encore un grand secret—mais il est sérieusement question du mariage de Gérard avec notre charmante Germaine. Recteur et Doyen en rêvent! toute la Faculté s'en mêle! Je ne sais si les intéressés en sont aussi enthousiastes... Germaine peut-être... Mais mon frère est devenu ces derniers temps un tel Chevalier de la Triste Figure qu'il n'a rien d'un amoureux vainqueur. Enfin, qui vivra verra! Mais la fête du 6 Mai pourrait bien être un dîner de fiançailles; Allons, chérie, revenez vite! votre place est vide; vous nous manquez terriblement à tous! Vous savez pourtant que j'ai votre promesse de vous installer à la ferme pendant les mois d'été? Nous sommes en Avril; il faudra donc bientôt vous exécuter...

Madeline, toujours si exacte dans sa correspondance, avait laissé cette lettre sans réponse.

Et le matin de la fête, comme M. et Mme Tiphaine descendaient du train qui les avait amenés, la première question de Gérard à sa soeur avait été:

—As-tu des nouvelles de Mlle Valdas?

—Non; je comptais sur Mme Luce pour m'en donner. Madeleine ne lui a-t-elle pas écrit?

—On n'a pas reçu de lettre d'elle depuis quinze jours.

—Moi non plus! c'est bien étrange. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé.

C'était à ce silence inexplicable que songeait encore Gérard, lorsque Germaine Sylvestre s'était approchée de lui pour lui offrir une tasse de thé. La jeune fille qui avait toujours eu pour son ami d'enfance une vive affection, et ne s'en cachait pas, s'étonnait de son air absorbé et préoccupé pendant cette soirée, où tous ceux qui portaient un nom dans les lettres, les sciences, la magistrature étaient venus en foule lui offrir leurs félicitations. Gérard restait également indifférent aux témoignages d'admiration que ne lui ménageait pas le public féminin de ses Conférences: elles étaient là presque toutes, ces dames et ces jeunes fillés, rivalisant de grâce et d'élégance, n'ayant pas assez d'yeux pour le Maître Gérard Duperray dont le fier profil, le regard d'aigle, le port froid et hautain, la voix prenante les séduisaient étrangement. La plupart enviaient la fille du Recteur, comme elle traversait les salons au bras du jeune homme, ayant plus grand air que jamais dans son habit de soirée. Il se penchait, par instants, sur sa

compagne, qu'il dominait de sa haute taille, pour écouter ce qu'elle lui disait et un sourire distrait, qui s'éteignait presque aussitôt, passait furtivement sur ses lèvres fines.

Quelques artistes de la Comédie Française, appelés par Mme Luce pour rehausser l'éclat de la fête, finissaient de jouer l'Étincelle, et toute la jeunesse impatiente attendait le signal de l'Orchestre Tzigane, qui venait de prendre place dans un coin du Grand Salon.

—Gérald, tu ouvriras le bal avec Germaine.

Le jeune homme se tourna vers son père, et une ombre de mécontentement parut sur ses traits pâlis et tirés.

—Vous savez bien, mon père, objecta-t-il, que je suis un triste cavaïer, et ce serait vraiment faire trop peu d'honneur à une danseuse accomplie comme Germaine.

Mais la jeune fille protesta gaiement:

—Je vous conduirai, Gérard; vous verrez qu'avec mon aide, vous vous en tirerez fort bien.

—Je sais que vous êtes toujours l'indulgence même, petite Germaine—et le jeune homme attachait sur sa compagne un regard attendri qui la fit tressaillir—mais, vraiment je ne me sens pas de taille à affronter les critiques de mon auditoire féminin, enchanté de pouvoir dauber à l'aise sur son professeur de philosophie.

—Oh! le vilain orgueilleux!

Et Germaine contemplant avec une admiration visible Gérard Duperray, dont le visage, habituellement un peu dur, avait ce soir une expression de mélancolie qui l'adouçissait singulièrement et le rendait encore plus séduisant.

—Alors, vous ne danserez pas? interrogea la jeune fille, avec une sorte de timidité.

—Naturellement non, Germaine. Je vous admirerai de loin, et lorsque vous serez libre, je vous conduirai au buffet si vous voulez bien me réserver cette faveur.

Germaine, vite entourée, s'éloigna au bras d'un jeune avocat, et emportée par le tourbillon de la valse, elle perdit bientôt de vue Gérard Duperray.

Celui-ci pour échapper un peu à cette foule élégante, dont le bruit fatiguait ses nerfs tendus et surexcités, se réfugia un instant sur la terrasse donnant sur le jardin de l'hôtel.

Là, dans l'obscurité de l'endroit où se trouvait le jeune homme, l'aspect de ces salons, magnifiquement décorés et illuminés, était vraiment féérique. Les couples enlacés passaient et repassaient, les diamants des femmes scintillant brusquement comme des éclairs sous l'éclat des lumières électriques; la musique tour à tour langoureuse ou endiablée des Tziganes lui arrivait adoucie, dans un lointain plein de charme...

Il apercevait de temps en temps Madame Luce au bras d'un danseur, plus séduisante que jamais dans sa toilette de crêpe de Chine d'un mauve si tendre, avec ses cheveux blonds vaporeux comme ceux d'une jeune fille, avec sa bouche d'enfant riieuse et tendre... Le Doyen, le Recteur d'Académie, tous les membres des Facultés au grand complet étaient là dans les immenses salons de l'hôtel Valdas, les uns dansant, les autres dissimulés dans toutes les pièces de la vaste demeure, dont ils admiraient les richesses artistiques, les tableaux de prix, les collections de faïence d'une valeur inouïe.

Et une amère dérision montait au cœur de Gérard! Madeleine Valdas, l'héritière de tous ces trésors, celle qui eût dû trôner en souveraine ce soir-là, était bien loin, seule, en exil... Que faisait-elle pendant que ces étrangers se prélassaient ainsi dans la maison d'Henri Valdas? quelles pensées torturaient cette pauvre âme solitaire et ulcérée? Qui songeait à elle dans toute cette foule?... Lui seul peut-être! lui, dont l'annonce des fiançailles avec une autre courait de bouche en bouche, ce soir...

Et un long frisson secouait le corps du jeune professeur à cette pensée... Ah! non, il ne pouvait pas laisser s'accomplir ce qu'il eût regardé comme une infamie. Germaine l'aimait, mais son cœur à lui appartenait tout à Madeleine Valdas. Il ne pouvait se marier dans ces conditions; c'eût été indigne de lui et de la fille du Recteur.

Depuis trois mois, il essayait loyalement d'aimer cette enfant, de ne penser qu'à elle, de lui consacrer sa vie... Il avait misérablement échoué! Madeleine, et Madeleine seule hantait ses rêves la nuit, occupait son esprit le jour, prenait tout son cœur... Il ne pouvait lutter plus longtemps! Il ne l'épouserait jamais, puisque la fatalité le voulait ainsi, mais il ne serait pas à une autre, il ne tromperait personne...

Mais pourquoi n'écrivait-elle pas? Sans vouloir se l'avouer, il avait espéré vaguement une lettre, un mot de félicitations, un signe quelconque. Qui sait? peut-être reviendrait-elle ce jour-là? peut-être son silence ménageait-il une surprise? Et à cette pensée, une joie folle emplissait le cœur de Gérard!... Mais non! la fête se terminait, dans quelques heures tout le monde serait parti... Et Madeleine n'avait même pas daigné donner signe de vie!

A une des portes-fenêtres s'ouvrant sur la terrasse, Liette venait d'apparaître, fouillant l'obscurité de son regard pénétrant... Oui, c'était bien Gérard là-bas, appuyé sur un des balustres de marbre blanc.

Sans hésiter, elle se dirigea vers son frère.

—Gérald, on te cherche partout! es-tu malade? Germaine s'inquiète... A quoi penses-tu donc d'abandonner ainsi ta charmante fiancée?

Et la jeune femme appuya sur le mot avec intention, tout en dévisageant Gérard, qui avait levé sur elle ce regard "sorti" qu'il avait eu toute la soirée. Elle le vit tressaillir... S'approchant tout près d'elle, il posa lourdement une main qui semblait de fer sur son épaule, et lui murmura d'une voix rauque, sifflante:

—Liette, tais-toi... je n'épouserai jamais Germaine!

Elle fut sur le point de s'écrier, d'interroger... Mais devant le visage sombre aux traits soudain durcis, aux lèvres serrées, elle comprit que quelque chose de grave troublait de cœur de son frère, et elle attendit une confidence, une explication...

—Rentrons, Liette, puisqu'on me cherche... demain, nous causerons.

Et, offrant son bras à sa sœur, Gérard se dirigea vers la salle de bal.

Comme ils allaient en franchir le seuil, Liette déclara:

—Ah! j'oubliais de te dire... Pierre avait reçu pour moi, cette après-midi, une lettre de Madeleine, qu'il m'a remise seulement tout-à-l'heure, en couchant les enfants. Tiens? je l'ai prise pour te la donner; il y a quelques lignes pour toi.

Si Mme Tiphaine avait observé son frère, lorsqu'il prenait d'une main tremblante le papier qu'elle lui tendait, elle eût été frappée du changement soudain qui se produisait sur ses traits tout-à-l'heure si sombres, et maintenant radieux, illuminés...

Mais Liette ne songeait qu'à une chose; qu'est-ce qui avait pu se passer entre Germaine et Gérard, pour amener une sorte de rupture?...

Regardez votre fils, disait Mme Luce à son mari, une heure plus tard, comme Gérard souriant, reconduisait les derniers invités; regardez-le, et vous avouerez avec moi que le succès l'embellit encore si c'est possible! Je comprends que vous soyez fier de lui, mon ami! Je suis sûre que cette petite Germaine en raffole! Voyez avec quelle tendresse elle lui fait ses adieux?... Heureux Gérard!

Mme Duperray aurait été bien étonnée si elle avait pu lire ce qui se passait dans le cœur du jeune homme. C'était bien à Germaine Sylvestre qu'il pensait en ce moment! Ce n'était guère les succès ni les félicitations de toute cette foule qui donnaient à son mâle visage cet air rayonnant qui avait frappé sa belle-mère. De temps en temps sa main s'appuyait sur la poche de son habit, comme pour s'assurer que la lettre de Madeleine était bien là... Et l'aiguille de l'horloge ne tournait pas assez vite à son gré, pour sonner l'heure où il serait seul enfin dans le silence de son cabinet.

Il se hâtait avec une telle précipitation de prendre congé des siens, lorsque tous les invités furent partis, que Mme Luce, avec la même perspicacité dont elle avait fait preuve l'instant d'avant, déclara:

—Ce pauvre Gérard! ne le retenons pas, il tombe de sommeil.

Les portes closes, bien sûr de n'être plus dérangé, le jeune homme, sans prendre même la peine de s'asseoir, tira fiévreusement les feuillets de papier mince, couverts de l'écriture longue et aristocratique de Madeleine Valdas, et le cœur battant bien fort, une flamme ardente aux joues, il dévora d'un trait la bienheureuse lettre, si impatientement attendue.

"Qu'allez-vous penser de votre sœur et de son incompréhensible silence. Chère petite Liette? ne l'accusez-vous de n'être après tout qu'une vilaine oublieuse? Non, dites? vous connaissez assez votre Mad pour ne plus douter de la constance de son affection?... J'ai été malade, Liette. Moi, la vaillante, solide comme un roc, et dont la santé semblait un défi à toute la Faculté, je me suis réveillée un beau matin sans forces, les jambes en coton, la tête endolorie, ayant peine à rassembler mes idées, voyant tout tourner autour de moi, et lorsque j'ai essayé de me lever, j'ai éprouvé tout-à-coup cette impression étrange de sentir la terre manquer sous mes pieds! Votre Mad s'était bêtement évanouie, paraît-il, tout comme une petite femmelette nerveuse et détraquée! La cause? *chi lo sa!* Le modeste Esculape de ce petit village a

déclaré que c'était un cas très curieux d'attaque subite d'influenza! Me voilà en train de devenir un phénomène, voyez-vous! Comme vous le disiez si bien: Cette Mad ne fera jamais rien comme une autre! Et ne faisant jamais les choses à moitié non plus, je me suis offert une influenza très compliquée, pendant laquelle mes bonnes religieuses ont été fort inquiètes au sujet de mon humble personne. Heureusement qu'elles n'ont pas eu l'idée d'écrire à maman, et de gâter ainsi la belle fête donnée en l'honneur de votre frère... j'en aurais été désolée! Aujourd'hui, la Faculté a signé mon billet de sortie de l'hôpital—lisez dans ma chambre—et ma première pensée est pour vous. Je vais écrire aussi à maman, et à Fred, dont je retrouve les lettres inquiètes.

«J'arrive tout de suite à votre grrrande nouvelle: les fiançailles de Gérard, et les honneurs dont il vient d'être comblé. Si je m'en réjouis?... vous n'avez pas besoin de me le demander, petite Liette! "Gérard n'est-il pas un peu votre frère aussi?" me dites-vous. Oui, c'est bien ainsi que je le considère, lorsque je pense à lui... c'est la place que je lui donne dans mon cœur. Vous souvenez-vous encore, ma jolie soeur, de cette recommandation que vous me faisiez un jour, comme vous retourniez à Ferrières et que vous me laissiez à l'hôtel: "Il faut apprendre à voir en Gérard un frère aîné, à le traiter comme tel, à vous confier à lui comme je le fais moi-même... J'ai essayé... Ce n'était pas trop difficile! Obéissant sans doute à vos prières, il s'est montré alors si bon pour moi, si fraternel que j'ai cru vraiment trouver en lui le conseiller, le grand frère, l'ami rêvé par toutes les jeunes filles—surtout par les isolées, les abandonnées comme moi. Ce n'était qu'un rêve, hélas! il a suffi d'un mot pour le faire cesser... Le réveil a été pénible... il est toujours si dur de s'éveiller, d'un beau rêve! Mais je l'ai excusé, ce frère de ma Liette chérie. Pouva-t-il vraisemblablement aimer et traiter en soeur la fille d'Henri Valdas? Non! c'était impossible... il fallait notre naïveté et votre bon petit cœur pour avoir pu songer un instant à cette absurdité... Mais cela ne m'empêche pas de prendre part à votre joie, ma Liette, et de comprendre votre bonheur. Félicitez votre frère en mon nom et pour ces témoignages donnés à son intelligence, à son génie, et pour ses fiançailles. Germaine a tout ce qu'il faut pour rendre un mari heureux: elle est bonne et tendre... ce sont là les plus précieuses et même les seules qualités prisées par Gérard, selon ses propres paroles, s'il m'en souvient. Quant à moi, je vous avouerai que cette petite Germaine m'a toujours paru fort sympathique, et je me réjouis de son bonheur. Elle doit être fière d'avoir été choisie entre toutes par un homme à l'esprit élevé et supérieur, une intelligence d'élite... Y a-t-il rien de plus doux que de pouvoir admirer et estimer ce qu'on aime?... la gloire de ceux qui nous sont chers n'est-elle pas cent fois plus précieuse à nos yeux que notre propre gloire?"

«Je lis et relis les bonnes lettres que vous m'avez envoyées depuis plusieurs semaines, et auxquelles je puis enfin répondre aujourd'hui. Je me réjouis des nouvelles heureuses que vous me donnez sur ce brave Pierre et sur les trois mignonnes... Je vous vois en pensée dans la grande salle

de la ferme, entourée de tout ce petit monde qui vous adore, heureuse Liette, et, vous l'avouerai-je, je vous envie!... j'entends les mille recommandations de la bonne maman Sonnier:

—Ne te fatigue pas trop, petite, tu attraperas mal! Pierre, dites-lui de se reposer?"

Et les protestations du papa Sonnier:

—Laisse donc ces enfants, ma vieille, tu les étourdis!

«Pierre ne dit rien, mais je vois dans ses yeux graves cette expression de tendresse profonde qui me touchait tant!...

«Mais oui, petite soeur, j'irai passer avec vous mes trois mois d'été, comme je vous l'ai promis. Seulement, je vous demanderai encore un peu de répit; nous ne sommes qu'au commencement de mai, laissez-moi ici jusqu'au mois de juillet.

—Quel charme étrange vous retient donc dans ce pays belge? m'écrivez-vous. Y auriez-vous par hasard rencontré le Prince Charmant que nous cherchons toutes? l'élu entre mille?"

Non, Liette; je n'ai trouvé dans ce petit village d'Epraves que de braves religieuses, au cœur simple et dévoué, qui ne savent comment me témoigner leur tendresse, et à qui ma présence apporte un peu de distraction au milieu des tristesses de leur exil.

«Je mène ici l'existence la plus monotone qui se puisse rêver, dans un pays quasi-sauvage, parmi des paysans absolument primitifs, et parlant à peine le français. Mais je me sens aimée!...

«Je vous envoie la photographie de ma modeste résidence là-bas; car vous savez que je n'ai pu trouver l'hospitalité au couvent, trop exigü déjà pour celles qu'il abrite. La fenêtre garnie de fleurs est celle de la pièce où je me tiens de préférence, et que Louise désigne sous le nom pompeux de salon! c'est de là que je vous écris en ce moment interrompue parfois par les coups de fouet bruyants de cochers indigènes, qui conduisent des bandes de touristes aux Grottes de Han. Ils ne manquent pas de leur désigner en passant mon petit domaine, déclarant: "C'est ici qu'habite la "demoiselle".—Et si les gens, désirant une explication plus détaillée, insistent: Quelle demoiselle? "Une française qu'est jolie comme un ange, et riche comme Crésus!"—L'un d'entre eux, doué sans doute d'une imagination encore plus fertile, ajoute même, paraît-il: "Ça doit être quelque princesse en exil."—Un de ces jours, la police est capable de venir faire une visite domiciliaire chez votre innocente belle-soeur.

Mes distractions là-bas, me demandez-vous, Liette chérie? Elles sont bien simples! Mes bonnes religieuses, ma correspondance, mon piano, quelques longues promenades dans la campagne fort pittoresque d'Epraves et des environs... c'est tout! Et cela suffit pour me rendre cette existence très agréable. Je la quitterai cependant pour aller vous retrouver comme je vous l'ai promis. Maman, Fred, vous... tous ceux que j'aime en un mot, sont heureux en ce moment; j'ai là sous les yeux les lettres qui ne me parlent que de joie et ne m'apportent que de bonnes nouvelles. Moi-même ai trouvé une sorte d'oasis où je me repose dans une atmosphère de paix et d'affection. Pourquoi demander plus à la vie, si dure pour certains?...

A bientôt, petite soeur aimée! Envoyez-moi vite des détails sur cette fameuse fête, à laquelle j'aurais certainement assisté sans cette vilaine attaque d'influenza. Faites-moi parvenir les journaux locaux qui en donnent sans doute de longs comptes-rendus... Je suis très curieuse, vous savez, pour tout ce qui vous touche, et je m'y intéresse vivement... Puis, ce me sera une distraction précieuse dans ma solitude..."

Gérald replia la lettre qui se terminait sur cette phrase un peu mélancolique, et il s'abîma dans une profonde rêverie... Toute joie avait disparu de son visage, qui avait repris son expression sombre et préoccupée.

Il y avait dans ces pages une note triste et résignée, qui n'échappait point à son esprit clairvoyant. Les soupçons sur le véritable motif du départ de Madeleine se confirmaient de plus en plus: les procédés de M. Duperray et les siens en étaient seuls la cause. Trop fière pour se plaindre, la jeune fille, dont il avait appris à connaître le caractère droit et énergique, avait répondu aux mille tracasseries mesquines de son beau-père par le silence et la fuite.

Et cette pensée était si insupportable à Gérald qu'elle lui faisait monter au front une rougeur de honte! Un pareil état de choses ne pouvait durer! Lui seul en était la cause, après tout! Eh bien, il allait agir! Epouser Germaine? il ne fallait pas y songer. Il n'avait peut-être jamais senti encore autant qu'à cette heure combien elle lui était indifférente, et à quel point son coeur tout entier appartenait à Madeleine. D'un autre côté, il comprenait bien aussi que son mariage avec cette dernière était impossible! Il était, à cet égard, du même avis que le Doyen. Alors, une seule ressource lui restait: s'éloigner de Lille, et ne jamais revoir sa belle-soeur. Lui parti, M. Duperray n'aurait aucune raison pour se montrer hostile à la jeune fille; elle rentrerait chez elle, et prendrait à son foyer la place qui lui appartenait. Certes, Gérald souffrirait atrocement... il ne se faisait pas d'illusions! Mais il avait assez de courage et d'énergie pour ne pas reculer devant ce qui lui paraissait un devoir, et un devoir impérieux!

Huit jours après cette fête dont tous les journaux de Lille parlaient encore, ne tarissant pas de détails et d'éloges enthousiastes sur celui qui en avait été le héros, une nouvelle inattendue circulait de bouche en bouche: Gérald Duperray, le jeune Maître de philosophie déjà célèbre, jalosé par ses collègues, admiré par ses élèves et adulé par tout l'élite féminin de la grande ville, était nommé Maître de Conférences à la Sorbonne. Nul ne douta que ce poste ne lui fût donné comme un juste hommage rendu à son talent, et on l'en félicita de toutes parts... Deux personnes seules savaient la vérité: le Doyen et Liéte.

—C'est bien, Gérald, tu as fait ton devoir, lui murmura son père, comme il lui serrait une dernière fois la main sur le quai, avant le départ du train qui l'emmenait à Paris.

—Pauvre garçon, comme il va souffrir! se disait la jeune Mme Tiphaine, qui était là, elle aussi, et ne pouvait retenir ses larmes, en voyant le mâle visage pâli, aux traits tirés, à l'expression

dure et sombre du compagnon d'enfance qui lui était si cher!

CHAPITRE X

—Vous avez beau dire, mon ami, vous ne m'ôtez pas de la tête que Gérald nous boude. Voilà trois mois qu'on ne l'avait pas revu, et il parle déjà de repartir; l'année dernière c'était un voyage en Grèce! cette année, c'est la Norvège! il ne veut même pas nous donner ses vacances; c'est très mal, cela!

—Que voulez-vous, ma chère Luce, Gérald est pris de la maladie du siècle! ce besoin immodéré de voyage, de locomotion qui sévit dans tous les rangs de la société! un jour ou l'autre, vous verriez votre beau-fils s'embarquer pour l'Asie ou l'Afrique, que je n'en serais pas étonné du tout!

—Et quand on pense que ce vilain garçon a le coeur d'abandonner sa belle-mère, lorsqu'elle est ainsi clouée sur son lit pour de longs mois peut-être!

—Ma chère Luce, n'avez-vous pas auprès de vous une garde-malade modèle? pourriez-vous être mieux soignée que par Madeleine?

—Vous avez raison, mon ami, il faudra même que je me fâche, car cette enfant tombera malade à son tour; impossible de lui faire prendre un peu d'exercice! elle ne veut pas quitter ma chambre un instant.

Il y avait un mois que Mme Duperray était tenue au lit par des rhumatismes, et Madeleine, à peine installée à Ferrières, était accourue aussitôt auprès de sa mère, qu'elle entourait en effet des soins les plus tendres et les plus intelligents à la fois. Comme le disait Mme Luce, il était fort difficile de décider la jeune fille à s'éloigner pendant quelques instants, et le Doyen était souvent obligé d'insister affectueusement, de se fâcher presque, pour qu'elle consentit à prendre un peu l'air avec lui, soit à pied ou en auto.

Depuis huit jours que Gérald était revenu en vacances, elle semblait encore témoigner une plus grande répugnance à quitter la chambre de la malade.

Et pourtant, l'état de Mme Duperray n'offrait aucune inquiétude; le médecin craignant seulement que la maladie ne fût longue, et pût nécessiter un repos absolu pendant un temps indéterminé.

Toujours coquette et mondaine, la jeune femme recevait dans sa chambre, comme elle eût reçu dans son salon; elle se savait aussi jolie au milieu des dentelles de l'oreiller, qu'avec une de ses toilettes les plus élégantes. Ses blonds cheveux, dénoués et épars sur ses épaules, lui donnaient encore un air plus jeune, et son fin visage, un peu aminci et pâli, semblait celui d'une enfant dans tout ce fouilli de rubans et de plissés vaporeux. Une seule chose impatientait Mme Luce! pourquoi Gérald venait-il si rarement lui tenir compagnie? Il faisait, dans la journée, quelques apparitions auprès de son lit, c'est vrai, mais toujours très courtes, et chaque fois, son air contraint, son silence préoccupé avaient frappé sa belle-mère.

Gérald a quelque chose pour sûr! se disait-elle souvent; il doit être amoureux!

Elle en avait même parlé à son mari, mais le Doyen s'était moqué gaiement de ses idées romantiques.

—Voyons, ma chère Luce, avait-il ajouté en riant, ne vous débarrasserez-vous jamais de ces manies de petite pensionnaire sentimentale? vous voyez du roman partout! Gérald peut avoir des soucis, des ennuis particuliers, sans qu'il soit question d'amour.

Un coup discret, frappé à la porte, interrompit les deux époux, et l'objet de leur conversation, Gérald lui-même, se montra sur le seuil de la chambre.

—Entrez, méchant garçon! s'écria Luce; nous parlions justement de vous! j'étais en train de vous "débîner" ferme!

—Les absents ont toujours tort! répondit Gérald en serrant affectueusement la main que sa belle-mère lui tendait.

—Et cela ne vous empêche pas de projeter encore une nouvelle absence! on dirait que vous éprouvez un véritable besoin de nous fuir, de vous sauver bien vite de cette demeure!

—Oh! Mme Luce! pouvez-vous penser pareille chose? protesta Gérald, d'un ton de reproche. Puis, venant s'asseoir auprès du lit de la malade, il continua en souriant:

—Ma présence ici est-elle donc si nécessaire? vous avez mon père, Mademoiselle Madeleine, sans compter le jeune ménage, qui fait sans cesse la navette entre Lille et Ferrières...

—Tiens! à propos, interrompit Mme Duperray, avec sa mobilité d'esprit habituelle; où est-elle donc, Madeleine? depuis le déjeuner, elle n'est pas remontée; c'est extraordinaire! elle sera sortie, bien sûr!

—Je ne crois pas, répondit Gérald, d'une voix un peu hésitante; il me semble avoir aperçu Mademoiselle Madeleine dans le jardin, tout à l'heure.

Ce que le jeune homme ne disait pas, c'est qu'il avait eu avec sa belle-soeur une longue conversation, dont il était encore tout troublé. Comme il lui faisait part de ses projets de voyage en Norvège, et de son intention de se mettre en route dans quelques jours, Madeleine avait laissé échapper une exclamation, qu'elle avait essayé en vain de réprimer, mais dont la sincérité avait frappé Gérald.

—Déjà! s'était-elle écriée.

Et dans ce simple mot perçait un tel regret que le cœur de Gérald avait battu délicieusement.

Craignant de laisser voir son émotion, il s'était penché sur un arbuste, sous prétexte de redresser une branche, mais en réalité pour cacher son trouble.

Madéleine, qui avait rougi un peu, elle aussi, s'était hâtée d'ajouter:

—Ma pauvre maman va être bien déçue! elle qui se réjouissait tant de votre arrivée, il y a huit jours à peine! et qui comptait vous avoir auprès d'elle pendant une partie des vacances!

La jeune fille ne se doutait guère de ce qui se passait dans l'âme de Gérald, et de quel courage surhumain il lui faudrait s'armer pour quitter l'hôtel Valdas.

Mais il sentait bien que la fuite était plus que jamais nécessaire! l'absence n'avait fait qu'aug-

menter son amour pour Madeleine, et il avait peur de lui-même, peur d'un moment de faiblesse! il craignait que ses lèvres ou ses regards trahissent un jour ou l'autre le secret qu'il dissimulait au prix d'efforts inouïs! Et dans la confiance affectueuse que lui témoignait sa belle-soeur depuis son retour, il voyait le danger le plus terrible!

Il avait donc résolu de feindre l'indifférence; et armé d'un "Baedeker" des plus détaillés, il sembla dès lors complètement absorbé dans le plan de son fameux voyage. De concert avec son père, il fixa son départ au lundi suivant et s'occupa fiévreusement des derniers préparatifs.

D'une politesse correcte mais froide avec Madeleine, il se montra, au contraire, plein d'attentions affectueuses envers sa belle-mère.

Il témoignait une telle joie à la perspective de cette excursion en Norvège, que Mme Luce n'osait plus essayer de le retenir. Elle en avait parlé plusieurs fois avec sa fille, et la réponse de cette dernière avait toujours été la même:

—Si Monsieur Gérald est si heureux de faire ce voyage, pourquoi lui gâter sa joie par tes regrets, ma chère maman?

La veille du départ, voyant sa mère plus nerveuse qu'à l'habitude, Madeleine résolut de ne pas la quitter et, prenant sa broderie, elle s'installa auprès de la fenêtre grande ouverte.

Quelques visiteuses, intimes amies de Mme Duperray, étant venues, comme elles le faisaient presque chaque jour, passer un moment dans la chambre de la recluse, la conversation devint bientôt très animée. Elles causaient de mille potins mondains, des petits scandales de la ville, et Madeleine, qui n'y prenait aucun intérêt, s'absorbait complètement dans son travail et sa rêverie, lorsque son nom, prononcé par son beau-père, lui fit lever la tête et se pencher au dehors. L'appel venait du jardin, et M. Duperray, qui était devant la fenêtre, lui fit signe de descendre, en posant un doigt sur sa bouche, comme pour lui recommander le silence.

Dans la chambre, ces dames étaient si occupées à critiquer quelques-unes de leurs connaissances, que la sortie de Madeleine passa inaperçue.

Son beau-père l'attendait dans le grand hall, au pied de l'escalier, et il était si défait que la jeune fille en fut frappée.

—Mon enfant, j'ai reçu une mauvaise nouvelle de Fred... une dépêche vient d'arriver...

Et comme il voyait une pâleur livide se répandre sur le visage de Madeleine, il l'entraîna doucement.

—Entrez dans mon cabinet, ma pauvre petite... nous craignons un malheur.

Gérald était debout dans le cabinet du Doyen, et lui aussi était pâle à faire peur. Il tenait à la main un télégramme.

—Cette dépêche, continua M. Duperray, arrive à l'instant. Nous n'avons pas voulu la montrer à Luce.

Madéleine prit le papier d'une main tremblante, et à mesure qu'elle lisait, elle semblait frappée de stupeur.

"Chasseur Valdas, blessé grièvement en tombant dans une crevasse de montagne. Relevé dans un état très grave. Prière famille venir de suite."

La jeune fille, qui tenait toujours à la main la fatale dépêche, ne versait pas une larme, mais il y avait dans le regard éperdu qu'elle attachait sur son beau-père un désespoir muet et poignant qui le bouleversait plus que la douleur la plus bruyante.

Il posa tendrement sa main sur l'épaule de Madeleine, et l'attirant contre sa poitrine sans qu'elle opposât la moindre résistance, il lui murmura de douces paroles de consolation.

Madeleine, toujours silencieuse, les yeux fixes, le visage hagard, ne semblait rien entendre.

Tout-à-coup, elle poussa un long soupir, et passant la main sur son front, elle murmura :

— Mon pauvre Fred... tout ce qui me restait... Je vais partir.

Gérald qui, jusqu'ici, s'était tenu à l'écart, le visage caché dans ses mains, comme s'il avait eu peur de laisser voir son émotion, déclara alors d'une voix grève :

— Je vous accompagnerai, Mademoiselle Madeleine.

— Comment apprendre ce malheur à Luce ?

En entendant le Doyen se poser cette question, Madeleine tressaillit.

— Il ne faut rien lui dire, déclara-t-elle vivement. Vous savez bien que le docteur a surtout recommandé de lui éviter toute émotion... Et l'annonce d'une pareille catastrophe pourrait lui occasionner une crise mortelle. Non, laissons-la encore dans l'ignorance... il sera assez tôt si le pire arrive !...

Et à cette pensée, un long frisson secoua la jeune fille. Mais se ressaisissant bientôt, elle continua avec une froide énergie :

— Je vais lui annoncer une visite de quelques jours à Ferrières, sous un prétexte quelconque : une indisposition de Liette ou de ses enfants. Quant à M. Gérald, il peut très bien avancer d'une demi-journée son départ pour la Norvège sans éveiller la moindre méfiance.

Et Madeleine sut donner une telle expression de calme à son visage, une telle fermeté à sa voix, lorsque l'instant d'après elle vint annoncer à sa mère son départ inattendu pour Ferrières, que Mme Luce n'eut aucun soupçon de l'horrible vérité...

Elle gronda affectueusement son beau-fils quand il vint, lui aussi, lui dire qu'il avançait son voyage, sous prétexte de rencontrer un de ses amis à Paris.

— On croirait vraiment que ces enfants se sont donnés le mot pour nous abandonner, dit-elle gaiement à son mari, qui assistait à la scène des adieux, heureusement que vous me restez, vous, mon cher Jean, l'ami fidèle des bons et des mauvais jours !

Il était bien inquiet, le Doyen. Inquiet sur le sort de Fred, qui était peut-être mort à l'heure présente... Inquiet aussi sur les suites de cet enchaînement de circonstances qui rejetait fatalement les jeunes gens dans la société l'un de l'autre. Et pourtant, il était impossible d'empêcher ce qui arrivait : cela dépassait toutes les prévisions, renversait tous les projets. Le vieillard se sentait si bien d'ailleurs, qu'il n'avait fait aucune objection, lorsque Gérald avait déclaré sa résolution d'accompagner Madeleine. Il ne pouvait, lui, quitter sa femme malade ; d'autre part, abandon-

ner la jeune fille dans une situation aussi douloureuse eût été une cruauté. Il fallait donc, coûte que coûte, laisser s'accomplir les événements, ainsi que le sort en avait décidé... Mais M. Duperray était sûrement en proie à de vives anxiétés.

L'express de Savoie était sur le point de partir, les portières étaient déjà fermées, lorsque Gérald et Madeleine se précipitèrent dans le premier compartiment venu. Il était temps ! encore quelques secondes, et il leur eût fallu attendre le courrier suivant ! douze minutes de plus, lorsque les minutes de Fred étaient peut-être comptées !...

Mlle Valdas, accablée par l'émotion, la précipitation de leur course affolée, et cette agonie d'incertitude dans laquelle elle se débattait depuis l'arrivée de la fatale dépêche était affaissée sur les coussins de la voiture et restait là les yeux fermés, le visage livide, les traits si défaits que Gérald eut peur de la voir s'évanouir. D'instinct, à voix basse, il s'informa. Ne voulait-elle pas prendre quelques gouttes d'un cordial qu'il avait dans sa valise ? Elle leva sur lui ses paupières lourdes et le remercia. Non, ce n'était rien... l'émotion, voilà tout ! Dans quelques instants, il n'y paraîtrait plus.

Et la vaillante fille essayait de sourire, tandis que des larmes brûlantes perlaient au bord de ses longs cils.

Ils étaient les seuls voyageurs dans leur compartiment de première classe. Gérald, avec son tact habituel, comprit que Madeleine serait heureuse de pouvoir pleurer en paix, sans témoins...

— Je vais prendre l'air un moment dans le couloir, dit-il simplement, vous n'aurez qu'à m'appeler si vous avez besoin de moi.

Il sentit au regard reconnaissant de la jeune fille, qu'elle lui savait gré de sa discrétion, et il s'éloigna, laissant la portière ouverte.

Blottie dans son coin obscur, Madeleine laissait couler les larmes pressées qui tombaient sur ses mains jointes dans le geste de détresse qui lui était familier... Une pensée fixe hantait sa pauvre tête endolorie : Fred était mourant ! mort peut-être... Et un frisson qu'elle ne pouvait réprimer la secouait d'épouvante à cette horrible perspective ! Jamais elle n'avait compris comme à cette heure jusqu'à quel point son frère lui était cher !... Elle revoyait ce visage doux et efféminé, avec les yeux bleus de Mme Luce, ces yeux de rêve, un peu vagues et tristes !... cette bouche tendre, avec, au coin des lèvres, ce pli indéfini, marque visible d'une volonté faible. Elle se souvenait de l'expression d'angoisse qu'elle avait lue sur ces traits fins, lorsque, une dernière fois, le jeune homme penchait sa tête blonde bouclée au moment où le train qui l'emmenait en Savoie disparaissait. Avait-il alors, le pauvre petit, le pressentiment d'une mort solitaire, là-bas dans ces montagnes, loin de tous ceux qui l'aimaient ?... Et le cœur torturé par les remords, Madeleine se reprochait amèrement les paroles trop dures peut-être, dont elle avait accablé son frère quelques jours avant son départ !... Il avait dû les oublier pourtant, car depuis près d'un an qu'il était là-bas, il n'y avait que de la tendresse dans les longues lettres qu'il lui écrivait... Dans les dernières même, vibrait une note joyeuse qui l'avait frappée... Et elle se souvenait

avec quelle chaleur il insistait deux jours auparavant encore pour que sa soeur vint passer quelque temps à Lauslebourg, auprès du poste de montage où il devait séjourner tout l'été.

— «Décide-toi, ma Grande, écrivait-il, viens embrasser ton Alpin, que tu auras de la peine à reconnaître, tant il est bronzé par le soleil et les glaciers! J'ai demandé au propriétaire de l'hôtel "di prino cattello" de ce pays superbe, mais primitif, la permission de visiter son établissement. Il y a là deux belles pièces dans lesquelles tu serais admirablement installée, et moi je descendrais chaque jour de mon poste de la Turraz pour passer quelques heures auprès de toi. Nous ferions des excursions magnifiques! et je serais fier de monter à mes braves camarades ma belle Mad chérie...»

Pauvre Fred!... Elle allait, en effet, descendre dans cet hôtel, mais au lieu des excursions rêvées, du séjour enchanteur, que lui réservait le lendemain?...

Madeleine, obsédée par de lugubres pensées, se leva brusquement, et fit quelques verges dans le wagon. Par la porte demeurée ouverte, elle aperçut la grande ombre de Gérard que, debout dans le couloir, semblait, lui aussi, absorbé dans une profonde rêverie. Appuyé au rebord d'une des vasistas, il tournait presque le dos à sa belle-soeur, qui ne voyait guère que son profil hautain, dont la ligne sévère se dessinait nettement sous le rayon de lumière projetée par une des lampes de la voiture. A quoi songeait-il? se demandait Madeleine... A Fred, assurément! Lui aussi avait eu pour le garçon des paroles violentes et des reproches acerbes. Et la jeune fille revit soudain la scène du boudoir, à laquelle elle avait assisté en témoin muet et invisible... Comme il avait été dur pour elle! en quels termes énérgiques il avait flétri sa conduite, ses insinuations blessantes à propos de sa mère!... Et sa mémoire impitoyable lui rappelait les moindres paroles! elle avait encore dans les oreilles les accents de cette voix pleine de mépris. Que de changements depuis! Etait-ce bien elle qui avait pu accuser ainsi celui pour qui elle avait tant d'estime aujourd'hui? Chose étrange! c'était à dater de cette scène que ses yeux s'étaient, pour ainsi dire, ouverts, et qu'elle avait vu la sottise de ses préventions contre les Duperray. Dans la protestation indignée de Gérard elle avait senti le cri d'une âme calomniée; la vérité lui était apparue soudain... Et elle avait compris d'où venait le mensonge, de quel côté était la droiture... Comme tout cela lui semblait loin! La méprisait-il encore, à cette heure, celui qui s'était offert spontanément pour être son compagnon dans ce long et triste voyage? Il lui paraissait toujours si énigmatique, affectueux par instants, puis tout à coup froid et renfermé. A son retour de Belgique, elle avait été fort étonnée lorsqu'à ses questions sur l'époque de son mariage avec Germaine, Liette avait répondu en haussant les épaules:

— «Ça "cloche"! ça ne marche pas comme on s'y attendait! Mystère! Enfin, je crois que le pauvre garçon a du chagrin.

Pendant ces quelques jours que le jeune homme venait de passer auprès d'elle, Madeleine l'avait observé attentivement... Elle avait été, en effet,

frappée de son air un peu «absent», de sa tristesse persistante, et dans son départ pour la Norvège, elle avait vu un prétexte pour s'éloigner... Que s'était-il donc passé qui avait pu ainsi séparer les deux jeunes gens?...

Gérald, se retournant alors, aperçut sa belle-soeur qui le dévisageait...

— Désirez-vous quelque chose, Mlle Madeleine? demanda-t-il, en venant aussitôt auprès d'elle.

— Non, merci... Je voulais vous dire combien je vous suis reconnaissante de m'accompagner dans ces circonstances pénibles... d'avoir renoncé à un voyage depuis longtemps projeté.

— Je n'y ai pas de mérite, Mademoiselle; j'aime Fred comme un frère, et aussi loin que j'eusse été parti, je serais revenu immédiatement, le sachant en danger.

— Espérez-vous?... croyez-vous que nous le trouverons encore vivant? balbutia la jeune fille, en levant sur Gérard ses paupières meurtries.

— Oui... je l'espère, répondit Gérard, doucement.

Puis, voulant rompre le silence pénible qui avait succédé à cette question de Madeleine, il insista d'une voix basse et tendre:

— Ne voulez-vous pas essayer de dormir un peu? la nuit sera longue, le voyage fatigant... il faut prendre des forces.

— Quelle heure est-il? interrogea Mlle Valdas.

— A peine minuit.

— Seulement! Et à quelle heure serons-nous à Lauslebourg?

— Nous serons à Modane demain matin vers dix heures et demie, mais nous n'arriverons guère à Lauslebourg avant deux heures de l'après-midi. On compte trois bonnes heures de voiture.

— Mon Dieu, mon Dieu! soupira Madeleine; pourvu qu'il ne soit pas trop tard!

— Non... ne vous tourmentez pas ainsi... Gardez bon espoir... En attendant, essayez de vous reposer un peu... Je vous en prie.

La jeune fille, subjuguée par le ton tout à la fois persuasif et impérieux de Gérard, regagna le coin du compartiment, où son compagnon l'installa avec des soins attentifs et empressés, qui touchèrent profondément le coeur si endolorie de Madeleine. Elle dut s'appuyer sur l'oreiller qu'il mit sous sa tête, tandis qu'il lui couvrait les genoux de son grand plaid de voyage.

Lasse à mourir, brisée par l'émotion et la fatigue; Madeleine se laissait faire sans mot dire... Comme il se dépouillait de sa couverture, elle essaya de protester, mais il lui imposa silence d'un geste plein d'autorité affectueuse...

.....
"Cambéry".

Le nom, lancé d'une voix sonore, l'express s'arrêtant brusquement éveillèrent Madeleine, qui jeta autour d'elle un regard effaré! Où était-elle donc? Elle rougit un peu en apercevant son compagnon de voyage... Puis, soudain, la mémoire lui revenant, elle poussa un long soupir d'angoisse! Comme elle avait dormi! Et quels beaux rêves elle avait faits... Pourquoi s'était-elle réveillée? la réalité lui apparaissait maintenant si lugubre, si angoissante...

— Oh! s'écria-t-elle frissonnante, en se levant d'un air égaré, Fred est mort!

—Chut! pourquoi avoir de pareilles idées? protesta Gérard, en prenant dans les siennes les mains de Madeleine, et en la forçant à se rasseoir.

—Si! si! il est mort, vous dis-je! j'en ai le presentiment.

—Mademoiselle Madeleine—et la voix se faisait tendrement persuasive—remettez-vous. Chassez ces vilaines pensées... Pas de faiblesse!... Ayez confiance en la Providence, et quoi qu'il arrive, affrontez l'épreuve avec courage. Redevenez la soeur vaillante que j'ai toujours connue et estimée...

Ces fières paroles rappellèrent Madeleine à elle-même. Un peu honteuse de son accès de nervosité, elle cacha son visage dans ses mains, et reprit sa pose abandonnée dans le coin du wagon où elle avait dormi. Gérard, assis en face d'elle, continua à la raisonner doucement, essayant de dissiper ces pressentiments maladifs, ces folles terreurs dont il la sentait accablée; et peu à peu, sous l'influence de la voix grave, aux accents pénétrés, la jeune fille retrouvait son calme, redevenait maîtresse d'elle-même.

Le trajet de Modane à Lanslebourg lui parut interminable. Indifférente à la beauté sauvage et grandiose du pays qu'ils traversaient, et qui, en un autre moment eût ravi son âme enthousiaste, Madeleine, à cette heure, n'avait qu'une pensée: Fred serait-il encore vivant lorsqu'ils arriveraient? Ils n'étaient pas seuls dans la voiture qui fait le service de Modane au Mont-Cenis, et devait les déposer en passant à Lanslebourg; plusieurs touristes avaient pris place avec eux, et leurs exclamations émerveillées, leur conversation bruyante, leurs rires joyeux blessaient douloureusement les oreilles de Mlle Valdas.

Gérard le devinait au frémissement des lèvres, au tremblement nerveux de la petite main gantée qui s'agitait sur le rebord de la banquette... Avant d'arriver à Lanslebourg, il se pencha vers sa compagne et prenant dans les siennes cette main tremblante, il parla gravement:

—Mademoiselle Madeleine, nous voilà au bout du voyage. Je vais vous demander d'être forte et raisonnable. Vous m'attendez à l'hôtel Valloirès où j'ai fait retenir des appartements... Moi, je me rendrai sur le champ à la caserne, puis, je reviendrai vous chercher...

—Jamais! protesta la jeune fille, d'un ton véhément; je veux voir Fred tout de suite...

—Non, dit tranquillement Gérard; pour lui comme pour vous, il faut éviter une émotion trop forte.

—Qu'importe? interrompit Madeleine, d'une voix brève.

Gérard s'appretait à répondre; le vacarme indescriptible causé par une bande de cyclistes venant au-devant des voyageurs parmi lesquels se trouvaient des amis attendus, empêcha le jeune homme de continuer.

Arrivé devant l'hôtel, il aida Madeleine à descendre, puis, s'étant informé auprès de l'hôtelier, il la fit conduire aux pièces qui leur étaient réservées.

L'accident de Fred avait été un événement pour tout ce petit pays, si calme d'habitude, et bien des curieux étaient là, à l'arrivée de la diligence, pour voir la famille du soldat, dont on savait la venue... Les regards sympathiques s'attachaient avec une

admiration respectueuse sur la jeune fille, pâle et blonde, dont la merveilleuse beauté frappait tous ceux qui la voyaient; et Gérard, avec sa haute taille, ses grands yeux sombres et son profil d'aigle retenait, lui aussi, l'attention sur son passage.

—Un joli couple! déclarait un des touristes, installé à la terrasse du café!

—C'est le frère et la soeur du blessé, disait une des bonnes de l'hôtel, à tous ceux qui s'empresaient pour la questionner.

—Comment va ce pauvre diable? demandait un voyageur à l'hôtelier.

—Mal, très mal!

Et un geste découragé soulignait le renseignement donné à voix basse.

Madeline, debout au milieu de la chambre où Gérard l'avait laissée, attendait impatiemment son retour. Son regard fiévreux apercevait par la fenêtre toute grande ouverte, la forêt de l'Arc au sommet de laquelle se trouvait la Turrez... C'était par un de ces sentiers abruptes que le jeune homme était tombé sans doute?... Et une sueur froide perlait aux tempes de la jeune fille devenue livide...

La porte, s'ouvrant doucement, livra passage à Gérard.

Il comprit la question muette des grands yeux éperdus qui se levaient sur lui...

—Il vit!...

Tout parut soudain tourner autour de Madeleine, un nuage passa devant son regard voilé, et elle s'affaissa dans les bras de Gérard qui, l'ayant vue chanceler, s'était précipité à son secours.

Lorsqu'elle reprit ses sens, elle était étendue toute habillée sur son lit, où son beau-frère avait dû la porter, et, en ouvrant les yeux, ce fut lui qu'elle aperçut penché sur elle, anxieux... Avec la connaissance, la mémoire lui revenait... Fred vivait encore. Vite, il fallait se hâter, pour courir le voir, l'embrasser! Et elle fit un mouvement pour se lever. Mais Gérard l'arrêta d'un geste.

—Madeleine, en m'autorisant à vous accompagner, en me traitant en frère aîné, vous m'avez donné le droit d'agir avec l'autorité fraternelle. Je vous demanderai donc en grâce—et la voix du jeune homme avait une note grave; son visage une expression froide et résolue—de m'obéir, de vous soumettre à ce que je crois nécessaire en cette circonstance. Je vais aller à l'infirmerie... Vous m'attendrez ici... Et selon ce que le chirurgien décidera, je reviendrai tout de suite vous prendre.

—Oh! non, Gérard, emmenez-moi!

D'un brusque mouvement, et avant même qu'il ait pu l'en empêcher, Madeleine s'était jetée au bas du lit, et se trouvait debout devant lui, frémissante.

—Et si votre vue occasionne à Fred une émotion trop forte, mortelle peut-être? interrogea Gérard.

—Je ne me montrerai pas, je resterai dans la pièce à côté, si le major l'exige... Mais ne m'laissez pas seule ici, en proie à cette angoisse qui m'ôte l'esprit... Non, non, emmenez-moi.

La jeune fille semblait affolée.

Gérard essaya encore une objection.

—Voyez dans quel état vous voilà! Qui vous dit que là-bas, l'émotion ne sera pas au-dessus de vos forces?

—Non, Gérald, je serai vaillante... je saurai me contenir, je vous le promets!

Le jeune homme hésitait... En bas, l'hôtelier avait prévenu que Fred était dans un état lamentable, et lui avait conseillé d'épargner la vue de ce spectacle à sa soeur. Aussi était-il perplexe! D'autre part, si les heures du pauvre garçon étaient comptées, pouvait-il püver Madeleine de cette dernière et suprême consolation: l'assister dans son agonie?...

Mais la perspective du chagrin de la jeune fille, de son désespoir l'épouvantait! Il eût donné tout au monde pour lui épargner pareille épreuve. Il se raidit contre son émotion, et la dissimula sous une feinte rudesse.

—Ecoutez-moi, Madeleine, dit-il, d'une voix brève; vous allez venir, soit!... Mais je vous préviens qu'à la première marque de faiblesse, au moindre éclat de votre part, je vous ramène ici impitoyablement.

—Je serai forte, balbutia M.le Valdas, qui, les yeux secs, le regard fiévreux, la démarche saccadée, avait déjà ouvert la porte de la chambre pour s'en aller.

Tous les voyageurs qui prenaient le frais sur la terrasse, se découvrirent respectueusement comme les jeunes gens passaient au milieu d'eux; Madeleine, aussi pâle que sa robe blanche, Gérald sombre et froid, le front barré d'un pli profond, qui ajoutait encore à l'expression habituellement dure de son visage.

—On ne croirait jamais que c'est là le frère de ce pauvre petit alpin, déclara une des servantes de l'hôtel; il était si mignon, le chérubin, avec sa figure de fille, ses cheveux bouclés et ses yeux bleus.

La caserne de Lanslebourg, où l'on avait ramené Fred, ne ressemblait en rien à ces immenses bâtiments, que l'on voit ordinairement dans les villes, et où se trouvent entassés des centaines de soldats. Là, rien de semblable. On se serait cru plutôt dans quelque grande ferme modèle, au milieu de ces cours où les mulets erraient comme chez eux, tandis que les petits chasseurs Alpins, avec leur costume pittoresque et leur béret de laine bleue, devisaient gaîment, tout en vaquant à leurs occupations habituelles.

Ils étaient peu nombreux d'ailleurs dans ce village de Savoie, situé au pied même du Mont Cenis; beaucoup étaient allés rejoindre leurs divers postes de montagne; de sorte qu'il ne restait là qu'un déjôt d'une centaine d'hommes, descendus des cantonnements, et se reposant avant d'entreprendre de nouvelles reconnaissances.

A la vue des jeunes gens un murmure circula dans le groupe des soldats.

—La famille du "blondin"!

—Prévenez le Major.

Un vieux sergent s'avança alors au-devant de Gérald.

—Monsieur et Madame viennent sans doute pour le chasseur Valdas?

Et l'homme, sec et nerveux, tout en tournant et retournant son béret de drap, qu'il avait enlevé de sa tête grisonnante, s'inclinait gauchement, saluant très bas les étrangers.

—Oui, répondit Gérald. Pouvons-nous le voir?

—Si Monsieur et Madame veulent entrer ici un

moment—et le vieux désignait une pièce blanchie à la chaux, où se tenaient deux ou trois Alpins—on est allé prévenir le Major.

Ils avaient à peine franchi le seuil de la petite salle, qu'un officier y entra derrière eux.

Il alla vivement à Gérald, la main tendue, et s'inclina profondément devant Madeleine. C'était un homme d'une trentaine d'années, au visage rude et franc, aux yeux clairs, et dont les manières ouvertes inspiraient à première vue la sympathie, la confiance.

—Monsieur est sans doute un proche parent de ce pauvre Valdas? interrogea-t-il d'un ton empressé.

—Je suis son frère, répondit simplement Gérald, et Mademoiselle est sa soeur.

Le Capitaine salua de nouveau respectueusement Madeleine, et ouvrant la porte d'une pièce voisine, il invita les jeunes gens à le suivre.

Lorsqu'ils furent seuls et qu'il les eût fait asseoir:

—Vous me voyez, dit-il d'une voix émue, désolé de l'accident arrivé à ce pauvre petit, que j'aime comme s'il était de ma famille. Je suis son Capitaine; il a toujours été dans ma compagnie depuis le jour où il est rentré aux Alpins, et jamais je n'ai rencontré un garçon plus intéressant, une nature plus sympathique. Tous ses camarades, d'ailleurs, le chéissent également, et pour le "blondin", comme ils l'appellent, ils se seraient mis au feu. Ce sont pour la plupart de rudes montagnards, un peu primitifs peut-être, mais francs comme l'or et d'un dévouement à toute épreuve. Ils se sont attachés à ce petit, si différent d'eux tous au point de vue de l'éducation, de l'origine, et c'était à qui lui adoucirait les fatigues de ce service de montagne, parfois un peu pénible, un peu dur pour ceux qui n'y ont pas été brisés de jeunesse. Mais l'entraîn de Valdas, sa bonne humeur, les avait séduits, et ils étaient fiers de l'avoir dans leur compagnie. Aussi jugez de leur désespoir en apprenant l'accident.

—Comment cela lui est-il arrivé? interrogea Madeleine d'une voix haletante.

—Mon Dieu, Mademoiselle, d'une façon bien inattendue pour nous tous: une imprudence de sa part, malgré avertissements répétés. Valdas était depuis une quinzaine de jours au poste de la Turraz. Ils sont là une soixantaine d'hommes avec un lieutenant, et chaque dimanche, on les laisse descendre à Lanslebourg, pour se distraire un peu. Valdas sollicitait bien souvent la permission de circuler dans cette forêt de l'Arc qui l'enchantait, d'aller explorer ces cols, ces glaciers dont il ne pouvait se lasser d'admirer les beautés sauvages. On le plaisantait à ce sujet, car il était devenu, ces derniers temps, un fanatique de la montagne. Son lieutenant m'avait même averti il y a quelques jours: "Mon Capitaine, il faudra serrer le mot à Valdas, il commence à faire bien des imprudences! J'ai beau le mettre en garde contre sa témérité, il se contente de sourire: "Pas de danger, mon Lieutenant, la montagne me connaît maintenant, et je connais la montagne!" N'empêche qu'un de ces jours il pourrait bien lui arriver quelque aventure, car il se risque seul trop loin." Dimanche, rencontrant Valdas dans la forêt, je lui avais parlé sérieusement à ce sujet, et il m'avait

bien promis d'être plus prudent à l'avenir. Je ne me doutais guère de ce qui devait se passer deux jours plus tard. Mercredi matin, je n'étais pas encore levé, lorsqu'un chasseur, couvert de sueur et de poussière, sonne à ma porte. Je vas au balcon, et l'homme me crie tout haletant: "Mon Capitaine, on est très inquiet là-haut, à la Turraz. Valdas n'est pas rentré hier soir, on craint un accident." Je descends bien vite, et j'apprends que la veille, pendant la "soupe", Valdas à la suite d'une grande discussion au sujet d'une ascension de montagne des plus difficiles, avait prétendu qu'on pouvait sans danger, atteindre le sommet de la "Dent Parrachée". Tous les camarades le défiant, il s'était levé et avait déclaré qu'il irait, lui, et qu'il planterait le drapeau français là-haut, où jamais personne n'avait mis le pied. On s'était moqué de lui, les vieux l'avaient taquiné, et finalement tous s'étaient séparés sans s'inquiéter des bravades du "blondin", qui semblait hanté par l'idée fixe de cette ascension.

En se retrouvant le soir, on s'étonna de l'absence du petit, et plus tard, lorsque la nuit tomba tout à fait, on s'inquiéta. Plusieurs se rappelèrent la discussion de l'après-midi, et le Lieutenant à qui ils en firent part, ne cacha pas son anxiété.

—Pourquoi avoir ainsi défié cet enfant? leur dit-il, s'il lui est arrivé malheur, ce sera en partie de votre faute.

La plupart ne se couchèrent pas, et errèrent toute la nuit, mais sans succès, dans la montagne.

Le matin, n'ayant rien trouvé, ils accouraient me prévenir, afin que des recherches sérieuses fussent organisées.

Je partis tout de suite avec quelques Alpains déterminés et remplis d'expérience, de ces hardis montagnards qui ne connaissent ni fatigue, ni obstacles, et nous nous dirigeâmes vers la "Dent Parrachée".

Les craintes du lieutenant s'étaient réalisées: le pauvre petit, avec sa témérité inconsciente, avait voulu escalader ce pic menaçant, dont vous voyez d'ici le sommet neigeux. Nous avons trouvé son corps meurtri, brisé, enfoui dans une large crevasse, où il avait dû glisser. Il tenait encore dans sa main crispée un de ces petits drapeaux comme on en vend ici dans les boutiques, un joujou de deux sous... qu'il se promettait de planter là-haut.

Le Capitaine mordait sa moustache pour cacher son émotion, tandis qu'il sortait d'une des poches de sa tunique le petit jouet en question, et le tendait à Gérard.

A ce moment, la porte s'ouvrit et le Major parut sur le seuil.

Il était très pâle, lui aussi. Le regard qu'il attachait sur les deux jeunes gens était empreint d'une profonde compassion.

—Le frère et la soeur de Valdas, annonça le capitaine.

—Le pauvre garçon est dans un triste état... Il n'a pas encore repris connaissance... La blessure du crâne nous inquiète beaucoup.

Le Major parlait d'une voix blanche; ses yeux semblaient éviter de rencontrer ceux de Madeleine qu'il sentait fixés sur lui avec une expression d'attente angoissée.

—Si Mademoiselle veut le permettre, dit-il, j'aurais quelques mots à dire à... son frère.

—Fred est mort? gémit Madeleine sourdement.

—Non, je vous le jure, il vit... mais il est très mal, et nous voudrions, mon collègue et moi, nous entendre avec Monsieur... au sujet d'une opération... la seule ressource peut-être... pour le sauver.

Gérald alla à Madeleine. Il l'entraîna doucement près de la fenêtre, et là, il lui parla tout bas, la conjurant de retourner à l'hôtel.

—Madeleine, au nom de Fred, soyez forte... Je vais voir ce dont il s'agit...

—Oui, Gérard, je ferai ce que vous voudrez... Mais je veux voir Fred tout de suite... ne serait-ce qu'une seconde?

La jeune fille était livide et ses yeux étincelaient.

—Tout! tout ce qu'il faudra... oui... faites-le... Mais que je le voie, mon Dieu, que je le voie!

S'arrachant des bras de Gérard, qui la retenait, elle se retourna vers le Major.

—Docteur, comprenez-vous? je n'ai plus que lui, c'est mon petit Fred... Je serai forte, je ne dirai pas un mot... mais que je le voie une seconde!

Elle parlait d'une voix étranglée, et il y avait sur son visage une telle agonie de désespoir que l'officier en eut pitié.

—Venez, Mademoiselle, je vais vous conduire près de lui... un instant seulement... Mais, armez-vous de courage...

Gérald, qui voyait avec attendrissement les efforts surhumains de Mademoiselle pour se tenir debout, prit sans mot dire le bras de la jeune fille et le passa sous le sien.

Précédés du Major, ils traversèrent la grande cour ensoleillée et pénétrèrent dans un bâtiment isolé qui servait d'infirmerie... Une odeur âcre d'iodoforme, les saisit à la gorge, comme ils traversaient un long couloir, sur lequel s'ouvraient plusieurs chambres, et au bout duquel l'officier s'arrêta, en posant un doigt sur ses lèvres.

Le cœur de Madeleine battait à se rompre, tandis que son regard s'attachait avec une fixité mêlée d'épouvante, sur une forme rigide, étendue là sur le petit lit de fer étroit. Deux hommes penchés sur le blessé se retournèrent en entendant du bruit, et l'un d'eux, presque un vieillard, le chirurgien chef mandé de Chambéry la veille, vint à leur rencontre. Emu de pitié devant la jeunesse et la beauté de Mlle Valdas, dont un soldat était accouru annoncer la visite, il la conduisit en silence au chevet de Fred, tandis que le lieutenant, qui était là, à l'arrivée, s'écartait discrètement avec le Major de Lanslebourg.

Livide, une écume rougeâtre aux lèvres, les yeux fermés, la tête entourée de linges ensanglantés, le corps raide et immobile, Fred semblait déjà un cadavre... Il n'avait pas repris connaissance depuis la veille au matin et seul le léger battement de cœur et du pouls indiquait qu'il vivait encore...

Madeleine, soutenue par le vieux chirurgien, le regard fixe, la pupille dilatée d'horreur, contemplant, sans le reconnaître, ce jeune visage, auquel la souffrance et l'approche de la mort peut-être, donnaient une expression grave et solennelle, fixant les traits dans une empreinte marmoréenne...

Eh! quoi! était-ce bien là son petit Fred?... l'enfant chéri d'Henri Valdas?... Jamais elle n'avait senti comme à cette heure la place qu'il tenait aussi dans son coeur! Avec quelle joie elle eût donné sa vie sans hésiter pour sauver la sienne!... Une douleur atroce lui tenaillait les tempes, des sanglots, des cris, qu'elle étouffait dans son mouchoir, lui montaient aux lèvres... elle était dans une telle agonie de souffrance, de désespoir, qu'elle eut peur de ne pouvoir résister plus longtemps... Et, s'accrochant avec une énergie désespérée au bras de Gérard, elle supplia affolée:

—Gérald, emmenez-moi... c'est trop affreux!... mon pauvre Fred!

Combien de temps resta-t-elle dans la pièce voisine, où son beau-frère l'avait conduite? Elle ne s'en rendit aucun compte. Affaissée dans le fauteuil que le Capitaine avait couru chercher pour elle, sa tête brisée, elle entendait vaguement des allées et venues autour d'elle... Elle se rappelait des mots de consolation murmurés par le jeune lieutenant et le Capitaine, assis à ses côtés... Gérard n'était plus là, les Majors non plus; ils s'étaient éloignés pour conférer entre eux sans doute?

Plus tard, dans la soirée, elle se retrouva à l'hôtel Valloires... Par la fenêtre de sa chambre grande ouverte, le bruit du torrent de l'Arc, grondant tumultueusement, arrivait à ses oreilles, un tintement argentin s'y mêlait parfois dans l'éloignement: c'était la note gaie des cloches des vaches descendant de la montagne pour régagner leurs abris de nuit.

...Tout en haut, là-bas, du côté de la Turraz, des voix mâles de soldats chantaient des chansons de pays, dont les refrains monotones se répercutaient en échos affaiblis en bas de la vallée, le tout entremêlé des sons grêles et plaintifs du chalumeau d'un pâtre savoyard...

C'était une de ces belles nuits des pays de montagnes, magnifiques dans leur majesté impressionnante... Mais, Madeleine, insensible à ce charme des choses, n'avait qu'une pensée fixe, obsédante: Fred allait mourir!... Pourquoi Gérard la laissait-il ainsi solitaire? se demanda-t-elle tout à coup, en jetant un regard désolé autour d'elle. Il l'avait ramenée, et il était reparti... Pourquoi ne revenait-il pas?... Il lui semblait qu'il devait y avoir des heures de cela. Peut-être était-il chez lui? Elle alla à la chambre de son beau-frère, située en face de la sienne et qui donnait sur la rue principale de Lansiebourg. La pièce était vide. Madeleine se pencha au dehors: devant l'hôtel des touristes, rentrant d'excursions dans la montagne, devaient gaiement avec les guides l'hôtelier et les garçons s'empresaient, dressant des tables dans tous les coins, apportant de grands seaux pour faire boire les mulets.

—Edith, regarde la Dent Parrachée, et dis-moi si tu as jamais vu un plus beau décor d'opéra?

A ces mots, lancés par un jeune voyageur, les yeux de Madeleine se tournèrent instinctivement vers le pic fameux, et un tremblement la saisit, tandis que son regard hypnotisé contemplant avec horreur ce tombeau de Fred... Majestueux, immense, le pic de la Dent Parrachée se dressait au-dessus du petit village de Lansiebourg, qu'il semblait vouloir écraser de sa masse imposante; son sommet déchiré apparaissait comme une forte-

resse hérissée de créneaux, et les rayons de la lune, éclairant la neige des glaciers, donnait au mont un aspect tout à la fois fantastique et terrible...

Pauvre petit Fred! c'est à ce monstre qu'il avait voulu s'attaquer!... et le géant s'était vengé!... Affolée, les pupilles dilatées, Madeleine regardait toujours, essayant en vain de s'arracher à ce tableau fascinateur... Ses mains crispées semblaient rivées à la balustrade de bois sur laquelle elle s'appuyait.

Elle se sentit soudain attirée par un bras puissant; une main ferme détacha les siennes de l'appui de la fenêtre, et Gérard, la ramenant dans la pièce, lui parlait doucement, mais de ce ton grave dont elle connaissait déjà la force de persuasion.

—Pourquoi vous faire mal ainsi, Madeleine? cette vue ne vous vaut rien. Asseyez-vous là... et écoutez-moi.

Il l'avait conduite au petit canapé en rotin qui garnissait un des angles de la chambre, et prenant place auprès d'elle il lui expliqua, avec des précautions infinies, ce qui venait d'être décidé par les médecins.

Après s'être consultés entre eux, ils étaient arrivés tous les trois—le chirurgien de Modane ayant été appelé aussi—à la même conclusion: faire subir à Fred l'opération du trépan; c'était la seule ressource, l'unique chance de le sauver.

Et comme Madeleine, à l'annonce de cette opération, se levait frémissante, en poussant un cri d'épouvante, Gérard, la forçant à se rasseoir, la raisonna énergiquement... Elle finit par se laisser bercer par cette voix pénétrante, qui savait si bien trouver les mots allant droit à son coeur déchiré... Comme épuisée, à bout de forces, elle pleurait, silencieuse, levant sur le jeune homme ses paupières lourdes et meurtries, ému de compassion, il l'attira doucement sur son épaule et lui murmura de tendres paroles de consolation, d'encouragement...

Lorsqu'il la quitta une heure plus tard sur le seuil de sa chambre, Madeleine, résignée et vaillante, étonnée de se retrouver si calme, se sentait pénétrée de gratitude pour Gérard Duperray...

Il était à peine six heures lorsque le matin suivant son beau-frère frappa à sa porte. Madeleine qui ne s'était pas déshabillée, et avait reposé quelques heures sur son lit, était debout... En voyant entrer Gérard, pâle et défait, elle tressaillit...

—Gérald, balbutia-t-elle, vous allez là-bas?... c'est l'heure?...

—Oui, Madeleine. Je viens vous rappeler votre promesse... d'être forte...

—Gérald... aussitôt que ce sera fini... vous viendrez...

—Oui... courage, ma chère petite soeur, murmura tendrement le jeune homme, en serrant à les briser les mains qui tremblaient dans les siennes. Ayez bon espoir... je reviendrai... tout de suite...

Et un sanglot interrompit la voix étranglée...

—Gérald? interrogea Madeleine, dans une détresse infinie; que ferai-je pendant ce temps?... que devenir, mon Dieu?... où me réfugier?

D'un geste muet, mais éloquent, le jeune homme lui montra le grand Crucifix qui se trouvait au-dessus de la cheminée...

Puis, s'arrachant brusquement à l'étreinte de sa belle-soeur, il s'éloigna à grands pas.

—Pauvre mignon, c'est ce matin qu'on l'opère. Je vais courir mettre un cierge à notre Madone.

C'était la petite servante savoyarde qui parlait ainsi, sous les fenêtres de la chambre où Madeleine se débattait dans une agonie d'angoisse, de torture... Elle tressaillit à cette manifestation de foi naïve... Elle revit le geste de Gérard tout à l'heure... L'homme intelligent, le philosophe, le savant et l'humble fille des montagnes s'étaient rencontrés dans la même pensée... Oui, ils avaient raison !

Et, jetant sur sa tête un voile de dentelle, Madeleine courut à l'église du village, proche voisine de l'hôtel.

Dans un coin obscur, devant une figure de Madone, grossièrement taillée dans un morceau de bois noirci parle temps, à la lueur falote d'un petit cierge de cire jaune, la paysanne priait de tout son coeur pour le chasseur alpin... En voyant s'agenouiller à ses côtés l'étrangère, dont le visage pathétique lui sembla encore plus beau sous les larmes et la douleur, la servante se pencha et déclara gravement :

—Ayez confiance, not' demoiselle ! la Madone n'a jamais rien refusé encore... Elle sauvera le "blondin" !

Dans la chambre où elle était rentrée depuis quelques instants, Madeleine oppressée, inquiète, l'oreille tendue, écoutait le moindre bruit. L'angoisse de l'attente faisait perler des gouttes de sueur sur son front pâle, tandis qu'elle allait et venait, incapable de rester en place... Des pas dans le corridor la faisaient tressaillir... Elle courait alors... Mais non... c'étaient des voyageurs ou les garçons qui s'éloignaient... Que se passait-il là-bas ? Quelle nouvelle allait rapporter Gérard?... les minutes semblaient d'une longueur mortelle...

Enfin, elle crut entendre la voix du jeune homme ! Oui... cette fois, c'était lui... Et elle se précipita à la porte.

Le visage décomposé, les lèvres tremblantes, mais une flamme étincelante dans les yeux, Gérard était devant elle... Et avant même qu'elle eût prononcé une parole, il l'avait prise dans ses bras, la serrant à l'étouffer, tandis qu'il lui murmurait :

—Il vit... les médecins espèrent...

Et les nerfs tendus par ces deux heures de torture, par le spectacle de cette opération à laquelle il avait obtenu d'assister, Gérard, vaincu, lui aussi par l'émotion, mêla ses larmes à celles de Madeleine Valdas...

CHAPITRE XI

—Mad ?

Au son de la voix encore faible du jeune soldat, Gérard Duperray, qui lisait auprès de la fenêtre, s'approcha vivement du petit lit de fer.

—Eveillé, Fred ?

—Oui. Quelle heure est-il, Gérard ?

—Cinq heures, mon garçon. Madeleine ne tardera pas à rentrer. Elle est partie prendre l'air un peu pendant que tu reposais ; le capitaine et sa femme l'ont emmenée malgré ses protestations.

Tiens ! les voilà justement qui reviennent tous ; le Major et le lieutenant les accompagnent.

Gérard finissait à peine de parler que des voix joyeuses se faisaient entendre dans le corridor, et le capitaine, entrant le premier, déclarait, en riant :

—A-t-il de la veine, ce chasseur Valdas ! Tout l'état-major vient lui rendre visite !

Puis, s'approchant du lit, l'officier s'enquit du blessé avec une sollicitude touchante, tandis que les autres s'empresaient aussi.

Cette salle d'infirmierie offrait à l'heure présente un spectacle peu banal. Les trois officiers, Gérard, la femme du Capitaine avec son doux visage maladif, Madeleine, radiuse de jeunesse et de beauté, puis, un peu à l'écart, les deux infirmiers alpins, tout ce monde formait un groupe étrange et pittoresque autour de l'étroite couchette ! tous semblaient ravis, en contemplant Fred, dont l'état s'améliorait de jour en jour.

Elles étaient passées les heures d'angoisse, les alternatives d'espoir et d'inquiétude !... Il était resté pendant toute une semaine entre la vie et la mort, mais la vigueur de la jeunesse l'avait enfin emporté, et depuis quinze jours, tout danger avait disparu. Il s'écoulerait du temps, certes, avant qu'il pût être sur pied ; la convalescence serait longue, mais le "blondin" guérirait ! Et avec cette affirmation des médecins, la joie était revenue au coeur de tous ceux qui l'aimaient. Les blessures de la tête seraient encore celles qui se cicatrifieraient le plus vite ; dans sa chute, Fred s'était brisé la jambe gauche, et cette fracture nécessiterait un repos prolongé, au grand désespoir du jeune homme.

Mais Madeleine l'avait consolé en lui assurant qu'elle resterait auprès de lui jusqu'au jour où elle pourrait le ramener à Lille, en congé de convalescence. Depuis l'instant où il avait repris connaissance, Fred semblait n'avoir qu'une pensée : Madeleine ! Et elle de son côté, ne voulait pas le quitter. Le Major avait dû presque se fâcher pour qu'elle sortit un peu dans la journée. Jamais peut-être blessé n'avait été l'objet de tant de sollicitudes ! tout le petit village de Lanslebourg s'intéressait au "blondin" ; les soldats restés au dépôt venaient tour à tour chercher de ses nouvelles ; ceux des forts voisins qui le connaissaient, et surtout ses camarades de la Turraz descendaient presque chaque jour pour le voir, s'enquérir de lui.

L'état-major de la garnison, comme disait en riant le Capitaine, c'est-à-dire lui-même le Major et le lieutenant étaient continuellement à l'infirmierie, Gérard et Madeleine ne savaient comment témoigner leur gratitude à tous, en particulier aux trois officiers, dont la sympathie et les attentions touchantes leur avaient été si précieuses dans ces jours d'épreuves et d'angoisse.

La femme du Major et celle du Capitaine qui habitaient Lanslebourg pendant l'été, s'étaient offertes spontanément pour tenir compagnie à Madeleine, lui rendre tous les services possibles ; et depuis que Fred était hors de danger, elles s'ingéniaient à distraire la jeune fille.

Toutes deux, comme leurs maris, avaient été d'abord séduites par la distinction de Mlle Valdas, par son attitude digne et réservée, par sa remarquable beauté. Puis, en voyant ses soins dévoués pour son frère, sa tendresse quasi-maternelle, si

grave et si affectueuse, leur sympathie s'était changée en une véritable amitié.

Mais celui sur qui la jeune fille avait produit la plus profonde impression était sans contredit le lieutenant René de Gadelles.

Agé de vingt-sept ans, fils unique du Général de Gadelles qui commandait la garnison de Lyon, le jeune officier s'était tout de suite senti épris de Madeleine Valdas.

C'était dans sa compagnie que Fred était entré à son arrivée à Lanslebourg, et le jeune homme avait bien vite fait la conquête de son chef. Aux Alpains la discipline militaire est forcément moins stricte que partout ailleurs, les rangs sont moins marqués; dans les cantonnements, où l'officier vit en contact continu avec ses hommes, partage leurs fatigues, et devient pour ainsi dire leur compagnon du jour et de la nuit, les deux jeunes gens s'étaient encore rapprochés et leur amitié avait grandi singulièrement. C'est à René que Fred lisait souvent des passages des longues lettres qu'il recevait de sa soeur... Lorsque le crépuscule tombait sur la vallée, quand les derniers rayons du soleil doraient les montagnes de leurs teintes tour à tour rosées, violettes ou bleues, les deux hommes assis en face de quelque cime élevée devaient à l'écart, tandis que les soldats s'apprêtaient pour la nuit. Ils causaient de leurs familles, de tout ce qui leur tenait au cœur, et Fred répétait souvent à son lieutenant:

—Si vous voyiez Mad! elle est belle à rendre fou!

Et aujourd'hui, René de Gadelles comprenait l'admiration du frère pour sa soeur! Ame tendre et rêveuse, éprise d'idéal, de sentiment, le jeune officier qui n'avait jamais aimé, se sentait tout-à-coup pris pour Madeleine Valdas d'une de ces affections ardentes, pures et passionnées tout à la fois! il ne vivait plus que dans la présence de la jeune fille, s'attachant à elle comme une ombre, dans la journée; rêvant d'elle la nuit...

Madeline éprouvait, de son côté, une véritable sympathie pour ce garçon doux et un peu timide, aux manières distinguées, à la voix prenante, au regard tendre comme une caresse. Elle l'aimait surtout pour l'affection dévouée qu'il témoignait à Fred, et les soins dont il entourait le blessé.

Mais celui qui depuis quinze jours avait été le consolateur, l'ami de tous les instants, le soutien de la jeune fille, c'était Gérard Duperray. Jamais elle n'oublierait sa tendresse fraternelle, ses mille attentions délicates, son affection forte et douce à la fois pendant ces heures d'épreuves... Avec quelle confiance elle se reposait sur lui pour tout! quelle douceur de pouvoir ainsi s'abandonner, abdiquer toute volonté, se laisser guider aveuglément... Elle ne se reconnaissait plus! Était-ce bien elle, la fière, l'indépendante Madeleine Valdas, qui éprouvait ainsi une sorte de joie, de bonheur, à se sentir dominée, à obéir à tout ce que Gérard désirait?... Et, en réalité, il en arrivait à lui imposer toutes ses volontés! son caractère autoritaire reprenant parfois le dessus, il la traitait un peu comme il eût traité Liette, la grondant, la morigénant... Madeleine, joyeuse, acceptait toutes les observations, s'étonnant de se trouver si calme, si heureuse...

Quand il avait été décidé par Gérard que le moment était venu d'informer Mme Luce de ce qui

s'était passé, Madeleine sous sa dictée, avait écrit à sa mère une longue lettre, où elle lui donnait mille détails, tout en la rassurant pleinement sur l'état de Fred. Depuis, un écorrespondant active s'était établie entre Lille et Lanslebourg, et chaque matin, au pied du lit de Fred, la jeune fille lisait les lettres qu'elle recevait de sa mère et de Lette.

Mme Duperray eût tout donné pour accourir, elle aussi, soigner son fils, mais l'immobilité absolue à laquelle la condamnaient ses rhumatismes, rendait son déplacement impossible.

Le jour où nous le retrouvons dans l'infirmerie, Gérard avait écrit longuement au Doyen, lui donnant un récit détaillé de tout ce qui s'était passé. Ils ne pouvaient songer à revenir à Lille avant la guérison complète du blessé, et, selon toute probabilité, de l'avis des médecins, il fallait encore compter au moins six semaines avant leur retour.

«Soyez sans inquiétude, mon père, terminait le jeune professeur, quant à mes rapports avec Madeleine. Ils ne s'écarteront jamais de la plus stricte politesse, et se maintiendront dans les limites que je me suis tracées. Je ne puis abandonner ma belle-soeur dans la situation actuelle, mais je n'ai avec elle aucune intimité, en dehors des services que tout homme bien élevé doit rendre à une femme dont il est le compagnon. Je crois, d'ailleurs, que Madeleine est en train d'ébaucher une idylle, qui pourrait bien se terminer par un mariage. Elle a rencontré ici le lieutenant de Fred, fils unique du Général de Gadelles, un garçon charmant, et dont le dévouement pour le frère a profondément touché le cœur de la soeur. Se trouvant forcément en rapports fréquents avec René de Gadelles. Madeleine a pu apprécier les qualités du jeune officier qui, de son côté, est absolument épris de votre belle-fille.

Comme il ignore ma véritable situation, et qu'il me croit—ainsi que tous ici, d'ailleurs—le proche parent de Madeleine, son demi-frère, il ne cherche pas à me dissimuler ses sentiments, au contraire! Hier encore, il m'avouait confidentiellement qu'il serait le plus heureux des hommes s'il pouvait se faire aimer de ma «soeur!» Et il m'interrogeait discrètement à ce sujet, cherchant à savoir s'il avait des chances de réussir, si Madeleine était libre? Non moins discrètement, je lui ai fait entendre qu'il ne devait pas y avoir d'obstacle de ce côté, et il a paru ravi! A vrai dire, Mlle Valdas semble éprouver beaucoup de sympathie pour ce garçon, et il est aisé de voir qu'elle se plaît dans sa société, car elle ne manque aucune occasion de se trouver avec lui... Ce voyage que vous redoutiez tant, mon père, vous apportera peut-être au contraire ce que vous désirez le plus: le mariage de Madeleine. Soyez assuré que, pour ma part, je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour aider à ce résultat.

Oui, c'était vrai! Gérard était le premier à insister auprès de Madeleine pour qu'elle aille faire de longues excursions avec le Capitaine, sa femme et le lieutenant qui les accompagnait toujours. D'autre part, voyait-il les deux jeunes gens en grande conversation, il s'éloignait discrètement pour ne pas les troubler...

Mais ce qu'il ne disait pas le malheureux, ce que tout le monde ignorait, c'étaient les efforts surhumains que lui coûtait ce désintéressement! c'é-

tait l'agonie de torture morale dans laquelle il se débattait, et la jalousie atroce à laquelle il était en proie à certaines heures. Il lui prenait alors des envies folles de malmenier Madeleine, de lui dire des choses désagréables, et malgré lui son ton se faisait agressif, son regard mauvais, au grand étonnement de la jeune fille qui s'en affligeait et cherchait ce qui, dans ses actes ou ses paroles, avait bien pu motiver cette attitude incompréhensible.

Il y avait trois semaines qu'ils étaient à Lanslevillard, et le brusque changement qui s'était produit depuis quelques jours dans les manières de Gérald à son égard étonnait et attristait Madeleine. Elle ne pouvait se rappeler sans émotion la bonté délicate et ingénieuse de son beau-frère pendant ces jours d'angoisse qu'ils venaient de traverser. Pendant cette longue semaine où la vie de Fred restait suspendue à un fil, où chaque heure semblait un siècle d'inquiétude, c'était Gérald qui l'avait soutenue et consolée, relevant sans cesse son courage abattu. Puis, lorsque le miracle s'était produit, lorsque le blessé, s'arrachant des ombres de la mort, s'était repris à vivre, le jeune professeur était resté l'ami, le compagnon assidu de Madeleine. Le soir, après qu'ils avaient quitté le chevet de Fred, il insistait affectueusement pour qu'elle se promène un peu, et prenant son bras, qu'il glissait sous le sien, il la conduisait le long de la rivière de l'Arc, ou dans les allées ombreuses de la forêt. Souvent ils allaient jusqu'au pont près de Lanslevillard, et là, à l'enéroit où le torrent forme la cascade si bien connue des touristes, ils s'asseyaient et restaient parfois des heures entières, s'oubliant dans de longues causeries intimes. Madeleine, heureuse, confiante, lui racontait avec un abandon charmant, sa vie d'autrefois, lorsque son père était là. Elle évoquait pour lui tous les souvenirs du passé; et Gérald écoutait, dans une sorte de recueillement, ces confidences ingénues qui lui dévoilaient une Madeleine innocente, au coeur tendre, aimant, passionné!... Sans détour, elle lui avouait son désespoir, sa colère lorsque sa mère lui avait appris son mariage avec le Doyen, sa haine farouche contre eux tous!... Et quelque chose de délicieux envahissait le coeur du jeune homme, comme sa belle-soeur déclarait de sa voix grave, mélodieuse:

—J'étais mauvaise alors, il n'y avait en moi que de l'égoïsme. C'est Liette d'abord, et vous ensuite, Gérald, qui m'avez fait comprendre la bassesse de ce sentiment, la grandeur du sacrifice, le bonheur de se dévouer, de s'oublier pour ceux qu'on aime... Liette m'a conquise tout de suite! Pour vous, il a fallu beaucoup plus de temps... Je vous haïssais follement, aveuglément... J'étais entretenue d'ailleurs dans cette aversion par les calomnies indignes de mes deux parentes, et de tous ceux qui vous jalouaient, vous et les vôtres... J'ai eu des heures noires, Gérald, des heures de souffrances causées par d'horribles soupçons—et la voix de Madeleine devenait rauque...— Une conversation entendue, malgré moi, quelques mots de vous ont suffi pour tout détruire, dans votre accent j'ai senti une sincérité qui m'a prouvé l'insanité de pareilles horreurs...

Et, un peu émue, d'un ton précipité, elle confessait à Gérald, stupéfait, sa présence sur le bal-

con pendant la scène du petit boudoir avec Fred. —si vous saviez—et Madeleine parlait comme dans un rêve—combien j'ai été hantée longtemps par votre exclamation: «Ah! cette fille combien je la hais! comme je voudrais pouvoir lui cacher à la figure tout le mépris que le m'inspire...» Oh! ces mots m'ont fait bien mal!... quelle obsession!

Puis, lentement, encouragée par le geste affectueux de Gérald, qui avait pris sa main dans la sienne, elle continuait, levant sur lui ses grands yeux pathétiques:

—Les diriez-vous aujourd'hui ces paroles, Gérald? me méprisez-vous encore?

—Serais-je ici, Madeleine, si j'éprouvais de pareils sentiments à votre égard?

La voix était grave, presque soennelle

—Non... n'est-ce pas? La leçon était rude, mais elle a porté d'ailleurs, car je crois bien qu'à dater de ce jour, j'ai été une autre femme... J'ai lutté énergiquement contre mon orgueil, contre cette affection jalouse, exclusive que j'éprouvais pour maman... j'ai essayé d'accepter sa nouvelle situation, de voir la place de mon père prise par un autre, dans son coeur et dans sa maison!... Et aujourd'hui, je me sens toute fière, toute heureuse de mes efforts... J'ai été récompensée... j'ai trouvé en Liette une soeur incomparable, et en vous, Gérald, un frère aimé, comme je l'avais toujours rêvé.

—Chère Madeleine!...

L'émotion empêchait Gérald d'en dire plus... Puis, sous prétexte que la nuit devenait froide, mais en réalité pour cacher son trouble, il reprenait vivement avec sa belle-soeur, le chemin de Lanslevillard.

Le lendemain de ces confidences, effrayé par la puissance de son amour, qui allait toujours grandissant, et le laissait parfois absolument désespéré, Gérald, ayant une peur folle de se trahir, résolut d'éviter toute occasion de se trouver seul avec Madeleine. La présence du lieutenant de Gadelles et ses sentiments pour la jeune fille devaient le servir admirablement.

—As-tu dormi, Fred? interrogea tendrement Madeleine, en s'approchant avec le Major du lit de son frère.

—Comme un loir! répondit gaiement Gérald; il se réveille à l'instant.

—Regarde les superbes fleurs que M. de Gadelles a cueillies pour toi, continua la jeune fille. Le docteur permet de les mettre ici dans des vases. Je vais arranger cela tout de suite! tu verras comme cela égayera ta chambre.

—Monsieur Fred, dit la femme du capitaine, nous allons encore vous enlever votre soeur pour un moment, elle va venir prendre le thé avec nous, et Monsieur Gérald aussi, n'est-ce pas? Ensuite nous reviendrons tous, et nous resterons avec vous jusqu'au dîner.

Ils partirent l'instant d'après, tous devisant joyeusement jusqu'au logis du capitaine Le Gondec, peu distant de la caserne. Gérald avait offert son bras à Mme Le Goadec, dont la santé délicate était un sujet d'inquiétude constante pour son mari. Obligé de marcher lentement, tant sa compagne semblait fatiguée, le jeune professeur se trouva bientôt seul avec elle, les autres étant déjà arrivés à destination.

—Votre soeur est ravissante, M. Gérard, déclara tout-à-coup Mme Le Goavec. Je crois qu'elle est en train de faire perdre la tête à ce brave Gadelles, qui baiserait la trace de ses pas! Je lui disais justement hier soir: un grand bien naît quelquefois d'un grand mal! Il y a trois semaines, le pauvre garçon était désespéré devant l'accident de Valdas et il s'affolait surtout à la pensée de se trouver en face de la famille, de voir la douleur de cette soeur adorée dont Fred lui avait parlé si souvent... Qui sait si la destinée ne lui ménageait pas ce coup pour lui ouvrir la porte du bonheur?

Après avoir fait honneur au thé de leur hôtesse, les jeunes gens reprirent le chemin de l'infirmerie. Sur le seuil, le lieutenant de Gadelles, obligé de s'éloigner pour son service, prit congé d'eux. En serrant la main à Gérard et à Madeleine, il leur demanda la permission de se joindre à eux après le dîner pour une de ces promenades quotidiennes, comme ils avaient l'habitude d'en faire chaque soir depuis quelques jours.

Madeleine allait répondre affirmativement, lorsque la voix un peu brève de Gérard l'interrompit :

—Avez-vous écrit à votre mère aujourd'hui?

Elle tressaillit... Non! c'est vrai! elle l'avait oublié! Avec un soupir de regret, elle s'excusa. Puis, touchée intérieurement par l'expression désolée qui parut sur le visage expressif du jeune lieutenant, elle déclara affectueusement:

—Allons, je vois que ma paresse vous cause une déception! Soyez tranquille, désormais, je ne me mettrai plus en retard avec ma correspondance, et je pourrai chaque soir vous encombrer de ma personne, puisque vous semblez tant y tenir! Pour aujourd'hui, il faudra vous contenter de Gérard! Et vous ne perdrez rien au change! dit-elle, en riant gaiement.

En rentrant ce soir-là dans le petit salon du premier étage, qui depuis le jour de leur arrivée leur servait de salle à manger, Madeleine s'arrêta, étonnée: la table n'était pas mise.

—Oh! Oh! Gothe—c'était le nom de la servante

—Gothe est en retard, il me semble, s'écria-t-elle. Mais Gérard, dont l'air sombre l'avait déjà frappée, en entrant à l'hôtel, déclara tranquillement:

—Non, Gothe n'est pas en retard. C'est moi qui lui ai donné l'ordre de mettre notre couvert en bas, dans la salle à manger.

Oh! Gérard, quelle idée! protesta Madeleine, d'un ton de reproche; nous étions si tranquilles ici. Pourquoi cette lubie?

—Je n'ai pas l'habitude d'avoir des lubies, sachez-le bien! et la voix était dure, métallique. Il y a trois semaines, lors de notre arrivée ici, il nous eût été vraiment pénible, dans l'état où nous étions, de supporter la vue de visages inconnus, d'entendre des conversations banales, indifférentes; aussi, avais-je prié qu'on nous servît dans cette pièce, en particulier. Aujourd'hui que cette raison n'existe plus, je juge plus correct de faire comme tout le monde. C'est pourquoi j'ai décidé qu'à partir de ce soir, nous prendrions nos repas dans la salle à manger.

Le ton de Gérard était si tranchant que Madeleine en fut blessée...

Sans un mot, elle se dirigea vers sa chambre, laissant son beau-frère seul dans le petit salon.

Le jeune homme était furieux contre lui-même. Déjà au retour du thé, il avait cédé à un mouvement irraisonné de jalousie, en s'interposant ainsi brusquement, sous prétexte de lettres à écrire... En réalité, c'était pour éviter cette promenade en compagnie du lieutenant, dont l'idée seule lui avait paru soudain insupportable... Madeleine, ne se doutant pas du mobile auquel il avait obéi, s'était montrée aussi gaie qu'à son habitude, et l'avait même remercié, en disant:

—Heureusement que vous pensez à tout, Gérard, je vous avoue que sans vous, ils se seraient passés de lettres demain! c'est bien vrai que le bonheur rend égoïste!

Et là, devant la déception de la jeune fille, au lieu de lui expliquer affectueusement ses raisons d'agir, il s'était emporté, n'avait eu pour elle que des paroles dures...

Ah! si elle avait pu se douter que sa brutalité n'était qu'une feinte pour cacher sa faiblesse!... Il n'osait plus affronter ces heures d'intimité qui lui étaient devenues si chères, tant il avait peur de se trahir, tant il les sentait dangereuses!... C'est pourquoi il avait résolu d'y couper court, dès ce soir même. Et, pour éviter toute occasion de se trouver seul avec Madeleine, il avait décidé de prendre désormais les repas dans la salle à manger.

Il ne s'attendait pas à voir sa belle-fille protester. Et il en fut si troublé qu'il perdit la tête, se montra violent, autoritaire... Ah! si elle avait pu lire ce qui se passait en lui!

La cloche du dîner avait sonné depuis un certain temps déjà, et Gérard, seul à la petite table qu'on lui avait réservée dans un coin de la salle à manger, où presque tous les touristes se trouvaient réunis, se demandait si Madeleine descendrait...

Un murmure discret, partant de la table d'hôte, le fit se retourner. Madeleine, vêtue d'une élégante toilette de voile blanc, un peu gênée par tous ces regards d'admiration qu'elle sentait fixés sur elle, traversa lentement la salle, et vint prendre place devant Gérard. Elle était très pâle, mais ses yeux encore humides de larmes brillaient étrangement, et donnaient un nouvel éclat à sa remarquable beauté.

Elle se laissa servir par son beau-frère, comme il le faisait habituellement, mais elle touchait à peine aux mets sur son assiette... Et les longs soupis qui soulevaient sa poitrine oppressée, quoiqu'elle fit pour les dissimuler, n'échappaient point à Gérard, lui causant les plus vifs remords. Il s'ingénia à dissiper ce chagrin, qu'il avait causé; et, peu à peu, sous le charme de la voix chaude, pénétrante, qui se faisait tendre comme pour implorer son pardon, le beau visage de sa compagne perdit son expression désolée, le sourire revint sur les lèvres tremblantes.

Et lorsque, deux heures plus tard, le lieutenant de Gadelles se présenta à l'hôtel pour prendre Gérard, il trouva les deux jeunes gens sur la terrasse, écoutant avec intérêt un touriste, qui, descendu du Pic de Chavières, faisait aux voyageurs, presque tous réunis là, le récit de son ascension.

C'était la première fois que Mademoiselle Valdas paraissait aux yeux de René de Gadelles en si grande toilette, aussi s'arrêta-t-il ébloui. Madeleine s'était levée pour accompagner les jeunes gens jusqu'au bord de la terrasse, et drapée dans les plis souples de sa robe blanche, sa démarche avait quelque chose de noble, de majestueux, qui frappa le lieutenant.

Gérald s'était éloigné un instant, sans doute pour chercher son pardessus, et en le voyant réapparaître, la jeune fille fit un mouvement pour se retirer. Mais il vint à elle, et l'enveloppant d'un grand châle de dentelle qu'il était allé prendre, il mit son bras sous le sien, déclarant tranquillement :

—La soirée est trop belle pour rester enfermée. Vous écrirez demain, Madeleine, venez prendre le frais avec nous.

CHAPITRE XII

—Le temps passe si vite auprès de vous, mon cher ami, que j'ai perdu la notion de l'heure. Ma femme va me gronder ferme! elle qui m'attendait pour aller à Modane cet après-midi.

Parlant ainsi, le major se leva vivement. Puis serrant la main de Gérald :

—Nous reprendrons demain cette intéressante discussion philosophique.

Avisant alors Fred, qui, étendu sur son lit jouait aux cartes avec deux jeunes chasseurs alpins :

—Regardez-moi la mine de ce garçon! dommage que sa vilaine jambe soit encore récalcitrante, sans ça, on pourrait le renvoyer à sa maman la semaine prochaine.

—Et à quelle époque espérez-vous nous donner à tous les trois notre congé de convalescence, Docteur?

—Hum!... dans un mois, nous en parlerons.

Ils étaient arrivés à la porte de la caserne, et Gérald interrogea encore avec une certaine anxiété :

—Fred ne vous inspire vraiment aucune inquiétude?

—Aucune, mon cher ami! ce n'est plus qu'une question de temps et de précautions.

—Et vous ne craignez pas qu'il reste... infirme? articula péniblement le jeune professeur.

—Jamais de la vie! Dans quelques mois, il n'y aura plus trace de rien! il marchera comme vous et moi. Non, je n'ai pas la moindre crainte à son sujet. Je voudrais pouvoir en dire autant de Mme Le Gardec! ajouta le Major, en baissant la voix.

—Comment va-t-elle, la pauvre femme?

—Mal! très mal! J'avais même promis à son mari d'aller la voir aujourd'hui.

—Je crois que vous ne la trouveriez pas chez elle en ce moment, Docteur. Elle doit être dans la forêt avec Madeleine.

—Ah! très bien! une bonne œuvre que votre soeur fait là, mon cher ami, de distraire ainsi cette pauvre créature, et de lui tenir compagnie Allons, au revoir, à demain.

Gérald remonta à l'infirmerie, mais voyant Fred très intéressé dans sa partie de cartes, il prit un livre et s'installa près de la fenêtre. Il faisait un temps délicieux, et de l'endroit où il se trouvait, le jeune homme jouissait d'une vue admirable sur les montagnes, les glaciers qui entourent Lansle-

bourg. En face de lui, le Dôme de Chasseforêt, avec son sommet neigeux, étincelait comme une gerbe de diamants sous les feux du soleil, plus loin, à gauche, on apercevait le Mont Cenis, tandis qu'à droite, la forêt de l'Arc s'étagait, formant un immense panorama de verdure, dominé par le fort de la Turraz. Au pied, non loin de la caserne, la rivière de l'Arc coulait, rapide et bouillonnante, au milieu du fracas de ses torrents et de ses cascades.

Gérald ne pouvait se lasser d'admirer ce paysage merveilleux et grandiose. Depuis une dizaine de jours, Fred allant tout à fait bien, les jeunes gens avaient pu faire, en compagnie du Major, du capitaine et du lieutenant de Gadelles—qui s'attachait comme une ombre aux pas de Madeleine—de superbes excursions. Plusieurs fois, les infirmiers portant le b'essé sur un lit de campagne, on avait installé Fred auprès de la Cascade de l'Arc, peu distante du village, et toute la société venant le rejoindre là, on avait organisé de délicieuses pique-niques les après-midis.

Madeleine avait trouvé de véritables amies dans la femme du Major et Mme Le Goadec : cette dernière surtout avec sa nature tendre et malade, s'était attachée profondément à la jeune fille. Les officiers, de leur côté, ne cachaient pas leur admiration pour Mlle Valdas et leur sympathie pour Gérald.

Le lieutenant de Gadelles, de plus en plus épris de Madeleine, confiait ingénument au "frère" les sentiments qu'il éprouvait pour celle qu'il croyait être sa "soeur", et Gérald, le coeur broyé par une douleur atroce, devait entendre, le sourire aux lèvres, les confidences d'un amour qui le désespérait et le mettait, à certaines heures, hors de lui-même. L'officier, ne se doutant de rien, ajoutait encore au supplice de son ami, en venant lui dire sa joie, son espoir lorsque la jeune fille s'était montrée bonne pour lui... Un jour, c'était une parole tendre, le lendemain un regard affectueux... Une autre fois, elle lui avait abandonné sa main un moment...

Et si étonné tout-à-coup du visage contracté de Gérald, de sa pâleur effrayante, René de Gadelles s'interrompait pour interroger :

—Vous n'êtes pas malade, Duperray?

—Non, non, mon cher Gadelles, pas du tout ! protestait vivement Gérald.

Mais le malheureux se sentait devenir fou... et il souffrait à crier!

Et pourtant depuis la petite scène où il avait fait pleurer Madeleine, jamais plus il ne s'était oublié dans un mouvement d'humeur ou de jalousie! jamais il ne lui avait fait entendre une parole dure, mauvaise... A force d'énergie, de volonté, il avait fini par commander à son visage, à ses yeux, à sa voix... Il en était payé par la confiance affectueuse que lui témoignait sa belle-soeur, par le regard de tendresse avec lequel elle l'accueillait toujours...

Ce matin même, son coeur avait délicieusement battu, en entendant Madeleine lui proposer, au déjeuner :

—Je crois que toute la garnison va à Chavières aujourd'hui. Si nous en profitons, Gérald, pour faire ensemble une de ces bonnes promenades dont tout ce monde-là nous prive, sans s'en douter.

Voulez-vous de moi cette après-midi pour aller au Mont-Cenis? par ce beau temps la vue sera admirable de là-haut.

Gérald avait accepté d'un air tranquille, sans montrer d'enthousiasme, mais il exultait intérieurement.

Grande fut sa déception, lorsqu'au déjeuner, sa belle-soeur lui dit d'un ton de regret:

—Pas de chance, Gérald! il est écrit que nous ne pourrions plus nous promener ensemble, Mme Le Goadec ma fait demander tout-à-l'heure si je voulais bien la conduire cette après-midi aux Gorges, à l'entrée de la forêt. Elle est si malade, la pauvre femme, et cette promenade paraissait lui faire un tel plaisir, que je n'ai pas osé lui refuser! Pourquoi ne nous accompagneriez-vous pas, Gérald? Apportez un livre, et venez vous asseoir avec nous à l'ombre des gorges?

Mais la déception avait été trop forte! Gérald en était à la fois malheureux et irrité. Aussi répondit-il, d'un ton sec:

—Non, merci! nous aurions pu laisser Fred pour une fois, du moment qu'il s'agissait d'une excursion; mais cette raison n'existant plus, il vaut beaucoup mieux que je reste à lui tenir compagnie, pendant que de votre côté, vous tenez compagnie à Mme Le Gordec.

—Vous ne m'en voulez pas, Gérald? vous comprenez comme moi que je ne pouvais guère refuser? demanda Madeleine, un peu chagrin du dépit qui perçait dans le ton de Gérald.

—Pourquoi vous en voudrais-je? Vous avez parfaitement raison d'agir comme vous le faites.

Mais malgré tout, la voix du jeune homme restait dure, son regard sombre.

Tandis qu'il était là, dans l'infirmerie, il pensa tout-à-coup à l'air de reproche avec lequel Madeleine l'avait quitté, et l'idée lui vint d'aller rejoindre les deux femmes.

Des voix de soldats causant dans la cour de la caserne au-dessous de la fenêtre arrivèrent à ses oreilles, et attirèrent tout-à-coup son attention.

—Le lieutenant à Chavières?... Ouhé, mon bon! s'il y est allé, il en est déjà revenu. Je viens de le voir en descendant les Gorges de l'Arc, et je te promets qu'il ne s'embêtait pas le gaillard! ni sa "belle" non plus d'ailleurs!

Gérald tressaillit. Que voulait dire ceci? Gadelles aux Gorges de l'Arc à cette heure?... Et qui pouvait être sa "belle", sinon Madeleine?...

A cette pensée, le jeune homme devint livide... il lui sembla que son sang s'arrêtait... Mais alors cette promenade avec Mme Le Goadec?... On s'était joué de lui?... Il en aurait le coeur net!

Et en proie à une colère folle, il se dirigea d'un pas précipité vers les Gorges de l'Arc...

Mademoiselle Valdas, en quittant Gérald après le déjeuner, s'était rendue chez Mme Le Goadec, comme il en avait été convenu. Elle avait été reçue par la servante qui lui déclara:

—Madame dort en ce moment, mais elle m'a chargée de dire à Mademoiselle qu'aussitôt réveillée elle irait la rejoindre aux Gorges de l'Arc. J'y conduirai Madame.

La servante avait ajouté:

—Mademoiselle serait bien aimable, si elle voulait se charger du parasol de Madame? J'aurai encore la chaise-longue et les coussins.

—Mais certainement, Lise, répondit Madeleine, qui estimait la brave fille, et connaissait son dévouement pour sa maîtresse.

Et, chargée du grand parasol de coutil gris et de la toile, qui servait à la fois d'abri pour le soleil et le vent, Madeleine était partie aux Gorges. Elle avait attendu vainement Mme Le Goadec, et commençait même à s'inquiéter lorsque le lieutenant de Gadelles arriva annoncer à la jeune fille que la malade, se trouvant un peu faible à son réveil, ne viendrait pas et priait sa jeune amie de l'excuser.

—Mais d'où sortez-vous? s'était écriée Madeleine, toute surprise, je vous croyais à Chavières?

—J'en descends avec le Capitaine, et c'est en le reconduisant chez lui que j'ai été chargé de cette commission pour vous.

Mlle Valdas s'apprêta alors à quitter la forêt et à rentrer à Lansbourg, mais René de Gadelles, heureux de se trouver dans la société de celle qu'il aimait tant, insista pour qu'elle lui permit de se reposer un instant auprès d'elle, et Madeleine, frappée de l'air fatigué du jeune homme, accéda à sa demande. Elle reprit l'ouvrage de broderie auquel elle travaillait lorsqu'il était arrivé, et écouta avec intérêt le récit de son excursion à Chavières.

Gérald eut bientôt franchi la petite distance qui sépare la caserne de la forêt. Après avoir passé le pont qui traverse l'Arc derrière l'hôtel Valloires, il gravit presque au pas de course la rude montée conduisant dans l'allée principale, et tournant à gauche, il prit, sans hésiter, le chemin des Gorges.

Comme il approchait, le son d'une voix bien connue le fit tressaillir... Madeleine riait, de ce rire un peu grave et mélodieux qui semblait n'appartenir qu'à elle. Un grand pan de rochers la cachait encore aux yeux de Gérald, mais il ne pouvait douter: elle était là! Une autre voix, qu'il connaissait bien aussi, lui parvint alors aux oreilles, un rire sonore se mêla à celui de sa belle-soeur. Il avança, tremblant, prêt à défaillir, et se dissimulant derrière un buisson, il regarda...

Le soldat n'avait pas menti: le lieutenant était là, seul avec Madeleine... Ainsi toute cette histoire de la femme du Capitaine n'était qu'un misérable mensonge, inventé pour cacher un rendez-vous d'amour!... Une envie folle lui vint de se montrer, d'accabler ces deux-là de ses reproches, de leur faire honte... Il comprit l'insanité de ce procédé!... De l'endroit où il se trouvait, il ne pouvait voir les traits de Madeleine qui lui tournait le dos, mais il apercevait en plein le visage de Gadelles, assis, presque étendu aux pieds de la jeune fille, qu'il contemplait d'un regard rempli d'adoration muette... Que lui disait-il? des mots d'amour sans doute, qu'elle écoutait silencieuse, la tête penchée. Il souriait d'un sourire infiniment tendre, infiniment séduisant...

Gérald se sentait devenir fou!... il allait faire un éclat, quand il vit Madeleine se lever et rassembler son ouvrage. Alors sa résolution fut prise... Il courrait rejoindre l'allée principale et s'avancerait à leur rencontre, comme s'il arrivait... Mais de retour à l'hôtel, il dirait à sa belle-soeur sa façon de penser! le mépris que lui inspirait sa conduite! il la forcerait à rougir de son odieux mensonge!

—Tiens! ce cher Duperray qui venait sans doute nous rejoindre! s'écria gaiement le lieutenant, en apercevant Gérard. Pas de chance, mon bon, continua-t-il, nous démenageons! Votre soeur est impitoyable! J'ai eu beau déployer toutes les ressources de mon éloquence pour obtenir encore un quart d'heure dans cet Eden, ça n'a pas pris! il faut quitter le paradis!

Puis, sans remarquer l'air sombre du jeune professeur, l'officier, s'adressant à Madeleine, interrogea tout-à-coup, en riant:

—Mais, Mademoiselle Madeleine, qu'avez-vous bien pu fourrer dans cette espèce de parasol pour le rendre d'un pareil poids? Ce n'est pas vous qui l'avez apporté jusqu'ici, bien sûr?

Madeline, troublée par le visage dur et l'air irrité de Gérard, fit un effort, et repartit sur le ton de plaisanterie de son compagnon:

—Fi! un officier français, alpiniste renommée, se plaindre du poids d'une pauvre petite tente de campagne! Monsieur de Gadelles, vous allez perdre dans mon estime! Bien sûr que je l'ai apportée jusqu'ici! et je voulais même me charger de la chaise-longue par dessus le marché!

—C'est merveilleux! s'écria le lieutenant, en contemplant la jeune fille, avec un regard plein d'admiration.

Et ne s'apercevant toujours pas du mutisme de son compagnon, René de Gadelles, tout à sa joie, continua de causer et de rire avec Madeleine, qui essayait de lui donner la réplique.

Arrivés au chemin qui débouchait dans Lansleboug, les jeunes gens s'arrêtèrent.

—Nous allons chez le Capitaine, déclara le lieutenant en s'adressant à Gérard—qui avait imperceptiblement tressailli à ce "nous"—nous accompagnez-vous, Duperray?

—Non, pas maintenant Madeleine—et le ton du professeur était impérieux—je vous demanderai de revenir avec moi à l'hôtel... J'ai à vous parler tout de suite. Vous pourrez ensuite rejoindre Gadelles chez le Capitaine.

—Je vous suis, Gérard.

Pas un mot ne fut prononcé entre eux jusqu'à l'hôtel Valloires, tout proche d'ailleurs. Toujours silencieux, ils monterent l'escalier et pénétrèrent dans le petit boudoir, dont Gérard referma la porte derrière lui.

—Madeleine, je n'ai pas voulu attendre plus longtemps pour vous dire tout le mépris que m'inspire votre façon d'agir! Je ne vois rien de plus odieux que le mensonge... et vous m'avez indignement menti!...

—Gérard?...

La jeune fille avait mis une telle angoisse dans ce nom qui était à la fois une protestation et une interrogation, que Gérard en fut bouleversé; mais sans en rien laisser voir, il continua d'une voix sourde que la colère faisait trembler:

—Vous êtes libre de vos actes, vous pouvez aller où bon vous semble et avec qui vous plaît... Pourquoi, alors, chercher des faux-fuyants, inventer des mensonges indignes de vous et de moi? Je ne vous demandais pas où vous alliez cette après-midi, pourquoi alors cette histoire stupide, qui cachait un rendez-vous d'amour?

—Gérard, vous vous oubliez!

Et Madeleine, droite, fière, le regard étincelant,

superbe d'indignation, se dressa de toute sa hauteur, faisant face à Gérard.

—Vous n'avez pas le droit de m'insulter, s'écria-t-elle éperdue, hors d'elle-même, et vos paroles, vos accusations sont des insultes! Je n'ai rien fait de mal!... je ne comprends pas votre inqualifiable colère!...

Elle s'arrêta, suffoquée, ayant peine à réprimer les sanglots qui lui montaient à la gorge.

Gérard, perdant tout contrôle, continua à accabler sa belle-soeur.

—Tant pis si mes paroles vous blessent et vous semblent des insultes! Vous les entendez pourtant! Elles sont l'expression de la juste indignation que j'éprouve pour celle que je croyais une soeur loyale et sincère! celle qui ce matin encore me proposait une promenade!... Mais elle comptait sans doute sans la fantaisie de son amoureux! Et pour se ménager un rendez-vous d'amour, elle a inventé un prétexte de charité! Ne fallait-il pas tenir compagnie à une pauvre malade?... Et il l'a cru, le naïf!... Vous n'avez rien fait de mal, dites-vous? Eh bien! je vous déclare, moi, que vous avez agi odieusement!...

Vous n'avez pas le droit non plus de prêter au scandale, comme vous le faites. Si je suis allé vous surprendre ainsi, c'est parce que j'ai entendu sur vous des propos auxquels vous n'auriez pas dû donner lieu. Je croyais Gadelles à Chavières, et savez-vous ce que j'ai appris?... C'est que loin d'être là-bas, il était à un rendez-vous avec sa "belle"—et Gérard appuya sur le mot avec une rage concentrée.—Je vous fais grâce des commentaires qu'on ajoutait... Eh bien! quand on s'appelle Madeleine Valdas, on n'a pas le droit de prêter à de telles paroles, m'entendez-vous? la femme de César ne doit même pas être soupçonnée!... Et une jeune fille bien élevée ne doit jamais perdre le sens du respect d'elle-même!...

Gérard avait prononcé toute cette tirade d'une voix rauque, sifflante. Son visage contracté par la colère faisait mal à voir, tandis qu'il écrasait ainsi sa compagne de son mépris...

Madeline ne n'avait même plus la force de protester. Affaissée sur une chaise, le visage caché dans ses mains, elle semblait pétrifiée.

Lorsque le jeune homme se tut, elle leva sur lui ses grands yeux noyés de larmes, en murmurant:

—Oh Gérard... vous, me traiter ainsi?... Ça me fait trop de mal!...

Et, incapable de se contenir plus longtemps, elle sanglota convulsivement, le visage enfoui sur son bras replié.

Un silence lourd, oppressif, régnait maintenant dans la petite pièce. Gérard, qui ne pouvait supporter la vue du chagrin de sa belle-soeur, fit un mouvement pour s'éloigner... Au moment de sortir, il s'arrêta et jetant un curieux regard, empreint tout à la fois de pitié et de colère, sur la jeune fille en pleurs.

—Excusez-moi si j'ai été... un peu dur, dit-il d'une voix sourde; moi aussi, je souffre beaucoup... Ce n'est pas Gérard Duperray qui a parlé... c'est le "frère-ainé" de Madeleine Valdas. Celui à qui l'honneur et la réputation de sa "soeur" sont plus chers que son propre honneur... et sa réputation...

Et elle l'entendit s'éloigner à grands pas. Torturé par la pensée de la peine qu'il venait d'infliger,

ger à celle qu'il aimait tant, furieux contre lui-même d'avoir cédé à un mouvement de colère irraisonnée, de folle jalousie, en proie maintenant à une incertitude croissante quant à la justesse de ses soupçons, se demandant tout-à-coup avec angoisse s'il n'avait pas été trop loin, si la rencontre de Madeleine avec le lieutenant n'était pas, après tout, le résultat d'une simple coïncidence, Gérard, énervé, incapable de rester à l'hôtel, reprit le chemin de la caserne.

Comme il y arrivait, il fut rejoint par le Capitaine, dont l'air soucieux le frappa.

—Déjà de retour, Capitaine? interrogea-t-il, en serrant la main que l'officier lui tendait.

—Oui, je suis descendu avec Gadelles, aussitôt que j'ai pu, laissant les hommes se reposer un peu, sous la garde de l'adjudant. Ma femme m'inquiète beaucoup depuis quelques jours; elle fait tout ce qu'elle peut la pauvre chère, pour lutter contre la maladie terrible, qui a fait, ces derniers temps, d'effrayants progrès, mais ses forces trahissent son courage. Ce matin encore, se sentant un peu plus vaillante, elle avait décidé de passer l'après-midi aux Gorges de la forêt avec votre soeur, mais en s'éveillant, elle s'est trouvée si faible que j'ai dû envoyer Gadelles prévenir Mademoiselle Madeleine de ne pas l'attendre... Je suis bien inquiet, bien malheureux! continua le Capitaine à voix basse, et comme se parlant à lui-même.

En relevant la tête, il vit le regard désolé de Gérard, son visage pâle et défaît, et, attribuant ce changement à la part que le jeune homme prenait à son chagrin, l'officier vivement touché, serra à les briser les mains de son compagnon, tandis qu'il murmurait:

—Je sais que vous êtes bon, Duperray, et votre sympathie est pour moi une vraie consolation.

Oui, Gérard plaignait sincèrement le Capitaine... Mais son trouble venait surtout des paroles de ce dernier. Il avait maintenant la preuve de l'innocence de Madeleine, de sa loyauté... Il en était à la fois ravi et désespéré!... Ravi, en songeant que celle qu'il aimait était au-dessus de tout soupçon... Désespéré, à la pensée du chagrin qu'il lui avait fait, des choses cruelles qu'il lui avait dites... Lui pardonnerait-elle jamais? Comment avait-il pu se montrer si dur, si emporté?

Madeline, restée seule, pleura longtemps après le départ de Gérard... Certes, il l'avait b'essée au plus intime de son être! l'âme pure et fière de la jeune fille se révoltait contre les odieux soupçons de Gérard; son orgueil se cabrait au souvenir de ses paroles dures, mauvaises, des accusations injustes dont il l'avait chargée, du mépris dont il l'avait accablée... mais ce qui dominait en elle, c'était une souffrance aiguë à la pensée que c'était lui, Gérard, lui dont l'estime lui était si précieuse, lui qu'elle plaçait si haut au-dessus de tous, qui l'avait traitée ainsi!... Quelle torture de songer qu'il avait pu douter d'elle à ce point! la croire capable de mensonge, de complicité avec le lieutenant!... Accusée, elle, Madeleine Valdas, de rendez-vous d'amour clandestins!... Non! c'était trop!... Et des larmes brûlantes lui montaient aux yeux! les sanglots l'étouffaient...

Lorsqu'elle fut un peu plus calme, le souvenir de Mme Le Goavec lui revint; la pauvre femme, cause bien innocente de toute cette scène de mi-

sère, l'attendait... Elle baigna ses paupières longuement à l'eau fraîche, et se dirigea vers la demeure du Capitaine.

—Gothe, dit-elle à la petite servante, qu'elle rencontra dans l'escalier, vous prévien-drez mon frère que je ne rentrerai pas pour dîner. Je passerai la soirée chez Mme Le Goavec. Inutile qu'il m'attende, car je ne sais à quelle heure je reviendrai.

Il était tard, en effet, lorsque Madeleine, que le Capitaine avait ramenée à l'hôtel, monta silencieusement l'escalier et se glissa sans bruit dans sa chambre. Elle jeta en passant un coup d'oeil chez son beau-frère: aucune lumière ne filtrait par la porte entr'ouverte, il ne devait pas être dans l'appartement.

La nuit était superbe; la chaleur, accablante dans la journée, avait fait place à une température tiède, rafraîchie par la brise, qui venait de la forêt et du torrent de l'Arc, dont le bruit de tonnerre troublait seul le silence calme et quasi-solennel de cette douce nuit d'été.

Madeline, incapable de dormir, s'accouda à l'appui de la fenêtre, impressionnée par la beauté sauvage du site et de l'heure... Ses yeux, s'habituant peu à peu à la demi-obscurité qui régnait autour d'elle, finissaient par distinguer tous les objets, même dans la distance... elle reconnaissait les coins préférés où elle était venue s'asseoir si souvent depuis six semaines, elle apercevait le pont, l'entrée des allées, les pointes de rochers... Au loin, plus haut, s'estompaient maintenant les sommets des pics, les glaciers, et au milieu, comme de grands trous noirs, les cols, les défilés...

Tout-à-coup, elle tressaillit... Une grande ombre, une silhouette bien connue venait d'apparaître sur le pont. Il n'y avait pas à douter, c'était Gérard qui, la tête basse, dans une attitude méditative, se dirigeait vers la forêt. Il marchait lentement, sans se retourner; sa contenance affaissée trahissait une grave préoccupation, de sombres pensées...

Arrivée à l'entrée des Gorges, il escalada une des roches qui se trouvait à cet endroit, et resta là, assis, la tête appuyée sur une de ses mains... Il était tourné vers l'hôtel Valloires et devait apercevoir la fenêtre de la chambre de Madeleine. Instinctivement, la jeune fille se retira au fond de la pièce... Mais elle n'avait rien à craindre. Plongée, comme elle l'était dans l'obscurité, Gérard ne pouvait la voir. A quoi songeait-il, abîmé dans sa rêverie, perdu là-bas dans cette solitude?... Était-il malheureux, lui aussi?... Elle avait encore dans l'oreille ses dernières paroles: "Je souffre beaucoup"... C'est vrai que depuis quelque temps il semblait souvent triste, préoccupé... Pourtant, il était toujours bon et tendre pour elle... Que s'était-il passé cette après-midi qui l'avait mis ainsi hors de lui-même?... Elle le savait inflexible sur tout ce qui touchait à l'honneur, très soucieux de la dignité du maintien, de la réserve des paroles... Mais une simple rencontre, une innocente causerie avec le lieutenant justifiait-elle un pareil emportement?... Et sans pouvoir détacher les yeux de cette grande ombre penchée, dont le fier profil s'accusait maintenant plus distinct sous les rayons de la lune qui venait de se lever, Madeleine songeait... Et la jeune fille sentait son coeur s'amollir!... Pauvre Gérard! qui sait si sa soudaine rup-

ture avec Germaine ne cachait pas une plaie secrète, un de ces chagrins intimes d'autant plus douloureux qu'on ne peut en faire l'aveu à personne! Déjà cette idée était venue à Madeleine en remarquant l'ombre de mélancolie répandue souvent sur les traits de Gérard, lorsqu'il ne se savait pas observé. Elle en avait fait part à Liette en lui écrivant, mais celle-ci avait plaisanté gaie-ment sur l'imagination sentimentale de sa belle-soeur, et avait conclu par ces mots: «Non, non, Gérard ne se soucie guère de Germaine! Il a peut-être des chagrins d'amour, le pauvre garçon, mais ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher l'objet de ses rêves et de ses soucis, ô peu clairvoyante Madeleine!»

A cet instant ces lignes revenaient à l'esprit de la jeune fille, et elle se demandait si Liette n'avait pas reçu les confidences de son frère? Mais à qui pouvait-elle faire allusion? A quelqu'une des élèves de ses cours, peut-être? De là son brusque départ pour Paris, et sa résolution de ne pas rester à Lille pendant les vacances... Oui, ce devait être cela!... Mais si Gérard aimait, pourquoi n'épousait-il pas celle qui était l'objet de son amour?... C'était sûrement une jeune fille? L'idée que le coeur du jeune homme pût être pris par une affection indigne ne vint même pas à l'esprit de Madeleine. Alors?... Quelle était la femme qui, dans n'importe quelle situation sociale, n'eût été fière de se marier avec Gérard Duperray?...

Et les yeux de Madeleine s'attachaient rêveusement sur la forme immobile comme une statue, inondée de lumière maintenant, et dont les traits réguliers et sévères semblaient sculptés dans du marbre, sous les rayons blafards de la lune... Certes, il pouvait être dur, violent même à de certaines heures... elle en savait quelque chose! Mais aussi, comme il était parfois tendre, aimant... Et, oubliant la scène de l'après-midi, la jeune fille se remémorait sa bonté pour elle pendant ces temps derniers, la douceur de sa voix, lorsqu'il lui murmurait de ces mots caressants, émus, qui allaient droit à son coeur!... Pourtant il ne la traitait qu'en soeur! il agissait avec elle comme un frère aîné; ses délicates attentions ne dépassaient pas les bornes d'une affection fraternelle, sérieuse et grave... Que serait-ce avec celle qu'il aimerait de toute son âme, avec celle à qui il donnerait sa vie et son nom?...

Madeleine songeait à toutes ces choses, lorsqu'elle vit Gérard se lever et reprendre le chemin de l'hôtel. Il marchait lentement... plusieurs fois il s'arrêta, laissant errer son regard sur les montagnes autour de lui...

Il était bien tard dans la nuit, lorsqu'elle l'entendit monter d'un pas lourd, hésitant, les marches de l'escalier... Arrivé devant la chambre de sa belle-soeur, dont le coeur battait à se rompre, il s'arrêta. Allait-il demander à entrer?... Elle se sentit défaillir... Non, après un instant qui lui parut un siècle, elle l'entendit s'éloigner, ouvrir sa porte... Puis tout rentra dans le silence...

Le lendemain, la cloche du déjeuner, lançant ses joyeux appels, éveilla Madeleine du sommeil fiévreux dans lequel elle était tombée tard sur le matin... Encore toute brisée d'émotion, elle se hâta de s'habiller, prise d'une appréhension à la pensée de se trouver devant son beau-frère. Fai-

sant effort sur elle-même, elle se décida enfin à sortir de sa chambre...

Sur le seuil du petit salon, Gérard l'attendait... —Madeleine, dit-il lentement, de cette voix grave, pénétrante, qui la remuait jusqu'au fond de son être; j'ai des excuses à vous faire... Je vous ai accusée injustement... Oubliez mes paroles mauvaises... et pardonnez-moi!...

Il y avait dans la contenance, habituellement hautaine du jeune homme, quelque chose de si affaissée, dans son ton toujours impérieux une note si humble, que Madeleine sentit toute rancune se fondre instantanément. D'un mouvement tendre et chaste qui lui était familier, elle appuya sa tête sur l'épaule de son beau-frère, et murmura: —Oh! Gérard, vous savez bien que je vous aime trop pour vous en vouloir... Mais ne me parlez plus jamais comme hier... cela me fait trop mal!...

Elle se sentit soudain enveloppée dans une étreinte frémissante, un baiser effleura ses cheveux blonds, et elle entendit murmurer à son oreille:

—Madeleine... vous ne savez pas!... chère petite soeur!

CHAPITRE XIII

—Oh! Gérard!... le pauvre petit... c'est affreux!

—Madeleine, calmez-vous, je vous en prie! allez-vous laisser voir à cet enfant votre émotion? Quand saurez-vous donc commander à vos nerfs? rentrez à l'hôtel! remettez-vous, et quand vous serez absolument maîtresse de vous-même, vous reviendrez.

Fred Valdas essayait pour la première fois les béquilles que le Major lui avait données, et sa soeur, entrant à l'improviste dans l'infirmerie, avec Gérard, n'avait pu supporter ce spectacle pénible.

C'était vraiment douloureux, la vue de ce pauvre garçon si jeune et si beau, avec ses cheveux blonds bouclés, ses grands yeux bleus rêveurs, se traînant péniblement, appuyé sur ses béquilles, dont le bruit sourd venait encore impressionner ceux qui l'entouraient.

Le Major encourageait paternellement le jeune soldat et le remontait, comme il disait gaie-ment:

—Pas de faiblesse, petit! ce n'est que l'affaire de quelque temps. Dans huit jours, on retournera voir sa maman, et dans trois mois on reviendra à Lansbourg droit et solide comme auparavant. Nous ferons alors un feu de joie avec ces instruments! mais aujourd'hui, il faut en passer par là!

—Je croyais avoir entendu Mad? interrogea Fred.

—Oui... elle est repartie jusqu'à l'hôtel chercher un objet qu'elle avait oublié, répondit Gérard. Elle ne tardera pas à revenir.

Madeleine, honteuse de son mouvement de faiblesse, ne fut pas, en effet, bien longtemps à réapparaître. Elle arriva, escortée du lieutenant de Gadelles, qui l'avait trouvée assise dans un coin de la cour de la caserne, et avait, lui aussi, employé toute son éloquence pour la reconforter. Redevenue maîtresse d'elle-même, elle vint embrasser Fred, joignant ses encouragements à ceux des autres; sa pâleur et le tremblement de ses lèvres trahissaient, seuls, son émotion.

—J'ai reçu ce matin une longue lettre de maman, dit-elle à son frère, et elle semble ravie ! Depuis deux jours, elle peut marcher un peu ; le Docteur lui a assuré qu'elle pourrait venir au devant de nous à la gare, lundi prochain.

—Pauvre maman !—et Fred soupira tristement —un joli spectacle qu'elle aura là !

—N'as-tu pas honte, Fred, de parler ainsi ? protesta Gérard, de sa voix grave. Qu'est-ce qu'un inconvenient momentané de ce genre, lorsqu'on songe à ce qui aurait pu t'arriver ? Sois plus vaillant que ça, petit, et remercie le Major, dont les soins t'ont certainement arraché à la mort !

Ils firent tous si bien, que lorsqu'ils s'éloignèrent, une heure après, Fred Valdas, réconforté, causait presque gaiement avec les deux infirmiers dévoués, qui ne l'avaient pas quittés depuis son accident.

Le lieutenant Gadelles, que le service réclamait à la caserne, vint jusqu'à la porte reconduire Gérard et Madeleine.

—A tout à l'heure, dit-il, en serrant la main aux jeunes gens, qui se rendaient à l'hôtel pour je déjeuner. Duperray, n'oubliez pas ?...

Et, avant de s'éloigner, il adressa à ce dernier un regard d'intelligence.

—Que comptez-vous ensemble ? interrogea Madeleine, en souriant.

—Gadelles m'a parlé de vous longuement ce matin, dit Gérard, d'un air un peu contraint. Vous n'ignorez pas les sentiments que vous lui inspirez ?... Il a, je crois, l'intention de solliciter votre main... Mais, avant de tenter une démarche officielle auprès de votre mère, il désirait savoir s'il avait la chance d'être accepté... Il m'a demandé ce que je pensais à ce sujet ?... Je suppose qu'il n'y a aucun doute quant à votre réponse... Mais, j'ai préféré qu'il s'en arrangeât avec vous-même... C'est pourquoi, je l'ai autorisé à venir vous voir... cette après-midi.

Gérard parlait d'une voix blanche, hésitante, comme s'il cherchait ses mots. Il tressaillit en entendant Madeleine lui demander :

—Que pensez-vous de Monsieur de Gadelles, Gérard ?

Faisant un effort violent pour garder son calme, il répondit, brièvement :

—Beaucoup de bien... comme tous ceux qui le connaissent d'ailleurs... Il a l'estime générale... il est aimé de ses chefs et de ses soldats... C'est un garçon parfait... Et un des meilleurs partis qu'une jeune fille puisse souhaiter... il me semble.

—Madeleine pensive, ne répondit pas.

Pendant le déjeuner, qui sembla interminable à Gérard, elle causa tout le temps, et sur les sujets les plus divers, mais du lieutenant et de ses projets, elle n'en ouvrit pas la bouche.

Comme ils sortaient de table, et que son beau-frère se dirigeait du côté de la terrasse avec les journaux, elle interrogea :

—Gérard ?... à quelle heure doit venir M. Gadelles ?

—Mais... vers deux heures, je crois.

—Où le recevrai-je ?

—Dans le petit salon.

—Bien. Je monte à ma chambre, écrire à Liette. Vous me ferez prévenir lorsque M. Gadelles arrivera.

—Madeleine, grave, les traits impénétrables, s'éloigna alors, laissant Gérard intrigué et perplexe.

Elle était venue, l'heure prévue et redoutée, où la destinée de celle qu'il aimait allait s'accomplir... Certes, pour lui, il n'y avait pas de doute ! Mlle Valdas accepterait sans hésiter la proposition du lieutenant de Gadelles... Gérard avait dû écouter sans faiblir et un sourire aux lèvres les confidences du jeune homme ce matin là... Aux aveux émus de ce dernier, il avait répondu par les encouragements, et broyant impitoyablement son coeur, souffrant à crier, le malheureux, il avait même eu le courage de rassurer le pauvre amoureux, tremblant à la pensée d'un refus !...

—Mais non, Gadelles, Madeleine ne vous repoussera pas... Pourquoi ne vous aimerait-elle pas ? Vous avez tout ce qu'il faut pour séduire la jeune fille la plus difficile... Et je serai... heureux... de voir ma soeur... vous épouser...

—Vous lui parlerez, n'est-ce pas, Duperray ? vous lui direz combien je l'aime ?...

—Non, Gadelles, il faut lui parler vous-même... Un tiers est toujours mauvais avocat dans une affaire de ce genre. Il vous faut plaider votre cause... qui est gagnée d'avance, j'en ai la conviction.

Gérard, toujours assis à la même place sur la terrasse, avait laissé tomber le journal qu'il lisait. Son regard vague semblait suivre attentivement la fumée de son cigare, mais en réalité, il ne voyait rien, tant une idée fixe, angoissante, lui tenaillait le coeur... Il y avait plus d'une heure que Gadelles était auprès de Madeleine dans le petit salon... Pourquoi ne descendait-il pas ? Peut-être avaient-ils oublié le temps dans la douceur de leurs aveux et la joie de leur amour ?...

Et le malheureux avait soudain la vision de Madeleine, avec une expression radieuse sur son beau visage, une extase dans ses grands yeux brûlants, un sourire d'une tendresse infinie sur ses lèvres...

Et, en proie à une souffrance atroce, Gérard se sentait défaillir... une pâleur livide couvrait ses traits, une sueur froide mouillait son front, tandis qu'il fermait les yeux, comme pour échapper à la terrifiante vision...

—Gérard ?... vous n'êtes pas souffrant ?

Au son de la voix aimée, pleine de sollicitude, le jeune homme tressaillit, éperdu... Puis, se raldissant contre l'émotion qui l'envahissait, il répondit tranquillement :

—C'est vous, Madeleine ? je ne vous avais pas entendue venir. Non, je ne suis pas souffrant ! je m'étais endormi tout simplement... c'est la chaleur sans doute... le temps est si lourd, si orageux. Gadelles est parti ? continua Gérard d'un air indifférent, tout en reprenant son journal.

—Oui... il y a déjà longtemps.

Une gêne subite s'était emparée des jeunes gens, Madeleine, un peu à l'écart, restait appuyée à la balustrade de la terrasse, et semblait contempler attentivement le paysage devant elle ; Gérard paraissait plongé dans sa lecture, et le grand journal, qu'il tenait devant lui, le cachait entièrement aux yeux de sa belle-soeur.

—Madeleine, secrètement blessée du silence de Gérard avait une folle envie de pleurer... Lui était-elle indifférente à ce point qu'il ne s'inquié-

fait même pas du résultat de cette entrevue?... Ah! s'il savait! s'il pouvait deviner les sentiments divers qui l'avaient tour à tour agitée depuis une heure!...

Pourquoi avait-elle fini par repousser la tentation d'accepter ce coeur qui s'offrait à elle, et qu'elle sentait si sincèrement épris?... Pourquoi avait-elle compté pour rien les avantages qu'elle eût certainement rencontrés dans cette union? fortune, noblesse, amour profond... rien n'y manquait! Et après tout, il lui était sympathique ce garçon aux manières séduisantes, au regard loyal, dont la voix se faisait si douce pour lui exprimer l'affection ardente, sincère, qu'il ressentait pour elle!... Avec quelle émotion il sollicitait la grâce de lui consacrer sa vie, de la rendre heureuse!... Hélas! pendant qu'il plaidait sa cause avec une telle chaleur, c'était une autre voix que Madeleine entendait... une voix souvent dure, parfois impérieuse, et dont le son pourtant la faisait toujours tressaillir! Voix qui s'était faite si tendre, si consolante, à de certaines heures... Pourquoi en avait-elle été à ce point pénétrée que les autres voix n'avaient plus de charmes pour son oreille?... René de Gadelles la contemplait d'un regard radieux de tendresse pendant qu'il lui parlait de son amour... Mais Madeleine avait l'obsession d'un autre regard aux prunelles sombres, ardentes, dont l'acuité étrange exerçait sur elle un empire fascinateur. Et pendant que le lieutenant parlait d'amour, plaidait chaleureusement sa cause, Madeleine, émue, frémissante, arrivait soudain à cette découverte troublante: elle aimait Gérard!... elle l'aimait avec son âme tout entière, d'un amour puissant, irrésistible!... Et elle ne pouvait, dans ces conditions, accepter la main de Gadelles. Elle ne serait jamais la femme de Gérard Dupeyron... elle n'y songeait même pas! Elle demeurerait pour lui une soeur fidèle et dévouée. Mais en épouser un autre... Non!...

Elle était restée longtemps encore perdue dans sa rêverie, après le départ de René de Gadelles... Péneusement impressionnée par la vue du chagrin du jeune homme, chagrin dont elle était la cause, elle lui avait murmuré de vagues paroles d'espoir, de consolation...

Mais il ne s'y était pas trompé! le coeur de Madeleine Valdas était pris. Personne ne s'en doutait, pas même son frère Gérard, qui avait déclaré au lieutenant le matin de ce jour: «Ma soeur n'a jamais aimé, que je sache, et je crois son coeur absolument libre».

Le petit Fred, non plus, n'avait aucun soupçon à ce sujet; car, en recevant bien des fois les confidences de son ami, pendant ces dernières semaines, il l'avait toujours encouragé:

—Parlez à Mad, mon cher Gadelles, vous êtes sûr d'être bien accueilli.

Aussi n'en pouvait-il croire ses oreilles, lorsque le lieutenant vint lui faire part de son chagrin et du refus de Mlle Valdas.

—Mad n'a pas accepté?... son coeur n'est plus libre, dites-vous? Mais c'est impossible! Liette, qui a toute sa confiance, l'aurait su voyons!

Et Fred, presque aussi déçu que son ami, se perdait en conjectures.

Il en était encore tout bouleversé, lorsque Gérard arriva à la fin de l'après-midi.

—Mad n'est pas avec toi? cria-t-il à son beau-frère, avant même qu'il l'eût rejoint.

Et sur un signe négatif de ce dernier:

—Comprends-tu quelle ait refusé Gadelles? continua-t-il, les joues enflammées et la voix tremblante d'irritation.

Le pauvre garçon était tellement hors de lui qu'il ne vit pas l'éclair de joie qui illumina subitement le visage de Gérard, encore si sombre l'instant d'avant, et maintenant radieux...

—Où retrouvera-t-elle jamais un parti comme celui-là? un coeur d'or! le plus brave type qu'on puisse rencontrer! et qui l'aimait à en perdre la tête! J'en suis encore tout sens dessus dessous, de l'avoir vu si désolé, si malheureux! Mademoiselle prétend que son coeur n'est pas libre?... As-tu idée de pareille sottise? Ah! bien, je vais l'arranger! et de la belle façon!

—Mon petit, dit froidement Gérard, tu me feras le plaisir de laisser ta soeur tranquille. Les affaires de sentiment ne te regardent pas! et elle n'a aucun compte à rendre à qui que ce soit là-dessus, tu m'entends? Elle est parfaitement libre de disposer de son coeur et de sa personne. Ce serait de ta part un manque de tact absolu que de vouloir intervenir à ce sujet... J'ajouterai même que ce serait des plus déplacé. Madeleine est assez grande et assez sérieuse pour savoir ce qu'elle a à faire en pareille circonstance. Je te serai donc très obligé de ne pas te mêler de toute cette histoire.

—Mais, c'est pour son bien! protesta Fred, froissé par le ton sec et péremptoire de Gérard. Si, je suis ainsi hors de moi-même, c'est justement parce que je l'aime et que je souffre de la voir refuser le bonheur qui s'offre à elle.

—Mon cher, le bonheur est relatif... Chacun le comprend à sa façon, et la question n'est même pas discutable! Si Madeleine a agi comme elle l'a fait, so's sûr d'une chose: c'est qu'elle avait ses raisons pour cela. Et, je te le répète, tu m'obliges beaucoup en laissant ta soeur tranquille!

Gérard parlait de cette voix brève que Fred connaissait bien, et qui était toujours, chez le jeune professeur, l'indice d'une violente émotion, de la colère contenue. Un silence un peu gêné régna pendant quelque temps entre les deux beaux-frères, mais Fred, suivant toujours son idée fixe, déclara tout à coup:

—Aurais-tu jamais soupçonné Mad d'avoir un «béguin»?

—Fred, tu as une façon de parler de ta soeur qui est absolument inconvenante! interrompit sévèrement Gérard.

Le jeune soldat haussa les épaules.

—Je ne sais vraiment pas ce que tu as aujourd'hui! dit-il. Tu es comme un «crin» sitôt qu'on touche à Mad! On croirait ma parole! que tu l'approuves d'avoir refusé Gadelles!

Huit jours plus tard, une animation extraordinaire régnait aux abords de l'hôtel Valloires. La voiture de Modane s'appêtait à partir, et quoique trois voyageurs seulement dussent y prendre place, c'était pour eux que se pressait toute cette foule sympathique et émue. Gérard et Madeleine, en tenue de voyage, n'arrivaient pas à serrer les mains qui se tendaient de tous côtés. Quant au «blondin», c'était à qui l'approcherait, lui parlerait, lui souhaiterait bonne chance. Depuis deux

mois et demi que les jeunes gens étaient arrivés à Lanslebourg, ils étaient devenus de véritables personnages aux yeux de cette population primitive, tous ces montagnards au cœur simple s'étaient attachés aux "Parisiens" comme ils les appelaient — car pour ces braves paysans tout ce qui est étranger vient forcément de la grande ville. Après les avoir plaints dans leur détresse, après avoir partagé leur inquiétude au sujet de Fred, ils s'étaient intéressés au progrès de sa guérison, s'en réjouissant avec eux; et séduits aussi bien par le grand air de Gérard que par la merveilleuse beauté de sa soeur, ils avaient fini par ne plus considérer les deux jeunes gens comme des hôtes de passage; on eût dit plutôt qu'ils faisaient partie de leur existence, qu'ils étaient des leurs.

Et là, au moment du départ, ils venaient simplement de leur dire au revoir, leur témoigner leur affection naïve et touchante.

Ils étaient là aussi ceux qui avaient partagé de plus près les angoisses de Gérard et de Madeleine, les réconfortant et les aidant aux jours d'épreuve. C'était le Major et sa femme, le Capitaine... Ce dernier, un crêpe au bras, ne cherchait pas à retenir les grosses larmes qui coulaient le long de ses joues pâlies, tandis qu'il serrait affectueusement les mains de Madeleine, en murmurant :

— N'oubliez pas ma pauvre chérie... elle vous aimait tant!

Et la jeune fille, pour cacher son émotion, couvrait de baisers les trois mignons orphelins vêtus de noir, qui s'attachaient à ses jupes en lui criant :

— Vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas, Mademoiselle? Nous irons encore avec vous porter de beaux bouquets sur la tombe de maman...

Il y avait dix jours que la jeune femme aux yeux rêveurs et tendres, au sourire mélancolique, dormait dans le petit cimetière, sur le flanc verdoyant de la montagne. Et Madeleine l'avait pleurée comme une amie, tant elle s'était attachée à la pauvre créature qu'elle ne connaissait que depuis deux mois.

Un autre aussi, parmi les fidèles compagnons des jeunes gens, n'était pas là pour les adieux: René de Gadelles ne s'était pas senti le courage d'assister au départ de celle qu'il aimait éperdument... et qui l'avait repoussé. Il était à Lyon depuis trois jours, en permission dans sa famille, ne voulant rentrer à Lanslebourg que lorsque Madeleine l'aurait quitté.

Fred était déjà installé dans la voiture avec les deux infirmiers, qui avaient obtenu du Major la permission de l'accompagner jusqu'à Modane, Gérard et Mlle Valdas y montèrent à leur tour, et le lourd véhicule s'ébranla au milieu des cris et des adieux bruyants de tous.

Madeleine et Gérard restèrent debout jusqu'au moment où un tournant de la route leur cacha le pays et les habitants. La jeune fille, silencieuse, contemplait toujours d'un regard hypnotisé la "Dent Parrachée" dont la masse sombre se perdait peu à peu dans le lointain, à mesure que la voiture approchait de Modane.

Lorsque la montagne eut définitivement disparu, elle se retourna vers Gérard, et leurs yeux se croisèrent. En voyant les larmes qui brillaient encore dans ceux de sa compagne, le jeune professeur interrogea tendrement à voix basse :

— Du chagrin, Madeleine?

— Non, Gérard, de l'émotion... de ta reconnaissance surtout! Et un attachement singulier pour ce petit pays où j'ai connu tant de souffrances... et tant de joies!

CHAPITRE XIV

Le mois d'octobre touchait à sa fin, et pourtant on jouissait encore à Lille d'une température d'une douceur exceptionnelle. Le soleil semblait aussi chaud qu'en plein été, et dans les squares du Jardin Vauban dans le Bois de la Deule, on ne rencontrait que des promeneuses s'abritant sous leurs larges ombrelles, tandis qu'elles conservaient encore les b'ouses légères de soie ou de linon.

Dans le grand parc de l'hôtel Valdas, un groupe joyeux était réuni à l'ombre des grands pins géants qui entouraient le bassin. On avait apporté là des fauteuils, des bancs, voire même des tables, et les domestiques venaient avec des plateaux chargés de gâteaux, de vins, de thé.

— Ah! ça, c'est une bonne idée! déclara Fred, en voyant la femme de chambre dresser une petite table à côté de sa chaise-longue; il n'y a vraiment que toi, maman, pour en avoir de pareilles!

Toute la famille Duperray se trouvait là réunie, Liette et son mari, ainsi que les petites, étaient venues passer quelques jours à Lille avant le départ de Gérard, qui retournait à Paris la semaine suivante. Fred, dont la convalescence avait fait des progrès sensibles depuis quinze jours qu'il était rentré à l'hôtel Valdas, semblait radieux! Il contemplait avec une émotion attendrie les visages rayonnants d'affection tournés vers lui!... il sentait le centre de leur attention, de leurs pensées, et sa nature aimante et timide en éprouvait une vive reconnaissance.

Maman Sonnier, le bonnet un peu de travers, selon son habitude, ne tenait pas en place. Elle allait de Fred à Gérard, de Luce à Madeleine, pour revenir bien vite aux fillettes, dont elle dérangeait les jeux à tout moment, sous prétexte qu'une branche allait les blesser, que le banc sur lequel elles se trouvaient avait l'air de manquer de solidité, etc., etc...

Son mari avait beau protester.

— Du calme, ma bonne, du calme! tu les énerves, ces enfants! tu fatigues tout le monde!

La brave dame n'en tenait aucun compte, et elle repartait demander à Pierre pour la dixième fois au moins :

— Pierre, vous êtes sûr de l'heure? il n'y a pas à craindre que nous manquions le train?

— Non, grand'mère! criaient les trois petites, nous avons bien le temps! papa a dit qu'on ne partirait qu'après la chaleur, et il fait chaud! chaud!

Gérard, un peu à l'écart avec son père, se promenait de long en large. Tout en causant, il jetait de temps à autre un regard à la dérobée sur le groupe dont les rires joyeux éclataient souvent, provoqués par les réflexions et les boutades amusantes de Liette.

Les yeux du jeune homme allaient surtout à Madeleine, qui, enfoncée dans un rocking-chair, se balançait doucement d'un mouvement rythmique, s'interrompant parfois pour répondre aux enfants, qui ne se lassaient pas de venir lui parler,

l'embrasser, la taquiner même. Elle souriait tendrement, mais son attitude, un peu affaissée trahissait une certaine lassitude qui n'échappait point à Gérard. Elle était vêtue d'une blouse de soie blanche très légère, et ses beaux bras nus jusqu'aux coudes étaient paresseusement allongés sur le fauteuil américain.

Les enfants semblaient prendre plaisir à caresser cette chair rose et fine, et à promener leurs petites mains sur ces bras d'un modelé parfait.

Comme si le jeu eût déplu au jeune professeur, il traversa vivement le court espace qui le séparait du groupe, et interpellant sa soeur d'une voix brève:

—Liette, dit-il, fais donc attention à tes petites! Elles ont des manières ridicules, et doivent mettre à bout la patience de Madeleine.

Mme Tiphaine, étonnée, se leva en sursaut.

—Hein? quoi? s'écria-t-elle, où sont-elles les mignonnes?

Et les voyant autour de Mlle Valdas, l'une, accrochée à son cou, l'autre, appuyant sa joue sur un des bras de la jeune fille, la troisième, grimant sur ses genoux, elle déclara, avec son rire sonore:

—Mais elles ne font rien de mal, ces petites! Tu es assommant, Gérard! Tu deviens aussi "tasse" qu'un vieux garçon de soixante-quinze ans! N'est-ce pas, Mad chérie, continua-t-elle, en réponse au regard interrogateur de sa belle-soeur, que ces demoiselles n'ont pas du tout des manières "improper" et "shocking" à votre égard?

—Non! dit gaiement Madeleine. Pourquoi cette question saugrenue?

—Ma chère, ce n'est pas moi qui la pose, c'est Gérard.

Et comme Mlle Valdas ne semblait pas comprendre ce que tout cela voulait dire, Liette conclut, en haussant les épaules: Je ne sais pas ce qu'il a ce garçon-là, mais il devient de plus en plus grincheux depuis quelques jours, on ne sait comment le prendre: c'est un vrai hérisson!

Madeleine soupira... Oui, c'était vrai! elle en savait quelque chose, et Liette avait raison.

Il y avait quinze jours qu'ils étaient revenus de Lanslebourg, et le brusque changement de Gérard, dans ses rapports avec elle ces derniers temps, l'avait tout à la fois étonnée et attristée. On eût dit qu'il mettait une sorte d'affectation à éviter sa belle-soeur. Entrait-elle dans une pièce où il se trouvait seul? il s'éloignait immédiatement sous un prétexte futile, et avec une précipitation qui n'échappait point à Madeleine et la blessait secrètement.

Elle songeait alors à la tendre sollicitude du jeune homme pendant tout le voyage de Lanslebourg, aux soins affectueux dont il n'avait cessé de l'entourer... Quelle contraste depuis!... Était-ce bien le même homme, ce Gérard aujourd'hui si froid, si indifférent, et presque hautain à certaines heures?

Madeleine s'interrogeait anxieusement, cherchant en vain dans ses paroles ou dans ses manières à elle une cause à cette attitude incompréhensible... Mais elle ne trouvait rien à se reprocher. Elle s'était toujours montrée la même envers Gérard... lui seul avait changé. Sincèrement affligée de ses procédés, elle en avait parlé à Liet-

te, sa confidente habituelle. Celle-ci n'y avait pas été par quatre chemins.

—Ma chère! s'était-elle écriée, il faut éclaircir cette affaire, et demander carrément à Gérard la cause de sa mauvaise humeur. Il vous boude, c'est certain, eh! bien, il faut qu'il dise pourquoi! Moi, je suis pour les situations nettes! j'ai horreur des équivoques. Croyez-moi, allez-y franchement!

—C'était bien mon intention, déclara Madeleine, d'une voix grave, mais il se dérobe toujours. Croiriez-vous que depuis notre retour, je n'ai pas eu l'occasion de me trouver seule avec lui une minute?

—Moi non plus! répliqua étourdiment Liette, c'est vraiment curieux. Il est toujours flanqué du Doyen qui ne le quitte pas plus que son ombre. Je me demande ce qu'ils peuvent bien comploter ensemble... En tous cas, chérie, il faut trouver le moyen de vous expliquer avec Gérard, croyez-moi.

—Je le voudrais bien, murmura Madeleine pensivement, mais j'ai peur de ne pouvoir y parvenir.

Le soir du départ de Liette, elle crut un instant avoir enfin l'occasion tant cherchée. Comme ils revenaient de la gare, Mme Luce prit le bras de son mari, et les jeunes gens restèrent seuls, un peu en arrière. Mais avant même que Mlle Valdas ouvrit la bouche, Gérard s'éloigna bien vite en s'excusant:

—Pardonnez-moi si je vous quitte ainsi brusquement, Madeleine, Mais j'aperçois un de mes anciens collègues, à qui je serai heureux de serrer la main avant mon départ pour Paris.

Il était tard dans l'après-midi, le lendemain, comme Gérard, fatigué des nombreuses visites qu'il avait dû faire avant de quitter Lille, rentrait à l'hôtel Valdas.

Dans la bibliothèque, il trouva son père avec Mme Luce et Fred. Pour distraire ce dernier, M. et Mme Duperray avaient entrepris une grande partie de whist, le jeu favori du jeune homme. Il tenait toujours à faire le "mort" en cette occasion.

—Vous n'auriez pas, par hasard, rencontré Madeleine dans vos pérégrinations, mon cher Gérard? interrogea Mme Luce. Elle est sortie depuis le déjeuner et je ne la crois pas encore rentrée. Je me demande où elle peut bien être partie.

—Non, Madame, répondit Gérard, qui s'était installé sur un coin du divan, et commençait à déplier son journal.

—Elle sera allée au cimetière, sans doute, déclara Fred; c'est toujours sa promenade favorite.

Et les joueurs se remirent de plus belle à leur partie, qui devenait "palpitante" selon l'expression du jeune Alpin. Gérard, se rappelant soudain un ouvrage de philosophie qu'il avait oublié d'emballer, se mit en devoir de le chercher.

Après avoir exploré en vain la salle à manger et le salon, il se souvint tout-à-coup l'avoir laissée la veille sur la cheminée du petit salon bleu, et il se dirigea vivement de ce côté.

Le livre était là, en effet, et le jeune professeur se disposait à regagner son appartement pour ouvrir sa malle, lorsqu'il tressaillit.

—Gérald?...

Il se retourna en s'entendant ainsi appeler. Madeleine, très pâle, se tenait dans l'encadrement de

la porte du balcon, et avant qu'il eût pu faire un pas, elle avait rejoint son beau-frère.

—Gérald—et la voix mélodieuse avait une note pathétique qui frappa le jeune homme—j'ai besoin de vous parler. Voulez-vous m'accorder quelques minutes?

—Certainement, Madeleine... mais... excusez-moi... je suis un peu pressé...

—Oui... je sais! Vous êtes toujours pressé lorsqu'il s'agit de moi... vous vous dérobez. Et c'est justement ce qui m'afflige... Gérald—et Madeleine posa une main sur le bras de son beau-frère qui, frémissant, essayait d'échapper à cet interrogatoire—Gérald, que vous ai-je fait? qu'avez-vous contre moi?

—Madeleine... je vous en prie... balbutia le malheureux, que la voix douce et suppliante affolait complètement, laissez-moi... Je n'ai rien contre vous... vous le savez bien!

—Alors, pourquoi vous détourner ainsi?... Gérald, regardez-moi bien en face?

Et la jeune fille, se penchant un peu, cherchait en vain à lire dans les yeux noirs, obstinément baissés... sur le visage sévère aux traits impénétrables, d'une pâleur effrayante.

—Depuis notre retour à Lille, continua Madeleine, d'une voix basse et tremblante, vous avez complètement changé à mon égard... Vous, si bon auparavant, vous n'avez plus pour moi que froideurs et dédains... On dirait que ma présence vous est odieuse... vous mettez tous vos soins à m'éviter... J'en ai beaucoup de chagrin... Gérald—et le jeune homme eut un brusque sursaut en sentant une petite main se poser doucement sur son épaule—si je vous ai offensé, dites-le moi... que je puisse vous en demander pardon tout de suite... Mais ne me traitez pas ainsi en étrangère... Ne suis-je plus votre soeur?... n'ai-je plus votre amitié, votre confiance?

—Madeleine... ayez pitié...

Et, comme Gérald, relevant la tête, rencontrait le regard humide de la jeune fille qui, penchée sur lui, le contemplait d'un air plein de détresse, il perdit soudain tout empire sur lui-même... Enveloppant Madeleine dans ses bras frémissants:

—Mon enfant chérie... ma bien-aimée! dit-il d'une voix étouffée; mais vous ne devinez donc rien?... Vous ne sentez donc pas que si je vous fuis, c'est que je ne peux pas dissimuler plus longtemps!... je suis à bout de forces!... Vous me demandez d'être pour vous un frère aîné... c'est impossible... je ne puis plus!... J'ai essayé, Madeleine, mais je ne peux plus... Je t'aime trop, vois-tu... Pardon, pardon!...

Et Gérald, hors de lui, repoussant presque brutalement la jeune fille, alla s'affaïsser dans un fauteuil. Le visage caché dans ses mains, il pleurait silencieusement, les épaules secouées par les longs sanglots qu'il étouffait à grand peine...

Le regard éperdu, le visage radieux, Madeleine s'approcha lentement, s'agenouillant presque devant le jeune homme, elle lui dénoua doucement les mains, et l'obligeant à lever les yeux sur les siens, elle lui murmura de cette voix grave, qu'il connaissait si bien:

—Gérald, n'avez-vous donc pas compris pourquoi j'ai refusé d'être la femme de Gadelles?...

Une heure plus tard, comme Mme Luce, éton-

née de n'avoir pas trouvé Gérald dans son appartement, s'était mise à sa recherche, elle tressaillit devant le spectacle qui s'offrit à sa vue, en entrant dans le petit salon bleu...

Tournant le dos à la porte, debout à l'entrée du balcon, Gérald et Madeleine semblaient perdus dans une muette contemplation... La jeune fille s'appuyait avec un abandon charmant sur l'épaule de son beau-frère, tandis que celui-ci, d'un geste protecteur, avait passé un bras autour de la taille souple de sa compagne... Il devait lui parler de choses douces et tendres, à en juger par l'expression ravie des grands yeux bruns levés sur les siens...

En entendant le bruit de la porte, les jeunes gens se retournèrent vivement.

—Maman!

Et Madeleine, se dégageant de l'étreinte courut au-devant de Mme Duperray.

—Maman, dit-elle gravement, nous parlions justement de vous. Gérald a quelque chose à vous demander...

—Oh! Gérald, que je suis heureuse! s'écria Mme Duperray qui avait compris, et contemplait les deux jeunes gens avec une émotion qu'elle ne cherchait pas à dissimuler. C'est donc vrai? Liette me l'avait dit, mais je n'osais pas y croire... Vous aimez Madeleine?

—De toute mon âme, ma mère, répondit Gérald simplement. Voulez-vous me la donner pour femme?

—Si je le veux!...

Le Doyen et Fred attendaient dans la salle à manger. L'heure du dîner était sonnée depuis longtemps déjà, mais Mme Luce, Gérald et Madeleine n'arrivaient pas. M. Duperray commençait à s'impatienter, se demandant la cause d'un tel retard. La ponctualité était une des qualités maîtresses du vieux professeur, et il supportait difficilement la plus légère infraction à la règle établie, surtout pour l'heure des repas.

—Que peut bien faire Luce? répétait-il avec une certaine irritation. Et Gérald? pourquoi ne viennent-ils pas? ils doivent avoir entendu la cloche, pourtant? Je vais voir ce qui se passe, continua-t-il, en se levant.

Mais il s'arrêta, stupéfait... Luce entra, suivie de Gérald et de Madeleine... Et il y avait sur le visage des trois un tel rayonnement d'amour, de bonheur, que le Doyen en fut comme ébloui.

—Jean, je viens vous demander la main de notre fils Gérald pour Madeleine... notre fille?

Et comme le vieillard restait muet, le regard sombre sans paraître entendre, Luce continua, de cette voix douce à laquelle son mari ne pouvait jamais résister:

—Ils nous ont laissés être heureux, mon ami... Ne leur donnerons-nous pas le bonheur à notre tour?...

Gérald, tenant Madeleine étroitement enlacée, mit la jeune fille dans les bras de son père.

—Il ne faut pas nous en vouloir, mon père, si nous nous aimons, dit-il d'un ton suppliant, c'est bien "malgré nous", je vous assure!

FIN

Notre prochain roman aura pour titre:

«LA FAUTE D'AUTRUI»

par Henri Ardel

LE CHENIL

Par ALBERT PLEAU

L'ATTELAGE DE LA MAISON MCKAY GAGNE LE 4^e DERBY

Frank Dupuis a défait tous ses concurrents par le total du temps pour les trois épreuves.— "Shorty" Russick se classe deuxième et G. Chevrette troisième.—Un succès sans précédent—La distribution des prix.

Frank Dupuis, avec son attelage de chiens, portant les couleurs de la maison Alex. McKay, de Québec, a gagné le 4^e derby de Québec, parcourant les trois étapes de la course en 12 h. 30 m. 10 sec., soit avec une avance de 7 m. 55 sec. sur le deuxième, "Shorty" Russick, du Pas, Man., qui défendait les couleurs du Dr Sutton, de Chicago.

Georges Chevrette a pris la 3^e position et Emile St-Goddard, le vainqueur du 3^e Derby, a décroché le 4^e prix.

La dernière épreuve a été aussi contestée que les deux précédentes. L'assistance était encore plus considérable que la veille. Roberts, St-Goddard et Dupuis sont arrivés les premiers au Manège Militaire.

La foule a fait à Dupuis une ovation qu'elle répéta à Grayson, H. Chevrette et Blouin qui descendirent la Grande-Allée ensemble et à une belle allure vers 3 heures.

Grayson traversa le fil à 3 heures précises, puis Chevrette le suivit 13 secondes plus tard, dépassant Blouin par une seconde. Le "leader" de Chevrette était à une longueur en avant du "leader" de Blouin. Le jeune Nolan, parti à 9 heures 06 le matin, se présenta au Manège à 3 heures 56.

La distribution des prix a eu lieu samedi soir, au Château Frontenac, sous la présidence de l'hon. M. W.-G. Power, M. C. L. Le président de l'Eastern International Dog Sled Derby a félicité les vainqueurs et déclaré que le Derby de 1926 avait remporté un succès sans précédent.

Dans ses remarques, l'hon. M. Power déclara que le derby de 1926 avait été le plus intéressant des quatre qui eurent lieu à Québec.

Madame Power présenta la coupe d'or, emblème du championnat, à un représentant de la maison Alex. McKay & Co. Cette coupe de valeur, a été généreusement offerte par M. W.-R. Brown, de Berlin, N. H., et devra être gagnée 3 années de suite par le même coureur pour qu'il en devienne le propriétaire.

L'assistance réclama Frank Dupuis, vêtu de son costume de coureur des bois. Le héros du derby, dans un discours fort bien tourné, rendit hommage aux patrons de la Maison McKay qui, dit-il,

ont eu toutes les obligations pour sa femme et pour lui. M. Dupuis dit qu'il fallait partir lentement quand il s'agissait d'une épreuve aussi longue. "Russick est le meilleur coureur que j'aie vu de ma vie", ajouta-t-il. Le représentant de la maison McKay a annoncé que le chèque de \$1,000 présenté au gagnant sera déposé à la banque en son nom ce matin. La coupe d'or Brown lui a été confiée pour une année.



Madame G. Domus avec Mlle G. Domus (maintenant Madame G. Dandurand) et son fils François, rendant hommage au créateur de la race des Groenendae's au Canada, le fameux "Galopin" du Belgium Kennels.

Shorty Russick ne répondant pas à l'appel de son nom, le président Power demanda de l'envoyer chercher dans l'hôtel et invita le représentant de la Cie Paquet à recevoir le 3^e prix du derby, gagné par Georges Chevrette.

On remit à Chevrette un chèque de \$300. Emile St-Goddard, qui se classa quatrième avec l'équipe de la Franquelin Power, vint ensuite chercher son chèque de \$200 et un ruban d'honneur. M. W.-P. Good remercia les juges en son nom et au nom de la compagnie. Harry Beauvais conducteur de l'équipe Laporte et Martin, reçut un chèque de \$100 (cinquième prix), et M. Bardwell de la maison Laporte & Martin, dit que Beauvais serait le premier l'an prochain. M. MacMillan, de chez Holt Renfrew, (sixième prix), un représentant de chez Madden & Son (septième prix), M. Earl Brydges (huitième prix) et M. J. Duguis, le conducteur de l'équipe Price Brothers, (neuvième prix), vinrent tour à tour chercher leurs prix.

"Shorty" Russick arriva bientôt dans la salle, en compagnie du chef Trudé. Des acclamations presque égales à celles qui saluèrent Frank Dupuis retentirent dans la salle. Le gagnant du second prix ne voulut point parler, et le Dr H.-I. Sutton, de Boston, se chargea de répondre au nom du conducteur de son équipe "Nous sommes en

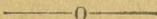
présence d'une bien drôle d'affaire," dit-il, "Shorty est un Russe, je suis un Américain, et nous venons nous faire battre à Québec." Le Dr Sutton fit remarquer que Russick ne battait jamais ses chiens, et qu'il ne garde même jamais de fouet.

M. Hector Chevrette (équipe de l'Hôtel Saint-Roch) et M. J. Blouin (équipe de Blouin & Fils), reçurent respectivement les dixième et onzième prix. Le Dr Sutton remit au propriétaire de l'équipe Blouin une coupe d'argent, qu'il avait offerte (prix spécial) au "team" qui serait considéré en meilleure condition après l'épreuve des 3 jours de course. M. A.-T. Walden reçut aussi de la part de M. Fitch un cadeau spécial; le Dr Mooney fit l'éloge du coureur W. Chaming, et le président Power offrit un chèque au jeune Paddy Nolan, le jeune conducteur qui s'est bien classé dans les deux dernières épreuves. Tous les conducteurs du quatrième derby international reçurent ensuite à titre de souvenir un joli rasoir de sûreté "Gillette".

LE CLASSEMENT FINAL

	1er jour	2e jour	3e jour	4e Derby
1—Dupuis, F., McKay, (6), Québec	4:07:25	4:25:00	3:59:45	12:32:10
2—Russick, Sutton (5), Chicago	3:57:15	4:31:40	4:14:10	12:40:05
3—Chevrette, G., Paquet, (19), Québec	3:56:15	4:30:00	4:27:40	12:53:55
4—St-Goddard, Franquelin, (13), Le Pas.....	3:58:00	4:35:05	4:25:50	12:55:55
5—Beauvais, Laporte, (2), Montréal	4:36:55	4:31:10	4:17:52	13:25:57
6—Therrien, Renfrew, (2), Québec	4:03:45	4:40:50	4:51:25	13:36:00
7—Roberts Maden, (8), Qué	4:28:20	4:43:15	4:34:55	13:46:30
8—Brydges, Brydges, (14), Ontario	4:07:15	5:01:10	4:53:30	13:54:55
9—Dupuis, J., Price, (11), Québec	4:07:10	5:13:55	4:30:30	14:11:55
10—Chevrette, H., St-Roch, Québec	4:31:35	5:13:50	5:12:13	15:00:08
11—Blouin, Blouin, (3), Québec	4:39:15	5:18:00	5:17:40	15:14:55
12—Skeene, Brown, (15), La Tuque	4:46:20	5:24:30	5:07:10	15:17:50
13—Channing, Channing, (7), Boston	4:33:45	5:30:30	5:35:00	15:39:15
14—Grayson, Ont., Paper, (16), Ontario	4:18:15	6:03:50	5:36:00	15:86:05
15—Walden, Walden, (9), Wonalancet, N.H.....	4:47:50	6:00:50	5:57:14	16:45:34
16—Pouliot, Alain, (17), Québec	5:58:15	7:04:15	6:21:30	19:21:15
17—Laramée, Salada, (1), Montréal	4:40:10	6:16:20	10:56:40
18—Poirier, Poirier, (12), Ont.	4:29:15	6:21:20	10:50:25
19—Nolan, Perfection, (10), Québec	5:09:00	6:30:00	11:09:00

(Du Soleil, de Québec.)



UNE VISITE AU CHENIL POMERANIEN ROYAL CANINE ENRG. DE MADAME

A. RIOU, 373, Duluth

La visite faite au chenil de Madame Riou a été pour nous une agréable surprise, et nous a convaincu que l'élevage canadien pouvait rivaliser avec avantage avec les produits américains et européens sous le rapport de la qualité. Il faut voir tous ces petits yeux intelligents fixés sur nous, et attendant l'ordre de la maîtresse pour réintégrer

leurs quartiers respectifs. Car c'est la discipline du régiment qui règne au chenil, on y sonne le rassemblement, on fait la parade, puis on sonne le retour aux quartiers qui s'effectue dans un ordre parfait sur un seul commandement de la maîtresse.

Madame Riou possède des sujets de grande valeur, et invite les amateurs de cette race à lui rendre visite.



Madame A. Riou avec la Princesse Maude photographiée dans la coupe qu'elle a gagnée à l'exposition.

NOTES DE L'ELEVAGE

Au chenil Imperial, Mimi, chienne Poméranienne issue de Imperial Vagabond et d'Imperial Mouche, a obtenu le prix pour la meilleure chienne de l'exposition tenue le 27 février chez les Drs Etienne et Etienne. Cette petite merveille est la soeur d'Imperial Honey Dew, du même chenil, et dernière championne, vendue à Mme D. Béland et revendue à un grand chenil américain à un prix fabuleux.

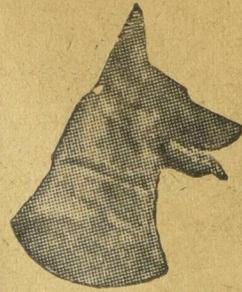
Meadow Top Dolly, à M. J. R. Bentley, a été saillie par Imperial Sun Ray, du même chenil.

La chienne Bettez of Glendovic a mis bas une belle nichée de 4 petits Fox Terrier par O'cliff Frearnaugh, étalon bien connu de Mr. Jack Steer.

Berger Allemand. Au chenil de Mme J. T. Benet, la chienne Lurda Vom Machtensliebe a mis bas 9 petits par champion Braando Vom Filsek.



Melbourne Wee Toto, du Royal Canine Eng.



FRITZ V. GEGERBERGE
IMP.

Petit-fils d'Erick V. Grafenwerth, grand champion d'Allemagne 1921-22;
Neveu de Klodo V. Boxberg, grand champion 1925,
est offert aux amateurs qui ont des chiennes de bonne lignée.

Nous avons toujours des jeunes chiens policiers allemands à vendre.

S'adresser à
A. PLEAU, St-Vincent de Paul, P. Q.

Vient de paraître "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, St-Vincent de Paul, Qué.

NECROLOGIE

Nous sommes au regret de vous informer de la mort de Madame Constance Sykes, un des plus vieux et plus dévoués membres du Ladies Kennel Club of Canada. Madame Sykes était autrefois secrétaire, mais elle a dû laisser ce poste à cause de sa maladie.

Nous offrons à la famille nos plus profondes condoléances.



Ne Négligez pas le Catarrhe Maintenant !

C'est au printemps que l'on découvre les points faibles dans la santé d'une personne. Le rhume de cerveau se développe. Le nez et le cerveau s'obstruent. L'haleine devient fétide. Le grailonnement entre en jeu pour dégager le mucus catarrhal de la gorge. Des sons de cloche se produisent dans les oreilles et un peu de surdité se fait sentir.

C'EST LE TEMPS DE COMMENCER A TRAITER CE CATARRHE. Ne le laissez pas libre un jour de plus. Ecrivez-nous immédiatement et nous vous enverrons un précieux

CONSEIL GRATUIT

Il ne vous coûtera pas un sou et il vous apportera peut-être le secours que vous attendiez. Nous détenons un record de succès de plus de 40 ans dans le traitement du nez, de la gorge et des oreilles. **ECRIVEZ et VOYEZ SI VOUS NE POUVEZ PAS ETRE DEBARRASSE DU CATARRHE.** Ecrivez simplement votre nom et votre adresse sur les lignes pointillées — découpez le **COUPON POUR CONSEIL GRATUIT** et mettez-le tout de suite à la poste. Ecrivez en français ou en anglais. Adressez:

SPECIALISTE SPOULE POUR LE CATARRHE,

376 Cornhill Building, Boston, Mass.

NE PERDEZ PAS DE TEMPS — FAITES CELA TOUT DE SUITE.

COUPON POUR CONSEIL GRATUIT
 Nom
 Rue
 Ville
 Province

LES CEREMONIES DU JEUDI SAINT A ROME

Une des plus importantes cérémonies de la Semaine sainte, à Rome, est celle du Jeudi saint, qui consiste dans le lavement des pieds.

Cette cérémonie, des plus importantes, s'effectue au fond de l'aile droite de Saint-Pierre, dans la chapelle des saints Procès et Martinien. Le siège du pape se trouve élevé sous un riche dais qui domine toute l'église; autour de lui se placent les cardinaux; à droite est le banc occupé par les treize apôtres auxquels le Saint-Père doit laver les pieds. Du côté opposé, des tribunes sont disposées pour recevoir les grands personnages. Quant à la décoration de l'enceinte, elle se distingue par de riches tapisseries, entre autres celle représentant la Cène, d'après Léonard de Vinci.

Après avoir béni l'encens et assisté à l'office, le pape retire sa chape et met à la place un tablier de toile blanche orné de dentelles, puis la céré-

monie du lavement des pieds commence. Chaque apôtre avance le pied droit, le pape le lave dans un vase de vermeil, l'essuie et le baise. Pour chaque apôtre, le pontife prend une serviette neuve.



Les apôtres sont désignés à l'avance et choisis parmi les prêtres les plus pauvres. Après le lavement des pieds, ils reçoivent tous une médaille d'or, un bouquet de violettes et une petite somme d'argent.

La cérémonie se termine par la Cène qui se fait dans la galerie supérieure de la basilique. Les treize apôtres prennent place autour d'une table magnifiquement servie. Comme l'exige la tradition, c'est le pape qui verse à boire et sert les mets.

Les fidèles, ainsi que les curieux, qui cherchent à assister à cette cérémonie, sont toujours si nombreux que beaucoup ne peuvent trouver place dans l'église et sont obligés de rester dehors.

Autrefois, il était d'usage, à la cour de France, de pratiquer, le Jeudi saint, un lavement des pieds; cette coutume se perdit après la Restauration.

Ainsi, le Jeudi saint, le roi Louis XVIII lavait les pieds à douze jeunes enfants pris parmi ceux de ses serviteurs. Un valet versait de l'eau sur les pieds de chacun d'eux, et le roi, qui le suivait, essuyait ou plutôt faisait le simulacre de les essuyer en passant dessus un linge de batiste.

Les douze enfants étaient ensuite conduits dans une salle où une table était dressée; ils y prenaient place et étaient servis par le roi et les officiers de sa maison.

Cette cérémonie excitait une grande curiosité parmi les courtisans. On ne pouvait y assister qu'avec des billets, et ce n'était qu'avec beaucoup de difficultés qu'on en obtenait.

—0—

Aux avantages qui résultent, pour la formation du caractère, des relations journalières des enfants entre eux, s'ajoutent, pour le développement de l'esprit, ceux qui tiennent à la communauté des études.

* * *

Ce qu'a recueilli la lecture, il faut l'ordonner et y mettre quelque ensemble. Imitons les abeilles, qui voltigent çà et là, picorant les fleurs propres à faire le miel, qui ensuite disposent et répartissent tout le butin par rayons.

* * *

Un bon livre est la substance d'un esprit supérieur, recueillie soigneusement et embaumée pour lui survivre.

UNE AUDITION D'OEUVRES CANADIENNES

A MONTREAL

L'annonce d'une audition d'oeuvres uniquement canadiennes, pour le 13 avril prochain, a eu déjà un retentissement considérable, et beaucoup d'amis de la musique se sont réjouis à cette nouvelle.

Le premier pas que nous avons fait en 1924, pour créer dans notre pays un mouvement de vie artistique plus intense, avait été audacieux; mais le public toujours intelligent et généreux en a fait un splendide succès.

La voie était ouverte, il était de notre devoir de poursuivre l'oeuvre commencée. Car dans l'organisation de ces auditions, la pensée prédominante, c'est l'encouragement que nous voulons apporter à nos compositeurs et à nos artistes pour développer en eux l'attrait de la création, en se sentant appréciés, applaudis et admirés.

A notre premier concert, un auditoire choisi manifesta ostensiblement son admiration pour nos compositeurs et nos artistes.

J'ai l'espoir que cette année, le succès sera encore plus grand. Nous avons choisi la salle du Monument National, pour permettre à un plus grand nombre de personnes d'assister au concert. Nous savons le public bien disposé, nous comptons sur un vaste auditoire de choix qui sera fier de manifester son estime et son encouragement à nos compositeurs et à nos artistes.

Des personnages officiels y assisteront. Ils représentent dans notre province l'encouragement à l'Art, ils apporteront donc à ce concert comme une consécration nationale et patriotique.

Le programme comprendra les plus belles pièces de quelques-uns de nos meilleurs compositeurs, dans des genres variés comme l'orchestre, la musique de chambre, le chant, le piano, le violon et le violoncelle. On pourra juger de la richesse du programme d'après la liste des compositeurs.

Guillaume Couture, Achille Fortier, Alexis Contant, Arthur Letondal, Fred. Pelletier, J. J. Gagnier, Arthur Bernier, Emiliano Renaud, Rodolphe Mathieu, Alfred Laiberté, Charles Beaudoin, Geo. Emile Tanguay, Henri Gagnon, Albert Chamberland, Robert Talbot, Léo Roy.

L'interprétation sera confiée à des artistes de grand renom tels que: MM. Rodolphe Plamondon, Léo-Pol Morin, Fred. Pelletier, J. J. Gagnier, Albert Chamberland, Jean Belland, Mlle Germaine Lebel, Dr Louis Verscheiden, Eug. Chartier, René Gagnier, Gaston Nolin, Paul Tremblay.

Jeanne JARRY.

CIGARETTES

Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour **15^c** **20** pour **25^c**

OGDEN'S LIVERPOOL

LE FILM

Magazine de vues animées

est le seul Magazine de Vues Animées, en français, en relations directes avec les grands studios.

VOULEZ-VOUS ALLER AU THEATRE ET AUX VUES A BON MARCHÉ ?

Achetez " LE FILM " d'avril

et servez-vous des **COUPONS** que vous y trouverez et qui vous donnent droit à une réduction de 25 pour cent, 35 pour cent et 50 pour cent sur les prix d'entrée réguliers dans plusieurs théâtres de comédie, vaudeville et vues animées de Montréal et Québec
LE FILM est un magazine de vues animées qui peut rivaliser avec les grandes revues américaines.

Achetez-le pour ses renseignements nouveaux et ses nombreuses photos sur beau papier de vos artistes préférés.

EN VENTE PARTOUT - - - - 10 CENTS

Voir coupon d'abonnement page 129



Le Dessin et la Peinture pour tous

EXPRESSIONS DE LA PHYSIONOMIE HUMAINE

Les divers mouvements de l'âme s'expriment d'eux-mêmes sur notre visage, sans le secours de notre volonté, par le jeu des muscles de la face. C'est ce que l'on nomme physionomie.

Nous nous bornerons à la constatation des principales modifications que subit la physionomie, suivant que l'âme est affectée de tel ou tel sentiment.

Nous commencerons par l'oeil.

Toutes les parties du visage concourent d'une manière plus ou moins active et efficace à l'expression de la physionomie, mais aucune d'elles—il faut le dire—n'est douée d'une éloquence plus rapide ni plus sûre que les **yeux**. Quand nous voulons lire dans le coeur d'une personne, n'est-ce pas tout de suite ses yeux que nous interrogeons? Cicéron appelle spirituellement les yeux les deux fenêtres de l'âme.

Dans la bonté, dans le bonheur, dans la tendresse, la paupière s'ouvre normalement; elle s'ouvre largement et avec force dans l'audace, dans la provocation, dans la colère, et se dila-

te graduellement dans la surprise, la peur, l'épouvante extrême. Au contraire, elle s'abaisse suivant une dégradation analogue dans la modestie, dans la réflexion, dans la honte et dans le remords. Et nos yeux changent ainsi suivant l'état de notre coeur et de notre esprit.



Fig. 1.—La supplication

Toutes ces observations se résument comme il suit:

La prunelle se tient **en haut et de face** dans l'extase, dans la prière, dans

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent— M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de reconvalescer les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les muscles affaiblis et effectue la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

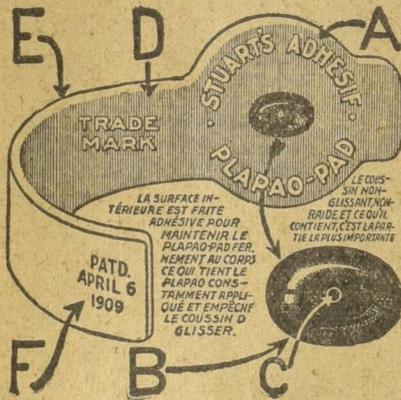
FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous reconnaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercieriez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la malle, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.



COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.,
2667 Stuart Building., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur. — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

Nom

Adresse

.....

.....

Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de Plapao.

l'adoration, dans la supplication (fig. 4), et dans l'enthousiasme. Elle se tient **en bas et de face**, dans l'humilité, dans la modestie (fig. 2), dans la timidité.

Au milieu et de face, touchant les paupières, dans la franchise, la bravoure, la noblesse, l'ambition, la fermeté, l'autorité.

Au milieu et de face, isolée des paupières, dans la terreur, la fureur, l'horreur (fig. 3).

En haut et de côté, dans la défiance.

te configuration géométrique ou ronde, ou carrée, ou ovale, qui correspond à tel ou tel sentiment.

Notre **bouche** n'a pas toujours besoin de parler pour se faire comprendre, et, à défaut du langage articulé, elle dénonce très bien par le simple mouvement de ses lèvres ce qui se passe en nous.

Les **lèvres** présentent trois positions distinctes :

Ou bien elles demeurent horizontales ;



Fig. 2.—L'humilité, la modestie et la timidité

En bas et de côté, dans le dédain, dans le mépris.

L'expression des sourcils se lie étroitement à celle des yeux. Le peintre Lebrun n'hésite pas à considérer les sourcils comme le principal instrument du langage des yeux.

C'est en effet le sourcil qui, par ses contractions, modifie et détermine le dessin des lignes de l'oeil. La position qu'il affecte, tantôt en se dilatant, tantôt en se contractant, tantôt en demeurant immobile, donne à l'oeil cet-



Fig. 3.—La terreur

Ou bien elles se relèvent aux extrémités ;

Ou bien elles s'abaissent aux extrémités.

Dans le premier cas, elles expriment plus particulièrement la tranquillité, la douceur, et, d'une manière générale, l'absence d'émotions vives.

Dans le second, l'expansion, la franchise, le plaisir, la gaieté (fig. 4).

Dans le troisième, le mécontentement, la tristesse, la douleur.

Le **front** s'obscurcit en quelque sorte ou s'illumine tour à tour, suivant que la pensée conçue par l'esprit est basse ou sublime.



Fig. 4.—La gaité

Quant au **nez**, sans aller aussi loin que les Anciens qui faisaient de lui le siège de la moquerie, on ne peut nier que, par la dilatation ou la contraction de ces deux ailes, il ne joue, lui aussi, un rôle dans les multiples expressions du visage.

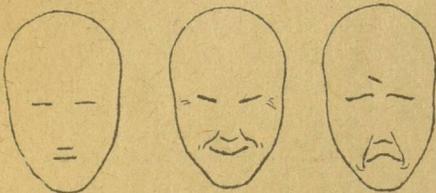


Fig. 5.—Modèles pour études de physionomie

Je bornerai ici l'exposé sommaire des divers mouvements des muscles de la face qui, par leur ensemble, constituent le jeu de la physionomie. Ils ont été indiqués d'une façon aussi juste qu'ingénieuse à l'aide de simples lignes figurant les diverses positions des yeux, du nez et des lèvres (fig. 5).

**Mon traitement
vous
offre la santé**



Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai absolument gratuit, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes. 25F

MME. M. SUMMERS

BOITE 37

WINDSOR, ONT.

Pilules GALEGINES



Reconnu par le monde entier comme le remède le plus puissant pour le développement du buste.

Le flacon \$1.00 par la poste.

Brochure explicative

Agence Mondiale d'Importation
46 St. Alexandre Ch. 811 Montréal

FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

Tel. : Plateau 5524

LE CADEAU DE PAQUES

I

Comme Marcel sortait de chez Friolo, le grand confiseur, une boîte liée de rubans à la main, et voulait traverser la chaussée, il se heurta contre une très vieille petite marchande des rues qui, poussant devant elle une minuscule voiture verte, criait d'une voix usée :

—Voyez mes oeufs de Pâques! mes beaux oeufs de Pâques!

Il s'arrêta pour la laisser passer et eut le temps d'apercevoir dans le fond de la pauvre charrette quelques douzaines d'oeufs teints en rouge.

Du coup, sa joie tomba. L'expression de bonheur qui était sur sa figure disparut comme un voile mi-transparent qu'on retire. Puis, ayant hélé un fiacre et jeté l'adresse de sa demeure au cocher, triste, se blottissant dans la tiédeur de la caisse capitonnée, il songea.

II

Commé souvent il faut peu pour changer le cours de nos pensées! Depuis quelques semaines, Marcel vivait un rêve heureux. Deux minutes auparavant, il lui semblait qu'une atmosphère de bonheur l'entourant allégeait ses pas, emplissait son coeur d'allégresse, mettait des luisances d'espoir dans le regard caressant de ses yeux bleus.

Il avait, après trois ans de luttes, l'aisance d'une bonne place de caissier qui lui rapportait de quoi mener, pour lui simplement élevé, une existence

relativement large. Aimant le théâtre, s'étant créé des relations dans le monde des comédiens, il avait été présenté à une de ces "étoiles" qui fourmillent au ciel de la vogue parisienne, mais dont l'éclat bien vite aussi s'atténue. Lina Mabelle, une ancienne demoiselle de magasin que de petites coteries étaient parvenues à lancer et qui faisait en ce moment courir tout Paris aux Folies-Artistiques, où elle chantait, s'était éprise capricieusement de Marcel.

Etant merveilleusement jolie, elle ne manquait pas d'adorateurs. Mais elle semblait jusque-là avoir repoussé toutes les avances.

Aussi la facilité avec laquelle elle accueillit les hommages de Marcel Linier et la satisfaction qu'elle ne cachait pas lorsque le jeune homme se trouvait auprès d'elle avaient vite fait penser qu'il existait entre eux plus que des relations d'amitié.

Pourtant, il n'en était rien encore. Comme tous les jeunes gens qui l'avaient vue, Marcel, en voyant Lina, en était devenu amoureux. Mais elle n'était pas de celles qui se rendent aux premières sollicitations, et si elle s'était montrée pour son nouvel adorateur plus affable que pour les autres, elle ne lui avait jamais permis que des privautés sans conséquence : longs serremments de mains, baisers rapides sur la nuque, parmi la soie des boucles frisottantes.

Toutefois, la veille, Marcel avait diné avec la chanteuse, et, en la reconduisant dans sa voiture jusqu'à sa

porte, elle s'était serrée contre lui ainsi qu'elle ne l'avait pas encore fait et il avait senti battre précipitamment son coeur, en même temps que dans l'ombre sa jolie bouche lui murmurait :

— Achetez-moi donc un oeuf de Pâques, et venez me l'apporter dimanche dans l'après-midi. Je serai seule. Cela me rendra bien heureuse.

Depuis, une angoisse délicieuse oppressait l'amoureux. Au bureau, pendant la journée, inconsciemment, il avait manié des billets, des louis, de la monnaie. Et à quatre heures, après avoir endossé son pardessus, il était allé acheter le cadeau, l'avait choisi superbe, se demandant en sortant comment il ferait pour ne pas mourir d'ennui durant les heures qui le séparaient encore de la minute où il pourrait la voir.

III

Mais pourquoi la vue de quelques pauvres oeufs rouges trainés au fond d'une voiturette disloquée, par une femme à la voix de misère, changeait-elle ainsi brusquement la face des choses et faisait-elle d'une atmosphère d'espérance bleue une atmosphère de détresse noire ?

C'est que, subitement, venait de se déclencher l'obturateur du passé ; et, avec une netteté de cliché photographique, une image dans le souvenir de Marcel se projetait et se gravait.

Il y avait quatre ans. Au village, loin, très loin, au fond d'une campagne perdue où, en fait d'étoiles" on ne connaissait que celles qui, pures et lumineuses, brillent au ciel. Avec une mère adorée, toute bonne femme simplette à blancs cheveux crépelés, à petit bonnet noir, le jeune homme vi-

BEAUTE DES YEUX

PRODUITS IMPORTES DE LA GRANDE
MAISON BICHARA DE PARIS.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du charme des yeux en employant le

MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par les plus grandes artistes du monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants et les maintenir droits, aussi pour leur donner une couleur attrayante.

CHATAIN — pour les blondes
NOIR — pour les brunes

PRIX : \$2.00

PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meilleurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputation européenne sans rival.

ROSE-ROSE — YAVOHNA — CABRIA
NIRVANA — SYRIANA — AMBRE

Petit flacon : \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS
ET PARFUMEURS.

Expédié franco par la malle sur réception du prix.

PRODUITS BICHARA

502, RUE SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111-113-115 Tél.: Est 3200
MONTREAL, Can.

Geo. Latourelle, agent pour le Canada.

FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tel. : Plateau 5524

vait là. Et, tout près, dans une maisonnette pareille, qu'ombrageait devant la porte un vieux lilas, un autre bonne femme semblable demeurait avec sa fille, Marie. Marie avait seize ans, et la pureté, la grâce et la joliesse des simples fleurs. Elle avait aussi le coeur innocent, le cerveau ingénu, l'imagination vive. Et Marcel avait aimé Marie, et Marie avait aimé Marcel.

Oh! purement, saintement, avec des tristesses irraisonnées d'enfants sensibles, avec des larmes ridicules quand ils se quittaient le soir et songeaient qu'ils ne se reverraient que le lendemain à l'aube!

Et ce jour—quatre ans juste auparavant—les deux enfants, se trouvant seuls, avaient gagné l'un des jardinets où les pruniers verdis déjà mettaient une ombre de fraîcheur. Alors, Marcel avait avoué à Marie des choses très-tendres, et Marie avait rougi, répondant par les mêmes mots éternels qu'on prononce en ces moments-là. Leurs mains s'étaient serrées, leurs regards s'étaient fondus longuement l'un dans l'autre. Et ils s'étaient promis de ne jamais s'oublier, de s'attendre, de se rester fidèles.

Puis, soudain, Marcel, voyant les yeux de sa petite amie se voiler et se mouiller, avait, pour la distraire, tiré de sa poche un oeuf rouge qu'il lui avait offert en souriant.

Marie s'en était emparée et enfantinement avait murmuré:

—Je le garde, Marcel, en souvenir d'une heure bien douce. Plus tard, si tu m'oublies quand tu seras parti, quand tu habiteras Paris, je t'en enverrai un semblable. Et ce sera un adieu désolé de ta pauvre Marie.

Mais, câlinement, il lui avait promis que jamais elle n'aurait à faire ainsi, que dans toutes les lettres en-

voyées à sa mère il y aurait un petit mot d'amitié pour elle, et que lorsqu'il serait arrivé à gagner un bon traitement il viendrait la chercher, lui dire:

—Marie, veux-tu être ma femme?

Et le soir de ce jour-la, en venant voir sa mère, elle lui avait accordé un long, un délicieux, un adorable baiser des lèvres...

IV

Marcel était parti, avait lutté, avait vaincu. Seulement, les plaisirs de Paris, aux tentations irrésistibles, s'étaient dressés, s'étaient imposés. Et, dans le tourbillon d'une vie non folle et mauvaise pourtant, mais tourmentée, il avait peu à peu oublié, sinon sa mère, du moins la petite Marie des jours bleus. Sur les rares lettres qu'il envoyait là-bas, il ne parlait plus d'elle: est-ce que les absents humbles et doux ne s'effacent pas du souvenir quand on ne fréquente plus que de belles grandes dames?

Mais voilà que les oeufs rouges entrevus faisaient, dans l'imagination du jeune homme, s'entr'ouvrir une fenêtre sur le panorama du passé,—et il revécut sa vie d'autrefois, et il éprouva l'amer regret des naïves et bonnes sensations en allées.

Cependant, le fiacre était arrivé. Marcel descendit, paya, franchit la porte, passa devant la loge du concierge et gravit l'escalier large et clair. Dans sa chambre,—une chambre du troisième étage,—confortablement meublée et complétée d'un petit cabinet de toilette adjacent, sa détresse s'accrut. Sur sa table, il avait posé le carton; il dénoua les rubans, l'ouvrit et en tira le cadeau soigneusement enveloppé de papier de soie qu'il défroissa lentement.

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS
AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil

ETES - VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le secret du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une vraie femme. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. Les bourrures ne remplacent pas un buste. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une vraie femme, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.



VOUS AVEZ UNE AMIE !

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

☛ **TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE**
Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 3902 Parc Lafontaine, Montréal
DEPARTEMENT 1 — BOITE POSTALE 2353

L'oeuf apparut. Il était superbe, luxueux, énorme, tout de sucre presque diaphane. Et des peintures l'embellissaient, des miniatures semblables à celles dont on décore les porcelaines et qui représentaient des idylles champêtres. Ces miniatures s'encadraient dans des fresques et des volutes presque imperceptibles au-dessus desquelles voletaient, en relief, d'adorables petits Amours blonds et roses.

V

Marcel venait de placer l'oeuf avec précaution sur un sachet ornant la table, quand on frappa à la porte. Il alla ouvrir. C'était la concierge. Elle lui tendit une petite boîte enveloppée de papier blanc, ficelée de rouge et venue par la Poste.

—Pour vous, monsieur Linier, dit-elle seulement.

—Merci, madame.

Il referma la porte. Il avait vu l'écriture de la suscription, le cachet de la Poste, et ses jambes tremblaient. Il revint s'asseoir, et de même que pour l'autre, tout-à-l'heure, il défit la nouvelle boîte. Mais avant d'en avoir vu le contenu, il savait que c'était un oeuf rouge,—un gage de douleur. Il l'enleva, ne se trompant point, le posa sur la table, près de l'oeuf destiné à la chanteuse.

Et, souffrant atrocement, il les regarda tour à tour.

Sur son coussin de satin odorant, teinté de couleurs passées, le premier disait la richesse, l'orgueil, la volupté. Il était, avec ses miniatures suggestives, l'image des amours perverses. Et voilà qu'en le contemplant, Marcel sur ses lèvres sentit voltiger la caresse d'un nom : Lina. Et ce nom lui fit respirer un parfum violent de boudoir

qui se dissolva dans son sang, l'enfiévrant, faisant battre son coeur de pulsations rapides et naître en son cerveau des désirs fous.

Le second accusait toute la pauvreté des existences paisibles et silencieuses. Teint avec du bois d'Inde, par endroits des taches blanchâtres étaient sur la coquille. Et ces taches semblaient à Marcel avoir été faites par des larmes.

Oh! les larmes de Marie, de celle qu'il avait aimée purement et véritablement! Elle devait avoir pleuré souvent, la pauvre enfant! Et elle avait, sans doute, maudit celui qui lui avait emporté, avec son bonheur de fillette riant à la vie, tous ses songes de mensonge!

Marcel revit les myosotis de ses yeux, les roses de ses lèvres, les pétales de ses oreilles ; il murmura son nom : Marie.

Et ce nom aussi lui fit respirer une bouffée de parfum, mais un parfum doux de violette ou d'églantine, de baisers tendres et délicieusement printaniers.

Alors, les yeux de Marcel, attendris, se mouillèrent; puis, le jeune homme se leva, prit l'oeuf luxueux, alla vers la cheminée et le jeta sur la grille, où il se brisa en miettes.

Ensuite, il vint se rasseoir devant sa table, et, ayant ouvert son buvard, sur une feuille de papier à lettre il écrivit :

“Ma chère maman, je veux t'apprendre une bonne nouvelle. Je crois que j'aurai prochainement huit jours de congé. J'irai les passer près de vous. Je dis : “Près de vous”, car je place à présent Marie dans notre famille...”

Paul ROUGET.

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *répis* ou les *aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 3902 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, Qué.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS



Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 1495 Amherst, MONTREAL.

CHRONIQUE SPORTIVE

LES BOXEURS QUI IMPRESSIONNENT LEURS ADVERSAIRES

Jacques Mortane, le plus célèbre chroniqueur sportif de France, rappelant les combats que livra Jack Johnson à Tommy Burns et à Jim Jeffries pour le championnat du monde qu'il garda pendant plusieurs années, raconte au sujet du boxeur nègre certaines anecdotes qu'ignorent peut-être nos amateurs de boxe.

Le nègre Johnson faisait de l'esprit dans le ring pour décontenancer son adversaire, le mettre en colère et l'exposer ainsi à commettre de lourdes fautes. Il avait toujours constaté, au cours de sa longue carrière, qu'un homme en colère est à moitié battu. Et il ne se faisait pas faute d'irriter chacun de ses adversaires. La tâche pour lui était facile, car, dans tous ses combats, il s'adressa à des hommes déterminés en le battant à venger la race blanche.

Jacques Mortane rapporte quelques-uns des sarcasmes que le nègre Johnson adressa à Tommy Burns, lorsqu'il lui ravit le titre de champion du monde à Sydney :

« J'étais si heureux et si intimement convaincu que j'allais vaincre, écrivait Johnson, que je me mis à plaisanter Tommy dès le débat. Quand je vis que cela l'ennuyait, je me promis bien de continuer, sans lui laisser le temps de me répondre.

— Venez, petit ! lui disais-je, d'un air condescendant et protecteur.

Quelquefois, dans sa colère, il répondait à mon invitation et, quand je l'avais arrêté, je me mettais à rire :

— Vous ne devriez pas le faire, mon cher, justement parce que je vous le demandais. Qu'est-ce que vous attendez pour me frapper du droit au corps et du gauche à la mâchoire ? Tenez, exactement ainsi, mon enfant.

Et je joignais les gestes à la parole.

A la onzième reprise, Tommy me fit remarquer que j'avais l'air fatigué.

— Oh ! un peu, répondis-je. Et vous, mon garçon, comment vous trouvez-vous ?

— Je n'ai jamais été mieux de ma vie, reprit-il. Je vois que vous transpirez.

— Vous avez raison, dis-je en riant. J'ai tellement à faire pour éviter de vous faire du mal, que cela me donne chaud.

Dans son match contre Jim Jeffries, champion vaincu qui avait cru, après six années de retraite et à trente-cinq ans, pourvoir battre le nègre, afin de rendre le titre à la race blanche, Jack Johnson employa le même procédé. Rappelons quelques-unes de ses saillies.

Au second round :

— Pourquoi ne riez-vous pas aussi, Mistah Jim ?

Au troisième, acculé dans les cordes, il laissa Jeffries le frapper dans la poitrine en disant :

— N'est-ce pas un joli ventre, Jim ? Tapez dedans, servez-vous.

Jeffries se présente, adoptant sa garde accroupie favorite.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
LITTÉRAIRE — MUSICAL
HUMORISTIQUE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour
1 an ou \$2.00 pour 6 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour
1 an ou \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au
magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

La Revue Populaire

La seule revue mensuelle
illustrée qui instruit et
amuse en même temps.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou
75c pour 6 mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

LE FILM

est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour
1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au FILM.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

—Attention! lui crie le nègre, vieil homme, je vais vous redresser.

A la quatrième reprise, Johnson continue :

—Arrivez un peu, je connais votre peinture, maintenant!

Jeffries ne répond qu'au sixième round :

—Vous êtes un fin renard, homme noir, mais je vais vous tuer.

Comme riposte, Johnson ne parle pas, mais de son poing déchire la bouche de son adversaire. Son avantage augmentant, il se contente d'admirer ses coups en passant :

—Hello! Jim, avez-vous vu cela?

Enfin, au quatorzième round, Jeffries était abattu, sans rémission. Et pourtant, avant le combat, ne criait-il pas, assez haut pour être entendu de Johnson :

—Je vais entrer mon poing jusqu'au coude de ce damné nègre.

LES NAGEURS QUI ONT TRAVERSE LA MANCHE

Cinq hommes seulement ont pu jusqu'ici réussir là où bien d'autres ont échoué.

Le premier de tous, le plus fameux, est le capitaine anglais Webb. Après un premier essai infructueux, celui-ci récidiva le 24 août 1875 et, après un parcours qu'on peut évaluer à 35 milles, à cause des courants qui le rejetaient, à plusieurs reprises, loin du but, il atteignait la plage de Calais.

Le second fut l'Anglais Burgess. Nullement découragé par quinze tentatives inutiles, il parvint à franchir la Manche, le 5 septembre 1911. (Ainsi trente-six ans s'étaient écoulés entre les deux succès.) A l'estimation du pilote qui le convoyait à bord d'un bateau, Burgess dut couvrir près de 40

milles pour accomplir une traversée qui, en ligne droite, en mesure 23 ou 24.

Douze ans passèrent encore. Puis, en 1923, ce fut, coup sur coup, trois nageurs qui réussirent à renouveler l'exploit de Webb : l'Américain Sullivan, de Douvres à Calais en 27 heures et demie, le 5-6 août 1923; l'Italien Taraboschi, de Gris-Nez à Douvres, en 16 heures et demie, le 12-13 août, et l'Américain Toth, de France en Angleterre, également en 17 heures, le 8-9 septembre.

Pour comprendre les difficultés à vaincre, il faut se rappeler qu'il ne suffit pas de piquer tout droit d'un côté à l'autre. Cette voie est impossible. Les courants qui vont de la Mer du Nord dans la Manche sont si violents que nul ne peut les remonter. Le nageur doit donc partir avec la marée descendante, obliquer vers le centre du chenal, en suivant le sens du courant, remonter vers le nord quand le courant remonte et calculer sa vitesse de telle sorte qu'il se trouve en vue de l'autre côté au moment où la marée montante peut l'y porter. Une erreur de quelques centaines de pieds, un retard de quelques minutes suffit pour annihiler le plus courageux effort.

On vient de le voir avec les nageuses qui s'y sont essayées, en vain, dernièrement.

—o—

TROP DE LIONS AU TRANSVAAL

Les lions sont tellement nombreux au Transvaal que les troupeaux sont par eux décimés et les populations terrorisées. Cette abondance de lions s'explique par le fait qu'en de certains endroits au Transvaal, la chasse au lion est strictement interdite. Ces messieurs en profitent!

Bienfaits des Pilules Rouges

L'action de cette remarquable spécialité pour les femmes se révèle d'une manière non équivoque par un regain d'appétit, une sensation de bien-être général, la résistance à la fatigue, le rétablissement normal des fonctions organiques chez les femmes anémiées et par l'aspect de la figure redevenue fraîche et reposée.

Les preuves de l'efficacité des

PILULES ROUGES

résultent des milliers d'attestations que nous recevons de femmes qui souffraient de

Pauvreté du sang

Retour d'âge

Troubles nerveux

Maux de reins

Palpitations de coeur

Douleurs périodiques

Dépression

Anémie

Mélancolie

Dérangements

Perte de mémoire

Irrégularités

Chlorose

Tiraillements

Sensations de chaleur

Migraine

Troubles d'estomac

et qui sont maintenant en excellente santé. Au besoin, la femme malade peut consulter notre médecin spécialiste dont l'expérience et les conseils sont gratuitement mis au service de sa santé.



"J'avais eu un jour une si grave indigestion que j'avais cru en mourir. J'étais restée très faible, l'estomac délicat, le coeur affecté, enfin ma santé fortement ébranlée. Mon mari m'engageait à aller consulter les médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, je m'y suis décidée parce que ma faiblesse persistait et que je souffrais toujours. Avec les conseils qui me furent donnés et les Pilules Rouges prescrites, j'ai parfaitement rétabli ma santé. Je me suis trouvée si heureuse ensuite que j'ai décidé une voisine à employer elle aussi les Pilules Rouges. Elle en a comme moi retiré les meilleurs effets." Mme J. DU-
MOUCHEL, 81, rue St-Charles, Montréal.

"Quand je prends des Pilules Rouges, elles ne manquent jamais de me fortifier et tout de suite les malaises dont je souffre, tels que: étourdissements, douleurs de dos, troubles d'estomac, d'irritation nerveuse, sommeil léger et insuffisant etc., diminuent, puis bientôt disparaissent. Pour les femmes anémiques et nerveuses, les Pilules Rouges sont incomparables." Mme JOS. BI-
BEAU, 15, rue Windsor, Sherbrooke, P. Q.

CONSULTATIONS GRATUITES aux femmes par lettres ou à nos bureaux, 1570, rue Saint-Denis. (N. B. le No 274 n'existant plus à cause du changement fait par la ville.) Notre médecin est à votre disposition tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir (excepté les dimanches et fêtes religieuses). Vous serez satisfaite des conseils qu'il vous donnera pour rien. Il vous est impossible de vous soigner à meilleur marché.

AVIS: Soyez énergique pour votre santé. Refusez les substitutions au cent, soit en bouteilles, soit en boîtes de carton. Les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles sont dans des boîtes de bois, l'étiquette porte un No de contrôle et le nom de notre Compagnie. Les indications de notre médecin dans la circulaire sont précieuses, suivez-les bien. Chez tous les marchands ou par la poste sur réception du prix, 50 sous la boîte.

Compagnie Chimique Franco-Américaine Limitée,

1570, rue Saint-Denis, Montréal



Toujours la même à chaque anniversaire

La beauté ne s'altère plus avec les années — ce simple traitement du teint conserve à des milliers de femmes le charme de la jeunesse

CHAQUE JOUR diminue le nombre des femmes «entre deux âges». A notre époque, on sait garder sa beauté, en dépit des années.

Cela est dû surtout aux soins naturels qui ont remplacé, dans le traitement du teint, les anciennes méthodes artificielles. La culture moderne de la beauté vise simplement à conserver la peau saine, souple et fraîche en maintenant les pores de la peau bien ouverts et propres.

C'est ainsi que le Savon Palmolive est devenu la cure de beauté la plus répandue dans le monde entier. Les experts en beauté de tous les pays le recommandent. Le teint encore frais d'une multitude de femmes ayant passé la trentaine, dans la quarantaine même, atteste ses bons résultats.

Comment garder au teint sa fraîcheur

Lavez-vous soigneusement la figure avec l'adoucissant Palmolive. Puis massez-le doucement dans la peau.

Rincez comme il faut avec de l'eau chaude d'abord, ensuite avec de l'eau froide. Si votre peau est plutôt sèche, appli-

quez-y un peu d'un bon cold-cream—et c'est tout.

Faites cela régulièrement et de préférence le soir. Servez-vous de poudre et de rouge à votre guise. Mais ne les gardez jamais la nuit. Ils obstruent les pores et souvent les dilatent. Des points noirs, et de l'enlaidissement s'ensuivent souvent. Il faut les enlever en se lavant.

Evitez cette erreur

N'employez pas de savons ordinaires dans le traitement donné ci-haut. N'allez pas croire que n'importe quel savon vert ou prétendu fait avec des huiles de palme et d'olive soit la même chose que le Palmolive.

Et il ne coûte que 10c le morceau!—si peu cher que des milliers de personnes l'emploient aussi bien pour le corps que pour la figure. Procurez-vous-en un morceau aujourd'hui. Puis notez la différence étonnante apportée en une semaine.

DES soins naturels dans le traitement du teint lui gardent sa fraîcheur de jeunesse. Toutes les autorités en la matière s'accordent à... recommander le nettoyage de la peau avec un savon doux et salubre. C'est ainsi que le Palmolive — savon composé uniquement en vue du teint — est aujourd'hui plus recommandé dans le monde entier que toutes les autres cures de beauté.



FABRIQUE AU CANADA

Prix de détail

10c

Le Savon Palmolive ne subit le contact d'aucune main, jusqu'au moment où vous brisez son enveloppe—sans laquelle il ne doit jamais être vendu.

LA COMPAGNIE PALMOLIVE DU CANADA, LTD
3, rue Saint-Nicolas, Montréal

3107-C